

**UNIVERSITÉ DE BOURGOGNE  
FACULTÉ DE LETTRES ET PHILOSOPHIE**

**Thèse de littérature française  
Centre Pluridisciplinaire Textes et Cultures  
Ecole Doctorale LISIT**

**LE REVE EUROPEEN DANS LA LITTERATURE  
NEGRO-AFRICAINE D'EXPRESSION  
FRANÇAISE**

**Thèse soutenue publiquement le 30 juin 2015  
Par OMAR ABDI FARAH**

**Directeur de thèse : M. Jacques POIRIER.**

**Jury :**

**M. Pierre HALEN, Professeur à l'Université de Lorraine, Président du Jury  
M. Jacques POIRIER, Professeur à l'Université de Bourgogne, Directeur de  
thèse  
M. Jean-Dominique PENEL, Professeur à l'Université de Niamey  
M. ABDOURAHMAN YACIN AHMED, Maître de conférences à l'Université de  
Djibouti**

## SOMMAIRE

|  |            |
|--|------------|
| <b>Dédicace</b>  | <b>3</b>   |
| <b>Remerciements</b>   | <b>4</b>   |
| <b>Introduction générale</b>   | <b>5</b>   |
| <b>PARTIE I : L'EMIGRATION</b>   | <b>25</b>  |
| <b>Chapitre I</b> : La littérature négro-africaine d'expression française de l'exil : de la négritude à la migritude |            |
| <b>Chapitre II</b> : La trame romanesque chez les épigones de la négritude et les écrivains de la migritude.         |            |
| <b>Chapitre III</b> : Rêve et réalité  |            |
| <b>PARTIE II: L'IMMIGRATION</b>  | <b>148</b> |
| <b>Chapitre I</b> : L'immigration clandestine  |            |
| <b>Chapitre II</b> : L'immigration en question   |            |
| <b>Chapitre III</b> : Les avatars de l'immigration   |            |
| <b>PARTIE III : UNE ESTHETIQUE DE L'ERRANCE</b>  | <b>247</b> |
| <b>Chapitre I</b> : Une poétique du mirage   |            |
| <b>Chapitre II</b> : Une esthétique de la dénonciation   |            |
| <b>Chapitre III</b> : Dénoncer pour corriger   |            |
| <b>CONCLUSION GENERALE</b>   | <b>360</b> |
| <b>BIBLIOGRAPHIE</b>   | <b>368</b> |
| <b>ANNEXES</b>   | <b>378</b> |
| <b>TABLE DES MATIERES</b>  | <b>398</b> |

# Dédicace

**A mes parents,  
A mes enfants,  
A ma femme,  
A toute ma famille,  
Pour leur soutien indéfectible.**

# REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à exprimer mes vifs remerciement à mon directeur de thèse, Monsieur Jacques Poirier, professeur émérite de l'université de Bourgogne, pour la confiance qu'il m'a accordée en acceptant de diriger ma thèse et pour l'avoir suivie, avec intérêt tout au long de sa rédaction. Je ne pourrais jamais oublier sa grande rigueur intellectuelle, sa disponibilité exemplaire, ses remarques, ses critiques qui m'ont été extrêmement précieuses et ont joué un rôle primordial dans l'aboutissement de ce travail. Qu'il soit assuré de ma gratitude.

Je voudrais aussi adresser mes remerciements à l'université de Djibouti qui m'a accordé une bourse et un congé.

Mes remerciements s'adressent également à mon frère, Fahad Abdi Farah, qui m'a apporté un soutien indispensable durant mes séjours en France.

Je remercie également toute ma famille pour ce qu'elle a dû manquer durant mon travail de recherche et les sacrifices qu'elle a dû endurer.

Je remercie enfin à tous ceux qui m'ont de près ou de loin soutenu dans ce travail de recherche.

# **INTRODUCTION**

## I. Formulation et délimitation du sujet

« Il n'y a rien à faire ici, grommelait Salia. Ne vois-tu pas ? Nous sommes tous assis, à longueur de journée. Aide- moi, s'il te plaît, à avoir un visa. » Je regardais ma sœur qui avait accompagné chez moi son fils, un de ces milliers candidats au départ. Je n'ai jamais rien refusé à Dah, l'aînée de mes sœurs. Elle a aidé notre mère à nous élever, m'a assuré le lait, les petits gâteaux secs et l'argent de poche quand j'étais à l'internat au lycée de jeunes filles de Bamako, Dah est ma sœur-amie. Et voici que le plus jeune de ses fils était prêt à tout pour fuir le chômage et le désespoir. Et moi, j'avais mal. Je ne voulais pas décevoir ma sœur mais je n'acceptais pas l'idée que mon neveu n'ait point d'autre choix que l'exil.<sup>1</sup>

Cette courte conversation entre Aminata Traoré, personnalité renommée en Afrique et dans le monde, et le fils de sa sœur qui la supplie de l'aider à obtenir un visa pour émigrer montre le désespoir d'une jeunesse qui fuit sa terre natale pour un ailleurs où elle espère trouver une vie meilleure. Tout en suppliant sa tante, le jeune candidat à l'exil rêve de partir pour l'Europe, croyant ainsi que sa misère prendra fin. Paradoxalement, le personnage rêve de s'exiler mais considérons d'abord la signification du mot rêve.

On sait que les dictionnaires donnent du mot « rêve » deux définitions bien différentes, puisqu'il désigne les phénomènes psychiques se produisant pendant le sommeil, mais aussi, à l'état de veille, une construction imaginaire, qui permet d'échapper aux contraintes du réel.

C'est à ce second sens, où le mot rêve est lié à la construction de l'imagination, que notre sujet renvoie puisque nous avons pour objectif

---

<sup>1</sup> Aminata Traoré, *Le Viol de l'Imaginaire*, Paris, Librairie Arthème Fayard/ Pluriel, 2010, p.92.

d'étudier comment l'Europe est rêvée par l'Africain dans la littérature négro-africaine d'expression française.

Le rêve est la fois attraction et négation. Il s'agit donc pour nous d'étudier l'attraction qu'exerce le mirage de l'Occident et particulièrement de l'Europe sur le personnage de la littérature négro-africaine d'expression française dans le cadre de l'exil volontaire ou involontaire vers l'Europe.

Mais pourquoi associer le rêve à l'exil ? Peut-on rêver d'exil ? On s'exile lorsqu'on est contraint de prendre la fuite pour des raisons économiques, politiques. Cette forme d'exil qui nécessite un déplacement géographique qui conduit l'individu à partir loin de sa terre, loin de ses proches, n'a d'autres buts que la recherche d'une amélioration des conditions de vie. Pour cette raison l'exil s'apparente au rêve :

Que veut dire le mot " exil " ? D'origine latine, *exilium*, il signifie littéralement : "hors d'ici ", " hors de ce lieu ". Il implique donc l'idée d'un lieu privilégié parmi tous, d'un lieu idéal et sans pareil <sup>2</sup>

Les écrits des écrivains de la première génération appelés les épigones de la négritude <sup>3</sup> parce qu'ils en sont les adeptes, ont privilégié la thématique de l'exil en décrivant la venue en France (généralement à Paris) d'un étudiant. L'itinéraire, presque toujours le même, constitue la trame d'un grand nombre d'entre eux : le départ du village natal vers une grande ville ou vers la capitale, puis l'exil parisien et enfin le retour au pays. Du fait que le personnage mis en scène par les auteurs des romans d'apprentissage avait l'espoir du retour au pays natal après avoir séjourné en Europe, il pouvait être considéré comme un exilé volontaire poussé par le besoin d'apprendre, de découvrir, et l'espoir de revenir riche de savoirs après un séjour sur une terre étrangère car Il n'avait nullement l'intention de s'installer définitivement en Europe.

---

<sup>2</sup> Vera Linhartová, " Pour une ontologie de l'exil ", *L'Atelier du roman*, Paris, Arléa, mai 1994, p.128.

<sup>3</sup> La négritude, mouvement fondé dans les années 30 par Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor et Léon Damas avait pour objectif de dénoncer le colonialisme, rejeter la domination occidentale et défendre la négrité. C'est à travers la littérature que leurs voix s'expriment.

Comme leurs aînés, les écrivains de la seconde génération, appelés « les écrivains de l'immigration »<sup>4</sup> et « enfants de la postcolonie »<sup>5</sup> ou encore « écrivains de la Migritude »<sup>6</sup> ont revisité la thématique sous un angle différent en mettant souvent en scène un désespéré qui veut s'expatrier pour fuir son pays.

L'étude portera sur la littérature négro-africaine d'expression française à savoir les productions romanesques, théâtrales, essais ou autres de l'Afrique francophone et aura pour objectif d'analyser l'expression du rêve de l'Europe dans cette littérature postcoloniale. « Le récit postcolonial est caractérisé par un double rejet : le rejet, de l'hégémonie occidentale mais aussi, de la bourgeoisie nationale postcoloniale »<sup>7</sup> comme le suggère Jean-Marc Moura car l'Occident est « puissant mais tyrannique, riche mais égoïste, cultivé mais corrompueur »<sup>8</sup>

Il y a donc un rapprochement fondamental entre les auteurs de la première génération des années soixante et ceux de la seconde génération puisqu'ils rejettent non seulement l'Occident mais aussi l'Afrique qu'ils fustigent dans leurs écrits.

L'étude du rêve de l'Europe porte précisément sur la littérature négro-africaine d'expression française. Mais l'emploi du terme négro-africain mérite d'être élucidé car depuis les années 30 jusqu'à aujourd'hui, on s'est interrogé sur l'appartenance et la délimitation de la littérature africaine comme l'atteste le Sénégalais Guis Ossito Midiohouan :

Le critère géographique et la variation des situations socio-politiques d'une aire gagnent progressivement en importance sur le critère racial. On en est venu à distinguer « la négritude africaine » de « la négritude caraïbe » de sorte que, lorsqu'on

---

<sup>4</sup> Christiane Albert, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala, 2005.

<sup>5</sup> ABDOURAHMAN A. WABERI, *Les enfants de la postcolonie Esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophones d'Afrique noire*, *Notre Librairie* no 135 (sept-déc 1995), p. 5-8.

<sup>6</sup> Migritude est un néologisme inventé par Jacques Chevrier pour désigner les écrivains francophones d'Afrique noire nés dans les années 60 et qui ont choisi la France comme seconde patrie. Le terme renvoie ainsi non seulement au statut de ces écrivains mais également à la thématique de l'immigration.

<sup>7</sup> Papa Samba Diop, *Fictions africaine et postcolonialisme*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 23.

<sup>8</sup> Jean-Marc Moura, *L'image du tiers monde dans le roman français contemporain*, Presses Universitaires de France, 1992, p. 102.

parle aujourd'hui de littérature africaine ou de « littérature négro-africaine » (c'est cette dernière désignation qui semble s'être imposée dans le temps et avoir de moins en moins référence aux écrivains antillais qui ne sont abordés qu'incidemment, surtout dans l'optique d'une histoire « pan-gériste ».<sup>9</sup>

Il s'agit donc de centrer l'étude sur la littérature de l'Afrique Noire francophone qui est bien délimitée géographiquement comme le confirme Midiohouan : « Aujourd'hui, par littérature négro-africaine, on entend essentiellement la littérature des pays d'Afrique, au sud du Sahara ».<sup>10</sup>

## II. Intérêt et analyse du sujet

L'intérêt du sujet réside pour une part dans le fait que le rêve d'ailleurs est toujours d'actualité. Depuis que le monde vit dans des turbulences créées par la mondialisation<sup>11</sup> : avec la chute du mur de Berlin<sup>12</sup>, et l'uni-polarisation du monde, la création de l'Union européenne<sup>13</sup> avec la liberté de circulation et récemment avec le printemps arabe<sup>14</sup>, la littérature, notamment négro-africaine, ne cesse de prendre en compte sur la réalité

---

<sup>9</sup> Guis Ossito Midiohouan, *L'Idéologie dans la littérature Négro-africaine d'expression française*, Paris, L'Harmattan, p.29.

<sup>10</sup> *Ibid.*, 29-30

<sup>11</sup> Phénomène d'ouverture des économies nationales sur un marché mondial libéral, lié aux progrès des communications et des transports, à la libération des échanges, entraînant une interdépendance croissante des pays. (*Le Nouveau Petit Robert de la langue française*, 2008)

<sup>12</sup> Le 9 novembre 1989, la destruction du mur de Berlin symbolisait la fin d'un monde bipolaire (le bloc capitaliste dirigé par les américains et le bloc communiste dirigé par les Russes. L'émergence de ces blocs bipolaires a occasionné pas mal de conflit qui ont finalement permis à l'humanité de déboucher sur un monde unipolaire.)

<sup>13</sup> À Maastricht, est signé en février le traité sur l'Union européenne. Celle-ci se constitue de 3 piliers : les Communautés (CECA, CE, CEEA), la politique étrangère et de sécurité commune (PESC), la coopération en matière de justice et d'affaires intérieures (JAI). Par ailleurs, la CEE devient la Communauté européenne (CE). Dans ce traité de Maastricht, une citoyenneté européenne est instituée, les pouvoirs du Parlement européen sont renforcés, et l'Union économique et monétaire (UEM) est lancée. Le traité de Maastricht entre en vigueur le 1er novembre 1993.

(Cf à [www.vie-publique.fr/.../union-europeenne/ue...europeenne/quelles-sont-etapes](http://www.vie-publique.fr/.../union-europeenne/ue...europeenne/quelles-sont-etapes))

<sup>14</sup> Mouvement de contestation populaire aux régimes dictatoriaux qui a débuté en 2011 dans certains pays arabes, à la suite de l'immolation par le feu d'un jeune Tunisien victime d'exactions policières. Le mouvement avait débuté en Tunisie, entraînant la chute de Ben Ali, président à vie, puis s'était étendu dans d'autres pays arabes, l'Égypte, la Libye, le Yémen, avec la chute des dictateurs de ces pays, puis le Bahreïn, et la Syrie où une rébellion lutte contre le régime en place.

sociale et politique de l'Afrique. D'autre part le thème du rêve de l'Europe provient de la fascination exercée par l'Europe sur le sujet africain et de l'image qu'il a de l'Occident.

Comme j'avais étudié, en Master II, l'expression du rêve européen dans l'œuvre de Camara Laye en 2006<sup>15</sup>, j'ai souhaité élargir le champ d'étude à la littérature négro-africaine d'expression française afin d'établir une comparaison entre la quête de l'Europe telle qu'elle se présente chez les personnages mis en scène par les écrivains de la première génération comme Camara Laye et les personnages des œuvres des écrivains de la seconde génération. Il s'agit donc d'une étude centrée sur l'exil géographique des personnages de la littérature négro-africaine d'expression française. Puisque l'évocation de l'exil géographique ne se limite pas au roman, il est nécessaire que l'étude fasse appel à l'ensemble des genres littéraires.

Ainsi, sans prétendre à l'exhaustivité, hors d'atteinte, notre travail portera sur l'évocation de l'exil géographique et son corollaire (précarité, intégration, etc.) qui sont des questions sensibles socialement et politiquement.

### III. Présentation des auteurs et du corpus

Les auteurs sur lesquels porte ce travail de recherche sont essentiellement des écrivains de l'Afrique Noire francophone qui ont abordé la thématique de l'émigration et de l'immigration dans leurs œuvres. Bien qu'ils aient adopté dans l'évocation de l'exil un point de vue postcolonial, ils ont la particularité d'être soit des épigones de la Négritude soit des auteurs de la Migritude. Les écrivains de la première génération n'ont pas tous abordé la thématique dans leurs écrits mais certains auteurs comme Sembene Ousmane ont fait appel à l'expérience de la vie en France dans leurs récits fictionnels. Ousmane Socé Diop, Camara Laye ont traité l'exil par la confrontation du colonisé arraché de sa terre natale et jeté au monde

---

<sup>15</sup> OMAR ABDI FARAHA, *Le rêve européen dans l'œuvre de Camara Laye*, Dijon, 2006.

occidental et ont fait ressortir la tragédie qui en découle. Les deux premiers auteurs ont vécu en France où ils ont fait leurs études mais n'ont jamais fait l'expérience de l'exil puisque dès l'accession du Sénégal à l'indépendance, le pays a été dirigé par L.S.Senghor. A l'inverse, des écrivains de la première génération, ceux de la seconde génération « ont fait le choix de vivre en France. »<sup>16</sup>

Parmi les épigones de la négritude qui entrent dans notre corpus, les plus marquants sont les suivants :

1. Ousmane Socé Diop, écrivain sénégalais, né le 31 octobre 1911 à Rufisque(Sénégal). Il fait ses études secondaires à Dakar et à l'Ecole normale William Ponty, puis poursuit ses études en France et obtient le diplôme de docteur vétérinaire en 1935. Il a ensuite occupé plusieurs fonctions dans son propre pays : inspecteur de l'élevage au Sénégal, sénateur SFIO en 1946, fondateur de *Bingo*, ambassadeur de son pays aux Nations-Unies, il est l'auteur de *Mirages de Paris*, roman écrit en 1937. Le titre du roman renvoie à cette première génération de lettrés africains qui le plus souvent après des études primaires ou secondaires dans leurs pays s'expatrient à l'étranger en quête d'un diplôme. Leur destination préférée est la France et notamment, Paris puisqu'ils ont été forgés dans la langue française qui est la langue d'enseignement dans toutes les colonies françaises.

Son œuvre, *Mirages de Paris*, publiée pour la première fois en 1937, met en scène Fara, un étudiant qui part en France pour continuer ses études comme avait l'habitude de faire la plupart des jeunes Africains désireux de continuer leurs études en France parce que dans les colonies françaises, il n'y avait pas d'université. Il était obligatoire de faire le voyage en France. *Mirages de Paris*, n'est pas un roman d'immigration puisque Fara a le statut de sujet français du fait qu'il est originaire de Sénégal, colonie française, à l'époque de la publication du roman ; d'autant plus qu'il réside à Paris à titre temporaire. Toutefois, Ousmane Socé Diop a mis en scène un jeune Africain qui, par l'éloignement de la terre natale, connaît l'exil douloureux.

---

<sup>16</sup> Jacques Chevrier, *La littérature africaine : histoire et grands thèmes*, Paris, Hatier, 1987, p. 111

2. Ousmane Sembène, également écrivain et cinéaste sénégalais, né en 1923 à Ziguinchor au Sénégal, a exercé divers métiers (plombier, maçon, apprenti mécanicien) avant de s'engager dans l'armée française. Il devient docker à Marseille après sa démobilisation. Auteur de *Le Docker noir* écrit en 1973, il a le mérite d'avoir décrit la première forme d'immigration, celle des travailleurs en France, après la Seconde Guerre mondiale, à une époque où la France et notamment l'Europe a besoin de main d'œuvre étrangère à bon marché pour la reconstruction. Il n'a pas manqué dans ses écrits littéraires comme *Le Docker noir* et *Lettres de France* de dénoncer la dure réalité de l'immigration. En effet, à la différence des *Mirages de Paris*, ces deux œuvres évoquent

l'immigration économique des Africains en France à une époque où la France se sentait certaines obligations à l'égard de ses anciennes colonies, et que c'était également à une époque où elle était en demande de mains d'œuvre qui lui revenait meilleur marché.<sup>17</sup>

Sembene Ousmane, est le précurseur de la représentation de l'immigration tant dans la littérature négro-africaine que dans le cinéma africain comme le souligne Odile Cazenave :

Si dans le cinéma africain, que ce soit avec *La Noire D...* (1965) de Sembene Ousmane, *Concerto pour un exil* (1967) de Désiré Ecaré ou *Soleil O* (1970) du Mauritanien Mohamed Hondo, le regard s'est porté très tôt vers les immigrés en France, il a fallu attendre à la fin des années 80 et les années 90 pour voir évoquer cette dimension de manière centrale dans le roman africain.<sup>18</sup>

Cet auteur, Sembene Ousmane est à mi-chemin entre la Négritude et le post-colonialisme puisque certaines de ses œuvres traitent la question

---

<sup>17</sup> Odile Cazenave, *Afrique sur Seine, une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*, Paris, L'Harmattan, 2003, p.60.

<sup>18</sup> Odile Cazenave, *Afrique sur Seine, une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*, op.cit., p.60.

coloniale alors que dans d'autres, il est question du désenchantement des indépendances.

Mon choix de ces deux auteurs est motivé par le fait que dans leurs œuvres, les personnages victimes du mirage de l'Occident éprouvent ensuite en France les dures réalités de l'exil. Ces deux écrivains appartiennent à la première génération d'écrivains. Ils sont des adeptes de la Négritude puisque ils ne manquent pas de célébrer l'Afrique-mère tout en fustigeant l'Europe que pourtant, ils admirent. Les dates de publication de leurs œuvres sont très significatives. La publication de *Mirages de Paris* est antérieure à l'indépendance, ce qui fait qu'elle s'inscrit aux premières ères de la Négritude, tandis que *Lettres de France* publiée 1962, nous renvoie aux débuts des indépendances que Lilyan Kesteloot désigne par l'« euphorie des indépendances » qui s'étale de 1960-1969<sup>19</sup>. Donc, il y a un lien dans la perception de l'exil en France depuis les *Mirages de Paris* aux *Lettres de France*.

Il faut toutefois préciser qu'à cette époque, l'immigration de l'Afrique noire en France est bien moins importante que celle des Maghrébins. L'immigration en France avant la Seconde Guerre mondiale a été d'abord européenne (Polonais, Italiens...), puis maghrébine. C'est seulement après la Seconde Guerre mondiale que l'immigration des Africains noirs en France a commencé vraiment comme le rappelle Alain Mabanckou :

Après la Seconde Guerre mondiale, la France a encouragé l'immigration et favorisé les regroupements familiaux. L'heure était à la relance économique.<sup>20</sup>

Les écrivains de la seconde génération ont abordé l'immigration dans un cadre purement postcolonial tout en s'interrogeant sur l'immigration et son corollaire. Ils ont été contraints à l'exil ou ont fait le choix de l'exil. Ils sont en majorité nés dans les années soixante comme c'est le cas de

1. Daniel Biyaoula, né le 11 septembre 1953 à Brazzaville. Il a fait sa scolarité primaire puis secondaire, en République de Congo puis s'est

---

<sup>19</sup> Lilyan Kasteloot, *Histoire de la littérature négro-africaine*, Paris, Karthala, 2001, p.231.

<sup>20</sup> Alain Mabanckou, *Le Sanglot de l'Homme Noir*, Paris, Fayard, 2012, p.86.

rendu en France dans les années 70 et a commencé de 1975 à 1981 des études à l'université de Reims avant de les poursuivre à l'université de Dijon en 1982. Il est l'auteur de *L'Impasse*, œuvre primée en 1997.

2. Calixthe Beyala, née en 1961 à Douala (au Cameroun). Elle passe son enfance à New- Bell, un quartier populaire de Douala. A l'âge de 17ans, elle se rend en France où elle se marie et obtient son baccalauréat, puis entreprend des études de gestion et de lettres. Elle est actuellement l'une des premières écrivaines de la littérature africaine contemporaine d'expression française.
3. Khadi Hane, née le 6 septembre 1962 à Dakar, est une femme de lettres sénégalaise. Elle s'est affirmée elle-même franco-sénégalaise:« Installée en France depuis plus de vingt ans, j'aime [dit-elle] admettre que je ne suis pas seulement sénégalaise mais aussi française, de par le fait que j'ai vécu plus longtemps en France. Disons que je suis une Franco-sénégalaise.» Elle est auteur de *Il y en a trop dans les rues de Paris* (2005) pièce de théâtre dans laquelle elle aborde l'immigration en France
4. Alain Mabanckou, né en 1966 au Congo Brazzaville, il a d'abord fait le collège et le lycée au Congo avant d'émigrer en France où il poursuit des études de Droit. Il a alors fait le choix de rester en France et a obtenu la nationalité française. Auteurs de plusieurs œuvres littéraires de genres variés (romans, poésies, contes, nouvelles et essais), il est considéré comme l'un des écrivains le plus marquants de la nouvelle génération.
5. Fatou Diome, née en 1968 à Niodior au Sénégal. Elle partit en France pour suivre un Français à qui elle a été fiancée. Puis, ne voulant plus revenir chez-elle après le divorce avec son mari, elle a choisi de vivre en France. Elle est l'auteur de *La Préférence Nationale* (2001), *Le Ventre de l'Atlantique* (2003), deux œuvres qui lui ont valu une notoriété internationale.

Ces dernières années, nombreuses sont les œuvres qui ont traité le thème de l'émigration, montrant la venue de l'Africain en butte à la désillusion et aux difficultés matérielles. L'existence d'un Eldorado ou d'un pays de Cocagne a marqué l'imaginaire littéraire depuis *Un Nègre à Paris* de Bernard Dadié en 1959 *Au Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome en 2003.

Parallèlement à ces romans paraissent d'autres types de textes tels que des nouvelles comme *La Noire de...* ou encore *Lettres de France* de Ousmane Sembène dans *Voltaire* (1962) et *Préférence nationale* de Fatou Diome (2001). De nombreuses pièces de théâtre traitant de l'émigration vers l'Europe sont également apparues dans le milieu littéraire négro-africain<sup>21</sup>.

La volonté de partir pour émigrer vers un autre lieu, loin de sa terre natale, est longuement décrite dans cette littérature des auteurs de génération différente. Mais comment se construit la volonté d'émigrer ?

#### IV. Le cadre du sujet

Nous inscrirons le rêve de l'Europe dans la continuation de l'analyse de l'exil et de l'immigration. Notre réflexion portera essentiellement sur les points de vue divergents d'auteurs comme Odile Cazenave et Christiane Albert dans leurs études respectives sur la thématique de l'immigration et de l'exil : *Afrique sur Seine, une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*, publié chez L'Harmattan en 2003 et *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, publié deux ans après chez Karthala, en 2005.

Pour Odile Cazenave, son étude consiste à distinguer les différences existantes entre la littérature de l'exil, de déracinement et d'immigration. Elle cite par exemple le cas de Mongo Beti qui bien qu'il ait vécu en exil de 1958 à 1991 en France, a centré sur l'Afrique et les Africains ses productions littéraires. Elle distingue ces premiers écrivains de la première génération de ceux de la seconde génération, nés après les indépendances, qui ont choisi de vivre en Europe et notamment en France. Ils n'ont plus le regard tourné sur l'Afrique mais sur eux-mêmes. Les écrivains de la première génération et ceux de la seconde génération mettent souvent en scène des personnages confrontés à un décentrage identitaire. Mais ces derniers se distinguent des premiers par le fait que leur écriture a connu un décentrage « qui correspond un changement d'intérêt » qui se justifie d'un passage « l'Afrique à la France et à la communauté africaine en France ». Odile Cazenave précise qu'il faut

---

<sup>21</sup> Kangni Alem, *Atterrissage*, Paris, Editions Ndze, 2002.  
Rodrigue Norman, *Trans'ahéliennes*, Paris, Lansman, 2004.  
Madjlouine Abedelfatah, *L'Afrique dans la main du diable*, Paris, Editions de La Lune, 2007.

être prudent quant à l'appellation de « littérature de l'immigration » ou « littérature d'exil ». Selon elle, ces écrivains de la seconde génération n'ont pas une thématique commune, tous ne parlent pas de l'immigration mais les auteurs peuvent être classés selon les caractéristiques des personnages qu'ils mettent en scène. Ainsi selon elle, il y a trois grandes rubriques<sup>22</sup> :

1. une littérature du détachement : désinvestissement et refus de la communauté africaine.

Ce genre de littérature se caractérise par un désintérêt envers tout ce qui concerne l'Afrique et les Africains et absence de toute trace d'engagement : œuvre de Simon Njami<sup>23</sup>, Philippe Camara<sup>24</sup>, Blaise N'Djehoya<sup>25</sup>.

2. Une littérature du déracinement : du témoignage à l'engagement politique et socio-culturel

Elle se traduit par une dislocation de l'espace et de l'identité. Elle ne se préoccupe pas du devenir de l'Afrique mais porte une critique acerbe sur les attitudes de vie des Africains en France et leurs rapports réciproques avec leurs compatriotes en Afrique. : *L'Impasse* de Daniel Biyaoula et *Ici, s'achève le voyage* de Luc-Léandre Barker sont cités à titre d'exemples par Odile Cazenave.

3. Une littérature d'immigration qui se caractérise par les regards que le personnage porte sur la communauté africaine immigrée en France. Odile précise en ces termes pour définir ce qu'est la littérature d'immigration :

C'est une littérature qui examine le processus d'im/migration comme et ce qu'il implique comme dynamique pour l'homme et la femme lorsqu'ils sont placés dans un nouveau milieu sensible à une situation de mondialisation.<sup>26</sup>

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p.28.

<sup>23</sup> Simon Njami, *Cercueil et Cie*, Paris, Lieu commun, 1985.

<sup>24</sup> Philippe Camara, *Discopolis*, Paris, L'Harmattan, 1993.

<sup>25</sup> Blaise N'Djehoya, *Un regard Noir*, Paris, Autrement, 1984. *Le Nègre Potemkine*, Paris, lieu commun, 1998.

<sup>26</sup> Odile Cazenave, *Afrique sur Seine, une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*, *op.cit.*, p.29.

Comme œuvres représentatives à cette définition, Odile Cazenave cite les romans de Calixthe Beyala, Natalie Etoke, Jean- Roger Essomba et Alain Mabanckou.

Quant à Christiane Albert, elle part des critiques présentées par Michel Laron, Charles Bonn et de l'analyse d'Odile Cazenave. Dans sa réflexion, elle dégage trois périodes de l'immigration : celle des travailleurs des années 30 à 60, celle des années 60 puis celle des années 80 qui a vu l'émergence d'une nouvelle génération d'écrivains dans les années 90 après une éclipse de la thématique dans les années 70 à 80.

A la différence d'Odile Cazenave, Christiane Albert étudie la représentation de l'immigration africaine en fonction de celle représentée dans le roman maghrébin, en déduisant que le discours de l'immigration ne peut être compris que si on le place dans une perspectives postcoloniale. Pour elle, l'immigration est

Un discours qui produit ses propres modalités d'écriture qui ne prennent cependant tout leur sens que lorsqu'on les situe dans une perspective postcoloniale <sup>27</sup>

Si l'on considère les écrivains de notre corpus, du moins ceux de la première génération, on voit que les *Mirages de Paris et Lettres de France* sont en relation avec ce qu'Odile Cazenave a appelé la « Littérature de déracinement », puisque Fara ayant effectué un déplacement qui le conduit à entrer en contact avec le monde occidental, se retrouve confronté au problème de couleur alors qu'il n'est qu'un simple expatrié, et non vraiment un immigré puisqu'en 1937 le Sénégal est une colonie française. Quant aux *Lettres de France* tout comme Fara, loin de sa terre natale, Nafi souffre du dépaysement lié au regret de la terre maternelle. Donc, ces deux ouvrages se rattachent à littérature de l'exil dans la mesure où les protagonistes envisagent le retour au pays.

L'exil peut être forcé ou voulu. La première forme d'exil correspond à la situation d'exilé expulsé de force ou par des lois lui interdisant de rester sur sa terre natale. Il s'agit bien selon le dictionnaire *Robert* d'une « mesure qui consiste à expulser quelqu'un hors de son pays avec une interdiction d'y

---

<sup>27</sup> Christiane Albert, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, op.cit., p.19.

revenir. » Il ajoute par ailleurs que «(c'est l)'action d'obliger quelqu'un de sortir de sa patrie avec défense d'y entrer. »

Cette définition met l'accent sur l'interdiction mais également sur l'irrévocabilité de la décision. Cette forme d'exil est celle de l'individu confronté à un pouvoir dictatorial dans un pays donné. Cette première forme d'exil concerne les écrivains Camara Laye et Mongo Béti<sup>28</sup> et notamment ceux qui sont, après les indépendances considérés par leur pouvoir politique comme des ennemis de la révolution, ils apparaissent ainsi comme un élément déstabilisateur qu'il faut bannir de la cité, tout comme à l'époque coloniale, ils étaient considérés comme des ennemis de l'œuvre civilisatrice de la colonisation.

Cette forme de l'exil ne renvoie pas à notre sujet. La forme d'exil que nous avons à traiter est une autre forme d'exil, qui est un exil volontaire parce que la personne choisit l'expatriation pour répondre à un besoin, une urgence parce qu'il y a un idéal à atteindre. Cette aspiration à un idéal a été interprétée chez les épigones de la négritude et ceux de la Migritude sous des angles différents selon leur époque. Si chez les épigones de la Négritude l'exil permet de rattacher le héros ou l'héroïne à la terre maternelle, chez les écrivains de la nouvelle génération, l'évocation de l'exil, est l'occasion de montrer une jeunesse qui fuit sa terre natale par tous les moyens possibles pour échapper à un malaise à la fois économique et sociale.

La volonté d'aller chercher des conditions de vie meilleure est la seule alternative qui s'impose à de nombreux Africains. La fuite vers l'Occident comme solution au problème rencontré s'est renforcée depuis les désenchantements des indépendances africaines à nos jours. Selon Lilyan Kesteloot « les laissés pour compte sont la grande majorité » dans les Etats africains où les minorités riches, la nouvelle bourgeoisie qui s'est enrichie par le détournement des deniers publics se contente de s'accaparer le pouvoir sans vouloir faire un changement politique, économique et social du pays

---

<sup>28</sup> Camara Laye, en conflit avec le régime de Sékou-Touré, a été contraint à l'exil En 1960. Il s'enfuit avec sa famille au Côte d'Ivoire avant de s'installer au Sénégal. Il aborde l'exil dans *L'Enfant noir* (1954) et *Dramouss* (1964). La première œuvre écrite sous la nostalgie, évoque une enfance heureuse dans un paysage paisible ; dans la seconde, l'évocation de l'exil se combine avec la critique de la dictature de Sékou-Touré. Par contre son contemporain Mongo Béti, bien qu'il soit resté comme lui en exil en France où il a même travaillé pendant plusieurs années, n'a jamais évoqué son exil dans ses œuvres. Il a en revanche critiqué la colonisation sous le pseudonyme d'Eza Boto avec son premier livre intitulé *ville cruelle*

après les indépendances. Nombreux sont les Etats d'Afrique où l'indépendance n'a été qu'« une simple mutation d'équipe. Les Noirs, à certains postes, remplacent les Blancs. Tout le reste demeure sans changement. La politique économique surtout. »<sup>29</sup> C'est l'angoisse de l'avenir dans tous les esprits. En 1962, René Dumont pensait déjà que *L'Afrique noire [était] mal partie*.<sup>30</sup> En 1966, il était rejoint par Albert Meister qui posait la question *L'Afrique noire peut-elle partir ?* Plus tard, Axelle Kabou se demanda *Et si l'Afrique refusait le développement ?*<sup>31</sup> Jean-François Bayart analyse les paradoxes de l'Etat en Afrique et ceux de La politique du ventre.

Plus tard, la situation ayant empiré face à la réalité économique et sociale du continent, « les enfants de la post-colonie » tiennent un discours misérabiliste sur l'Afrique qu'ils ont quittée. Mais le discours misérabiliste ne se limite pas seulement à l'évocation du pays d'origine, il touche également le pays d'accueil qui n'est pas dépourvu de tares.

Aujourd'hui, ce que Jacques Chevrier appelle « la tragédie africaine » et qui est un tableau sombre de la réalité du continent en proie au chaos pourrait justifier la fuite vers l'Europe qui anime la jeunesse africaine qui cherchent à s'exiler en des contrées lointaines parce que la terre natale ne peut lui promettre l'avenir qu'elle espère.

Mais le personnage, en Europe, se trouve dans une impasse. Vivant dans des conditions misérables en terre étrangère, il ne veut pas retourner dans son pays natal.

Nous constatons que depuis 1990, de nombreux ouvrages ont été publiés sur la question de l'émigration africaine. Les personnages sont généralement des jeunes filles ou garçons qui ont fait l'expérience de l'exil et qui s'inscrivent à contrecourant des épigones de la négritude qui avaient une vision optimiste sur l'avenir de l'Afrique qu'ils considéraient comme des Etats dont l'avenir semblait prometteur après l'émancipation du joug colonial.

Pour les écrivains de la première génération, la thématique de l'émigration vers l'Europe est traitée avec optimisme car la France et

---

<sup>29</sup> S. Badian cité par Nora-Alexandra Kazi-Tani, « Pour un nouveau discours africain » dans *Fictions africaines et postcolonialisme*, sous la direction de Papa Samba Diop, Paris, 2002, L'Harmattan, p.38.

<sup>30</sup> René Dumont, *L'Afrique noire est mal partie*, Paris, Editions du Seuil, 1962.

<sup>31</sup> Axelle Kabou, *Et si l'Afrique refusait le développement ?*, Paris, L'Harmattan, 1991.

notamment Paris symbolisait la modernité, les institutions et le progrès aux yeux des colonisés. Dans cette première littérature de l'exil, le personnage migrant vers l'Europe et notamment vers la France est généralement un étudiant.

A la veille des indépendances, les Africains aspirent à l'émancipation et au progrès. La littérature de l'émigration met en scène un personnage africain issu de la brousse pour qui, après l'école à la ville, le voyage vers l'Europe constitue l'étape ultime de son évolution sociale, culturelle et psychologique.

Après le personnage de l'étudiant, c'est le tour d'une autre forme d'émigration. En effet, chaque jour, à travers les médias nationaux et internationaux, on parle de migration clandestine des Africains vers «l'Eldorado européen » et ceci a pris des proportions considérables à l'heure actuelle, car les pays du Sud et le continent africain sont plus que jamais marginalisés.

Avec des infrastructures économiques très peu développées et une croissance économique au ralenti, l'Afrique est, dans la mondialisation actuelle des biens et des services, exclue de la scène internationale de sorte que les pays du Nord sont plus que jamais un refuge pour une population en mal de vivre sur sa terre natale.

Dans le monde unipolaire actuel, l'Occident, par sa puissance économique et financière, a entravé l'équilibre de l'économie internationale. Même si certains pays asiatiques dont la Chine fait partie arrivent à connaître un essor économique considérable, ceci ne peut nous faire oublier que, dans ces même pays, le fossé s'est creusé entre les riches et les pauvres au point de jeter les plus démunis dans le désarroi et le dénuement. On ne peut oublier la marginalisation de l'Afrique, dépendante de l'aide économique de l'Occident. Depuis les indépendances, le continent n'a pas pu sortir sa population de la misère. Le chômage croissant dans les villes africaines, les sécheresses endémiques dans les milieux ruraux et la peur du lendemain ont jeté un bon nombre d'Africains dans le désarroi.

Même si le contexte international a contribué au malaise de la population des pays du Sud, il est indéniable que le mal vient de l'intérieur car nombreux sont les pays du Sud dirigés par des régimes corrompus et

dictatoriaux qui ont conduit le continent à mourir dans le désespoir et la peur comme l'indique Stephen Smith :

C'est désormais la seule question qui reste, l'unique qui importe, vitale pour les Africains, fondamentale pour les autres, du moins ceux qui cherchent à comprendre ce continent, « Ubu land » sans frontières, terre de massacres et de famines, mouvoir de tous les espoirs. Plus de quarante ans après les indépendances, largement un siècle après la conquête coloniale qui coïncidait dans les faits avec la fin de la traite négrière, il n'y a plus d'excuses, plus de mythes étologiques. Pourquoi l'Afrique meurt-elle ? En grande partie, parce qu'elle se suicide.<sup>32</sup>

Tous les ouvrages traitant la thématique de l'exil (émigration et immigration) soulèvent les difficultés liées à l'exil. En ce sens, ils sont à la fois des œuvres sociales et politiques dans la mesure où ils touchent des problèmes d'actualité tels que l'immigration clandestine et les conditions de vie des exilés en terre étrangère. On a donc jugé bon de nous y intéresser, pour montrer comment ce fait de société est aujourd'hui devenu un fait littéraire.

## V-Problématique

La question essentielle au centre de notre problématique sera la représentation de l'Europe : comment l'Europe est-elle représentée par les écrivains de la première génération ? Comment, ensuite cette représentation a-t-elle changé au cours du temps avec les écrivains de la seconde génération ? Si L'Afrique a été pensée par l'Europe, comment cette dernière a été l'objet d'une conception africaine ? Comment également à travers cette vision peut-on élaborer une nouvelle conception globale de l'exil tant pour le personnage que pour l'auteur ? Le regard portera essentiellement sur les

---

<sup>32</sup>Stephen Smith, *Négrologie, Pourquoi l'Afrique meurt*, Paris, Calmann-Lévy, 2003, p.13.

vicissitudes de la vie de l'Africain et ses prérogatives dans un milieu qui l'a vu naître avant de s'exiler.

## VI. Démarche employée

L'étude se présentera sous forme d'une étude comparatiste et mettra en lumière l'intérêt de cette thématique à travers la littérature négro-africaine d'expression française de voyage vers l'Europe. Pour mener à bien ce travail de recherche, il est important de définir la démarche employée.

Le thème de notre sujet « le rêve de l'Europe » nous invite à rassembler le maximum d'ouvrages littéraires écrits sur la thématique et de les confronter pour en dégager les similitudes et les différences. Mais pour mener à bien la comparaison entre les auteurs de l'évocation de l'exil de la littérature négro-africaine d'expression française, il s'est imposé en tenant compte de leurs renommés sur le plan national et international, de faire le choix entre des auteurs négro-africains francophones d'horizons différentes, c'est ainsi qu'au Sénégal, Ousmane Socé, Ousmane Sembène ont attirés notre attention, à côté de Khadi Hane et Fatou Diome, également sénégalaises, écrivaines de la migritude parce qu'elles ont choisi la France comme seconde patrie tout en écrivant sur l'Afrique depuis leur exil volontaire ou forcé en France. Au Congo et au Cameroun, d'autres auteurs de la migritude comme Daniel Biyaoula, Calixthe Beyala et Alain Mabanckou font partie intégrante du Corpus central du fait de leur célébrité dans le paysage littéraire africain.

Le regard que nous porterons sur les œuvres sera un regard critique dont la finalité est de déceler le fondement même de cette esthétique littéraire qui consiste à faire valoir une certaine vision de l'émigration et de l'immigration. Parler de l'immigration nous amène à évoquer l'émigration qui est la première étape de l'exil.

## VII -Annonce du plan

Tout d'abord dans une première partie, nous étudions l'émigration qui est la case de départ de l'exil parce qu'on se met du côté de pays de provenance car le migrant est un émigré d'autant plus que selon la définition du terme, l'émigré est celui qui quitte son pays pour s'établir dans un autre pays et pour cela, nous mettons d'abord en lumière les courants idéologiques qui ont soutenu la littérature négro-africaine d'expression française, la négritude et la migritude et voir comment l'émigration vers l'Europe était envisagé dans les premiers romans de la littérature négro-africaine et établir la comparaison avec celle des auteurs de la migritude. Donc, dans un premier chapitre, nous mettons l'accent sur la perception de l'immigration et de l'émigration chez les épigones de la négritude et les auteurs de la migritude et nous montrons ensuite l'évolution qui s'est opérée de la négritude à la migritude à travers la littérature négro-africaine. Dans ce premier chapitre, nous faisons appel aux théoriciens de la négritude et de la migritude. Dans le second chapitre de la partie, nous étudions la trame romanesque chez les écrivains des premiers romans et celle des romans actuels des auteurs de la migritude pour dégager leurs similitudes et leurs différences et dans un troisième chapitre, nous décrivons le rêve qui pousse le migrant à opter la quête de l'Europe et la désillusion qui en découle.

Dans une seconde partie, nous analysons l'immigration et les impératifs liés à l'établissement de l'immigré en Europe. Pour cela, dans un premier chapitre notre attention porte sur l'immigration clandestine et la manière dont les romans de la littérature actuelle des auteurs de la seconde génération mettent en scène l'émigré clandestin. Dans le second volet du chapitre, nous dévoilons l'aspect économique de cette forme d'immigration dont la cause principale est la fuite de la misère du pays d'origine qui pousse le migrant à la quête de l'Occident. Le deuxième chapitre porte sur la situation de l'immigré en terre d'accueil et les problèmes liés à l'intégration et à la précarité. Dans un troisième chapitre que nous appelons les avatars de l'immigration, nous étudions les problèmes de l'identité qui se posent aux immigrés et l'exclusion à laquelle ils sont confrontés aux pays d'accueil.

Dans une troisième partie, nous nous demandons si chez les auteurs de la première génération l'évocation de l'Afrique a été au cœur de leur préoccupation, chez les écrivains de la seconde génération cette tendance n'est plus à la mode. Chez ces derniers, l'heure est à la critique. Dans un premier chapitre, nous distinguons l'esthétique littéraire des auteurs de la première génération de celle de la seconde génération au niveau de l'évocation de l'Afrique et de l'Europe. Dans le second chapitre qui découle du premier nous montrons que chez les auteurs de la seconde génération différemment de ceux de la première génération dans leur esthétique, il y a un double dénonciation, celle qui vise l'Afrique et celle qui vise l'Europe dont la finalité consiste à dissuader les candidats à l'exil volontaire vers l'Europe malgré la misère de l'Afrique. Dans un troisième chapitre, nous nous interrogeons sur l'Afrique et l'Europe que les écrivains de la migritude aimeraient voir naître.

# PARTIE I

## L'émigration

« Partir, c'est mourir un peu »  
(Edmond Haraucourt, « Le  
Rondel de l'adieu », *Seul*,  
1891)

« Ce qui m'intéresse, ce sont  
tous ceux qui sont frappés par  
l'exil ou qui ont fait le choix de  
l'exil » (Leïla Sebbar)<sup>33</sup>

---

<sup>33</sup>*Notre Librairie*, no 165, avril-juin 2007, p.12.

# CHAPITRE I

## La littérature négro-africaine d'expression française de l'exil : de la Négritude à la Migitude

La littérature de la Négritude est née dans un contexte colonisé et colonisateur. Les chantres de la Négritude<sup>34</sup> et leurs adeptes comme Ousmane Socé Diop, Guy Tirolien, David Diop, etc., avaient pour but de revaloriser la culture de l'Afrique noire victime durant des siècles de déshumanisation et d'humiliation à travers l'esclavage et la colonisation. La négritude trouve donc

ses origines historiques dans la situation coloniale. Elle est née d'un certain type de rencontre avec l'autre, l'étranger, une rencontre brutale, marquée par l'oppression et l'exploitation. En situation coloniale, l'élément allogène, qui envahit et domine l'espace sociopolitique, est source de bouleversement profond de la société autochtone, dont il fait vaciller l'identité.<sup>35</sup>

Dans le contexte colonial, la « Négritude évoque le sentiment de frustration éprouvé par l'homme noir dans un monde où il se sent bafoué et aliéné en raison de la couleur de sa peau »<sup>36</sup>

Cette même littérature fait apparaître la thématique de l'émigration, notamment vers l'Europe.

---

<sup>34</sup> Léopold Sédar Senghor (1906-2001) ; Léon –Gontran Damas (1912-1978) ; Aimé Césaire (1913-2008)

<sup>35</sup> Romuald Fonkoua et Pierre Halen, *Les champs littéraires africains*, Paris, Editions Karthala, 2001, p.214.

<sup>36</sup> Jacques Chevrier, *La Littérature nègre*, Armand Colin/Her, Paris, 1989, 1999, p.45.

## A. Ses formes

### 1. Ses récurrences thématiques : émigration, immigration, exil.

L'émigration implique un déplacement d'un lieu vers un autre lieu. Pour qu'il y ait émigration, il faut tout un processus psychologique et mental qui conduit le migrant à choisir le changement, le déplacement ou parfois l'errance.

La littérature négro-africaine d'expression française s'est emparée de la thématique de l'émigration vers l'Europe à travers les écrits des épigones de la Négritude comme le suggère Alain Mabanckou :

Qu'est-ce que la littérature, sinon l'éternelle traversée de l'Océan ? Qu'est-ce que la littérature, sinon le regard porté vers l'azur ? Cet azur qui hante l'esprit de *L'Enfant noir* de Camara Laye.<sup>37</sup>

La littérature francophone a abordé cette question tardivement à partir des années 50 quand des auteurs comme Ousmane Socé<sup>38</sup>, Camara Laye<sup>39</sup> Sembène Ousmane<sup>40</sup>, Bernard Dadié<sup>41</sup>, Ferdinand Oyono<sup>42</sup>, ont mis en scène dans leurs œuvres un personnage migrant vers le Nord sous l'influence de la Négritude. Ainsi, Fara, l'Enfant noir, personnage anonyme mais qui sera nommé Fatomon plus tard dans *Dramouss*, Nafi, Taho Bertin, et Aki Barnabas, émigrent vers la France

Dans ces œuvres des auteurs cités ci-dessus, l'émigration constitue la clé de la voûte de tout un processus qui conduit le personnage du village vers la Métropole. Mais avant l'émigration vers la métropole, la migration du village vers la ville a été la première étape puisque la ville est vue comme la

---

<sup>37</sup> Alain Mabanckou, *Europe depuis l'Afrique*, Paris, Naïve, 2009, p. 42.

<sup>38</sup> Ousmane Socé Diop, *Mirages de Paris*, Paris, 1937.

<sup>39</sup> Camara Laye, *L'Enfant noir*, Paris, 1953.

<sup>40</sup> Sembène Ousmane, « Lettres de France », in *Voltaire*, Paris, Présence Africaine, 1956.

<sup>41</sup> Bernard Dadié, *Un Nègre à Paris*, Paris, Présence Africaine, 1959.

<sup>42</sup> Ferdinand Oyono, *Le chemin d'Europe*, Paris, Présence Africaine, 1960.

métropole en raccourci. Elle est en même temps le lieu de rencontre entre la tradition et la modernité, où se créent des conflits.

Dans les récits des auteurs de la première génération, l'émigration est vue comme une étape de formation. Le personnage découvre d'autres cultures, d'autres façons de vivre car le séjour dans la Métropole fait suite à des idées préconçues, des stéréotypes. C'est une émigration voulue où le personnage effectue une émigration légale puisque le déplacement ou le voyage vers l'Europe est fait après l'obtention d'un visa.

Mais chez les « enfants de la postcolonie », l'émigration est traitée sous un angle différent, c'est désormais l'émigration clandestine qui prévaut. On est loin des romans des épigones mettant en scène un étudiant qui incarne l'avenir d'une communauté, d'un pays. Plusieurs romans comme *Aux Etats-Unis d'Afrique*<sup>43</sup>, *Le Ventre de L'Atlantique*<sup>44</sup>, *Le Paradis du Nord*,<sup>45</sup> et plusieurs pièces théâtrales comme *L'Afrique dans la main du diable*<sup>46</sup>, *Atterrissage*,<sup>47</sup> traitent cette thématique. Même le genre nouvelle a son mot à dire sur l'émigration puisque dans « Sas-kat-che-wan »<sup>48</sup> est mise en scène une jeunesse tentée par l'émigration et en mal de vivre sur sa terre natale. Dans le passage suivant de la nouvelle la réalité de Djibouti et de l'Afrique toute entière est décrite :

Que penser de ce désert sans Tartares boudé par sa progéniture qui lui préfère les grasses plaines du Canada, les volutes de Londres ou la bohème d'Amsterdam quand elle ne se nourrit pas des songes creux. Une terre irrédente qui, chaque année, s'éloigne un peu plus de la plaque africaine, une cohorte de citoyen qui courent après un mandat envoyé de l'étranger par un cousin...<sup>49</sup>

---

<sup>43</sup> Abdourahman A. Waberi, *Aux Etats-Unis d'Afrique*, Paris, éditions Jean-Claude Lattès, 2006.

<sup>44</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Editions Anne Carrière, 2003.

<sup>45</sup> J-R Essomba, *Le Paradis du Nord*, Paris, Editions Présence Africaine, 1996.

<sup>46</sup> Madjloudine Abdelfatah, *L'Afrique dans la main du diable*, Paris, Editions de la Lune, 2007.

<sup>47</sup> Kagni Alem, *Atterrissage*, Paris, Editions Ndze, 2002.

<sup>48</sup> Abdourahman A. Waberi, *Cahier nomade*, Paris, Serpent à Plumes, 1996.

<sup>49</sup> Abdourahman A. Waberi, *Cahier nomade*, p.134.

Ainsi l'émigration telle qu'elle est traitée dans ces ouvrages laisse entrevoir une perspective autre que celle communément connue dans la littérature de la Négritude et qui consistait à faire valoir une vision nationaliste. Rangira Béatrice Gallimore souligne que chez les nouveaux écrivains dont fait partie Calixthe Beyala,

l'Afrique postcoloniale est une Afrique dénaturée, incapable de protéger ses enfants. La campagne, le village, royaume d'enfance chanté par Senghor dans *Ethiopiennes*, décrit par Camara Laye dans *L'Enfant noir*, n'existe plus. Dans les romans de Beyala, on ne retrouve plus ces enfants typiques de l'Afrique traditionnelle qui s'épanouissent sous le regard rassurant des oncles et des grands-parents. On n'y chante plus l'hymne des jeunes gens engagés dans les activités champêtres jadis considérées aussi bien comme des tâches quotidiennes que des moments de loisir.<sup>50</sup>

Le visage de l'enfant du pays qui part pour l'Europe a changé. Si chez les épigones comme Ousmane Socé Diop, Camara Laye, l'enfant connaît un épanouissement au sein de la famille, chez les nouveaux écrivains, c'est un enfant désespéré qui fuit sa terre natale. Le personnage est un enfant délaissé, mal traité déjà dans sa famille comme on peut lire sur cette observation :

Une société qui ne se soucie pas du bien-être de ses enfants est une société sans avenir. L'Afrique postcoloniale décrite dans les romans de Beyala est peuplée d'enfants de bidonvilles, abandonnés à eux-mêmes, écrasés par une société vorace qui les exploite. Ceci est un phénomène commun à toute l'Afrique, déclare Marie-Aimée Hélie-Lucas. Le nombre d'enfants abandonnés s'élève à trente mille. Ceci est un phénomène nouveau en Afrique, déclare-t-elle.

---

<sup>50</sup> Rangira Béatrice Gallimore, *L'œuvre romanesque de Calixthe Beyala, Le renouveau de l'écriture féminine en Afrique francophone sub-saharienne*, Paris, L'Harmattan, 1997, p.43.

Twenty years ago this didn't exist at all, it's a new phenomenon, which is appearing all African capitals. I don't know about elsewhere, but I know about Africa.

Il y a vingt ans ceci n'existait pas du tout. C'est un phénomène nouveau qui se manifeste dans toutes les capitales africaines. Je ne sais pas si c'est le cas ailleurs mais je sais que c'est le cas en Afrique.<sup>51</sup>

La figure de l'enfant-roi des romans d'apprentissage des épigones fait place chez les nouveaux écrivains, celle d'un enfant battu dans sa propre famille et dont on ne se soucie guère de son avenir parce que les parents eux-mêmes vivent dans la misère et la précarité. Dans *Le Paradis du Nord*, Jojo, vend des arachides pour aider sa famille et se voit battu par sa maman :

Jojo n'avait pas été à l'école. A cinq ans, il participait déjà au budget de la famille. A l'heure où les enfants de son âge apprenaient à lire et à écrire à l'école, il déambulait dans les rues, arpentait les trottoirs avec, un plateau d'arachides grillées sur la tête. Et le soir, sa mère qui pour fuir les misères de la terre avait trouvé refuge dans l'alcool, ne trouvait jamais ses recettes satisfaisantes. Et lui donnait alors des coups.<sup>52</sup>

C'est à cause de cette maltraitance et d'absence d'épanouissement que le jeune Africain rencontre dans le milieu qui l'a vu naître, qu'il prend le chemin de l'exil avec tous les risques qu'il peut courir.

De ce fait l'émigration traitée du point de vue postcolonial inspire aux écrivains de la Migritude une vision pessimiste par rapport à celle de leurs prédécesseurs dont le héros romanesque « était d'une certaine façon mandaté par la communauté pour apprendre en France « l'art de vaincre sans avoir raison » »<sup>53</sup> ; La vision valorisante de l'émigration s'était déjà effilochée au cours du temps par la critique acerbe et « décapante que fait Ouologuem

---

<sup>51</sup> *Ibid.*, p.44.

<sup>52</sup> J.-R. Essomba, *Le Paradis du Nord*, Paris, Editions Présence Africaines, 1996, p.18.

<sup>53</sup> Séwanou Dabla, *Nouvelles écritures africaines*, Paris, L'Harmattan, 1986, p.36.

des mythes de la Négritude africaine en proposant une représentation inédite et démystifiante de la figure de l'étudiant noir en France. »<sup>54</sup>

L'émigration vers l'Europe traitée sur toile de fond postcoloniale s'est renforcée avec la Migritude car les auteurs rompent avec la tradition des récits des années soixante et font de l'émigration et l'immigration la thématique majeure de la littérature africaine et notamment négro-africaine d'expression française comme le suggère Christiane Albert :

A partir des années 1990, un nombre croissant d'écrivains, d'origine africaine, vivant en France pour la plupart à Paris, prirent pour sujet l'immigration et son cortège de désillusions et de difficultés matérielles et psychologiques au point de faire de ce thème un des plus traités par la littérature africaine contemporaine<sup>55</sup>

Si chez les auteurs de la Négritude la question du retour au pays natal se posait, c'est désormais l'immigration et son corollaire qui préoccupe les auteurs de la Migritude puisque ce terme par lequel on désigne les auteurs ayant abordé le thème de l'immigration est un néologisme créé par Jacques Chevrier pour traduire cette nouvelle thématique de la littérature négro-africaine :

À l'ère de la Négritude a succédé le temps de la « Migritude », un néologisme qui indique clairement que l'Afrique dont nous parlent les écrivains contemporains n'est plus celle qui servait de cadre à la plupart de leurs devanciers, mais, si l'on peut ainsi dire, d'une Afrique extracontinentale dont le centre de gravité se situerait quelque part entre Belleville et l'au-delà du boulevard périphérique. Une situation qui ne va pas, on s'en doute, sans engager une problématique identitaire qui nous ramène à ce concept d'hybride, naguère vilipendé par Cheikh Hamidou Kane, aujourd'hui en passe de réhabilitation puisque,

---

<sup>54</sup> *Idem* p.37.

<sup>55</sup> Christiane Albert, *L'Immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala, 2005, p. 76

semble-t-il, il s'accorde de plus en plus à l'évolution de notre monde en voie de globalisation.<sup>56</sup>

En effet, si l'immigration est « le fait de séjourner de manière durable ou de s'installer définitivement dans un pays étranger », la question de la place de l'immigré dans la société d'accueil prend une importance capitale chez les écrivains de la seconde génération.

Alors que chez les auteurs de la Négritude, le séjour n'était que « temporaire et devait s'achever par le retour au pays » chez l'écrivain de la Migritude « l'immigré doit désormais négocier son intégration dans sa société d'accueil par une redéfinition de son identité »<sup>57</sup>

Christiane Albert, dans *L'Immigration dans le roman francophone contemporain*, constate que « le terme d'immigration ne peut se concevoir sans son corollaire d'émigration, selon que l'on prenne en compte le fait de « quitter » son pays [...] ou au contraire celui « d'entrer » dans un pays étranger. » Il s'avère donc que toute étude sur le phénomène migratoire doit à la fois prendre en considération le déplacement et le séjour des émigrants dans leur pays d'accueil.

La thématique de l'immigration est purement sociale puisqu'elle aborde un fait de société qui est toujours d'actualité avec toutes les réactions politique que suscite ou provoque la relation entre les pays du Nord et du Sud avec les flux migratoires légaux ou illégaux. Des témoignages d'anciens immigrés provoquent parfois de vives émotions chez les lecteurs comme on peut le lire dans ce témoignage dont le locuteur, qui a vécu dans les pays du Nord, éprouve l'envie de revenir à sa terre natale :

Peu importe le nombre d'années que vous avez vécu à l'étranger, vous ressentirez tôt ou tard le mal du pays et vous finissez par dire : je veux rentrer chez moi. ...On regrette d'avoir

---

<sup>56</sup> Jacques Chevrier, « Afrique(s)-sur-Seine : autour de la notion de "Migritude" », *Notre Librairie*, n° 155-156, juillet-décembre 2004.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p.18.

coché la case « immigration »...Malheureusement, certains n'ont même plus la chance de revenir <sup>58</sup>

Quant à l'émigration illégale, on a signalé bien des fois, dès les années 90, les risques que courent les émigrés clandestins comme par exemple, Alain Lorne dans *Clandestins, Neuf Africains dans la cale ...Un rescapé* :

Le *MC Ruby*, qui assure la liaison golfe de Guinée, mer du Nord, vient d'entrer sous la course glacée des vents d'Europe. Et le cauchemar commence. Une nuit, un matelot de quart voit deux ombres se déplacer sur le pont. Assoiffés, les clandestins, huit Ghanéens, un Camerounais, ont décidé de sortir pour faire de l'eau. Le second est alerté. Avec cinq matelots, il fouille les soutes. Les Africains sont bientôt débusqués. On leur confisque leur argent et tous sont conduits à l'avant du bateau puis bouclés dans un ballast, réservoir de flottaison qu'on vide et qu'on remplit pour remettre le cargo dans ses lignes. L'obscurité, le vacarme des machines. La soif, la faim. Soixante-douze heures plus tard, les verrous d'acier résonnent dans la cuve, le panneau pivote sur ses gonds, une tête apparaît dans l'ouverture.« Sortez deux par deux ! », jette une voix en mauvais anglais. Là-haut, les sbires accueillent les dockers à coups de carabine et de barres de fer. Un massacre. Huit clandestins sont tués, les corps jetés à la mer. Le neuvième réussit à s'échapper. <sup>59</sup>

Par ce récit tragique d'émigrés fuyant la misère de leurs propre pays et en quête d'une vie meilleure, prêts à risquer leurs vies, l'auteur alertait déjà l'opinion internationale sur la situation de ces clandestins mais également sur la cruauté des marins, impitoyables envers eux.

---

<sup>58</sup> *La Nation*, no 188, 22 sept. 2011, p.5.

<sup>59</sup> Alain Lorne, *Clandestins, Neuf Africains dans la cale ...Un rescapé*, Paris, L'Harmattan, 1992,p.8.

Dans *Le peuple des clandestins*,<sup>60</sup> Smaïn Laacher a abordé l'émigration illégale en recueillant les témoignages d'émigrés clandestins de nationalités yéménites, afghanes, algériennes, marocaines, somaliennes, érythréennes, tunisiennes candidats à l'émigration en Europe et les a fait témoigner sur les raisons et leurs motivations pour leurs fuites vers le continent européen et les dangers qu'ils courent au cours de leurs périple.

Dans *Bilal sur la route des clandestins*,<sup>61</sup> le journaliste italien Fabrizio Gatti s'est aussi intéressé au phénomène en se faisant passer pour un émigré clandestin. Il est parti de Dakar à Tripoli avant d'échouer à Lampedusa<sup>62</sup> en passant par Kadira, Kayes, Agadez, itinéraire habituellement emprunté par des émigrés clandestins de l'Afrique de l'ouest en fuite vers l'Europe. Au cours de son voyage, il découvre les conditions infernales de ce type de voyage qui le conduit en Europe à travers le désert du Sahara avec toutes les misères qui se lisent sur les visages des candidats et éventuels candidats à l'émigration vers l'Europe mais après avoir été refoulé vers la Lybie, il renonce à son itinéraire initial. Il gagne alors Lampedusa par les côtes tunisiennes et se déguise en Kurde nommé Bilal Ibrahim Al Habib mais durant tout son périple vers l'Europe, il rencontre tous les mauvais traitements que subissent les clandestins : expulsion, rapatriement forcé, exploitation des passeurs et des souffrances telles que la faim, la soif, la peur.

Quant à l'auteur de *Le Soleil des Scorta* qui aime placer ses fictions romanesques et théâtrales dans le paysage italien, il a lui aussi abordé le phénomène de l'immigration clandestine qui a pris de l'ampleur depuis 2004 avec les migrants sub-sahariens qui tentent de rejoindre à partir du nord du Maroc et des côtes libyennes, dans le roman intitulé *Eldorado*<sup>63</sup> où il met en scène un commandant italien nommé Salvatore Piracci chargé de surveiller les embarcations amenant illégalement des immigrés clandestins sur l'île de Lampedusa. Le commandant croise des migrants aux destins tragiques qui risquent leur vie pour franchir des obstacles difficilement surmontables. Nombreux sont ceux qui meurent par noyade ou victimes de traitements

---

<sup>60</sup> Smaïn Laacher, *Le peuple des clandestins*, Paris, Calmann-Lévy, 2007.

<sup>61</sup> Fabrizio Gatti, *Bilal sur la route des clandestins*, Paris, Editions Lionalevi, 2008.

<sup>62</sup> Lampedusa est une île italienne en Méditerranée. Célèbre ces derniers temps pour le nombre très élevé d'émigrés clandestins de provenance de l'Afrique et du Moyen Orient voulant entrer l'Europe par la mer méditerranée à l'aide de légères embarcations de fortune.

<sup>63</sup> Laurent Gaudé, *Eldorado*, Arles, Editions Actes Sud, 2006.

inhumains comme par exemple une femme que le commandant Piracci avait sauvée quelques années auparavant et qu'il rencontre dans les rues de Catane. Elle lui fait part de son projet de se venger des passeurs qui sont responsables de la mort de son bébé mort de soif au cours de la traversée et qui a dû être jeté en mer.

À part ces écrivains non africains, le premier et seul écrivain d'Afrique noire francophone à avoir abordé jusqu'à présent le phénomène de la migration illégale par la voie terrestre dans la fiction romanesque est le camerounais Eric Alain Kamdom qui traduit la traversée transsaharienne en terme d'héroïsme dans *Un jeune Africain qui pleure l'Europe ou une odyssee amère*<sup>64</sup> par la mise en scène d'un jeune homme qui veut gagner l'Eldorado européen par la voie terrestre du Cameroun vers le Maroc, étape ultime de trajet pour avoir accès à l'espace européen auquel aspire le jeune homme qui est confronté à une misère endémique dans son pays d'origine. Il voit dans la migration la seule perspective pour réaliser ses rêves alors au cours de son voyage le jeune fait preuve de courage, de persévérance et de détermination pour faire face aux obstacles de toutes sortes malgré ses échecs et les souffrances qu'il endure durant sa traversée.

Les écrivains de la seconde génération ont repris ce fait social qu'est l'immigration pour en faire un thème littéraire qui a ses propres caractéristiques quand on se réfère aux nombreuses problématiques qu'elle soulève, celle de l'acculturation, de l'identité, de la précarité, de l'intégration, etc. Toutes ces problématiques à mi-chemin entre le social et le littéraire, sont les composantes de l'exil. En effet, « pour qu'il y ait exil, il faut qu'il y ait déplacement, transfert dans un autre groupe social, et par conséquent, échange, confrontation ».<sup>65</sup>

Cependant, l'exil est complexe car il est chargé de connotation négative puisqu'il renvoie à une situation d'expropriation, de déchirure, ce qu'a bien analysé Christiane Albert. Pour elle, l'exil est une « écriture de la déchirure et de la dépossession »<sup>66</sup> comme pour Hugo et Machiavel, mais l'exil « est parfois recherché par la classe sociale aisée » comme dans le cas

---

<sup>64</sup> Eric Alain Kamdom, *Un jeune Africain qui pleure l'Europe ou une odyssee amère*, Paris, Société des Ecrivains, 2009.

<sup>65</sup> Jacques Mounier, *Exil et littérature*, Grenoble, Ed. Ellug, 1986, p.293.

<sup>66</sup> Christiane Albert, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, op.cit., p.8.

de Nabokov, Musil ou encore Larbaud. Selon Boniface Mongo-MBoussa l'exil est une « rupture brutale et une expérience nouvelle ». <sup>67</sup> Pour les poètes de la négritude, l'exil est « une source d'inspiration » alors qu'il est « cause d'ennui » pour les écrivains de la Migrantitude. Toutes ces interprétations montrent que l'exil est à la fois un thème complexe tant dans sa conception que dans son interprétation.

L'émigration ou l'immigration sont les deux composantes de l'exil puisque l'émigration renvoie au départ de l'émigré, de son milieu de vie, de sa patrie avec tous les problèmes à la fois sociaux et économiques qu'elle entraîne : séparation familiale, éloignement de la terre natale, sacrifices des maigres revenus familiaux pour aider le candidat à l'exil, ce qui souligne un problème touchant la société au même niveau que l'immigration qui comme le suggère déjà le substantif préfixé « im » évoque une implantation ou encore un établissement ou installation de l'émigré en terre d'accueil. C'est tout un processus de départ et d'installation qui forme en même temps l'exil. Leur point commun central est le déplacement puisqu'ils impliquent toutes formes de déplacement.

Mais l'exil est également un thème littéraire dans la mesure où les auteurs de la Négritude et ceux de la Migrantitude ont fait de cette thématique « un genre littéraire qui a ses modalités discursives et qui ne peut prendre sens que si on le place dans un contexte historique » car pour les auteurs de la Négritude il fallait redorer l'image du Nègre tant bafouée par le Blanc comme le pense Boniface Mongo-Mboussa : « La Négritude est une contre-littérature qui conteste l'image idyllique du Nègre pour se réapproprier son histoire bafouée par la colonisation. » <sup>68</sup> C'est dans ce sens que la représentation de l'exil dans le roman des auteurs de la première génération s'inscrit dans une perspective militante contre la situation du colonisé comme le suggère également Jacques Chevrier :

La Négritude est d'abord effectivement en réaction à la situation coloniale de l'Afrique d'avant 1960. Le Mot même de Négritude évoque le sentiment de frustration éprouvé par l'homme noir

---

<sup>67</sup> *Ibid.*, p.9.

<sup>68</sup> Boniface Mongo-Mboussa, *Désir d'Afrique*, Paris, Gallimard, 2001, p.36.

dans un monde où il se sent bafoué et aliéné en réaction à la couleur de sa peau<sup>69</sup>

Quant aux auteurs de la Migritude animés par l'exil, la thématique de l'exil n'apparaît dans leurs œuvres que pour faire part aux lecteurs de malaise « devant sa situation de déplacement non pas par rapport à l'Afrique mais sur un plan culturel et identitaire par rapport au fait d'être Africain(e), d'être Africain(e) à Paris » :

C'est la volonté de connaître le " Tout-monde ", mais aussi des vertus de préservation dans le sens où on n'entend pas connaître le " Tout-monde " pour le dominer, pour lui donner un sens unique.<sup>70</sup>

Nombreux sont les auteurs qui, pour des raisons politiques, vivent leurs exils de façons différentes :

L'exil, c'est mon suicide géographique. L'ailleurs m'attire car, vierge de mon histoire, il ne me juge pas sur la base des erreurs du destin, mais en fonction de ce que j'ai choisi d'être ; il est pour moi gage de liberté, d'auto-détermination. Partir, c'est avoir tous les courages pour aller accoucher de soi-même, naître de soi étant la plus légitime des naissances. Tant pis pour les séparations douloureuses et les kilomètres de blues, l'écriture m'offre un sourire maternel complice, car, libre, j'écris pour dire et faire tout ce que ma mère n'a pas osé dire et faire. Papiers ? Tous en replis de la terre. Date et lieu de naissance ? Ici et maintenant. Papiers ! Ma mémoire est mon identité<sup>71</sup>

---

<sup>69</sup> Jacques Chevrier, *Littérature Nègre*, Paris, Armand Colin /HER, 1989, 1999, p.45.

<sup>70</sup> Édouard Glissant, *Introduction à une Poétique du Divers*, Paris, Gallimard, 1996, p.130.

<sup>71</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de L'Atlantique*, Paris, Editions Anne Carrière, 2003, p.202.

L'exil devient donc une thématique récurrente, une sorte de motif littéraire qui ne peut prendre sens que si on le place dans une perspective postcoloniale comme le suggère Christiane Albert :

L'immigration n'est pas seulement un thème littéraire, mais c'est surtout un discours qui produit ses propres modalités d'écriture qui ne prennent cependant tout leur sens que lorsqu'on les situe dans une perspective postcoloniale <sup>72</sup>

L'exil et l'immigration sont deux notions proches mais distinctes car « l'immigré est avant tout un expatrié » pour ne pas dire explicitement un exilé puisque l'exil est en soi une situation malheureuse qui condamne la personne à vivre loin de sa patrie avec l'envie de la retrouver un jour. L'exil géographique est donc douloureux mais son espace de création évolue entre plusieurs continents ou plusieurs espaces.

## **2. Espaces de création : Europe, Afrique**

### **-L'Europe**

De l'Europe naît la littérature de l'exil. Lieu de séjour d'un bon nombre d'écrivains africains et notamment négro-africains, Paris a vu naître la Négritude avec le militantisme très marqué d'écrivains et intellectuels noirs qui se sont alliés pour former un front commun au colonialisme en instaurant une forme de pensée capable de faire face à la domination mentale et matérielle de l'Europe :

Derrière le mot « Négritude » s'ouvre tout un champ de idéologique qui est aussi un champ de bataille avec vainqueur et vaincu, orgueil et humiliation. L'analyse de ces antagonismes ne pouvait être esquivée. Le génocide matériel et spirituel des Noirs est loin d'être interrompu. Il risque de se poursuivre de toutes les façons, de la plus brutale à la plus insidieuse,

---

<sup>72</sup> Christiane Albert, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, op.cit., p.19.

aussi longtemps que le mot négritude sera vidé de son contenu de révolte et de scandale.<sup>73</sup>

Cette idéologie apparue entre les deux guerres à Paris, ne se définit pas seulement comme un mouvement artistique et littéraire mais comme une idéologie militante qui voit le jour avec la naissance de nombreuses revues :

L'organe de presse des étudiants martiniquais en France est l'aboutissement du cheminement de la conscience nègre qui s'est exprimée à travers les congrès panafricains (1919, 1920, 1923...) et le foisonnement des associations nègres d'entre les deux-guerres et les organes de presse tels : *La Dépêche coloniale* (1922), *Les Continents* (1924-1926) etc. ...,<sup>74</sup>

Elle prend naissance officiellement en 1935, avec *L'Étudiant noir, journal d'Association des étudiants martiniquais en France* (n°1, mars 1935) devenu *L'Étudiant martiniquais*<sup>75</sup> ; et se propage de plus en plus chez les militants nationalistes contre la colonisation en trouvant plus tard sa légitimité chez les militants panafricanistes de tout bord comme le suggère G. Ngal :

Orientées par rapport à des axes de valeurs précis : la revendication d'une identité niée par le colon, la reconnaissance de la légitimité et l'affirmation d'un univers esthétique à part ayant ses règles d'art particulières. Luttres vis-à-vis du colonisateur ; luttres internes aux divers champs nègres d'entre-les-deux-guerres.<sup>76</sup>

Dès son apparition, le mouvement a suscité la réaction de bon nombre de détracteurs africains et européens comme le romancier et dramaturge nigérian Wole Soyinka qui s'est moqué de cette idéologie en affirmant que le tigre n'évoque pas sa tigritude en attaquant sa proie.

---

<sup>73</sup> Mongo Beti et Odile Tobner, *Dictionnaire de la Négritude*, Paris, Edition L'Harmattan, 1989, p.6.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p.20.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p.20.

<sup>76</sup> Georges Ngal, *Création et rupture en littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, collection « Critiques littéraires », 1994, p.10.

Parallèlement, d'autres ont considéré le mouvement comme une réaction négative en réponse aux injustices de la colonisation comme c'est le cas du Béninois Stanislas Spero Adotevi qui trouve que « la négritude [bien qu'elle] marque l'acte de naissance d'une nouvelle littérature africaine », a été un échec sur le plan pragmatique :

Cet appel aux « pays natal », c'est le soupir de l'étudiant possédé par ses propres fantômes. Et cette hallucination explique pourquoi la Négritude en ses balbutiements fut un cri. Un cri fort, absurde et sans finalité ; car ceux dont il s'agit n'étaient pas des militants. Ils n'avaient connu chez eux aucune vie politique. Certes, au Sénégal, la dépersonnalisation politique faisait rage cependant qu'aux Antilles, dans les champs de bananiers, les Nègres mouraient comme des mouches. Mais ces étudiants n'étaient ni au Sénégal ni en Haute-Volta, ni à Fort-de-France, mais à Paris. Sur les rives de la Seine. Paris sera donc le lieu symbolique de la concentration magique de leur mirage et de leur absence.<sup>77</sup>

Adotevi critique la Négritude en s'attaquant à la mise en scène de la figure de l'étudiant dans les romans autobiographiques des années 60. Selon lui, ce sont des privilégiés qui se cachent de la réalité de leurs pays qui sont mis en scène.

Ce sont des privilégiés qui parlent, des privilégiés par rapport à leurs masses. Privilégiés et Malheureux car à Paris, séparés et conscients qu'ils ne peuvent être, parce que diminués, des porte-parole de cette Afrique pouilleuse, ravalée, broyée, minéralisée. C'est de cette insertion réciproque de l'insolite et de l'absence que la négritude prend son envol initial, mais ses pas hésitent parce que ses désirs s'élaborent dans la connivence de la mort.<sup>78</sup>

---

<sup>77</sup> Stanislas Spero Adotevi, *Négritude et Négrologues*, Paris, Le Castor Astral, 1998, p.19.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p.19.

En 1969, lorsqu'Adotevi avait tenu ce discours contre la Négritude, à Alger, à l'occasion du premier festival culturel africain, on était au début du désenchantement des indépendances africaines. Dans le contexte politique et économique et sociale de l'époque, l'Afrique commence à connaître des problèmes : la guerre du Biafra, de 1967 à 1970, cause un désastre économique et politique, des coups d'Etat en série dans certains pays menés par des militaires : Togo, Congo-Brazzaville, Haute-Volta, Centrafrique, Niger, Ghana, Somalie... Le chômage est partout présent et se multiplie dans les villes obligeant les femmes à travailler à la place des hommes. « C'est le cas des Mama Benz du Togo et du Bénin déjà célèbres pour mener leur commerce de pagens entre avion et camions Mercedes tout le long de la côte Atlantique. »<sup>79</sup>

En visant la Négritude, il s'attaque à la figure emblématique de l'étudiant envoyé en Europe pour aider les siens. Toutefois « l'Europe est le lieu de naissance de la Négritude après les fondements posés par les écrivains afro-américains. » Elle a par ailleurs, selon Alain Mabanckou, donné naissance à une littérature de contestation de la colonisation qui a elle-même « Procréé une littérature diligentée contre les dictateurs africains. Et cette dernière a donné le jour aux jeunes pousses, aux rebelles de la nouvelle génération qui, conscients de l'éclatement du monde, savent qu'on peut parler de l'Afrique depuis l'Europe, depuis l'Amérique, et même depuis la Mongolie supérieure ! »<sup>80</sup>

En outre, la France est considérée comme un lieu de création littéraire, par ses nombreuses maisons d'éditions ; et elle est également le pays par excellence de séjour de nombreux écrivains de la Négritude. Senghor, Damas, ont séjourné dans la capitale française, œuvré contre la colonisation de l'Afrique. Durant la colonisation, la littérature coloniale tout comme la littérature postcoloniale, a trouvé ses maisons d'éditions à Paris. De ce fait ; les premiers romans de l'exil ont été publiés à Paris : Camara Laye, *L'Enfant noir*, Plon, Paris, 1953 ; Bernard Dadié, *Un Nègre à Paris*, (Présence Africaine, Paris), 1959 ; Ferdinand Oyono, *Chemin d'Europe*, (Julliard, Paris,

---

<sup>79</sup> Liliyan Kesteloot, *Histoire de la littérature négro-africaine*, op. cit., p.254.

<sup>80</sup> Alain Mabanckou, *Europe depuis l'Afrique*, Paris, Naïve, 2009, p.44.

1960); Ousmane Socé, *Mirages de Paris* (Nouvelles Editions Latines, Paris, 1964). De même l'écrivain de la Migritude comme celui de la Négritude a vécu dans la capitale française comme réfugié politique pour fuir l'oppression des régimes tyranniques de son pays d'origine comme Camara Laye, certains écrivains africains ont écrit et témoigné de leurs exils politiques depuis Paris, d'autres ont choisi la France en demandant la naturalisation française en profitant de leur long séjour en France dans le cadre de leurs études supérieures puisque la France était la destination privilégiée des étudiants de l'Afrique noire, comme le continent n'avait pas d'université, nombreux sont les bacheliers qui entamaient leurs études universitaires en France à la suite de l'obtention d'une bourse française.

Paris a été aussi un lieu d'inspiration littéraire pour bon nombre d'écrivains négro-africains, parce que cette ville représente pour ces auteurs un espace où se déroule en grande partie l'intrigue de leurs fictions littéraires mettant en exergue une « récurrence de thèmes (exclusion, aliénation, exil, folie) ; des positions du sujet (individuel, désirant, hybride, iconoclaste) ; et de modes narratifs (intrigue personnages, voix auctoriale) ». <sup>81</sup> C'est également le lieu où évoluent les héros de leurs romans, tels que *L'Impasse* ou *L'Agonie* du Congolais Daniel Biyaoula, puisque leurs héros respectifs, Joseph Gâkatuka et Gamille Wombélé, vivent dans la région parisienne. Mais les récits de ces auteurs se déroulent en Afrique et en Europe. Pour *L'Impasse* de Daniel Biyaoula, c'est d'abord l'Europe, puis l'Afrique, ensuite l'Europe, puisque Joseph Gâkatuka est en France avec sa fiancée Sabine avant son départ pour l'Afrique. Il s'embarque pour le Congo afin de retrouver la terre de ses origines mais étant dégoûté de la réalité, il regrette d'avoir fait le voyage et se rend compte de la distance qui le sépare des siens. Il décide alors de retourner en France auprès de sa fiancée mais il se retrouve encore une fois dans l'exclusion puisque déjà, il se sentait victime dans le pays d'accueil. Dans *Agonie*, le narrateur Gamille Wombelé vit dans la banlieue parisienne où toute l'intrigue se déroule. Ainsi, dans les romans autobiographiques de l'exil,

---

<sup>81</sup> Lydie Moudileno, *Littératures africaines francophones des années 1980 et 1990*, Paris, Codesria, 2003, p. 24

c'est d'abord l'Afrique puis l'Europe, car l'enfance se passe en Afrique avant un départ pour la France.

### **-L'Afrique**

Pour certains auteurs de la Migritude, l'Afrique reste un espace d'inspiration puisqu'ils écrivent sur l'Afrique depuis l'Europe, ce qui d'ailleurs parfois les place dans une situation délicate. Ils vivent en Europe, ont parfois la nationalité européenne et ont peu de relation avec l'Afrique et les Africains ; pourtant ils écrivent sur le continent noir. Leur lectorat est européen puisque les œuvres sont produites en Europe mais l'espace évoqué est l'Afrique. Même si l'auteur a vécu depuis très longtemps en Europe et qu'il est de nationalité française par exemple, cela ne justifie pas pour l'écrivain de se prétendre écrivain français car il est toujours considéré comme francophone, négro-africain ou autre. Donc être écrivain africain noir vivant en France et écrire sur l'Afrique et les Africains est devenu plus problématique qu'il n'y paraît comme le montre Florence Paravy :

Doit-on considérer l'identité de l'auteur et sa biographie ? *A priori* cela paraît évident : être africain, c'est d'abord, plus qu'un état, une expérience vécue liée à un lieu d'origine. Pourtant, c'est beaucoup plus problématique qu'il n'y paraît.<sup>82</sup>

L'écrivain africain s'inspire donc d'un milieu qui lui est connu et fait partie de son expérience. C'est dans ce contexte que, s'interrogeant sur la place de l'écrivain, Florence Paravy précise également :

Il faudrait donc sans doute que, quel que soit le référent choisi et le lieu représenté, la « vision du monde » exprimée par l'œuvre soit « authentiquement africain ». C'est ce type de

---

<sup>82</sup> Romuald Fonkoua et Pierre Halen avec la collaboration de Katharina Städtler, *Les champs littéraires africains*, « L'altérité comme en jeu du champ littéraire africain », Paris, Editions Karthala, 2001, p.223.

critère ontologique qui a prédominé chez les écrivains de la Négritude et leurs épigones.<sup>83</sup>

Parler de l'Afrique est donc une expérience, une vision liée à une authenticité qui est elle aussi liée à l'africanité de l'écrivain et à sa culture. De ce fait, les écrivains de la Négritude comme ceux de la Migritude écrivent sur l'exil tout en évoquant le lieu de leur enfance ; c'est pour cette raison que nombreux sont « les récits autobiographiques [de l'exil] qui ont davantage valeurs de témoignage »<sup>84</sup> comme *L'Enfant noir* de Camara Laye ou encore de *Les Honneurs perdus* de Calixthe Beyala.

### **3. Statut du personnage : émigré, immigré, travailleur immigré, réfugié économique, étudiant**

La première littérature de l'émigration a développé la figure de l'étudiant noir. À la suite du Congrès des intellectuels et écrivains négro-africains à Paris en 1956, on assiste à une conscience de l'intelligentsia de l'Afrique noire à la veille des indépendances africaines, avec l'apparition d'une forme de littérature montrant l'émigration vers l'Europe comme la seule alternative pour concevoir l'avenir de la future Afrique indépendante. De ce fait, dans *Kocoumbo, L'étudiant noir* d'Aké Loba, c'est d'ores et déjà l'image valorisante du jeune étudiant africain noir qui s'impose comme motif littéraire.

À la veille et au lendemain des indépendances africaines en 1960, un nombre important de romans ont comme héros un étudiant. Il en va ainsi dans *Kocoumbo L'étudiant noir* d'Aké Loba, *L'Enfant noir* de Camara Laye, *Mirages de Paris* d'Ousmane Socé, *Chemin d'Europe* de Ferdinand Oyono, *L'Aventure ambiguë* de Hamidou Kane, qui tous traitent l'émigration vers la France comme le seul moyen d'envisager l'avenir du héros mais aussi celui du continent comme la seule voie possible puisque l'Europe et notamment la France au yeux des colonisés est source de progrès et de modernité.

---

<sup>83</sup> Romuald Fonkoua et Pierre Halen avec la collaboration de Katharina Städtler, *Les champs littéraires africains*, p.226.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p.33.

Dans *Un nègre à Paris* de Bernard Dadié, le héros, loin d'être un étudiant, est un touriste poussé par l'envie de visiter Paris. Son statut est ambigu quand on se rend compte de sa formation, de son objectif de visiter Paris qui est à mi-chemin entre la simple visite touristique et la volonté de s'affirmer à la suite d'un séjour à Paris.

Les héros sont poussés par le rêve de l'Europe qui

répond à des stratégies de promotions sociales de la part des personnages narrateurs dont le statut d'intellectuels leur permet de prendre une certaine distance par rapport à leur situation d'étranger en France<sup>85</sup>

L'envie de « devenir quelqu'un », d'être promu socialement a été le sentiment qui a prédominé chez les héros des romans autobiographiques des années soixante puisque ces jeunes étudiants sont représentés comme les futurs intellectuels, pour qui venir en France est le passage obligé pour poursuivre des études.

À côté de la figure d'étudiant des années soixante apparaît en même temps celle des premiers travailleurs immigrés dans des récits mettant en scène des travailleurs immigrés en France comme c'est le cas du roman *Le Docker noir* et de la nouvelle *La Noire de ...* de Sembene Ousmane témoignant de leur statut donc de travailleurs mais particulièrement de docker et de domestique ou d'étudiant. Toutefois ces récits d'expatriés

exposent les peines et les souffrances, les misères matérielles et d'avantage encore le sentiment de solitude et d'abandon ressenti à être « nègre à Paris », à se sentir différent, situation qui exacerbe sans doute une certaine sensibilité sociale qu'expose Frantz Fanon dans *Peau noire masques blancs* (1952)<sup>86</sup>

En effet les textes de Sembene Ousmane sont les premiers récits sur l'exil et son amertume. Déjà par la nouvelle, *Lettres de France*<sup>87</sup>, l'auteur

---

<sup>85</sup> Christiane Albert, *op. cit.*, p.30.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p.31.

<sup>87</sup> Ousmane Sembene, *Voltaire*, Paris, Présence Africaine, 1962.

expose les souffrances de Nafi prise par le sentiment d'abandon et de solitude. Le statut de travailleur immigré a également prévalu dans le roman autobiographique des années soixante avec l'apparition de récits peignant la figure d'immigrés sur le sol Européen mais la particularité de ces premiers immigrés, c'est qu'ils sont attachés à leurs origines avec l'envie d'y revenir un jour comme indique déjà C. Albert :

L'immigré est avant tout un expatrié voué nécessairement au retour au pays, son vrai pays était au Maghreb, aux Antilles ou en Afrique et son identité est clairement définie par son appartenance ethnique.<sup>88</sup>

Les auteurs de tous ces récits des années soixante qui ont pour référence la négrité<sup>89</sup>, nous ont habitués à « la confrontation entre l'Afrique et l'Occident »<sup>90</sup> en nous exposant la réalité sociale de l'immigration en France et généralement en Europe. Dans la même lignée, l'écrivain sénégalais Mory Diop met en scène Samba, un immigré sénégalais, vivant à Cologne en Allemagne avec son épouse et leurs deux enfants mais frappés par la réalité tragique de l'immigration avec le sentiment d'être différent des autres par la couleur de sa peau malgré son épouse allemande.

Les épigones ne sont pas les seuls à avoir mis en scène des travailleurs immigrés. Ceux de la Migritude appelés par Christiane Albert « les écrivains de l'immigration » parce que eux-mêmes ont choisi comme lieu de résidence l'Europe, et notamment la France pour les écrivains francophones, ont abordé l'immigration et surtout celle des réfugiés économiques de façon nouvelle.

En effet, ils ont superposé l'immigration clandestine des réfugiés économiques et l'immigration légale des travailleurs immigrés en France. Mais quel que soit son statut, l'immigré est représenté comme un expatrié vivant dans la précarité, comme le montre C. Albert :

---

<sup>88</sup> Christiane Albert, *op.cit.*, p.45.

<sup>89</sup> *Je dis « négrité » et non négritude puisqu'il s'agit de l'esprit nègre plutôt que du vécu nègre.* (Léopold Sédar Senghor, *Ethiopiennes* n°11, 1977)

<sup>90</sup> Hubert de Leusse, *Afrique et Occident, Heurs et malheurs d'une rencontre : les romanciers du pays noir*, Paris, éd. de l'Orante, 1971

Les personnages mis en scènes dans ces récits sont d'origine sociale souvent humble et illettrée. Ils occupent des emplois subalternes ; petite bonne exploitée et sans défense comme dans la *Noire de ...* de Sembene Ousmane. Ils sont aussi chômeurs et complètement marginalisés comme *Les Boucs*.<sup>91</sup>

Les écrivains de la migritude ont développé la figure de l'émigré et notamment celle de l'immigré économique dont l'ambition est d'améliorer sa condition de vie parce qu'il vit déjà chez lui dans la misère et la précarité. De ce fait, l'émigration vers la France ou généralement en Europe est son seul rêve pour améliorer sa condition économique et sociale.

Dans le cadre de la thématique de l'émigration clandestine, nombreux sont les écrivains de la Migritude qui ont mis en scène des personnages voulant migrer vers l'Europe. Dans *Le Ventre de L'Atlantique* de Fatou Diome, la narratrice s'entretient au téléphone avec son frère candidat à l'émigration vers la France parce que celle-ci représente pour lui le pays de la réussite. Dans *Les Honneurs perdus* de Calixthe Beyala, Saïda émigre vers la France sans imaginer les mésaventures qu'elle aura à vivre. Massala-Massala dans *Bleu blanc rouge* d'Alain Mabanckou, quitte l'Afrique, pensant trouver un mieux-être en Occident.

---

<sup>91</sup> Christiane Albert, *op.cit.*, p.32-33.

#### 4. Formes d'exil

Les épigones ont essentiellement traité l'exil volontaire puisque les personnages des romans d'apprentissage des années soixante partent pour l'Europe pour des études. Les héros sont poussés par le désir de satisfaire un besoin, de réaliser des ambitions comme le montre Christiane Albert :

Dans ces récits, l'exil est voulu et répond à des stratégies de promotions sociales de la part des personnages narrateurs dont le statut d'intellectuels leur permet de prendre une certaine distance par rapport à leur situation d'étranger en France, d'autant qu'ils ont généralement le projet de retourner dans leurs pays, une fois leurs études achevées.<sup>92</sup>

L'émigration vers la France arrive après un long processus. Après les études primaires, puis secondaires, le départ s'impose au jeune Africain parce que partir pour l'Europe équivaut à un devoir, une obligation puisque la France est comme le dit J Chevrier, « le passage obligé des étudiants africains ». Le paradoxe de l'émigration vers la France chez les épigones, c'est que le départ constitue une contrainte tout en étant un choix. C'est pour cette raison que le séjour en France des personnages des romans d'apprentissage des années soixante peut être perçu comme un exil.

Dans *L'Enfant noir* de Camara Laye, on est dans l'ordre du déchirement pour le départ annoncé du narrateur pour la France. Les pleurs de sa mère l'émeuvent mais il se voit insensible à ses plaintes.

Dans d'autres œuvres, telles que dans *Mirages de Paris*, *Un Nègre à Paris*, et dans *Kocoumbo*, *L'étudiant noir*, les héros sont tentés par l'émigration vers la France pour satisfaire des fantasmes. Ils connaissent donc un exil que l'on pourrait qualifier de volontaire puisque la France est pour eux liée à des imaginations livresques.

La volonté de partir loin de chez soi pour retrouver le pays de son rêve, avec tous les fantasmes porteurs d'attentes, est celle de Fara dans

---

<sup>92</sup> Christiane Albert, *op.cit.*, p.30.

*Mirages de Paris*, car il est animé d'un rêve romantique comparable à celui d'Emma dans *Madame Bovary* de G. Flaubert comme on peut le lire dans ces quelques lignes :

Une évolution lente, mais régulière, se poursuivait en lui. Dès qu'il avait pu sentir ce qu'il lisait, il s'était adonné, avec frénésie, à la lecture des romans. Il y trouvait des amis aux noms bizarres. A certain moment, il aurait souhaité s'appeler d'Artagnan, avoir fait le voyage d'Angleterre, au risque de sa vie et rapporter des ferrets de diamants ; faire de longues et héroïques chevauchées dans quelque forêt de France, comme les mousquetaires du Roy, et mettre pied à terre à l'auberge d'un village !...<sup>93</sup>

Ainsi les personnages des romans de la première génération écrits et publiés avant les indépendances africaines tels que *Mirages de Paris* en 1937, *L'Enfant noir*, 1953 ou encore un *Nègre à Paris* en 1959, étaient considérés comme des citoyens français et pouvaient donc facilement se rendre en Métropole s'ils le souhaitaient ou s'ils en avaient les moyens. Mais les personnages des auteurs de la seconde génération sont des désespérés ; ils font face à des lois qui n'existaient pas à l'époque coloniale. Puisqu'aujourd'hui, ils ont les pires difficultés à obtenir un visa.

Chez les auteurs de la Migritude, l'émigration vers l'Europe s'apparente à un exil forcé car à cause de la situation économique parfois désastreuse de leurs pays : un taux de chômage élevé, la richesse dans les mains d'une minorité injuste, corrompue et oppressive, la jeunesse africaine ne trouve donc d'autres issues que la fuite vers l'Occident où elle pense pouvoir trouver un mieux être à la fois social et économique.

Aujourd'hui, la situation actuelle de l'Afrique, témoigne parfaitement de ce choix malheureux de l'émigration clandestine vers l'Occident d'une jeunesse désabusée devant les réalités économiques, sociales et politiques de leurs pays. Qu'ils soient paysans, étudiants fonctionnaires, citadins ou ruraux, tous sont tentés par l'émigration parce que le monde dans lequel ils

---

<sup>93</sup> Ousmane Socé Diop, *Mirages de Paris*, Paris, nouvelles Editions Latines, 1964, p.14.

vivent ne leur annonce aucun jour meilleur. Les plus enclins à cette fuite vers l'Occident, c'est la couche sociale la plus défavorisée car ils « sont d'origine sociale souvent humble et illettré », « issu[s] de milieux défavorisés qui ne [leur] laissent pas d'autres choix que celui de quitter [leur] pays pour vivre ailleurs »<sup>94</sup>

C'est dans ce contexte, que des ouvrages importants sur la thématique de l'émigration clandestine se sont développés, depuis les années 90. Ces ouvrages, d'ordre littéraire, sont de genres variés. On trouve: des romans comme

- Jean-Roger Essomba, *Le Paradis du Nord*, Paris, Présence Africaine, 1996
- Aboubacar Diop, *Dans la peau d'un sans papier*, Seuil, 1997
- Nathalie Etoke, *Un amour sans papier*, Cultures Croisées, 1999.
- Fatou Diome, *Le Ventre de L'Atlantique*, Paris, Editions Anne Carrière, 2003
- Christian Mambou, *Cœur en papier*, Paris, Le Marchand De Ty, 2006

Quant aux pièces de théâtres, on peut retenir :

- Koffi Kwahule, *Village Fou*, Paris, Editions Acorias, 2000
- Kangni Alem, *Atterrissage*, Paris, Editions Ndze, 2002
- Rodrigue Norman, *TransS'ahélienne*, Paris, Lansman, 2004
- José Pliya, *Nous étions assis sur le rivage du monde*, Paris, Editions L'avant-scène-théâtre, coll. des Quatre vents, p 2004
- Madjloudine Abdelfatah, *L'Afrique dans la main du diable*, Paris, Editions de La Lune, 2007

Ces ouvrages traitent de la situation malheureuse de l'exil qui est la solitude et l'éloignement de la terre natale avec tous les problèmes d'ordre social et politique qu'implique l'exil forcé.

---

<sup>94</sup> Christiane Albert, *op. cit.*, p.13.

## B. Ses enjeux

### 1. Littérature de l'exil chez les auteurs de la négritude : idéalisation de l'Afrique et fustigation de l'Europe

Durant la colonisation, les premiers écrits de la littérature négro-africaine occultaient les réalités sociales et économiques dans lesquelles la colonisation a plongé l'Afrique noire exploitée, humiliée et bafouée dans ses droits les plus élémentaires (scolarisation, liberté) en montrant seulement une image idyllique de l'Afrique comme le constate Alain Ricard :

Les débuts de la littérature de fiction en français se situent entre les deux guerres. On n'y trouve aucune trace de critique mais au contraire une exaltation naïve de la puissance coloniale<sup>95</sup>

Cette attitude aliénante est décrite par Paul Hazoumé dans *Doguicimi*, car « le roman réussit à combiner la compréhension de l'Afrique ancienne, de ses cérémonies, de son ordre, avec l'éloge de la colonisation ». <sup>96</sup>Victime peut-être d'aliénation culturelle, le silence de cette littérature face aux méfaits de la colonisation a été d'autant plus révoltant qu'elle a suscité la réaction des célébrités de la littérature négro-africaine, à savoir la critique acerbe de Mongo Béti la qualifiant de « Littérature rose ». Dès sa parution en 1954, le roman autobiographique *L'Enfant Noir* du célèbre écrivain guinéen Camara Laye a provoqué la polémique pour n'avoir pas évoqué une injustice quelconque de la colonisation. Alors que nombreux sont les écrits souvent littéraires soulignant la dure réalité sociale du colonisé comme le montre Ulrike Schuerkens<sup>97</sup>.

Vers les années 30 des revues naquirent mais elles furent étouffées : la *Revue du Monde Noir* (parue de novembre 1931 à avril 1932 soit 6 numéros seulement), *Le Cri des Nègres*, *Légitime Défense*, des étudiants antillais de

---

<sup>95</sup> Alain Ricard, *Littérature d'Afrique noire, des langues aux livres*, Paris, CNRS Editions et Karthala, 1995, p.229.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p.231.

<sup>97</sup> Ulrike Schuerkens, *La colonisation dans la littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, 1994.

Paris. Puis, c'est la création de *L'Étudiant noir*, qui permettra aux Antillais et Africains de former une équipe pour mieux collaborer et affirmer leurs idées dans un concept que Césaire définit en ces termes :

Dans *L'Étudiant noir* on voyait poindre la négritude. Nous avons eu à nous Bagarrer contre certaines personnes qui se réclamaient, elle, de *Légitime Défense*. Car elles nous reprochaient d'être racistes et nous les traitions de faux révolutionnaires ; nous considérions que quand est nègre cela comporte des devoirs particuliers. Par conséquent cet idéal révolutionnaire, il fallait l'enraciner dans la négritude.<sup>98</sup>

La Négritude s'affirme donc comme une idéologie dont l'objectif principal est la libération du monde noir du joug colonialiste mais toutefois les tendances parfois divergent au sein même des militants comme on peut comprendre dans cette affirmation de Senghor :

*L'Étudiant noir* et *Légitime Défense*, représentaient respectivement les deux tendances entre lesquelles se partageaient les étudiants. Si les deux revues avaient subi les mêmes influences, elles se différenciaient pourtant en plusieurs points : Pour nous les politiques n'étaient qu'un aspect de la culture, tandis que *Légitime Défense* soutenait [...] que la révolution politique devait précéder la révolution culturelle, celle-ci devenant possible que si l'on accomplissait un changement politique radical. [...] mais quelle révolution politique ?<sup>99</sup>

La Négritude ne doit découler de la culture et ainsi être une expression de l'art nègre qui est une prise de conscience de l'homme noir et de sa condition. Il s'avère donc que l'écriture sera le moyen d'expression de prédilection pour pousser le cri de révolte et de revendication comme on peut

---

<sup>98</sup> Entretien avec Aimé Césaire, dans G.Ngal, *Aimé Césaire, Un homme à la Recherche, d'une patrie*, Dakar/Abidjan, NEA, 1975.

<sup>99</sup> L. S. Senghor, *Lettre de février* 1960.

voir dans ces courts extraits de poème du recueil *Chants d'Ombre* de Senghor :

Les mains blanches qui tirèrent les coups de fusils qui  
croulèrent les empires  
Les mains qui flagellèrent les esclaves, qui vous flagellèrent  
Les mains blanches poudreuses qui vous giflèrent, les peintes  
poudrées qui m'ont giflé  
Les mains qui m'ont livré à la solitude et à la haine <sup>100</sup>

La Négritude est de ce fait un sursaut, une prise de conscience du colonisé de sa condition dans un contexte de situation coloniale. Cela explique l'expression de la révolte et de la violence dans la création littéraire sans toutefois aller jusqu'à l'extrémisme à la manière de Frantz Fanon (1925-1961) dans *Les damnés de la terre*(1961). C'est avec Senghor, Césaire et Damas que s'impose la Négritude, mais avec eux elle ne sera qu'à son premier balbutiement. Elle sera entreprise et développée par ses adeptes qui ne manqueront pas de faire prévaloir la confrontation de l'Occident et de l'Afrique tout en fustigeant un Occident qui aliène culturellement le colonisé par la politique d'assimilation tout en niant sa culture, son patrimoine, etc. C'est dans ce contexte que la littérature négro-africaine d'expression française s'est manifestée comme l'affirme B. Mongo Mboussa:

Comme toute littérature mineure, la littérature négro-africaine d'expression française est née dans un contexte de domination sous les signes du « militantisme » hantée par le sens du destin collectif, elle se propose, de sa genèse avec le mouvement de la négritude, de libérer le peuple noir « de l'aliénation culturelle » et de réhabiliter par là même la civilisation nègre <sup>101</sup>

En effet, on ne peut nier que « la Négritude est une contre-littérature qui conteste l'image idyllique du Nègre pour se réapproprier son histoire

---

<sup>100</sup> L. S. Senghor « Neige sur Paris » dans *Chants d'Ombre*, Paris, Seuil, p.21-22.

<sup>101</sup> B. Mongo- Mboussa, *Désir d'Afrique*, Paris, Editions Gallimard, 2002,p.36.

bafouée par la colonisation », <sup>102</sup> quand on se réfère aux ténors de la Négritude et à leurs coreligionnaires : Aimé Césaire, l'un des chantres de la Négritude a fustigé l'ethnocentrisme occidental dans son essai *Le discours sur le colonialisme* :

Poursuivant mon analyse, je trouve que l'hypothèse est de date récente ; que ni Cortez découvrant Mexico du haut du grand téocalli, ni Pizarro devant Cuzco (encore moins Marco Polo devant Cambaluc), ne protestent d'être les fourriers d'un ordre supérieur ; qu'ils tuent ; qu'ils pillent ; qu'ils ont des casques, des lances, des cupidités ; que les baveurs sont venus tard ; que le grand responsable dans ce domaine est le pédantisme chrétien, pour avoir posé les équations malhonnêtes : christianisme=civilisation ; paganisme=sauvagerie , d'où ne pouvaient que suivre d'abominables conséquences colonialistes et racistes, dont les victimes devaient être les Indiens, les Jaunes, les Nègres. <sup>103</sup>

Aimé Césaire décrit ainsi la situation coloniale et ses deux pôles antagonistes : colonisateurs et colonisés régis par des forces et des tensions dont l'élément qui le caractérise est le racisme qui divise la société en dominant et dominé , en « homme » et « indigène » d'où résultent également des conflits et des tensions au sein de la communauté coloniale parce que le colonisateur non seulement renie les valeurs africaines mais les détruit tout en valorisant ses propres valeurs comme étant les seules véritables.

Cette situation fait que l'homme noir, le colonisé, se révolte contre l'oppression et la négation en affirmant ses valeurs et en s'insurgeant contre « l'anéantissement de l'homme et la destruction des valeurs fondamentales d'une société <sup>104</sup>

Et il a, d'autre part, prôné un échange et un partage culturel :

---

<sup>102</sup> *Ibid.*, p.36.

<sup>103</sup> Aimé Césaire, *Le discours sur le colonialisme*, Paris, Présences Africaines, 2004, p.10.

<sup>104</sup> P.Ngandu Nkashama, *Comprendre la littérature africaine écrite en langue française*, Paris, p.32.

Cela réglé, j'admets que mettre les civilisations différentes en contact les unes avec les autres est bien ; que marier des mondes différents est excellent ; qu'une civilisation quel que soit son génie intime , à se replier sur elle-même , s'étiole ; que l'échange est ici l'oxygène, et que la grande chance de l'Europe est d'avoir été un carrefour, et que d'avoir été le lieu géométrique de toutes les idées, le réceptacle de toutes les philosophies, le lieu d'accueil de tous les sentiments en a fait le meilleur redistributeur d'énergie.<sup>105</sup>

Il a par ailleurs défini la négritude pour l'écarter de tout amalgame, voire de tout préjugé scandaleux en montrant que le mouvement ne se prétend pas une idéologie raciste en réponse à la colonisation, comme le laissaient entendre certains critiques :

La Négritude, à mes yeux, n'est pas une philosophie.

La Négritude n'est pas une métaphysique.

La Négritude n'est pas une prétentieuse conception de l'univers.

C'est une manière de vivre l'histoire dans l'histoire : l'histoire d'une communauté dont l'expérience apparaît, à vrai dire, singulière avec ses déportations de populations, ses transferts d'hommes d'un continent à l'autre, les souvenirs de croyances lointaines, ses débris de cultures assassinées.<sup>106</sup>

La Négritude selon Césaire est une réponse de l'homme aux exactions coloniales tout en réaffirmant que la colonisation n'a fait qu'engendrer des destructions par un schéma sous forme d'équation déjà formulée par Frantz Fanon :

Ce qui a permis à Fanon d'établir l'équation terrible : "colonisation=réification" ; Césaire la reprendra à son compte

---

<sup>105</sup>Aimé Césaire, *op. cit.*, p.10.

<sup>106</sup>*Ibid*, p.82

pour parler de “chosification”, tandis que René Depestre considérera qu’il s’agit de “ Zombification.”<sup>107</sup>

Avec les écrivains adeptes de la Négritude, on voit apparaître l’émergence d’une forme de littérature de l’émigration sur toile de fond la France car par le thème de voyage en France, Paris devient le lieu privilégié des premiers romans de formation négro-africain. Paris a également été le lieu de création de la Négritude.

*Le vieux Nègre et la médaille* et *Le Chemin d’Europe* de Ferdinand Oyono s’inscrivent dans cette confrontation de l’Occident et l’Afrique. Dans le premier, l’auteur met en scène un ancien tirailleur victime de l’hypocrisie du pouvoir colonialiste, qui sans être vraiment reconnaissant à ce vieillard qui a défendu la France et s’est battu aux côtés des Français, ne ménage aucun effort pour au moins l’épargner de toute humiliation. Comme on peut le lire dans ces quelques lignes du roman où Meka, le héros du roman est humilié alors qu’il est décoré d’une médaille.

Dans *Le Vieux Nègre et la médaille*, l’Afrique pastorale et paysanne est en même temps décrite avec ses relations humaines au sein des communautés en opposition à l’image de « l’Occident [...] puissant mais tyrannique, riche, mais égoïste, cultivé mais corrupteur »<sup>108</sup>

*L’Enfant noir* de Camara Laye donne l’image d’une Afrique idyllique, paisible et agréable. Par contre le *Chemin d’Europe*, *Le Vieux Nègre et la médaille* fournissent au lecteur une critique de la situation coloniale en dénonçant la mentalité des Colons.

L’idéalisation de l’Afrique est la caractéristique de la littérature à caractère autobiographique des années 60. Ces ouvrages traitent en même temps la thématique de l’exil tout en se référant à l’idéologie de la Négritude car nombreuses sont les œuvres dont l’étape majeure de l’intrigue est l’exil vers l’Europe tout en exaltant des valeurs anciennes en vue de contester la thèse colonialiste qui accreditait la médiocrité voire l’absence d’une culture

---

<sup>107</sup> P.Ngandu Nkashama, *Comprendre la littérature africaine écrite en langue française*, op. cit., p.32.

<sup>108</sup> Jean-Marc Moura, *L’image du tiers monde dans le roman français contemporain*, op. cit., p.102.

africaine. Les romanciers de la première heure tels que Camara Laye, Ousmane Socé illustrent la théorie de Lévi-Strauss, pour qui « Il n'y a pas de peuple sans culture ». Ils se sont ainsi évertués à décrire et à exalter les anciennes sociétés, leurs coutumes et leurs mœurs. Dans ces récits est décrite également la vie courante de l'Afrique traditionnelle où règne une certaine harmonie et équilibre entre l'homme et la nature. Les auteurs ne manquent pas d'insister sur la structure économique et sociale de la société traditionnelle qu'ils considèrent comme parfaitement équilibrée dont la preuve la plus évidente est la paix au village où la vie s'écoule dans une ambiance sereine

D'un autre côté, l'évocation de l'Europe est sujette à ambiguïté et contraste avec celle de l'Afrique. Si l'Afrique est valorisée, l'Europe bien qu'elle jouisse d'un certain prestige aux yeux de l'Africain est placée sur le banc de l'accusation pour être responsable d'avoir créé un antagonisme entre les communautés, d'être brutale, de provoquer un conflit culturel, et d'assujettir l'homme noir.

## **2. Littérature de l'exil chez les auteurs du désenchantement et de la Migritude : Fustigation de l'Afrique et de l'Europe.**

Les écrivains du désenchantement ne ménagent pas leurs critiques envers l'Afrique et l'Europe. Après la colonisation de l'Afrique puis les indépendances de la majeure partie du continent noir dans les années 60, c'est le désenchantement. Mongo Béti interrogé sur la question, répondait déjà en ces termes :

Les plus belles pages de votre roman sont à mon avis celles qui traitent l'exil. N'en livrez-vous pas une vision assez romantique ?

-Vous avez parfaitement raison. C'est une vision extrêmement romantique. J'ai vécu trop longtemps en France. Et j'ai pendant longtemps idéalisé mon pays. Il a fallu que je revienne au

Cameroun, que j'y vive, pour découvrir l'autre vision de l'Afrique <sup>109</sup>

Cette prise de conscience de la part de Mongo Béti, c'est également celle formulée par le grand intellectuel Frantz Fanon dans *Les Damnés de la terre* critiquant la « bourgeoisie » corrompue de la nouvelle Afrique indépendante. Cette bourgeoisie qui s'est enrichie du détournement des deniers publics et qui est d'ailleurs impitoyable envers le reste de la population :

Il y a une sorte d'indifférence des élites à l'égard des populations pauvres. Car à côté des élites corrompues et insouciantes, on voit des gens qui ne peuvent pas aller à l'hôpital parce qu'il n'y a pas d'équipements, des enfants qui ne peuvent aller à l'école parce que les parents n'ont pas d'argent, des filles qui se prostituent parce qu'elles ont faim, etc. <sup>110</sup>

Cette vision à la fois critique de la réalité sociale, économique voire politique de l'Afrique postcoloniale est ce qu'on a théoriquement appelé le post-colonialisme défini de cette façon :

Logiquement le post-colonialisme c'est l'Indépendance c'est-à-dire la décolonisation. Or les intellectuels africains pensent qu'il ne s'agit pas d'une véritable Indépendance. <sup>111</sup>

Le post-colonialisme apparaît de la sorte comme une époque où ceux qui devraient donner l'exemple, « au lieu de cacher leurs poubelles, les exhibent ! <sup>112</sup>

Par cette définition, on peut comprendre deux tendances majeures de la situation de l'Afrique postcoloniale. D'une part, une responsabilité infligée aux Africains sur la situation de leur continent :

---

<sup>109</sup> *Désir d'Afrique, op. cit.*, p.73.

<sup>110</sup> *Ibid*, p.74.

<sup>111</sup> Nora-Alexandra Kazi-Tani, « Pour un nouveau discours africain », *Fictions africaines et postcolonialisme, op.cit.*, p.36.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p.45.

Si comme le dit Toihiri, « L'Afrique est malade de ses indépendances », Sembene impute la faute aux nouvelles bourgeoisies et élites africaines postcoloniales qui notoirement corrompues, incompetentes et ne défendent que leurs intérêts, pas ceux des masses appauvries.<sup>113</sup>

Et d'autre part, une accusation adressée aux ex-puissances coloniales sur la sincérité de leur relation avec la nouvelle Afrique :

L'écrasante culpabilité occidentale est proclamée sans ambigüité. L'autorité politique des occidentaux n'a abouti qu'à un ordre international inégalitaire ; leur puissance économique les enrichit au détriment des hommes du Sud ...<sup>114</sup>

Cette relation inégalitaire entre le Nord et le Sud décrite par Moura est celle qui s'est créée après les indépendances entre les ex-puissances colonisatrices et les pays décolonisés et qui s'est renforcée par la mondialisation. Il est donc tout à fait clair que selon Moura le Tiers monde et notamment les pays du Sud sont victimes d'une politique injuste qui les condamne à une situation marginale tant économiquement que politiquement.

Les espoirs suscités par les libérations africaines ont avorté du fait d'un ordre international qui a anéanti toute autonomie comme le souligne Moura :

Les espoirs d'une anthropologie de la libération, nés avec la décolonisation apparaissent alors comme autant d'illusions que des intellectuels de tous bord s'acharnent à pourfendre. L'époque est à l'eurocentrisme « nouvelle » vérité opposée aux mensonges idéologiques universalisant, anthropologie de l'autosatisfaction qui succède à l'auto-culpabilisation du tiers – monde.<sup>115</sup>

---

<sup>113</sup> Papa Samba Diop, « introduction », *Fictions africaines et postcolonialisme*, p.10

<sup>114</sup> Jean-Marc Moura, *l'image du tiers monde dans le roman français contemporain*, op. cit., p.102.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p.96-97.

Les élites africaines ont de leur côté la responsabilité du malheur de leur continent puisqu'elles s'enrichissent elles aussi au détriment des peuples qu'elles sont censées représenter.

Après la colonisation, la littérature témoigne du désenchantement des indépendances africaines. Ainsi, Ahmadou Kourouma, dans *Sous le soleil des indépendances*, décrit la déception de Fama qui se sent bafoué dans ses droits dans son pays nouvellement indépendant.

Dans cette période de l'après-indépendance, la littérature de l'immigration a donc été éclipsée par la littérature du désenchantement. Il n'était plus alors question des récits des auteurs de la première génération d'écrivains qui mettent en scène l'émigration comme thème favori de la littérature négro-africaine. Mais « à partir des années 80, à nos jours, une nouvelle figure de l'immigration émerge », selon la chronologie dressée par C. Albert :

Après les indépendances, on peut observer une sorte d'éclipse du thème de l'immigration dans la littérature francophone et particulièrement africaine, alors que celui-ci avait été très présent dans les années soixante.<sup>116</sup>

Selon C. Albert, on peut distinguer trois périodes dans la représentation de l'immigration : 1<sup>ère</sup> période : pendant la colonisation jusqu'aux années soixante ; 2<sup>ème</sup> période : les indépendances aux années quatre-vingt ; 3<sup>ème</sup> période des années quatre-vingt à nos jours. Dans les années 90, apparaît une nouvelle figure de l'émigré née des désenchantements<sup>117</sup>, le réfugié à la fois politique et économique. Après la fuite des cadres et des intellectuels, des artistes vers d'autres pays et notamment vers l'Occident dans les années 80 sous l'oppression des dictatures de l'Afrique postcoloniale, arrive dans le paysage littéraire la figure de l'émigré clandestin qui fuit sa terre natale vers l'Occident à la recherche d'un refuge. C'est dans cette situation qu'apparaît le concept de « Migritude »

---

<sup>116</sup> Christiane Albert, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, op. cit., p.35.

<sup>117</sup> Dans *Histoire de la littérature négro-africaine*, Lilyan Kesteloot distingue deux périodes du désenchantement : de 1960-1969 (Euphorie des indépendances) ; 1969-1985 (premier désenchantement) ; après 1985, période d'angoisse de l'avenir. Les écrivains en majorité ceux de la migritude décrivent le chaos de l'Afrique avec en mémoire le génocide au Rwanda.

dans lequel s'inscrivent les nouveaux écrivains négro-africains dits écrivains de la seconde génération, qui est selon les termes de Jacques Chevrier :

Un néologisme qui signifie que l'Afrique dont ils nous parlent n'a plus grand chose à voir avec les préoccupations de leurs aînés [et] sans doute Paris continue-t-il d'exercer sur les esprits une réelle fascination, mais ceux ou celles qu'il attire ne sont plus les boursiers ou les étudiants des années 1930-1950, mais des immigrés politiques ou économiques qui doivent se confronter aux dures réalités d'un pays souvent fort peu hospitalier <sup>118</sup>

Cette nouvelle perspective de l'immigration est celle des auteurs de la Migritude comme le suggère Jacques Chevrier :

C'est à ce système binaire de valeur de sagesse et spiritualité africaines d'un côté, rationalité et efficacité occidentale de l'autre, que paraît mettre un terme une nouvelle génération d'écrivains et d'écrivaines, que l'un d'entre eux, le Djiboutien Abdourahman Waberi qualifiait récemment « d'enfants de la post-colonie », et au nombre desquels on rangera Calixthe Beyala, Daniel Biyaoula, Alain Mabanckou, Bessora, Sami Tchak, Fatou Diome, cette liste ne prétend pas évidemment à l'exhaustivité, tous et toutes à des degrés divers, et selon une géométrie variable, ont fait le choix de vivre en France, un pays dont ils possèdent le passeport.<sup>119</sup>

Dans le cadre de notre sujet sur le rêve de l'Europe, il s'agit d'abord de montrer en quoi l'émigration vers l'Europe décrite dans la littérature des auteurs des « générations précédentes qui se rangeaient sous la bannière de la Négritude »<sup>120</sup> se distingue de celle des auteurs de la seconde génération.

---

<sup>118</sup> Jacques Chevrier, *Anthologie de la Négritude, La littérature africaine*, Paris, E.J.L., 2008, p.112.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p.159.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p.112

## CHAPITRE II

### **La trame romanesque chez les épigones et les écrivains de la Migritude**

La trame romanesque est la même chez les épigones de la Négritude : Le roman se structure généralement en trois étapes liées à la structure spatiale : du village vers la ville puis de la ville au retour du village. La ville est en quelque sorte la Métropole en raccourci. Elle est le lieu de rencontre entre la culture occidentale et la culture traditionnelle ou s'élaborent des conflits culturels, lieu de découverte pour le héros puisqu'il est confronté à la civilisation occidentale. *Karim* d'Ousmane Soce, *Maïmouna* d'Abdoulay Sadjii sont construits sur cette structure ternaire puisque Karim effectue le voyage depuis sa bourgade natale Saint-Louis vers Dakar, pour revenir à Saint-Louis. Il en va de même dans *Maïmouna*, avec un voyage Louga-Dakar-Louga. La même structure avec un prolongement vers l'Europe est reproduite dans *L'Aventure ambiguë* d'Ahmadou Kane, dans *L'Enfant noir* et *Dramouss* de Camara Laye. Le voyage vers l'Europe constitue un moment de découverte puisque le voyage a un caractère initiatique d'autant plus que l'émigration vers l'Europe est conforme à l'idéologie de la Négritude chez les épigones car le jeune Africain dont dépend l'avenir de l'Afrique post coloniale, souvent inexpérimenté, doit se ressourcer dans le monde qui l'entoure.

## **A. L'aller vers l'Europe**

Dans les romans d'apprentissage des années 60, le départ pour l'Europe arrive après une enfance heureuse dans le village. Fara a passé son enfance dans son « village de Niane ». Dans *L'Enfant noir*, le héros avant d'effectuer son voyage vers l'Europe passe par Kouroussa puis Conakry. Mais le départ est comme un arrachement chez les écrivains de la négritude alors que chez les écrivains de la seconde génération, le personnage mis en scène, souvent un jeune issu de bidonville des capitales de l'Afrique postcoloniale, voit le départ pour l'Europe comme une libération.

### **1. Le départ**

Si dans les romans d'apprentissage le départ est à la fois une crainte de l'inconnu et la joie pour la découverte d'un ailleurs dont le personnage a depuis longtemps rêvé, dans les récits des auteurs de la seconde génération, le départ annoncé est seulement un moment d'enthousiasme.

#### **a. Un moment d'enthousiasme**

La particularité des romans de la Négritude c'est que le départ pour l'Europe est un moment d'enthousiasme, de joie. Cette conception valorisante du voyage est liée à son caractère initiatique puisque pour les auteurs de la première génération et notamment ceux des romans d'apprentissages des années 60, le voyage permet de forger l'homme futur. C'est dans ce sens, que, dans *Mirages de Paris*, Fara entreprend le voyage qui le conduira vers la Métropole tant désirée :

Aujourd'hui, Fara réaliserait son rêve ; pour la France, dans un de ces steamers qui avaient des exhalaisons de mers lointaines

et qui réveillaient des mirages de pays inconcevables de beauté.<sup>121</sup>

La joie du voyage vers l'Europe qui anime Fara est provoquée par des sensations à la fois olfactives, auditives et visuelles comme on peut lire dans cet autre passage :

Farah était resté seul, à l'arrière. Sa pensée, à la dérive, se mêla, un moment, au bouillonnement du flot que tourmentait l'hélice puis au jeu de luciole du phare des « Mamelles » seul point perceptible de la terre africaine.<sup>122</sup>

Le rêve précède le voyage attendu car le départ pour la France est pour le héros avant tout un rêve :

Le plus cher souhait de Fara était de voir cette France dont il avait appris la langue, l'histoire et la géographie. Des noms de ville ou de rivière comme Angers et lys, avaient des sonorités magiques qui le troublaient. La senteur d'encre d'imprimerie d'un catalogue neuf qu'il s'attardait à feuilleter, les parfums des objets de sa trousse d'écolier, venue de France, étaient aussi puissants dans leur appel que les routes à perspectives infinies et les horizons de l'océan.<sup>123</sup>

L'appel de l'ailleurs est romantique. Pour Fara, la langue, les noms de villes et même tout ce qui vient de l'ailleurs a un pouvoir magique et possède un charme irrésistible.

Dans *Le Chemin d'Europe* tout comme dans *Mirages de Paris*, le départ pour la France est le désir le plus profond du héros comme le déclare Barnaba : « Je veux aller en France, je ne vis que pour ça ! ». <sup>124</sup> Cet enthousiasme d'aller en France est dû à la fascination qu'exerce la Métropole sur les colonisés puisque la France est en elle-même symbole de progrès et

---

<sup>121</sup> Ousmane Socé, *Mirages de Paris*, p.16.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p.17.

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>124</sup> Ferdinand Oyono, *Chemin d'Europe*, p.171.

de modernité. De même dans *Un Nègre à Paris*, *Kocoumbo*, *L' Etudiant noir* le moment qui précède le départ est un moment d'exaltation et d'enthousiasme car le héros « est emporté par ses rêves et ses désirs.»<sup>125</sup> Le départ pour l'Europe dans *L'Enfant Noir* diffère des autres romans des adeptes de la Négritude ayant abordé cette thématique

Chez les écrivains de la seconde génération, le départ pour la France est également une cause d'enthousiasme non seulement pour le personnage mais aussi pour l'ensemble de la famille et des villageois. Le départ suscite des convoitises. Saïda, l'héroïne est l'objet de toutes les convoitises : les hommes aimeraient se marier avec elle, par amour pour la France, et les filles aimeraient être à sa place. :

Il y avait du monde dans la maison, sous la véranda et sur le toit : « Qui l'eût cru ! Gémissaient les Couscoussières envieuses. Paraît qu'en Europe on mange que des conserves frigorifiées, des aliments fabriqués et des viandes avariées. » Les hommes me regardaient, plus malheureux que la mort : « tu veux te marier avant de partir ? me suggéra un homme, le regard ardent comme un loup. Je t'épouse même sans trousseau. » Mais je vis dans ses yeux que c'était la France qu'il voulait épouser.<sup>126</sup>

---

<sup>125</sup>*Notre librairie*, no155-156, p.53.

<sup>126</sup>Calixthe Beyala, *Les Honneurs perdus*, Paris, Albin Michel, 1996, p.179.

## b. Un départ déchirant

Dans *L'Enfant noir*, le départ est un moment émouvant. Chaque départ est dramatique. Comme quand Laye part de Kouroussa vers Conakry :

Mère, ne pleure pas ! Dis-je. Ne pleure pas !

Mais je n'arrivais pas moi-même à refréner mes larmes et je la suppliai de ne pas m'accompagner car il semblait que je ne pouvais pas m'arracher à ses bras.<sup>127</sup>

Le narrateur évoque également sur un même ton son départ pour la France :

Oh ! Ce fut un affreux déchirement ! Je n'aime pas m'en souvenir. J'attends encore ma mère se lamenter, je vois mon père qui ne peut retenir ses larmes, je vois mes sœurs, mes frères. Non je n'aime pas me rappeler ce que fut ce départ : je me trouvais comme arraché à moi-même.<sup>128</sup>

Ce moment émouvant qui précède le départ est repris dans *Dramouss* qui est la suite de *L'Enfant noir*. Le personnage narrateur, Fatoman, seul dans sa chambre, fait un rêve éveillé et revoit son séjour en France :

Subitement, ma pensée s'était reportée vers les scènes que, la veille, ma mère m'avait faites ainsi qu'à mon père, pour empêcher mon départ<sup>129</sup>

Le narrateur personnage de *L'Enfant noir* ne manifeste aucune joie à son départ pour la France et pourtant le départ est vu comme un destin :

[...], elle avait dû regarder tourner l'engrenage: cette roue-ci et cette roue-là d'abord, et puis cette troisième, et puis d'autres

---

<sup>127</sup> Camara Laye, *L'Enfant noir*, p.218.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p.219.

<sup>129</sup> Camara Laye, *Dramouss*, p.60.

roues encore, beaucoup d'autres peut-être que personne ne voyait. Et qu'eût-on fait pour empêcher cet engrenage de tourner ? On ne pouvait que le regarder tourner le destin, tourner.<sup>130</sup>

La mère ne peut s'opposer au voyage. Elle se réduit à la plainte et aux gémissements. C'est l'image de la mère africaine affectueuse qui aime ses enfants alors que chez les auteurs de la Négritude cette image de la mère qui se soucie pour son enfant n'existe plus. A cause de ce que Rangira Béatrice Gallimore appelle « le mal africain » de la société postcoloniale où la population est délaissée dans des bidonvilles, la femme est opprimée, « la parole appartient aux représentants des traditions dégénérées », les enfants sont « abandonnés à eux-mêmes, écrasés par une société vorace qui les exploite »<sup>131</sup> :

Dans cette société malade, le rôle de la mère a également changé. La gardienne des coutumes et des traditions chantées par Senghor et les autres écrivains de la Négritude s'est transformée en symbole de voracité de l'Afrique postcoloniale. Elle n'est plus qu'une bête dévorante dont le cordon ombilical étrangle l'enfant et l'enfance.<sup>132</sup>

Le père de Laye soucieux pour l'avenir de son fils voit ce départ annoncé de son fils comme « une chance » :

Chacun suit son destin, mon petit; les hommes n'y peuvent rien changer. Tes oncles aussi ont étudié. Moi-je te l'ai déjà dit : je te l'ai dit, si tu es pour Conakry, moi, je n'ai pas eu leur chance et moins encore la tienne... Mais maintenant que cette chance est devant toi, je veux que tu la saisisse; tu as su saisir la précédente, saisis celle-ci aussi, saisis-la bien ! Il reste dans notre pays tant de choses à faire...oui, je veux que tu ailles en France; je le veux aujourd'hui autant que toi-même.<sup>133</sup>

---

<sup>130</sup> Camara Laye, *L'Enfant noir*, p.218.

<sup>131</sup> Rangira Béatrice Gallimore, *L'œuvre romanesque de Calixthe Beyala, le renouveau de l'écriture féminine en Afrique francophone sub-saharienne*, Paris, L'Harmattan, p.43.

<sup>132</sup> *Ibid.*, p.46.

<sup>133</sup> Camara Laye, *L'Enfant noir*, *op.cit.*, p.213.

Le père voit un avenir plein de promesses dans ce départ de son fils pour la métropole car cette terre bien qu'elle soit lointaine contribuera certainement à forger l'avenir de son fils. Le voyage en France permettra de revenir avec un certificat en poche pour ensuite améliorer la condition de vie des siens comme il est explicitement mentionné dans le *Chemin d'Europe* où sur un ton un peu plaisant l'un des personnages se déclare : « le pays fait ses adieux à ce jeune homme, que Dieu nous avait désigné pour l'envoyer faire ses études en France . »<sup>134</sup> Cette vision de l'émigration vers la France chez les écrivains de la première génération est valorisante dans la mesure où l'exilé a le projet de retourner dans son pays une fois les études achevées à la différence des romanciers de la seconde génération où cette perspective du retour de l'immigré à sa terre natale est sujette à de nombreuses interrogations car le départ est un adieu. Le personnage est souvent un illettré par opposition aux premiers lettrés mis en scène dans les romans à dimension autobiographique des épigones de la négritude. Il est un « immigré [qui] doit désormais négocier son intégration dans sa société d'accueil par une redéfinition de son identité »<sup>135</sup>

Cette opposition fondamentale dans le traitement de l'exil chez les adeptes de la négritude et ceux de la migritude est perceptible dans le motif qui anime le migrant. En effet le motif du départ pour l'Europe d'un héros d'un auteur de la première génération s'oppose à celui d'un héros de la migritude. Pour les adeptes de la négritude le personnage est souvent un étudiant qui après avoir effectué une partie de son cursus scolaire chez lui se propose d'achever ses études en France :

C'est qu'avant mon départ de Conakry, le directeur de l'école m'avait fait appeler et m'avait demandé si je voulais France pour y achever mes études. J'avais répondu oui d'emblée, tout content j'avais répondu oui !<sup>136</sup>

---

<sup>134</sup> Ferdinand Oyono, *Chemin d'Europe*, op. cit., p.161.

<sup>135</sup> Christiane Albert, *L'immigration dans le roman francophone*, op. cit., p.18.

<sup>136</sup> Camara Laye, *L'Enfant noir*, p.208.

Ceci est le cas actuellement de nombreux lycéens africains qui poursuivent leurs études universitaires en France en bénéficiant de l'octroi d'une bourse nationale mais c'était le cas jadis de beaucoup de jeunes de la génération de Laye qui après avoir obtenu leurs certificats d'études primaires bénéficiaient d'une prise en charge des études par le gouvernement français pour continuer les études en France.

Un autre motif de la quête est lié au sentiment d'exotisme car le personnage souhaite découvrir des lieux inconnus, des peuples différents ou une culture différente de la sienne mais également il espère « changer de cadre et de condition, connaître un sort meilleur un destin moins banal ». <sup>137</sup> Cette conception d'une Europe édénique est particulièrement présente dans l'imaginaire de l'indigène qui était « l'état d'esprit de toute une génération d'Africains formés aux disciplines et aux méthodes occidentales, fascinés par le mythe de Paris et de la France » selon J. Chevrier. Ainsi, aller en Europe et plus particulièrement en France et à Paris est le seul motif qui anime le personnage de la littérature africaine.

Dès lors la fascination pour l'Europe se traduit par un rêve fantasmagorique. La volonté de partir vers un espace inconnu et de découvrir un ailleurs qui ne lui est connu que par les mots. Alors que dans *L'Enfant noir*, le rêve se résume en une phrase, dans *Mirages de Paris, Chemin d'Europe*, et dans *Un Nègre à Paris* le rêve prend plus de proportions et s'apparente à une sorte de délire fantasmagorique ; Ainsi, dans *Mirages de Paris*, Fara se voit déjà vivre dans un univers merveilleux et fascinant avant même le voyage :

Le pays d'au-delà les horizons de sa patrie exerçait sur lui une séduction irrésistible. Voir Paris qui, au dire de tous, était un Eldorado, Paris, ses beaux monuments, ses spectacles féériques, son élégance, sa vie puissante que l'on admirait au cinéma. Et tout l'intéressait qui pouvait fournir à son imagination un élément de plus, utilisable dans l'architecture du monde merveilleux, bâti et placé au-delà des mers : les récits des marins noirs, ceux des anciens combattants sénégalais, ceux

---

<sup>137</sup> Roger Mathe, *Exotisme d'Homère à Le Clézio*, Paris, Bordas, p.14.

des colons, qui, dans leur nostalgie, enjolivaient leurs souvenirs.<sup>138</sup>

De même avant même le voyage, Aki Barnabas se croit dans un rêve :

Je cachetais l'enveloppe, l'âme tranquille, puis exultant, voguant déjà à travers les océans, débout sur un pont de troisième classe, insensible au roulis, à un merveilleux mal de mer me faisant prendre agréablement conscience que j'étais parti, le regard avide, perdu dans l'immensité liquide et brumeuse des mers, à la poursuite de cette Europe de mes rêves, de cet Occident fulgurant de couchers de soleil où s'envolaient des mouettes.<sup>139</sup>

Le personnage a ainsi une image idyllique d'autant plus qu'il est un jeune villageois peu habitué aux habitudes et mœurs de la vie citadine. Il se fait des idées toutes faites de l'ailleurs et sa découverte est presque toujours graduelle : de la campagne à la ville, de la ville vers l'Europe. Pour les auteurs de la Migrations le départ est souvent abrégé. L'enthousiasme des héros des romanciers de la négritude est quasi absent car chez Beyala l'évocation du départ pour l'Europe, résumée en quelques lignes, arrive à la deuxième partie du roman dont le cadre d'action est la France, alors que la première partie est centrée sur l'Afrique :

Quelques semaines plus tard, j'étais prête pour le départ et c'était un événement. J'étais habillé d'un pull-over rouge, d'un manteau gris, m'entraînant déjà à grelotter dans le froid, mais il faisait quarante degré à Douala. Je partais pour l'Europe, chez la cousine Aziza qui ne me connaissait pas et qui m'hébergerait obligatoirement, par solidarité africaine.<sup>140</sup>

Dans l'œuvre de Fatou Diome, cette étape est passée sous silence ou plutôt évoquée d'une manière récurrente et poétique par la référence à

---

<sup>138</sup> Ousmane Socé, *Mirages de Paris*, p.15.

<sup>139</sup> Ferdinand Oyono, *Chemin d'Europe*, p.104.

<sup>140</sup> Calixthe Beyala, *Les honneurs perdus*, op. cit., p.179.

Césaire « j'optai pour un poème d'Aimé Césaire, *Partir*. »<sup>141</sup> « Mariage volé », *La Préférence Nationale* <sup>142</sup>. La narratrice, après son mariage avec un Français, s'envole vers la France comme il est mentionné au début de la nouvelle « Le visage de l'emploi » dans *La Préférence Nationale* : « je suis donc entrée dans la France que Paris ne dévoile pas ». <sup>143</sup> En somme, le départ pour la France est dans les récits des auteurs de la migritude, évoqué avec beaucoup de retenue puisque le départ n'est plus un moment de grande émotion comme chez les adeptes de la négritude. Ceci est dû au choix et aux perspectives du voyage du personnage migrant qui est d'envisager un exil où le personnage négocie son intégration dans la société d'accueil comme c'est le cas des auteurs de la Migritude qui ont choisi la France comme une seconde patrie ou encore un exil où l'immigré a le projet du retour vers sa terre natale comme c'est le cas de l'exil choisi évoqué dans les romans d'apprentissage des années 60. En fait le voyage vers l'Europe arrive généralement à une étape ultime.

---

<sup>141</sup> Fatou Diome, *La Préférence Nationale*, *op. cit.*, p.55.

<sup>142</sup> Inventée en 1985 par Jean Le Gallou et la Club de l'Horloge, groupe de la Nouvelle Droite, la notion de « préférence nationale » a été reprise et adoptée par le Front National (FN), qui tient l'immigration pour responsable du chômage des Français et appelle à ce que les emplois vacants soient pourvus en priorité par des Français. Jean-Marie Le Pen, ex-Président du FN prône « la préférence nationale » qu'il conseille d'appliquer à de nombreux domaines de la vie sociale en expliquant en ces termes : « J'aime mieux mes filles que mes cousines, mes cousines que mes voisines, mes voisines que des inconnus et les inconnus que des ennemis. » Fatou Diome témoigne dans un recueil de nouvelles intitulées « La Préférence Nationale » de la discrimination dont elle a souffert en France.

<sup>143</sup> *Ibid.*, p.62.

## 2. Le voyage

Dans *Mirages de Paris*, le voyage s'effectue par la mer et se fait sur le navire « L'Asie ». Dans *L'Enfant noir*, il se fait par avion. Dans *Le Paradis du Nord*<sup>144</sup>, le voyage de Jojo et Charlie s'effectue en bateau jusqu'au large des côtes espagnoles. Puisque l'Europe et l'Afrique sont séparées par la mer, ces deux moyens de transport sont les seules possibilités qui s'offrent au migrant.

### a. Le trajet du voyage

Dans *Mirages de Paris*, les étapes du voyage de Fara sont successivement mentionnées. Le navire qui le conduit vers l'Europe emprunte un itinéraire précis. Il passe par « Gorée »<sup>145</sup> ; puis « Cap-Vert »<sup>146</sup> ensuite « au large de Casablanca », « la Gironde » « Bordeaux », « les campagnes de France » ; et enfin il arrive à « Paris-Orsay ». Ces détails géographiques sont intéressants car ils sont conformes à la finalité de ces récits des romans d'apprentissage des années soixante où le voyage représente une étape de découverte pour le héros.

Avec l'avion, le trajet effectué par le voyageur se limite à quelques indications : dans *L'Enfant noir* est présenté le départ alors que dans *Dramouss* qui en est la suite, il est narré l'arrivée en France :

Le grand oiseau métallique avait atterri ; ensuite il avait roulé assez vite vers un horizon barré de hautes maisons ; puis, perdant de la vitesse, il avait tourné, avait suivi une piste faisant un coude à droite, un autre à gauche, et s'était immobilisé devant l'immense aérogare d'Orly.<sup>147</sup>

---

<sup>144</sup> J-R Essomba, *Le Paradis du Nord*, Paris, Editions Présence Africaine, 1996.

<sup>145</sup> Gorée, îlot côtier du Sénégal, à trois km de Dakar, a été au XVIII siècle, l'un des principaux ports d'attache des bateaux impliqués dans le commerce triangulaire.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p.17.

<sup>147</sup> Camara Laye, *Dramouss*, *op. cit.*, p.46.

Et peu après l'arrivée, c'est pour Fatoman la découverte de Paris et de ses merveilles :

Et dans ce rayonnement de joie, je pensai à Diabaté, à ce que d'autres étudiants africains de France m'avaient conté de passionnant, sur Paris ; et j'avais vu, en levant la tête, la tour Eiffel et ses phares multicolores qui balayaient le ciel, les Invalides, au dôme en forme de ballon, ces monuments dont tous m'avaient dit qu'ils étaient les plus beaux du monde.<sup>148</sup>

Par contre chez les écrivains de la Migritude, le trajet n'est plus un moment de découverte agréable, mais plutôt un moment de désillusion. Dans *Le Paradis du Nord*, le trajet des deux héros (Jojo et Charlie), dans leur fuite montre comment ces deux personnages sont victimes de leurs illusions. Le récit s'ouvre sur Charlie proposant à JoJo à partir en France pour échapper à la misère. Puis tout commence par le vol et le braquage à main armée d'une poissonnerie pour obtenir l'argent qui leur permettra de faire le voyage. Mais tout tourne mal, même s'ils ont obtenu l'argent, car le gardien de la poissonnerie est tué. Alors commence pour les deux héros un trajet difficile, semé d'embûches : nage épuisante jusqu'au large des côtes espagnoles puis traversée du pays sous un camion chargé d'oranges jusqu'à la frontière. Puis ils vont à Toulouse et sont hébergés par des compatriotes. Ils montent ensuite vers Paris à bord d'une voiture. Puis à Paris sont accusés de viol par une femme auprès de qui ils voulaient tout simplement se renseigner sur leur chemin. Dans leur fuite, ils multiplient les délits, notamment en forçant une conductrice à les conduire vers un endroit et lui volent son l'argent. Poursuivis par la police, Charlie meurt atteint d'une balle pendant que JoJo continue sa fuite.

De même, dans *Les Honneurs perdus*<sup>149</sup>, l'héroïne connaît la désillusion dans les rues parisiennes, quand la narratrice traverse ce Paris des parias : « au coin de la rue Julien-Lacroix, une gavroche blonde,

---

<sup>148</sup> *Ibid.*, p.49.

<sup>149</sup> Calixthe Beyala, *Les Honneurs perdus*, Editions Albin Michel, 1996.

chaussée, de bottes dorées extravagantes, se vendait. »<sup>150</sup>, de telle sorte qu'elle exprime sa révolte face à sa nouvelle situation :

Quitter couscous et me retrouver clocharde en France ? Je n'étais pas là pour retrouver Couscous version parisienne, à crier hurra aux capsules de bières, à avaler du vin au goulot, à coucher sur des tas de saletés, à avoir à longueur de temps le crâne brûlé par le soleil ou les cheveux emmêlés par le vent, grelottante dans des manteaux déchirés. J'avais recherché la liberté mais pas sous cette forme.<sup>151</sup>

Le trajet effectué par le personnage se concentre sur la description des rues de Paris avec des indications suscitant un effet de réel chez le lecteur. Nombreuses sont les indications portant sur la réalité sociale où devra évoluer le héros ou l'héroïne cherchant sa place en Europe. Pour Saida, les rues de Paris ne font que lui renvoyer les réalités sociales qu'elle a déjà connues dans sa ville natale « Couscous ». Dans ces rues la misère ne touche pas seulement les Noirs mais également les Blancs victimes des inégalités sociales.

---

<sup>150</sup> *Ibid.*, p.187.

<sup>151</sup> *Ibid.*, p.196.

## b. Un moment de grandes émotions

Le voyage constitue une étape ultime dans la trame romanesque des romans des auteurs de la première génération qui parfois cherchent à livrer au lecteur l'itinéraire du voyage en voulant ainsi donner à son texte le caractère propre au récit de voyage. Mais le voyage est l'occasion de faire part au lecteur de l'état d'âme de son personnage pour nous livrer les sentiments pathétiques voire lyriques du héros en route vers un ailleurs inconnu, loin de sa patrie et de ses proches. Ainsi Fara sent que

Son cœur battait plus vite jusqu'à synchroniser sa cadence à celle du tam-tam des machines : chaque tour d'hélice le rapprochait d'un pays immense et prestigieux qu'il aimait et redoutait à la fois.<sup>152</sup>

Cette attraction et répulsion manifestées dans le roman des auteurs de la littérature de voyage vers l'Europe où l'Occident à la fois fascine par son charme parce qu'elle est pour le héros synonyme de progrès et promesse de bon avenir, et d'un autre côté un lieu inconnu pour le jeune colonisé qui ne connaît l'Europe et notamment la France que par les livres sur les bancs de l'école.

Dans les romans à caractère autobiographique des années soixante, le héros éprouve de la nostalgie en quittant sa terre natale vers un ailleurs inconnu car l'amour pour la terre natale se ravive comme c'est le cas de Fara lors son voyage à bord d'un navire vers la Métropole :

Le tam-tam rythmique des machines débrida une inquiétude qui dormait au fond de lui : chaque tour d'hélice l'éloignait de sa patrie, de ses parents, de ses camarades d'enfance...<sup>153</sup>

---

<sup>152</sup> Ousmane Soce Diop, *Mirages de Paris*, p. 17.

<sup>153</sup> *Ibid.*, p. 17.

Le voyage vers l'ailleurs est d'autant plus émouvant que l'appel vers l'inconnu exerce sur le personnage à la fois une attraction et une répulsion. Le voyage est aux yeux du héros l'accomplissement de son rêve :

Aujourd'hui, Fara réaliserait son rêve, il s'embarquerait pour la France, dans un de ces steamers qui avaient des exhalaisons des mers lointaines et qui réveillaient des mirages de pays inconcevables de beauté.<sup>154</sup>

Cet épanchement de sentiment, ce lyrisme élégiaque pour la patrie est conforme à l'amour que le colonisé porte à sa terre natale et à l'Afrique en général. C'est l'occasion pour l'Africain d'exprimer sa quête de « la patrie », « mère- Afrique », « celle que les textes colonialistes depuis Renan jusqu'à Jules Romains, en passant par tous les principes du nazisme et de son racisme, leur avaient présentée comme lieu de malédiction.»<sup>155</sup> C'est en même temps l'expression de rêve d'une génération d'élites dont la plupart sont formées par l'école coloniale et pour qui l'Occident est source de progrès. Un modèle de progrès sur lequel il faut construire l'Afrique de demain, l'Afrique postcoloniale.

La nostalgie ressentie pendant le voyage est particulièrement émouvante dans la mesure où le héros vit un déchirement. Déchiré entre la fascination qu'exerce sur lui le mirage de l'Europe et la peur de l'inconnu :

Fara eut comme le pressentiment que jamais plus il ne reverrait cela. Ce glissement du navire en avant vers un pays immense et prestigieux qu'il ne connaissait pas. Ce glissement qui l'éloignait toujours de sa patrie l'effrayait maintenant. Il eut l'envie de voir le navire s'arrêter, le reconduire vers la terre natale<sup>156</sup>

Dans *L'Enfant noir*, cet amour pour la patrie s'exprime dans la douleur de se voir quitter des siens comme l'attestent ces quelques lignes :

---

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>155</sup> P. Ngandu Nkashama, *Comprendre la littérature africaine écrite en langue française*, Paris, Editions Saint-Paul, 1979, p.29.

<sup>156</sup> Ousmane Soce Diop, *Mirages de Paris*, p.20.

Marie ! Je montais avec elle dans l'avion et je pleurais, nous pleurions tous. Puis l'hélice se mit à tourner, au loin mes oncles agitèrent la main une dernière fois, et la terre de Guinée commença à fuir, à fuir... <sup>157</sup>

Dans les écrits des auteurs de la seconde génération, on ne trouve pas une émotion douloureuse comparable à celle ressentie par Fara dans *Mirages de Paris* et le héros de *L'Enfant noir* au moment du voyage.

Pendant le voyage, le héros éprouve l'amour qui le rattache à l'Afrique-mère. Le départ tout comme le voyage est un moment douloureux. Il se sent arraché à la terre maternelle :

Reverrait-il un jour ses parents, ses amis d'enfants ? n'entendrait-il plus jamais les tamtams turbulents, au clair de lune, faire frémir d'allégresse la sève des hommes noirs ?<sup>158</sup>

C'est donc un émigré attaché à sa patrie, à ses origines qui part pour l'Europe mais l'arrivée en Europe et son premier contact avec le continent ne se font pas sans émotion. Par contre chez les auteurs, de la seconde génération, les personnages taisent tout sentiment d'attachement à la terre natale. Le départ et le voyage constituent une libération et un grand moment de joie.

---

<sup>157</sup> Camara Laye, *L'Enfant noir*, op. cit., p.220.

<sup>158</sup> Ousmane Socé Diop, *Mirages de Paris*, p.20.

## B. L'arrivée

Comme l'arrivée constitue une des étapes du voyage, elle est particulièrement décrite chez les auteurs de la première génération tout comme ceux de la seconde génération. En témoignant de leurs séjours en Europe, ils veulent livrer aux lecteurs africains une image de cette Europe « cette maîtresse tant convoitée »<sup>159</sup> qu'ils ont apprise sur les bancs de l'école dès leur plus jeune âge. Ils témoignent de leur arrivée sur le continent en nous livrant leurs premières impressions.

### B.1. Le premier contact de l'émigré avec l'Europe

Ainsi, déjà, dans *Mirage de Paris*, Fara témoigne de son déplacement à l'intérieur de la France où son arrivée à Paris est l'étape ultime.

#### a. Le pays

Le premier contact de l'émigré avec le pays est d'abord une découverte : Fara se déplace à bord d'un taxi dans Paris: Paris est le premier contact avec la terre française : c'est avec impatience qu'il « allait aussitôt prendre contact avec Paris. »<sup>160</sup> Sa découverte de Paris est digne d'une visite touristique, où il découvre les lieux les plus représentatifs de la France. Des symboles historiques et géographiques : « les Champs-Élysées » ; « l'Arc de Triomphe » ; « il passa devant le «Lido », le « Colisée », « le Claridge » ; puis il « se rendit à la Bastille » puis à « l'Hôtel-de-Ville ». Paris qui avait constitué le rêve de Fara suscite maintenant la joie du héros qui ne cache pas son admiration pour ses monuments conformes à son rêve et à la représentation qu'il se faisait de Paris :

---

<sup>159</sup> Alain Mabanckou, *L'Europe depuis l'Afrique*, Paris, Naïve, 2009, p.14.

<sup>160</sup> Ousmane Socé Diop, *Mirages de Paris*, p.29.

Au rond- point des Champs-Élysées Fara remonta l'avenue vers l'Arc de Triomphe. Il lui fallut un long quart d'heure avant d'oser traverser la chaussée ; il admirait l'habileté des Parisiens qui se faufilaient entre les voitures. Mécaniques et hommes se coudoyaient avec souplesse. Dans cette avenue des Champs – Élysées les maisons avaient encore été plus hautes, les enseignes multicolores plus lumineuses ! Partout glaces, verreries scintillantes, bijoux aux mille reflets, automobiles miroitantes dans des vitrines tapissées et fleuries.<sup>161</sup>

Des lieux et des monuments historiques et culturels comme les Champs-Élysées ou l'Arc du Triomphe sont d'ores et déjà des symboles aux yeux du jeune Africain. Le premier contact est romantique car Fara exprime son enthousiasme pour visiter la ville dont il a seulement une connaissance livresque :

Vers le Châtelet, Fara comprit qu'il ne pourrait pas visiter, en une seule fois, ce que Paris offrait de célèbre. Il ne voulut pas rentrer, cependant, sans voir la galerie de peinture du Musée du Louvre. Il connaissait la plupart des tableaux grâce au *Larousse* que son père lui avait donné en récompense ... La seule beauté nouvelle qu'il leur trouva fut la vie saisissante qui animait les toiles et leurs coloris merveilleux.<sup>162</sup>

En effet, l'image que le personnage a de l'Europe et notamment de Paris est liée à ses lectures. Les écrivains de la première génération ne manquent pas d'exprimer leur rencontre avec l'Europe d'une manière romantique. En témoignant de leur premier séjour en Europe, ils décrivent le séjour dans la Métropole. Chez les écrivains de la Migritude, le contact romantique avec l'extérieur n'existe pas, elle fait place à la critique. Pour Fatou Diome, le premier contact avec l'Europe et notamment la France fait l'objet d'une critique car pour elle l'Aéroport Roissy Charles De Gaulle est dépourvu d'attrait :

---

<sup>161</sup> *Ibid.*, p.29.

<sup>162</sup> *Ibid.*, p.31.

Roissy Charles de Gaulle se réveille drapé de son manteau d'hiver et ouvre déjà les bras comme une putain qui reçoit un riche client. Derrière son sourire se cache une foule de destins. Mais le décor d'une porte d'entrée ne présage pas de la qualité d'un domicile.<sup>163</sup>

L'espace français est de la part de la narratrice l'objet d'une critique acerbe dévoilant la rudesse de l'hiver européen :

Je suis donc entrée dans la France que Paris ne dévoile pas. Strasbourg, une ville virile qui porte sa cathédrale comme une érection destinée au ciel. Là, j'ai hiberné de janvier à mai, ne sortant que lorsque je ne pouvais faire autrement. Dehors, tout était uniforme.<sup>164</sup>

De même, Saïda Bénérafa, la narratrice de *Les Honneurs perdus*, fait également part de ses impressions sur la rudesse climatique de France pendant l'automne :

Je descendis et vis la lune étreindre l'horizon. Il était dix heures du soir et les passants se faisaient rares. Nous étions fin septembre. Il faisait froid. Les arbres laissaient choir leurs feuilles que le vent emportait avec des ordures. Je traversais des rues vides où les lumières étouffées détachaient à peine les façades.<sup>165</sup>

Au-delà de leurs premières impressions sur l'espace français, ce sont les gens qui font l'objet de leurs observations.

---

<sup>163</sup> Fatou Diome, *La Préférence Nationale*, Paris, Editions Présence Africaine, 2001, p.61.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p.62.

<sup>165</sup> Calixthe Beyala, *Les Honneurs perdus*, *op. cit.*, p.187.

## b. Les gens

La première impression de l'émigré à son arrivée dans le pays d'accueil et notamment dans la capitale est la foule impressionnante et mobile. Pour Fara

La foule surtout étonnait ; ces millions d'hommes qui marchaient inlassablement faisaient prodigieux, comparés aux foules d'Afrique, à densité d'autant insignifiante que partout autour d'elles les horizons étaient ouverts sur des espaces infinis.<sup>166</sup>

Cette première impression est d'autant plus importante qu'elle suscite chez le héros une première surprise à la découverte de Paris et de ses habitants. C'est également la mobilité et la rapidité de la foule qui impressionnent Fara puisqu'elle est « grouillante » à tel point que « parfois, il heurtait un passant car il n'était pas habitué à circuler dans une foule aussi dense et aussi méthodique dans sa promenade précipitée ».<sup>167</sup> Cette foule grouillante mobile et rapide est particulièrement présente « sur les trottoirs » mais également sur la « bouche du métro »<sup>168</sup> comme l'atteste déjà Fara :

Ce monde dévalait le long des rues, traversait les passages cloutés, s'engouffrait dans une bouche de métro, saisissait au vol un autobus, un tramway ; mille existences diverses, identiques dans les apparences, traquées qu'elles étaient dans le combat de la vie et luttant chacune selon sa puissance.<sup>169</sup>

Cette mobilité contraste énormément avec le mode de vie en Afrique. Fara découvre ainsi un autre visage de Paris puisque « dans sa construction de la ville, il n'avait pas fait entrer les millions de travailleurs de toute classe qui y vivaient. »<sup>170</sup> C'est donc un monde mobile en lutte contre la montre et dont les heures, les secondes et les minutes sont comptées que Fara découvre à Paris :

---

<sup>166</sup> Ousmane Socé Diop, *Mirages de Paris*, p.29.

<sup>167</sup> *Ibid.*, p.30.

<sup>168</sup> *Ibid.*, p.33.

<sup>169</sup> *Ibid.*, p.33-34.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p.32.

Des portes s'ouvraient ensemble ; les voyageurs montaient à la hâte ; Fara monta aussi, entraîné; les portes se refermaient ensemble, le convoi s'ébranlait, se jetait dans le souterrain avec des vibrations étourdissantes.<sup>171</sup>

Chez les écrivains de la Migritude, c'est surtout la banlieue qui est décrite avec ses parias comme on peut lire dans ces passages :

Au coin de la rue Julien-Lacroix, une gavroche blonde, chaussée de bottes dorées extravagantes, se vendait »<sup>172</sup> ou encore « Dans la rue des Couronnes, quelques SDF dormaient enveloppés dans des couvertures.<sup>173</sup>

Comme Saïda, Malaïka découvre l'image de la « petite France », celle des sans-logis, des sans-emplois. Ce qui donc contribue à sa désillusion. Pour elle, son rapport avec la société se limite à l'observation des gens qu'elle voit dans les rues, métros, bus ou cafés :

Les gens dans les rues avaient le visage morne et agressif. Dans le métro ou dans le bus, personne n'arborait un sourire radieux. A huit heures du matin, les cafés grouillaient de monde. Les exclus et les sans-emplois noyaient leurs soucis dans des verres de bière ou de whisky. Les sans-domicile-fixe se battaient à coup de bouteille dans la rue. D'autres couchés à même le sol, les yeux larmoyants levés vers le ciel, tendaient inlassablement leurs sébiles vers des passants trop pressés qui ne leur accordaient pas le moindre regard.<sup>174</sup>

C'est l'occasion pour elle de porter son jugement sur la solidarité et l'individualisme européen. Malaïka est choquée de la solidarité de façade dans le pays d'accueil où les nantis « affich[ent] une froideur indescriptible dans la vie de tous les jours» envers les mendiants alors qu'ils

---

<sup>171</sup> *Ibid.*, p.34.

<sup>172</sup> Calixthe Beyala, *Les Honneurs perdus*, p.187.

<sup>173</sup> *Ibid.*, p.189.

<sup>174</sup> Natalie Etoke, *Un amour sans papier*, p.44.

versent des chèques à des organisations caritatives. Elle compare la solidarité africaine à l'individualisme européen et ce qu'il peut avoir de dramatique :

L'errance des personnes âgées m'avaient également traumatisée. Abandonnées dans des maisons de retraite où elles vivaient parfois le martyre ou traînant péniblement leurs caddies dans la rue en plein hiver ; elles me faisaient de la peine. En Afrique, ce genre de situation est impensable. Le respect de la personne âgée est l'un des fondements de la société. Se débarrasser de ses parents ou les abandonner à eux-mêmes est un crime irréparable qui se paie en malédictions cruelles. En dépit de ma bonne volonté je ne comprenais pas ces attitudes. Ma culture africaine refusait d'intégrer un certain type de comportement. Je me demandai parfois si le prix à payer pour le développement passait inévitablement par un abandon de valeurs qui constituent le tissu social. Fallait-il abandonner la solidarité et la fraternité au nom d'un individualisme sauvage qui aboutit au progrès économique ? une chose était sûre, j'avais en moi deux images contrastées de la France.

D'une part, celle d'une nation riche et triomphante, et de l'autre celle des banlieues difficiles, celle de la kyrielle des SANS : sans-emplois, sans-logis, sans-ressources, sans-papiers, etc, une France à deux vitesses.<sup>175</sup>

Malaïka et Saïda ne côtoient que le milieu africain en France. La Première reste dans la communauté estudiantine tandis que la seconde est dans la communauté immigrée de Belleville. Toutes les deux n'ont jamais un véritable contact avec la société d'accueil.

Saïda découvre à Belleville une société immigrée aux mœurs décadente : prostitution, et absence des vertus accordées à la virginité, tandis que Malaïka constate dans le milieu étudiant, l'absence de solidarité en rapportant le cas d'un étudiant impliqué dans un trafic de drogue qui s'est suicidé avec une balle de revolver alors que tout le monde le croyait fils d'un

---

<sup>175</sup> Natalie Etoke, *Un amour sans papier*, op. cit., p.46.

« « kleptocrate » du fait du train de vie qu'il menait mais qui s'avéra finalement un pauvre étudiant de famille modeste et pour qui tout le monde s'est endetté pour l'envoyer continuer ses études en France. La narratrice témoigne ainsi de la situation des jeunes issus de l'immigration dans ce passage :

En rêvant de la France, aucun Africain ne rêve de Sarcelle, de la Seine-Saint-Denis, des quartiers nord de Marseille ou de Roubaix. Et pourtant, c'est souvent là qu'ils échouent en provenance de leur pays natal. Drogue, alcool et violence y rythment la vie quotidienne. Rap, tag, sport et hip-hop sont l'unique porte de sortie.<sup>176</sup>

De la Négritude à la Migrantitude, le regard du personnage sur la société du pays d'accueil a donc évolué, « Il ne s'agit plus seulement du voyage traditionnel Afrique-Europe, mais aussi et surtout des rapports des Africains avec les autres Africains en Europe, et particulièrement en France. »<sup>177</sup>

Si à travers le regard du personnage romanesque, le pays d'accueil est décrit, c'est également la désillusion de l'émigré suite à son rêve parisien tant chez les écrivains de la première génération que chez ceux de la seconde génération qui prévaut désormais.

---

<sup>176</sup> Nathalie Etoke, *Un amour sans papiers*, op. cit., p.47.

<sup>177</sup> Alain Mabanckou, *Le Sanglot de l'Homme Noir*, op. cit., p.153.

## 2. La première désillusion de l'émigré

Dans *Mirages de Paris*, dans *L'Enfant noir* et également dans *Les Honneurs perdus*, les personnages respectifs découvrent un autre visage de la France non conforme à leurs attentes de telle sorte que chacun d'eux vit un moment de désillusion en assistant à la dissipation de son rêve..

### a. La dissipation du rêve

Déjà pour Fara son rêve commence à se dissiper dès son approche des côtes françaises par le navire : « cette arrivée le décevait. »<sup>178</sup>. Cette déception se renforce petit à petit au point que le personnage prend conscience de ses propres illusions :

Sa présence à Paris, au bout d'une journée, détruisait d'un coup, dans son esprit une multitude de conceptions erronées.// il s'était figuré qu'à Paris, du matin au soir, tout le monde était en smoking, occupé à s'amuser. Dans sa construction de la ville il n'avait pas fait entrer les millions de travailleurs de toute classe qui y vivaient. Du reste, seuls les monuments avaient correspondu à ses suppositions. Il ne reconnaissait pas les vivants : où étaient les personnages habituels de ses lectures ? Mousquetaires, chevaliers et dames à crinolines ?...<sup>179</sup>

Il se rend compte que Paris est différent de celle de ses lectures ou de celle dont on leur avait tant parlé car « il y a tant d'années qu'on [lui] parlait de Paris ».<sup>180</sup> Mais Paris est un lieu où l'argent est roi. Fara dans *Mirages de Paris* constate que l'argent exerce son pouvoir sur les gens :

---

<sup>178</sup> Ousmane Socé Diop, *Mirages de Paris*, p.24.

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>180</sup> Camara Laye, *L'Enfant noir*, p.215.

Les hommes d'affaires, le bras chargé d'une serviette, visages tendus, marchaient en automates, poursuivant dans l'air des spéculations <sup>181</sup>

Fatoman fait la même constatation en observant les Parisiens :

Je compris alors pourquoi, dans les rues de cette ville, il y avait des femmes et des hommes qui marchaient seuls dans les rues en parlant ou en gesticulant seuls, accablés par l'éternelle question matérielle, hantés par l'argent qui ne suffit pas, qui ne suffira jamais... <sup>182</sup>

C'est la première déconstruction de l'imagination du héros qui s'opère. Fara est en train de vivre la déconstruction de son imaginaire. Seuls quelques éléments sont conformes à son idée de la ville :

Notre-Dame produisit sur lui sa plus profonde impression parisienne.

Que de foi ardente se matérialisait en ce gigantesque « rêve de pierre » qui s'élançaient vers l'éternité !

Il admira longuement les vitraux, les dentelles de pierre, les scènes allégoriques.

Puis il regagna le boulevard Saint- Michel, traversa le quartier latin, passa devant cette « Sorbonne » qui contenait tant de savoirs. Au jardin du Luxembourg, un agent de la sûreté lui indiqua le chemin du Panthéon.

Ce monument lui sembla moins beau qu'il ne l'avait supposé maintenant qu'il avait vu Notre-Dame de Paris. Seules les colonnes « que le soleil levant redore tous les jours » lui remirent en mémoire une récitation de sa jeunesse...

Vers le Châtelet, Fara comprit qu'il ne pourrait pas visiter, en une fois ce que Paris offrait de célèbre. Il ne voulut pas rentrer, cependant, sans voir la galerie de peinture du Musée du Louvre. Il connaissait la plupart des tableaux grâce au *Larousse*

---

<sup>181</sup> Ousmane Socé Diop, *Mirages de Paris*, p.83.

<sup>182</sup> Camara Laye, *Dramouss*, Paris, Plon, 1964, p.76-77.

que son père lui avait donné en récompense... La seule beauté nouvelle qu'il leur trouva fut la vie saisissante qui animait les toiles et leurs coloris merveilleux.

C'est ainsi qu'il s'était imaginé les splendeurs de la Capitale. Ce qu'il venait de voir avait, en plus, l'avantage de jeter sur sa culture même une lumière nouvelle. Sa présence à Paris, au bout d'une journée, détruisit d'un coup, dans son esprit une multitude de conceptions erronées.<sup>183</sup>

Chez les épigones de la Négritude, l'image de l'Europe et surtout celle de la France et sa capitale est liée à des idées préconçues généralement façonnées par l'école et les livres d'histoire et de géographie. Le personnage a donc des connaissances qui se limitent seulement aux monuments historiques, artistiques qui se trouvent à Paris. Mais dans les écrits des écrivains de la seconde génération, le personnage berné par les « images prisées à la télévision au cinéma, dans les livres et aussi dans son imagination »<sup>184</sup> éprouve à son arrivée ses premières désillusions de la vie en France après avoir cru les récits de ceux qui ont fait le voyage en France. De ce fait, le rêve parisien de Massala-Massala a été forgé par le récit de Moki sur la vie à Paris ; mais arrivé en France le héros découvre la réalité :

Je résidais à Paris depuis quelques mois.

Je me remettais de ma commotion. Le choc de la réalité me rongea. Moki, tant bien que mal, s'évertuait à me consoler, filtrant que je sombrais dans le désenchantement. Il n'y pouvait plus rien. Je lui en voulais de n'avoir pas été plus précis sur un certain nombre de choses. Sur l'essentiel. Ma décision sans doute n'eût pas été la même.<sup>185</sup>

De ce fait, devant la réalité, les personnages réagissent différemment tant dans les écrits des auteurs de la première génération que dans ceux de la seconde génération.

---

<sup>183</sup> Ousmane Socé Diop, *Mirages de Paris*, p.31.

<sup>184</sup> J.-R Essomba, *op.cit.*, p.14.

<sup>185</sup> Alain Mabanckou, *Bleu Blanc Rouge*, Paris, Présence Africaine Editions, 1998, p.129.

## b. Les réactions du personnage

La réaction des héros est « Le désespoir qui naît d'un rêve écroulé ! »<sup>186</sup> Fara sombre dans le désespoir, même si dans un premier temps, il trouve comme solution à retourner à Dakar pour oublier sa Jacqueline qui est l'incarnation de son rêve parisien.

Puisque Jacqueline ne revenait pas, Fara, dans un mouvement d'orgueil, était retourné à Dakar. Il s'habitua à sa douleur : ses évocations de Jacqueline devinrent des souvenirs fanés, sans charge de souffrance.<sup>187</sup>

Le héros tombe amoureux de Jacqueline dont il devient le fiancé. Mais il sombre dans le désespoir et finit par se suicider. A travers la mise en scène d'un héros dont l'expérience parisienne est un échec, les épigones de la Négritude montrent l'impossibilité de l'assimilation<sup>188</sup> du colonisé :

Fara sentait que cette foule blanche l'assimilait mal. Elle n'arrivait à le tolérer qu'à force de bienveillance.<sup>189</sup>

Quant à Massala-Massala devant « la réalité nue », il ressent « l'impossibilité de faire marche arrière ». Il se résout à « l'obligation de s'intégrer dans un groupe » et prend finalement la décision de vivre comme les autres membres du groupe. La situation qu'il a devant lui n'est pas la vie parisienne que Moki lui avait tant décrite, mais une effroyable existence dans la clandestinité. Il n'est donc pas question de retourner au pays quelle que soit cette première désillusion, il faut exister par l'absence et montrer aux autres qui sont restés aux pays l'image de celui qui a eu la chance d'aller en Europe. Moki rappelle à Massala-Massala ces principes :

---

<sup>186</sup> Ousmane Soce Diop, *Mirages de Paris*, p. 64.

<sup>187</sup> *Ibid.*, p.75.

<sup>188</sup> Processus par lesquels un groupe social modifie les individus qui lui viennent de l'extérieur et les intègre à sa propre civilisation. [*Trésor de la langue française, dictionnaire de la langue du xix et du xxè siècle*]

<sup>189</sup> Ousmane Socé, *Mirages de Paris*, p.64.

Ici, nous sommes en terre étrangère. Le jugement dernier, c'est au pays on nous attend là-bas, il n'est pas question d'y retourner les mains vides. Qui commettrait un tel crime ? Seuls les paysans...<sup>190</sup>

Les personnages des romans actuels de l'immigration clandestine réagissent de cette manière car malgré la dure réalité du quotidien, le retour est impossible.

### C. Le retour

Si chez les épigones de la Négritude, le héros envisageait le retour au pays parce que le séjour était temporaire ; chez les écrivains de la Migritude, le retour n'est pas envisageable à cause de la relation avec le pays d'origine car la finalité du départ pour l'Europe exclut tout retour possible.

#### 1. La relation de l'émigré avec le pays d'origine.

Dans toute littérature de l'exil, le dépaysement est la thématique centrale. Il commence déjà dans le bateau pour certains puisque Fara « eut envie de voir le navire s'arrêter. Le reconduire vers la terre natale. »<sup>191</sup> Dans *L'Enfant noir* c'est dès le décollage de l'avion que le dépaysement se fait sentir, c'est avec beaucoup d'amertume que le héros quitte les siens. Ce sentiment de nostalgie se renforce et devient tenace chez le personnage au point qu'il ne peut plus vivre dans le pays d'accueil. L'envie de retourner au pays natal s'impose après une longue absence comme on peut le lire dans ces lignes : « Après six années, je regagnais enfin mon pays ; et depuis que j'avais décidé ce départ, mon impatience n'avait pas cessé de croître ; une fièvre s'était comme emparée de moi »<sup>192</sup>. Cette envie de retourner au pays représente un moment important parce que le héros ne se voit pas comme un simple visiteur mais comme quelqu'un qui doit retourner chez lui après une longue absence comme celle d'Ulysse à son Ithaque.

---

<sup>190</sup> Alain Mabanckou, *Bleu Blanc Rouge*, p.136.

<sup>191</sup> Ousmane Socé, *Mirages de Paris*, p.20.

<sup>192</sup> Camara Laye, *Dramouss*, p.9.

Pour les auteurs de la Négritude, le retour est l'objectif principal du personnage principal. Après un long séjour en Europe, le retour au pays s'impose comme une nécessité voir une obligation. Le retour au pays est prévu comme un événement important comme c'est le cas de Barnabas dont la mère est persuadée que son fils deviendra quelqu'un :

Maintenant je suis sûre que tu deviendras quelqu'un chez eux, ce sont les mauvais qui sont ici, là-bas il ne peut y avoir que de bons blancs qui t'aideront, tu te feras des amis, tu étudieras, puis tu reviendras ...<sup>193</sup>

Aller en Europe est vu sous l'aspect de la réussite puisque le séjour est perçu comme le seul moyen permettant d'accéder à la réussite sociale. D'autant plus que les migrants sont de jeunes étudiants dont l'objectif est de faire des études en France pour revenir ensuite travailler chez eux pour aider les siens à sortir de la misère comme on peut le lire dans cette déclaration : « Venez faire vos adieux à l'enfant du pays que Dieu a choisi pour aller faire ses études au pays des blancs d'où il nous reviendra pour sauver, sauver l'Afrique. »<sup>194</sup> De ce fait, le voyage pour le retour chez lui représente une étape ultime après des études effectuées en France, lieu de choix pour les jeunes Africains voulant décrocher des diplômes puisque la France était vue comme le « seul pays » où le rêve de réussite pouvait se « réaliser »<sup>195</sup>, selon Aki Barnabas parlant de son rêve.

Mais dans cette littérature de l'émigration vers l'Europe aucun retour ne s'effectue comme il le devrait. Dans *Mirages de Paris*, la thématique du retour impossible était déjà développée. Fara, pris de nostalgie, se voit déjà en rêve retourner en Afrique pour se ressourcer après ses déceptions amoureuses envers Jacqueline rencontrée à Paris. C'est donc le retour vers la terre natale qui s'impose à un moment où l'émigré se voit perdre ses repères : Fara vient de perdre Jacqueline puisque pour lui Jacqueline et Paris sont confondus, comme il l'atteste dans sa lettre pour Jacqueline : « Il me faut, désormais, Vous et Paris, Paris dans Vous et Vous dans Paris. »<sup>196</sup> ;

---

<sup>193</sup> F. Oyono, *Chemin d'Europe*, p.89.

<sup>194</sup> *Ibid.*, p.161.

<sup>195</sup> *Ibid.*, p.87.

<sup>196</sup> Ousmane Socé, *Mirage de Paris*, p 73

Fatoman, héros de *Dramouss* se voit pris dans l'engrenage de la dictature après son séjour en France. Il était parti avec l'enthousiasme de revenir au pays, mais il se retrouve prisonnier chez lui pour s'être opposé au pouvoir en place. La thématique du retour impossible au bercail est dûment traitée dans cette littérature de l'exil où le héros après un long séjour à l'étranger voit la nécessité de retourner à la terre natale pour retrouver les siens. C'est alors la nostalgie qui tisse un sentiment d'affection de l'émigré avec son pays d'origine.

Mais il est à noter que ni la question de l'exil, ni celle de l'émigration et de l'immigration ne se posaient chez les écrivains de la première génération puisque l'émigration des Africains noirs en France commence seulement après les indépendances africaines au début des années 60.<sup>197</sup> Pour les personnages, le retour à la terre natale est après un séjour à la Métropole, programmé car le migrant, avant son départ pour la France, est motivé seulement par l'envie de continuer les études, de revenir ensuite au pays. Fara de *Mirages de Paris* d'Ousmane Socé, Kocoumbo dans *Kocoumbo*, *L'Étudiant noir* d'Aké Loba, Aki Barnabas dans le *Chemin d'Europe* de Ferdinand Oyono font partie de ces futures élites dont l'objectif est de revenir construire l'Afrique indépendante. Mais chez ces héros, le retour se solde par un échec. Fara, ayant trop souffert de l'exclusion dans « cette d'Europe où il ne serait qu'un étranger. », décide de retourner en Afrique mais sombre dans la dépression et il finit par se jeter dans la Seine. De même, Diallo, le héros de *L'Aventure ambiguë*, bien qu'il revienne sur sa terre natale après son séjour en Europe, souffre de son hybridité qu'il n'arrive pas à supporter à cause de l'incompatibilité entre les valeurs occidentales dont il s'est chargé durant son séjour en Europe et des valeurs africaines. Il finit par se laisser assassiner par un fou qui ne supporte pas son hybridité. Ce conflit qui se termine par la mort de sujet est une façon de montrer que la

---

<sup>197</sup> Dans l'ensemble des Territoires français d'Outre-Mer, l'indépendance se situe globalement, en Afrique noire du moins en 1960 à l'exception de la Guinée sortie volontairement de la « communauté » en septembre 1958, lors du Référendum de la Constitution de la Ve République. Mais, après 1960, il reste quelques îlots « français », dont Djibouti qui n'obtiendra son indépendance qu'en 1977. [J-D Pénel « Littérature francophone post-coloniale à Djibouti, repérage de quelques thèmes majeurs », *Fictions africaines et post-colonialisme*, *op.cit.*, p.302.]

construction sociale de l'Afrique ne doit pas se calquer sur la société européenne puisque les valeurs sont contradictoires.

Quant à Ousmane Sembene, il a abordé la question du retour impossible au pays par la mise en scène des héros connaissant l'exclusion sociale, le racisme et l'injustice en Europe, comme Diaw Falla qui a été condamné injustement à la réclusion perpétuelle.

L'héroïne de *La Noire De...*, et Fara se suicident pour échapper à l'avilissement. Donc, leur rêve se solde par la mort.

Chez les écrivains de la Migritude la question du retour est abordée différemment. D'abord, la question se pose en termes de conflit de générations. D'un côté, les parents qui sont venus en Europe avec le statut de travailleurs immigrés. Il s'agit bien d'une immigration légale puisqu'elle remplit les conditions d'entrée et de séjour en France. Les parents ont le projet du retour au pays après avoir travaillé en Europe mais d'un autre côté, leurs enfants nés en Europe ne partagent avec eux cette vision du retour au pays. Pourtant, chez les parents « le retour c'est toujours un rêve qui ne se réalise pas forcément »<sup>198</sup> comme le montre le personnage narrateur dans *Place des Fêtes*, fils d'immigrés, qui s'oppose à ses parents sur la relation avec le pays d'origine. La question du retour au pays ne se pose qu'à ses parents et surtout à son père qui ne vit qu'avec l'idée du retour au pays. Il éprouve de la haine envers son père avec cette volonté de retour au pays qui est en fait une cause de l'échec de l'immigration. Dans cet extrait, on voit le jugement du narrateur sur sa mère, à propos du retour :

Maman l'a compris mieux que tout le monde. Elle ne se prend plus la tête avec la question du retour. Elle ne se complique pas plus la tête avec la question du retour. Elle ne se complique pas la vie présente en pensant à l'avenir en retour. Elle, elle sait la vie, la sienne, elle, se trouve dans l'instant et dans le pays où elle niche actuellement. Maman n'est pas bête, elle dit que même après sa mort, elle ne va pas quitter la France. Ce n'est

---

<sup>198</sup> Sami Tchak, *Place des Fêtes*, Paris, éditions Gallimard, 2001, p.12.

pas qu'elle est accro de la France ! Mais, elle dit qu'on ne sait jamais avec tout ce qui se passe chez eux là-bas.<sup>199</sup>

Le jugement est plus sévère envers son père. Les propos tenus par le narrateur montrent le fossé qui se creuse entre lui et son père en ce qui concerne la relation avec le pays d'origine. Pour le narrateur, l'idée d'un tel retour n'a aucune signification. Elle est plutôt la cause de l'exclusion de ses parents. Donc pour lui, l'idée du retour est absurde :

Quant à papa, ma foi, c'est une autre paire de pantoufles. Lui, il s'accroche à son idée de retour comme une punaise à un chien errant. Rien à faire pour lui enlever de la tête cette idée de retour au pays natal comme dans un cahier martiniquais. Papa, il est têtue, on dirait une mule, c'est moi qui vous le dis.<sup>200</sup>

Le narrateur se montre très ironique. Il se moque de ce retour en faisant allusion à l'œuvre d'Aimé Césaire<sup>201</sup> qui était une référence aux premiers migrants qui avaient le projet du retour au pays. En plus, il est vulgaire envers son père en le qualifiant de « mule » de « têtue » car pour lui, l'idée du retour est d'autant plus absurde qu'elle est illogique parce qu'« il y a toujours un choix : il [son père] n'avait qu'à rester chez lui pour mourir et moi je ne serais pas né en France. »<sup>202</sup> dit-il. Le motif du retour impossible, c'est l'émigré qui n'a aucune autre relation avec le pays d'origine si ce n'est que par le sentiment de nostalgie et des visites tout juste pour des projets comme le père du narrateur de *Place des Fêtes*, qui, dominé par le sentiment d'échec, veut retourner définitivement au pays pour y être enterré :

Cela dit, je dois vous préciser que le retour auquel papa s'accroche maintenant, [...]avant c'était dans le genre « retourner là-bas chez moi réaliser des projets ». Cette période-là, eh bien, c'est terminé ! Maintenant, en matière de projet, papa, il aimerait seulement retourner dans son village juste

---

<sup>199</sup> *Ibid.*, p.12.

<sup>200</sup> *Ibid.*, p.12.

<sup>201</sup> Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence Africaine, 1939.

<sup>202</sup> *Ibid.*, p12.

pour mourir, pas pour y vivre encore, non, pour mourir, comme les baleines.<sup>203</sup>

L'idée du retour, c'est ce qui a mis ses parents en marge de la société, au lieu de chercher à s'intégrer en France. Son père, le principal responsable de la cause de sa naissance en France, selon le narrateur, perd son temps à la quête du retour au pays natal. Ainsi, pour l'enfant d'immigré né en Europe, le pays d'origine n'a aucun sens parce c'est seulement « là-bas » et rien d'autre. Le discours tenu à l'égard de ses parents est très dur :

Le mieux pour mes parents, c'est de retourner chez eux comme les font les gnous. Mais, ils ne voulaient pas repartir vivre chez eux là-bas parce que ce n'étaient pas des gens qui avaient réussi en France. Même papa qui parlait de retour, eh bien il avait honte de repartir quand même ! La France, c'était aussi le tombeau de sa honte. Il cachait son échec dans l'anonymat, dans la foule qui se fout de sa gueule, dans la foule qui se fout de lui sans savoir qui rit de lui sans se soucier de savoir qui il est. Papa ne peut pas lâcher la France et s'embarquer à bord d'un charter pour aller retrouver sa terre natale. Il ne peut vraiment le faire que mort ou mourant, dans des conditions où il n'aura plus à réfléchir.<sup>204</sup>

Venu en France, sans diplômes, le père, « après avoir balayé les trottoirs de la capitale, puis ceux du métro, » « a dû prendre une retraite anticipée », puis « finalement renoncé à l'idée d'un probable retour en Afrique ». <sup>205</sup> Le retour impossible se pose donc chez les parents parce qu'ils ont le sentiment de l'échec. Les rares voyages qu'ils font en Afrique, c'est comme touristes car le retour définitif n'est pas envisageable :

Papa tu es mort pour les tiens de là-bas. Mais, oui ! Tu ne réponds plus à leurs téléphones parce que tu ne peux rien pour

---

<sup>203</sup> *Ibid.*, p.13.

<sup>204</sup> Sami Tchak, *Place des fêtes*, *op.cit.*, p.23.

<sup>205</sup> Jacques Chevrier, *littérature francophones d'Afrique noire*, Aix-en-Provence, Edisud, 2006, p.164.

eux. Or, tu n'existais que par l'argent que tu envoyais. Tu t'es retiré dans un silence de cadavre. Alors que la société française se refuse à toi, tu perds ton village et ton Afrique. L'Afrique, le pays natal, la famille, les parents, etc., tout cela devient une réalité bien lointaine...<sup>206</sup>

C'est dans le cas de l'immigration illégale que la question du retour impossible se pose également. S'il y a retour dans la littérature de l'immigration clandestine, c'est seulement un retour forcé. Massala-Massala dans *L'Impasse*, Moussa dans *Le Ventre de l'Atlantique*, Salif dans *Un Amour sans papier* sont expulsés du territoire français à bord d'un charter. Ainsi, la crainte du retour au pays est liée au sentiment d'échec éprouvé par l'immigré qui a peur d'être la risée de tout le monde. Le retour à la terre natale ne se fait seulement que dans le cadre des visites pour ensuite revenir en Europe. L'homme de Barbès fait des visites en donnant aux gens l'image de celui qui a réussi. Moki, impliqué dans un commerce louche avec le risque d'aller en prison ou de se faire expulser du territoire français, se donne l'apparence de celui qui a réussi alors qu'il vit en situation d'immigré clandestin avec une fausse identité. Pour les immigrés en situations irrégulières, le retour fait plus peur que le non-retour. Ils sont dominés par les sentiments de honte même s'ils veulent retourner dans leur pays d'origine car certains immigrés et notamment les immigrés clandestins ont dû dépenser des sommes considérables pour leur voyage. Pour Massala-Massala, son père a dû s'endetter au près du père de Moki pour l'envoyer en France. D'autres personnages comme Yaguine et Fodé, Charlie et Jojo ont dû corrompre tout un réseau de passeurs pour effectuer leur voyage en Europe avec l'argent qu'ils ont difficilement acquis.

Ma Carnélia voyant Yaguine et Fodé préparer le voyage clandestin vers l'Europe exprime en ces termes sa crainte car des jeunes emportés par la sirène de l'appel de l'ailleurs ne sont jamais revenus en laissant au village enfants, femme-mères et vieillards.

---

<sup>206</sup> Sami Tchak, *Place de Fêtes*, Paris, éditions Gallimard, 2001, p.24.

MA CARNELIA.

Alors, je vous dis : partez ! Partez mais revenez ! Même si là-bas, personne ne vend la voiture de mes rêves, revenez ! Même les poches vides, revenez ! J'ai besoin de quoi pour être enterrée ? De bras. Pour transporter mon corps et creuser la terre où j'irais reposer mes rhumatismes. D'autres que vous sont partis, ils ne sont plus revenus.

FODE

Des égoïstes !

MA CARNELIA

Non ! De peur qu'on se moque de leur échec. S'en aller pauvre à l'aventure, revenir pauvre, autant mourir là-bas, se disent-ils. Encore heureux que la terre accueille pauvres et riches, indifféremment. Seuls ceux qui ont réussi payent d'avance, et cher le retour le cadavre sur la terre du départ. Rien que pour frimer, une dernière fois. Avec leur cercueil venu d'Europe, flambant neuf comme un carrosse.<sup>207</sup>

La honte de leur échec retient les personnages du *Paradis du Nord*, Jojo, Charlie, Anselme, Prosper en terre étrangère. Ils n'osent pas retourner au pays pour ne pas subir des humiliations. A chaque fois que Jojo, déçu et trop triste, pense à se faire arrêter par la Police, Charlie lui rappelle la honte du retour au pays. Même les étudiants, comme Prosper, Salif dans *Un amour sans papier* ayant raté les études en France et en situation irrégulière, n'osent retourner au pays, et préfèrent rester en France pour ne pas être la risée de tout le monde. Anselme dans *Le Paradis du Nord*, se voit déjà subir la moquerie des autres gens alors qu'il est en France. Qu'en serait-il s'il retournait au pays ? Il explicite sa crainte en ces termes :

La honte ! J'aurais trop honte, d'ici, je les entends déjà murmurer dans mon dos : « Regardez Anselme, il était en France revenu plus pauvre qu'avant son départ. » Tu sais très bien que la pensée populaire de chez nous, est roi des vauriens tout homme qui n' pas pu devenir riche dans ce pays où il suffit

---

<sup>207</sup> Kangni Alem, *Atterrissage, op.,cit.*, p.21.

de se baisser pour ramasser l'argent. Quand je pense qu'il y a quelques années seulement, moi aussi je tenais ce discours, je croyais à ces sornettes... Non, j'aurais top honte de retourner là-bas.<sup>208</sup>

Christian dans *Un amour sans papier* pour ne pas rentrer au pays fait perdurer sa présence en France en qualité d'étudiant comme font des nombreux étudiants africains. La narratrice explique son non-retour en ces termes :

Il est atteint d'une « diplomite » aiguë dont l'unique antidote se résume à un parcours sinueux dans les universités françaises. Cette maladie d'un genre nouveau faisait des ravages parmi les étudiants africains. Elle débuta en même temps que la crise économique qui frappe de plein fouet le continent africain. La « diplomite » se caractérise par une accumulation de diplômes en tous genres afin de rallonger son séjour en terre française. Plus on fait des études plus s'éloigne l'idée d'un retour probable dans son pays d'origine. En trente et deux ans, Christian était titulaire d'un diplôme d'études universitaires générales d'anglais, d'un BTS d'action commerciale, d'un diplôme d'études approfondies en droit et préparait activement sa thèse de doctorat.<sup>209</sup>

Seule Prisca, la fiancée d'Anselme dans *Le Paradis du Nord*, espère retourner au pays parce qu'elle est la victime d'un trafic qui a abusé ses parents. Elle a été arrachée de son village natal par une tante qui, lui faisant miroiter un avenir prometteur, s'est finalement servie d'elle comme une esclave en la faisant travailler chez elle sans jamais tenir ses promesses. La jeune fille séquestrée par sa tante et abusée par son mari est renvoyée dans la rue après être tombée enceinte de ce dernier avec la complicité et le chantage de sa tante. Tous les personnages candidats à l'émigration clandestine sont exposés à tous les trafics. Même Nina la sœur de JoJo

---

<sup>208</sup> J.R. Essomba, *Le Paradis du Nord, Paris*, éditions Présence Africaine, 1996, p. 120.

<sup>209</sup> Natalie Etoke, *un amour sans papier*, *op.cit.*, p.36.

utilisée comme une esclave sexuelle par un trafiquant de drogue en France ne veut retourner pas au pays par crainte de retomber dans la misère :

Retourner chez moi voulait dire rentrer au Cameroun vivre dans un taudis au milieu des marécages. Après ce que j'avais connu ici, je ne pouvais pas accepter ça ! J'étais prête à tout pour rester en France.<sup>210</sup>

JoJo lui-même s'est fait avoir par ce même trafiquant qui l'a engagé comme vendeur de drogue sans que Jojo ne s'en rende compte. Les immigrés clandestins sont ainsi abusés à cause de leur condition précaire. Dans leur voyage à la recherche d'une meilleure vie, Ils tombent déjà dans les filets de passeurs. Fodé et Yaguine, dans *Atterrissage*, Charlie et Jojo dans *Le Paradis du Nord*, sont tombés dans les filets des passeurs impitoyables, n'ayant aucun sentiment d'humanité et que seuls l'intérêt et l'appât du gain intéressent. Moussa, Prisca, Massala-Massala sont également victimes de menteurs qui abusent de leur vulnérabilité pour se servir d'eux comme des esclaves. Moussa tombe dans le piège de Jean-Charles Sauveur qui « n'eut aucune peine à convaincre le jeune poulain »<sup>211</sup> Pour le cas de Prisca sa tante n'a fait croire à ses parents qu'elle préparerait la petite pour un avenir meilleur, alors que Massa-Massala, s'est fait avoir par Moki dont l'intention était d'enrôler les jeunes dans leur trafic louche. En somme, pour les personnages, le retour au bercail est très difficile. Massala-Massala est expulsé de France, et dans un monologue intérieur mesure la gravité de sa situation. Ne pouvant montrer l'image du vrai parisien, il se voit torturé par la honte devant sa famille tout en s'efforçant de prévoir l'attitude qu'il aura à adopter devant elle. Dans ce passage, il affiche une certaine sérénité stoïque :

Je ne crains plus ce qui ce qui m'attend. Je ne me fais de souci que pour ma mère, une femme silencieuse, résignée et vertueuse qui sera sûrement usée par la nouvelle de mon retour inopportun. Elle ne supportera pas que son fils soit l'objet

---

<sup>210</sup> J-R Essomba, *op.cit.*, p 140.

<sup>211</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*, p.96.

de toutes les railleries du voisinage. Les maquereles ne lui rendront pas la vie facile.<sup>212</sup>

Le retour au bercail, n'est pas simple dans la littérature des auteurs de la Migritude. La question du retour au pays se voit posée même si la tentative du retour chez eux se solde par un échec. Fatou Diome, se voit étrangère chez elle après son séjour en France où elle vit régulièrement : « Etrangère en France, j'étais accueillie comme telle dans mon propre pays aussi illégitime avec ma carte de résident qu'avec ma carte d'identité ! »<sup>213</sup> C'est dans cette situation que se retrouvent tous les personnages des romans de Daniel Biyaoula, Joseph Gâkatuka, le principal protagoniste de *L'Impasse* profite d'un congé pour faire un séjour à Brazzaville et se voit en conflit avec les siens qui le jugent mal et que lui-même ne comprend pas. Mal à l'aise à Brazzaville, il décide finalement de retourner en France où il jouit d'une certaine liberté.

Dans la pièce de théâtre *L'appel de nuit* se pose également la question du retour au pays. Les personnages, vivant tous en France, se voit communiquer par téléphone pour être en contact. La pièce met en opposition des parents attachés à leur pays d'origine à leurs enfants qui eux ont une envie viscérale de trouver leur place en France.

## 2. Ambiance ou solitude :

L'ambiance qui règne sur la terre natale est parfois évoquée d'un ton nostalgique face à la solitude du personnage émigré dans le pays d'accueil. L'éloignement et l'absence de la terre natale dans un monde où il se sent seul ravivent l'amour et les souvenirs d'un pays où la joie règne avec l'ambiance dans un environnement propice à l'épanouissement individuel. De ce fait, dans *Lettres de France*, Nafi évoque en ces termes un monde où elle a été joyeuse par opposition à un autre monde qui l'opprime et la flétrit de plus en plus :

---

<sup>212</sup> Alain Mabanckou, *Bleu Blanc Rouge*, op. cit., p.96.

<sup>213</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, p.197.

Te rappelles-tu comme j'étais vivante, débordante de vitalité ? Tout le monde en parlait de mon débordement. Je suis toute ratatiné, pareille à une tranche de viande au soleil. Certes, je logeais dans case, un quartier de bidonville. Mais, j'avais le soleil à profusion, les rires, les joies communes, les espérances. Ici, rien. Rien je te dis. Zéros.<sup>214</sup>

Le soleil, élément naturel, contribue à la fois au bonheur et au malheur. Par sa présence et sa chaleur, il donne de la vitalité mais par son absence, il est selon Nafi, source d'ennui puisqu'un monde sans soleil est un monde morose que la solitude aggrave :

Ici, je n'ai pas de soleil. Je vis cloîtré, entre quatre murs d'un hôtel garni, laid, sale, humide, infect, sans eau, ni w-c. Je suis si seule, que parfois, je me parle à haute voix. Moi, prisonnière des ombres épaisses des murs tristes, suintant l'hiver comme l'été.<sup>215</sup>

Nafi témoigne par ailleurs de l'état d'insalubrité auquel elle est réduite en plus de la solitude qu'elle ressent malgré son mariage avec un homme, un immigré en France dont son père lui a, un jour, montré la photo, et qu'elle a accepté pour réaliser son rêve d'aller en France. A son arrivée en France, elle vit seule et isolée dans une chambre pendant l'absence de son mari : « La plupart de temps je suis enfermée. Où aller ?... Avec qui ? ...Lui ? Non »<sup>216</sup> Elle est de ce fait en train de vivre dans un monde qui l'opresse, l'isole et où elle dépérit de jour en jour. Un monde aux antipodes de son rêve:

Ma vieille, tu ne peux imaginer ma déception. Sans doute, dans vos causeries, dites-vous que Nafi est en France. Et chacune m'envie ! Je ne suis pas en France...tout au moins pas celle qui faisait l'objet de nos rêves, alimentait nos ambitions. Je suis

---

<sup>214</sup> *Lettres de France, op. cit ., p.76-77.*

<sup>215</sup> *Ibid.,p.76.*

<sup>216</sup> *Ibid., p.76.*

dans un autre monde. Un monde maussade, lugubre, qui m'opprime, m'assassine à petits coups, jour après jour.<sup>217</sup>

Dans *Lettres de France* sont mis opposition deux espaces : le climat sous les Tropiques avec le soleil, la chaleur et le climat tempéré avec le froid, l'humidité. Deux espaces donc qui ont des influences sur les comportements et les humeurs :

Je suis seule, si seule, que les cadavres dans leur tombe me font envie. Je n'ai goût à rien. Tout est fade. Il faut toujours relever les aliments. Mon « mari », lui, il a perdu la saveur du piment, son vieil estomac ne le supporte plus. Si par compensation, il y avait assez de soleil, peut-être, je me ferais à lui, malgré son âge. Je suis au comble, au fond de ma chute.<sup>218</sup>

Ainsi à travers l'évocation du soleil comme élément vivifiant par sa présence et mortifiant par son absence, l'auteur, fait l'éloge des tropiques avec l'ambiance qui règne au sein des Africains d'Afrique et l'oppose à la solitude dans le monde occidental auquel est confronté l'émigré. La solitude de l'immigré est également lisible dans *Un appel de nuit*, où les personnages sont reclus dans leurs appartements et n'ont que le téléphone, comme seul moyen de communiquer entre eux. Dans un appel de nuit est mis en scène quatre personnages de même famille : le père, la mère, et les enfants (Alima, leur fille et Doulaye, leur fils). Le dialogue s'établit entre Doulaye et Alima devenus adultes et vivant chacun de son côté dans un appartement après la disparition de leurs parents. Alima avait déjà quitté le domicile familial pour ne plus avoir à se soumettre à l'autorité paternelle jusqu'au jour où elle se marie et devient mère d'un garçon et d'une fille. Doulaye, lui est plus jeune que sa sœur, il s'est lui aussi marié et a un fils mais leur vie est pleine d'incertitudes et d'inquiétudes. Ils vivent chacun dans la solitude d'autant qu'Alima, vieille, vit dans la tristesse à cause de la solitude absolue qui la fait souffrir. Son mari l'a abandonnée, sa fille l'a quittée et son fils ne pense plus à elle. Quant à Doulaye, malgré son fils qui réussit dans la vie, il se sent seul et sans soutien.

---

<sup>217</sup> *Ibid.*, p.77.

<sup>218</sup> *Ibid.*, p.79.

Dans *Un appel de nuit*, la solitude est représentée comme l'élément mortifiant qui taraude la vie de l'immigré jusqu'au point de faire de sa vie un enfer : « ma vie n'est plus qu'un enfer » reconnaît Alima dans son dialogue avec son frère.

Les parents se voient blessés dans leur amour-propre puisque leurs propres enfants les délaissent alors qu'ils auraient dû montrer de la reconnaissance envers leurs parents ou être présents à leurs côtés. Il s'agit donc dans cette pièce théâtrale de la confrontation entre la vie occidentale, où règne la solitude et celle qui existe en Afrique où on est toujours entouré de la famille et des proches :

Je sais ce qui arrive quand chacun ne peut compter que sur soi. Penser que tu vas être seule, m'empêchera de dormir. Je ne serai plus tranquille pour le reste de ma vie... Pourquoi vivre seule ici parmi tous les périls et dans l'indifférence si tu peux retourner chez toi. Tes parents, tes oncles, tes sœurs, tes cousins et cousines, tes tantes, tes neveux, tes nièces... ils sont tous là [...] ils ne t'abandonneront jamais dans le malheur.<sup>219</sup>

La solitude est atroce devant le problème individuel. Les personnages sont condamnés à faire face à leurs problèmes au moment où ils risquent de perdre les repères de la vie. Donc, en Occident, à la différence de l'Afrique, l'immigré est confronté à la souffrance de la solitude sans pouvoir avoir un confident à ses côtés. C'est pour cette raison qu'au début de la scène, Alima appelle au téléphone Doulaye pour lui faire part de ses peines :

*La nuit. Un quartier de banlieue. Le téléphone sonne dans un appartement. Un homme, Doulaye va répondre. L'appel vient d'un autre appartement. C'est une femme, Alima.*

**Doulaye** : Allô !

**Alima** : Allô ! C'est toi, Doulaye ?

**Doulaye** : Bien sûr, Alima !... Quelque chose ne va pas ?

---

<sup>219</sup> *Un appel de nuit, op.cit.*, p.21.

**Alima** (*troublée mais s'efforçant de paraître sereine*) : Mais non, Doulaye, tout va bien. Y a longtemps que je ne t'ai pas vu... que je ne t'ai pas téléphoné... C'est pour ça que...

**Doulaye** : Je comprends. ... Tu as une voix étrange. Comme si tu souffrais.

**Alima** : Non ça va.

**Doulaye**(*pressant*) : Je te connais Alima ; je suis sûr que quelque chose ne va pas.<sup>220</sup>

L'appel téléphonique d'Alima à Doulaye, c'est la volonté de l'immigré confronté à la solitude face à ses problèmes et voulant extérioriser ses peines. L'être humain ne peut avoir le salut dans la catharsis que s'il trouve à ses côtés quelqu'un avec qui partager ses peines pour se soulager. Autrement, la vie dans la solitude ne peut conduire qu'au désespoir et au suicide :

Tu sais pourquoi tu désespères ? C'est parce que tu es seule. Seul, on est trop faible face aux pièges de la vie. Il y a, en France, des millions de gens qui se demandent si la vie a encore un sens. Tu les as vus manifester dans les rues, le poing levé, quand on touche à leurs intérêts ? N'as-tu pas lu sur leurs visages la détermination capable de vaincre tous les démons ? Ne t'es-tu pas rendu compte alors que les hommes sont heureux chaque fois que leurs chemins se confondent ?<sup>221</sup>

Doulaye veut faire comprendre à Alima qu'elle ne doit pas s'isoler mais qu'elle doit plutôt lutter pour surmonter la solitude et ne pas céder au désespoir puisque le plus grand risque réside dans le repli sur soi-même. Ainsi tous les personnages confrontés à la solitude sont tentés par le suicide avec le sentiment d'avoir échoué dans la vie. D'être un raté. Doulaye cherche à lui remonter le moral comme on peut le lire dans ce dialogue :

**Alima** : Doulaye, je t'ai appelé pour te dire ... pour te dire que j'ai raté ma vie.

---

<sup>220</sup> *Ibid.*, p.5.

<sup>221</sup> Moussa Konaté, *Un appel de nuit, op.cit.*, p.42.

**Doulaye** : mais non, Alima, ne recommence pas. Beaucoup seraient heureuses d'avoir ta situation : un salaire même modeste, un toit, un mari et deux enfants. Ne te plains pas.

**Alima** : Non, Doulaye, j'ai raté ma vie. Je me suis révoltée, je me suis battue pendant des années et des années pour aboutir à quoi ?...Pour c'est différent. Moi, je ne suis plus qu'une vieille femme.<sup>222</sup>

Abandonnée par son mari pour qui elle avait tout quitté, puis par ses propres enfants, Alima est vouée à vivre dans la solitude après que son mari l'a quittée et que ses propres enfants l'ont abandonnée à leur tour.

Ainsi, elle est tentée par le suicide pour trouver une échappatoire : « Non, Doulaye, c'est fini. Je n'ai plus aucune raison de vivre. »<sup>223</sup> De même, Fara envahi par la tristesse et le désespoir après la mort de Jacqueline, avec le sentiment d'avoir tout raté et tout perdu, cherche à partager avec une tierce personne pour soulager ses peines. Il rend visite à Ambo : « Ambo était le véritable ami de Fara. C'était lui son confident ; Ambo avait l'art de dissiper son chagrin et de lui redonner de l'espoir ». <sup>224</sup> Mais Fara finit par se donner la mort en se jetant dans les eaux glaciales de la Seine. Dans *Lettres de France*, bien que Nafi ne connaisse pas un destin similaire, elle est pourtant à cause de la solitude qui l'opprime et la ruine tentée de rechercher dans la mort un soulagement: « Je souffre de ne pas être malade... », <sup>225</sup> dit-elle pour ne plus avoir à vivre avec le vieillard dont elle est devenue la femme.

L'opposition entre la solitude qui règne en Occident et l'ambiance qui enjolive la terre natale, fait que l'immigré poussé par la nostalgie recherche le retour chez lui. Mais le retour, n'est pas simple. Fara, voulant profiter des avantages accordés aux ressortissants des colonies françaises par la loi du rapatriement, essaie de voir l'administration chargée du rapatriement pour négocier son retour en Afrique mais un autre destin semble se jouer pour Fara qui, à cause de la solitude dans laquelle il est plongé, se voit de plus en plus gagner d'une tristesse macabre qui le plonge dans un délire obsessionnel qui le conduit au suicide. Toutefois, Dans *Mirages de Paris*, et dans *Lettres de*

---

<sup>222</sup> *Ibid.*, p.39.

<sup>223</sup> *Ibid.*, p.41.

<sup>224</sup> *Mirages de Paris*, *op.cit.*,p. 170.

<sup>225</sup> *Lettres de France*, *op.cit.* , p.81.

*France*, le retour qui le désir est de chaque personnage, bien qu'il soit une épreuve est un projet réalisable car Nafi après la mort de son mari, a le projet du retour au Sénégal.

Chez les épigones de la Négritude, en parallèle avec la thématique du retour par l'emploi des oppositions de deux mondes: une Afrique radieuse et humaine avec sa chaleur et un Occident oppresseur qui conduit à l'anéantissement est une façon de célébrer la mère-Afrique et en même temps de fustiger la puissance colonisatrice de l'Occident. Il s'agit donc de préserver l'Africain de toute aliénation culturelle et mentale et de l'attacher à la terre-natale par les souvenirs.

Ainsi l'Africain, parti à la conquête des mirages de l'Europe, après moult interrogations sur sa condition d'exilé en terre étrangère devra regagner la terre natale pour être utile auprès des siens et ne pas sombrer dans la déchéance :

Je vois que tu as beaucoup de bon sens ; tu veux retourner en Afrique. Il n'y que cela à faire lorsqu'on n'a pas d'occupation sérieuse qui vous retienne en France. Je viens d'en parler aux Noirs qui préfèrent s'inscrire au chômage et végéter ici l'hiver plutôt que de retourner chez nous cultiver la terre, faire du commerce ou de l'élevage.<sup>226</sup>

Une autre esquisse du retour est brossée par les écrivains de la Migritude qui à leur tour posent la question du retour impossible. Le retour est selon eux un événement tant attendu puisque cette thématique apparaît tardivement dans le paysage littéraire africain. Comme le suggère Abdourahman A. Waberi « le roman de l'émigration apparaît tardivement dans le milieu littéraire africain. » C'est dans cette optique que des romans comme *Le Ventre de l'Atlantique* posent la question du retour. La narratrice après, une longue absence en France, retourne au Sénégal, pour retrouver sa famille. Elle ne manque pas d'avouer sa nostalgie à retrouver sa terre natale mais toutefois, elle met l'accent sur les difficultés liées à l'émigration actuelle

---

<sup>226</sup> *Mirages de Paris*, op.cit., p. 117.

qui place l'immigré dans une situation délicate. L'immigré actuel, pour retrouver son pays n'est plus qu'un touriste, qui doit rendre visite « lors de vacances d'été »<sup>227</sup> et non le fils prodigue qui retourne à sa terre natale. Partagé donc entre deux espaces, l'Afrique et l'Europe, l'immigré se voit dans une situation délicate à cause de sa situation hybride. Ni parfaitement africain, ni tout à fait européen, il se voit étranger partout :

Nostalgiques, ils rêvent d'un retour d'un retour improbable dans leur pays d'origine ; pays qui, tout compte fait, les inquiète plus qu'il ne les attire, car, ne l'ayant pas vu changer, ils s'y sentent étrangers lors de leurs rares vacances.<sup>228</sup>

A la différence des épigones qui, eux, valorisent l'Afrique pour inciter l'Africain à retrouver sa patrie, les écrivains de la Migritude, comme Fatou Diome voient la question du retour comme étant impossible puisqu'ils ont la double nationalité et vivent en France depuis très longtemps. Ils mettent en scène des immigrés qui, après avoir vécu en Occident, se voient un jour amenés à retourner à leur terre natale mais le retour s'avère difficile voire impossible : le franco-djiboutien Abdourahman A. Waberi, dans *Passages de Larmes*, aborde cette thématique du retour impossible, puisque le héros, après avoir vécu au Canada, retourne à Djibouti au péril de sa vie. Son pays, qu'il a quitté depuis belle lurette, lui est méconnaissable voire hostile.

Dans *Un appel de nuit*, les parents attachés à leurs origines ont beau inciter à leurs enfants à un retour en Afrique en opposant la solitude en Europe à la solidarité africaine, ces derniers ne se reconnaissant plus Africains. Nés et grandis en France, ils ne partagent pas le point de vue de leurs parents :

**La mère** : Alima, ce que je vais te dire est très important. Je sais que tu as le cœur aussi bouillant que celui de ton père, mais je te demande de faire un effort pour m'écouter jusqu'au bout. Tu as compris ?

**Alima** : Oui maman, c'est promis.

---

<sup>227</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., p.165.

<sup>228</sup> *Ibid*, p.176.

**La mère** : Un grand malheur nous est arrivé : ton père a perdu son travail. Ce n'est pas de sa faute ; son patron a tout simplement estimé qu'il était trop vieux pour travailler. Moi, je ne comprends rien à tout ça ; je me dis seulement chacun à des raisons d'agir. Je ne juge pas. Mais voilà : de nous trois seul, ton père travaillait. Qu'est-ce que nous allons devenir maintenant ? Chez nous, nous aurions pu compter sur nos parents. Mais ici, nous sommes seuls : personnes ne se soucie de notre sort. Tu m'entends, Alima ?

**Alima** : Bien sûr, maman, je t'écoute.

**La mère** : Alors, ton père et moi, nous avons discuté longuement et nous pensons que la solution la plus sage est de retourner chez nous, au pays, avant qu'il ne soit trop tard. ...Tu comprends, Alima ?

**Alima** : Bien sûr, maman. Moi, je ne peux vous empêcher de retourner chez nous. Si c'est bon pour vous, alors c'est chouette et il faut le faire !

**La mère** : Ce qui est bon pour nous est bon pour toi aussi, Alima. Notre pays est aussi ton pays. Malgré la langue que tu parles, et malgré la façon dont tu t'habilles. ...

**Alima** : Mais...Je ne sais même pas se trouve ton village, maman.

**La mère** : Justement, Alima, il faut que tu y ailles pour le savoir.

**Alima** : Ah ça non ! Tu ne vas quand même pas me demander d'aller habiter là-bas !

**La mère** : Ce n'est pas là-bas, ma fille...c'est chez toi. <sup>229</sup>

---

<sup>229</sup> Moussa Konaté, *Un appel de nuit*, op. cit., p.18-19.

## CHAPITRE III

### Rêve et Réalité

Le rêve découle à la fois de l'image que l'émigré a de l'Europe et de la frustration qu'il éprouve en fonction de la situation dans laquelle il se trouve en Afrique. Car comme on peut le constater, le désir de partir loin de sa terre natale au péril de sa vie est souvent lié au mythe<sup>230</sup> de l'Europe et à l'image longtemps façonnée par la colonisation puisque la France, la Métropole par excellence a eu dans l'imaginaire du colonisé l'image d'un pays riche, symbole de progrès, d'où « une certaine mythification de la mère patrie d'après les images d'Epinal popularisées par les manuels scolaires en vogue dans l'école coloniale »<sup>231</sup>

#### A. L'image de l'Europe

En effet, le roman des auteurs de la première génération procède à une certaine célébration de l'Europe, liée à des clichés, qui fait de l'Occident un Eldorado. Ces stéréotypes sont présents aussi bien dans les écrits des auteurs de la première génération que dans ceux de la seconde.

---

<sup>230</sup> Le mythe est ici une représentation imaginaire qui offre une configuration concrète à une idée abstraite, en construisant une image précise et détaillée correspondant point par point aux différents aspects de l'idée qu'elle représente.

Le mythe est aussi un récit imaginaire qui a pour fonction d'expliquer en même temps que de justifier une situation présente (Patrick Dupouey, *Choisir le juste mot, travailler le vocabulaire de la culture générale*, Paris, Ellipses éditions, 2006, p.241.

<sup>231</sup> *Notre Librairie*, n° 169, avril-juin 2008, p.81.

## 1. Un Eldorado<sup>232</sup>

Le mirage d'une contrée fabuleuse riche et merveilleux où la richesse serait abondante, est évoqué dans la littérature négro-africaine de l'émigration depuis le roman d'apprentissage des premiers auteurs épigones de la littérature jusqu'aux romans des auteurs de la seconde qui mettent en scène un personnage candidat à l'émigration en Europe.

### a. Pays chimérique

Le candidat au voyage en France est capable de se faire une représentation de l'ailleurs. C'est le cas de Fara dont le discours est entièrement basé sur sa culture livresque :

Le plus cher souhait de Fara était de voir cette France dont il avait appris, avec amour, la langue, l'histoire et la géographie. Des noms de ville ou de rivière comme Angers et Lys, avaient des sonorités magiques qui le troublaient. La senteur d'encre d'imprimerie d'un catalogue neuf qu'il s'attardait à feuilleter, les parfums des objets de sa trousse d'écolier, venue de France, étaient aussi puissants dans leur appel que la route à perspectives infinies et les horizons de l'océan.<sup>233</sup>

L'appel de l'ailleurs se traduit par des sensations auditives et olfactives susceptibles de provoquer des fantasmes. Ainsi l'Europe et particulièrement la France est un ailleurs mythique et cette conception de l'Europe est généralement renforcée par l'éloignement. Paris est un lieu auréolé de légende que le héros romanesque ne connaît que par la bouche des autres comme le laisse entendre le narrateur personnage de *L'Enfant noir* « il y avait tant d'années qu'on me parlait de Paris. »<sup>234</sup> Par cette courte

---

<sup>232</sup> Ce mot d'origine espagnol voulant dire « le doré, le pays de l'or » désigne au sens restreint un pays fabuleux d'Amérique du Sud. Au sens élargi, le mot eldorado désigne tout pays merveilleux, de rêve, de délices.

<sup>233</sup> Ousmane Socé Diop, *Mirages de Paris*, p.15.

<sup>234</sup> Camara Laye, *L'Enfant noir*, p.215.

phrase, se résume le rêve parisien du personnage narrateur. L'emploi de « on » pronom indéfini désigne tout le monde, y compris, peut-être, ceux qui ont fait le voyage et qui en sont revenus.

A la différence des romans des auteurs de la première génération dont les personnages romanesques des romans des récits des années 60 prenaient appui sur leur culture livresque, les écrivains de la seconde génération se basent surtout sur les récits d'anciens émigrants qui, lors de leurs vacances d'été dans leurs pays d'origine, racontent des histoires extraordinaires sur le mode de vie en France. Dans *Bleu Blanc Rouge et Le Ventre de l'Atlantique*, les personnages affabulateurs, Moki et l'homme de Barbès, impressionnent leur auditoire composé de jeunes en tenant devant eux un discours auréolé de légende sur la vie en France. Pour Moki, sa venue est un moment de grand enthousiasme pour sa famille et les jeunes du quartier. C'est la construction syntaxique minimale de la phrase qui résume l'importance accordée à cette arrivée : « Moki était venu ». Dès l'arrivée, c'est l'occasion pour les jeunes de décrocher des rendez-vous avec lui. A chaque rendez-vous, il fait miroiter à son auditoire composé essentiellement de jeunes filles qui se font la concurrence pour être la première invitée par le Parisien. Avec « un lot d'albums de photos », il étaye son argumentaire mythifiant l'Europe. « La tour Eiffel, quatorzième arrondissement, Montparnasse »<sup>235</sup> sont des noms de lieux qui arrivent aux oreilles des jeunes. Le récit de cet affabulateur prend beaucoup de succès auprès de son auditoire à tel point que lui-même est surpris d'entendre ces noms prononcés comme si ces jeunes avaient séjourné à Paris. Une preuve évidente qui montre le succès de ce récit sur eux :

Ils surprenaient le Parisien lui-même. En effet, certains autochtones décrivaient avec un talent inégalable les lignes du métro, station par station, à croire qu'ils avaient séjourné à Paris. D'autres s'attribuaient pour pseudonymes les noms de ces stations. Tel se surnommait Saint-Placide. Tel autre Strasbourg-Saint-Denis. Tel autre encore colonel Fabien ou Maubert-Mutualité. Ils adjoignaient à ces pseudonymes les

---

<sup>235</sup> Alain Mabanckou, *Bleu Blanc Rouge*, op. cit., p.73.

« Monsieur », Monsieur Saint-Placide, Monsieur Strasbourg-Saint-Denis, Monsieur Colonel-Fabien, Monsieur Maubert-Mutualité.<sup>236</sup>

Le voyage en Europe résulte d'une fascination exercée par le mythe de l'Europe. Le jeune Africain a entendu parler de l'Europe de la bouche de ceux qui ont déjà fait le voyage : Fatou Diome a abordé la problématique de l'émigration et de l'immigration actuelle. Le personnage, l'homme de Barbès, comme Moki, de retour au pays, aime tenir des récits fabuleux sur la vie en Europe à qui veut l'entendre. Les mots pour décrire ces contrées sont d'une manière ou d'une autre destinés à enjoliver ce pays :

Ah ! La vie, là-bas ! Une vraie vie de pacha ! Croyez-moi, ils sont très riches, là-bas. Chaque couple habite, avec ses enfants, dans un appartement luxueux, avec électricité et eau courante. Ce n'est pas comme chez nous, où quatre générations cohabitent sous le même toit. Chacun a sa voiture pour aller au travail et amener les enfants à l'école ; sa télévision, où il reçoit les chaînes du monde entier ; son frigo et son congélateur chargés de nourriture. Ils ont une vie très reposante.<sup>237</sup>

L'attrait exercé par l'Europe et plus particulièrement la France est ainsi lié à l'image d'un pays riche, un Eldorado. Tous les rêves, tous les espoirs d'une vie meilleure sont provoqués par des frustrations. Le voyage en France est la condition d'accès à une vie meilleure, à la richesse et au pouvoir.

Ainsi l'Occident est vu comme une terre de réussite. Madické rêve de l'Europe et particulièrement de la France car celle-ci est source de progrès et de réussite comme laisse entendre la narratrice :

Mon frère galopait ses rêves, de plus en plus orientés vers la France. Il aurait pu désirer se rendre en Italie, mais il n'en était

---

<sup>236</sup> Alain Mabanckou, *Bleu Blanc Rouge*, p.62.

<sup>237</sup> Fatou Diome, *Le ventre de l'Atlantique*, p.96-97.

rien. Les fils du pays qui dînent chez le président de la République jouent en France. Monsieur Ndétare, qui lui apprenait la langue de la réussite, avait étudié en France. La télévision qu'il regardait venait de France et son propriétaire, l'homme de Barbès, respectable notable, n'était pas avare en récits merveilleux de son Odyssée.<sup>238</sup>

La narratrice souligne parfaitement la naïveté de son frère candidat à l'exil et incapable d'imaginer la réalité parce qu'il se fait des illusions sur la vie de sa sœur en France.

Mais pour Madické, que pouvait-il se passer de plus important que ce match dans ma vie en France ? Au paradis, on ne peine pas, on ne tombe pas malade, on ne se pose pas de questions : on se contente de vivre, on a les moyens de s'offrir tout ce que l'on désire, y compris le luxe du temps, et cela rend forcément disponible. Voilà comment Madické imaginait ma vie en France<sup>239</sup>

Le narrateur dans *L'Impasse*, témoigne de la curiosité par sa famille qui voit le séjour en France comme une réussite :

Ils se précipitent vers moi, mes neveux et mes nièces. Ils me posent une multitude de questions sur la France. Pour eux, je représente la réussite puisque je vis là-bas ! la plupart connaissent Paris mieux que moi, c'est des « voir Paris ou mourir », « sans Paris, pas de vie possible » qui, comme une eau de source, s'écoulent de leurs bouches.<sup>240</sup>

Chez les premiers migrants, l'Occident était perçu comme un pays lointain dont ils n'avaient aucune connaissance mais qui avait un pouvoir magique, celui de transformer la vie de celui qui aura la chance d'y aller. Dans *Place des Fêtes*<sup>241</sup>, le personnage-narrateur se moque de l'ignorance de ses

---

<sup>238</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, p.93.

<sup>239</sup> *Ibid.*, p.50.

<sup>240</sup> Daniel Biyaoula, *L'Impasse*, p.63.

<sup>241</sup> Sami Tchak, *Place des fêtes*, Paris, Editions Gallimard, 2001.

parents et surtout de son père. Pour celui-ci le départ est perçu comme déjà une réussite. Dans ce passage, l'ironie du narrateur porte sur la conception que les premiers migrants ont de l'immigration.

Papa était heureux. Le simple fait de monter à bord d'un avion faisait de lui quelqu'un qui avait gagné. Tout le monde lui confia ses espoirs. Il devait réussir pour tout le monde. Il était bien leur ambassadeur là où il allait, dans ce pays sans non qui était situé à dix milliards d'années de lumière de leur imagination cloisonnée dans les frontières étroites de leur savoir, j'allais dire ignorance.<sup>242</sup>

Cette fascination de l'Occident peut s'expliquer par son éloignement géographique. Séparée géographiquement par la mer, du continent noir, l'Europe a été et reste toujours aux yeux des Africains un ailleurs peu connu par son éloignement. Dans *L'Europe vue depuis l'Afrique*, l'image de l'Europe est confuse chez les anciens : confusions avec la mer «L'Europe, disait mon père, l'index bien pointé vers l'horizon, c'est tout ce qu'il y a derrière l'Océan... »<sup>243</sup> « Tout ce qui surgissait ne pouvait venir que d'Europe.»<sup>244</sup>, avec le « navire qui jetait l'ancre »<sup>245</sup>, « les augustes albatros qui planaient au-dessus des mâts »<sup>246</sup>, « les matelots [qui] étaient tous d'Europe »<sup>247</sup> et avec certains fruits provenant des pays lointain :

- Mon père travaillait dans un hôtel tenu par des Français. Il croisait donc les Européens. Et puis, il est arrivé à la maison avec un fruit que je n'avais jamais vu.

Comment appelle-t-on ce fruit ? me demanda –t-il.

Et comme je demeurais silencieux et ne quittais pas des yeux le fruit, il enchaîna :

- C'est une pomme. C'est aussi l'Europe...<sup>248</sup>.

---

<sup>242</sup> Sami Tchak, *Place des Fêtes*, op. cit., p.17.

<sup>243</sup> Alain Mabanckou, *L'Europe vue depuis l'Afrique*, op.cit., p. 7.

<sup>244</sup> *Ibid.*, p.10.

<sup>245</sup> *Ibid.*, p.8.

<sup>246</sup> *Ibid.*, p.8.

<sup>247</sup> *Ibid.*, p.10.

<sup>248</sup> *Ibid.*, p.18.

Cette confusion est également présente chez les jeunes écoliers qui ne disposent que de connaissances rudimentaires sur la situation géographique de l'Europe : seul, le planisphère permettait d'avoir accès à la géographie de l'Europe.

Et sur cette carte de Monsieur Dupré, l'Europe nous apparaissait comme une tache répandue sur toute la surface du mur. Nos yeux, avides, se posaient dessus, scrutaient le moindre trait, suivait les cours d'eau, les fleuves turbulents, mais moins impressionnants que les nôtres, disions-nous avec chauvinisme.<sup>249</sup>

Dans *Le Ventre de l'Atlantique*, les jeunes désabusés de la réalité alimentent leur rêve européen avec des objets et de la nourriture qui ont, à leurs yeux, un pouvoir évocateur. Ainsi « Miko » devient pour eux l'Europe donc l'abondance. Les publicités sont l'occasion pour eux d'exprimer leurs fantasmes :

Elles restent pour eux une nourriture virtuelle, consommée uniquement là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique, dans ce paradis où ce petit charnu de la publicité a eu la bonne idée de naître. Pourtant, ils y tiennent à cette glace et, pour elle, ils ont mémorisé les horaires de la publicité. Miko, ce mot, ils le chantent, le répètent comme les croyants psalmodient leur livre saint. Cette glace, ils l'espèrent comme les musulmans le paradis de Mahomet, et viennent l'attendre ici comme les chrétiens attendent le retour du Christ.<sup>250</sup>

L'espace exerce sur les jeunes Africains une fascination. En effet, Jojo dans *Le Paradis du Nord*<sup>251</sup> se base uniquement sur la carte de France qu'il a accrochée au mur de sa chambre pour alimenter son rêve tandis que son ami

---

<sup>249</sup> Alain Mabanckou, *L'Europe vue depuis l'Afrique*, op. cit., p.13.

<sup>250</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière, 2003, p.21

<sup>251</sup> J-R Essomba, *Le Paradis du Nord*, Paris, Editions Présence Africaines, 1996.

Charlie, plus âgé que lui, s'attache scrupuleusement aux lettres de son cousin Anatole qui lui fait des descriptions dignes de « miroir aux alouettes ».

La fascination de l'espace est toujours présente chez l'étudiant africain qui même après les indépendances est obligé de continuer les études en France. Parce que les universités, dont les Etats se sont dotées, sont parfois paralysées par des grèves qui obligent les parents, même les plus modestes à envoyer leurs enfants à l'étranger pour qu'ils ne soient pas obligés de faire une année blanche ; c'est le cas de Salif dans *Un amour sans papier* que Malaïka rencontre dans une soirée:

Il s'appelait Salif, avait vingt-cinq ans et venait du Mali. Comme la plupart des jeunes présents à cette soirée tropicale, il était étudiant. Il avait quitté son Mali natal à dix-huit ans, le bac en poche et des rêves plein tête. Issu d'une famille extrêmement modeste, ses oncles sacrifiés pour qu'ils puissent se rendre en France et rentrer de cet Eldorado auréolé de ses parchemins universitaires et les valises pleines de francs français qui depuis la bienfaisante dévaluation du franc cfa valent de l'or.<sup>252</sup>

La figure de l'étudiant qui va continuer ses études en France a changé. Si, chez les auteurs de la première génération, l'étudiant qui part en France, souvent issu d'une classe aisée, était un boursier dont le but était de continuer les études en France pour revenir ensuite travailler en Afrique, l'étudiant actuel est parfois non boursier, parce que les bourses depuis les indépendances sont injustement attribuées aux lauréats du baccalauréat comme en témoigne Omar Ba pour le cas du Mali où avant même la proclamation des résultats du Baccalauréat, le ministère chargé des bourses établit une liste des bénéficiaires. Les étudiants issus de famille défavorisée socialement n'obtiennent donc jamais la bourse et leurs familles se sacrifient pour les envoyer en France. Mais aller en France suppose également pour ces familles qui comptent sur le garçon ou leur fille qui part en France que leur

---

<sup>252</sup> Natalie Etoke, *Un amour sans papier*, op. cit., p.20.

vie pourra s'améliorer parce qu'à leurs yeux, la France est un pays où leur enfant aura tout à gagner, en diplôme et en argent.

### **b. Pays de cocagne**

Le séjour en France se présente comme un passage obligé. En effet, les signes les plus visibles de réussite ont un rapport direct ou indirect avec ce pays. Les jeunes de Niodior en viennent à penser que la seule issue de succès ou de prospérité ne peut leur venir que de ce pays, érigeant ainsi la France en un eldorado ou un pays de cocagne où il fait bon vivre, et où tous les rêves et leurs réalisations sont possibles :

Tout ce qui est enviable vient de France : la télévision qui leur permet de voir les matchs vient de France, son propriétaire, devenu un notable au village, a vécu en France, tous ceux qui occupent les postes les plus importants au pays ont étudié en France, l'instituteur très savant a fait une partie de ses études en France, les femmes de nos présidents sont toutes françaises.<sup>253</sup>

Le pouvoir magique des images télévisées, les récits fabuleux des immigrés, la réussite de certains d'entre justifie la quête de l'ailleurs.

Madické est le symbole de la jeunesse africaine qui voit en France un pays de merveille, une Arcadie imaginaire, une terre promise où réussissent tous les footballeurs sénégalais. Madické est obsédé par le voyage en France. Il espère réaliser son rêve, celui de devenir un footballeur réputé, tel que Maldini, son idole. Sa soeur Salie qui vit en France symbolise le pont entre Madické et la France. Elle est harcelée par Madické qui pense que « vivre dans un pays développé représente en soi un avantage que[Salie] a par rapport à lui » :

Dès son plus jeune âge, ses aînés avaient contaminé son esprit. L'idée du départ, de la réussite à aller chercher ailleurs,

---

<sup>253</sup> *Le Ventre de l'Atlantique, op. cit.*, p.25.

à n'importe quel prix, l'avait bercé : elle était devenue au fil des années, sa fatalité. L'émigration était la pâte à modeler avec laquelle il comptait façonner son avenir, son existence tout entière.<sup>254</sup>

Ainsi, pour Madické, Salie ne veut pas de son bonheur, car cette dernière s'oppose à sa requête. Comment expliquer à Madické que sa condition ne lui permet pas de l'accepter ? Car l'Occident tout comme l'Afrique, a également ses insuffisances qui ne facilitent pas l'intégration des sujets immigrés. C'est dans cette situation où l'Europe par son éloignement exerce une fascination sur la jeunesse estudiantine que le roman des auteurs de la première génération ont développé la thématique du « mirage occidental ». Les raisons qui poussent les Africains à vouloir s'exiler en Europe sont liées à la conception que le migrant a de l'Europe. Celle-ci est perçue comme un lieu où tout est beau, tout est bien, une sorte d'Utopie comme fait entendre Fara :

C'est vraiment beau, tout ce que je vois ici...architecture, transports, confort, hygiène, ordre, activité, tout est sur un plan supérieur à celui de l'Afrique, tout est sur un rythme affolant comparé aux choses africaines.<sup>255</sup>

Fara, le jeune colonisé, a réalisé son rêve d'aller en Europe mais après avoir mis les pieds au pays de son maître, il compare l'Europe avec l'Afrique. Cette comparaison de l'Europe avec l'Afrique met tout à fait en évidence, la suprématie du continent d'autant plus que l'Europe est aux yeux de l'Africain symbole de progrès puisqu'elle a été la puissance colonisatrice. Cette conception idyllique de l'ailleurs occidental ne peut être comprise en effet que dans le rapport que les Africains ont entretenu avec la puissance colonisatrice. Cette attraction se lit même dans l'imaginaire des candidats à l'émigration en Europe. Fodé et Yaguine imaginent l'ailleurs différemment « d'ici » comme terre où la richesse est à portée des mains. Il suffit de se pencher pour la ramasser :

---

<sup>254</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, p.60.

<sup>255</sup> Ousmane Soce Diop, *Mirages de Paris*, p.25.

Nous partons mais nous reviendrons, comme le criquet pèlerin à la saison des récoltes. Nous reviendrons riches, Mama. Très riches même. On dit qu'au pays du blanc, même ceux qui ne travaillent pas ont de quoi boire et manger.<sup>256</sup>

Alain Mabanckou, quant à lui, illustre dans son essai le fait divers de ces jeunes qui se sont cachés dans le train d'atterrissage d'un avion pour s'exiler en Europe

Chaque enfant du continent noir dessine au fond de lui cette terre lointaine où tombe la neige. Une terre d'abondance et de bonheur. Ce rêve est sans doute la source de la fascination aveugle qui pousse les migrants africains aux aventures les plus tragiques. On se souviendra des adolescents guinéens Yaguine Koita (14ans) et Fodé Tounkara (15ans), deux passagers clandestins d'un vol de la Sabena en provenance de la Guinée et à destination de Bruxelles. Leurs corps furent découverts le 2 août 1999 dans le train d'atterrissage de l'appareil, à l'aéroport de Bruxelles-National.<sup>257</sup>

Cette situation est la conséquence d'une aliénation qui tourne au tragique puisque les jeunes candidats à l'exil, aveuglés par « le mirage occidental [qui] continue d'exercer ses effets pervers »<sup>258</sup> sur eux, n'ont d'autres choix que l'exil en Europe pour tenter d'échapper à la misère.

L'Occident est perçu comme un pays de Cocagne par les candidats à l'exil. La richesse serait même à portée de mains. Une sorte de paradis où il suffit de se pencher pour ramasser la richesse comme en témoigne le récit épistolaire d'Anatole, le cousin de Charlie qui incite son cousin à venir en France :

---

<sup>256</sup> Kangni Alem, *Atterrissage*, op. cit., p.13.

<sup>257</sup> Alain Mabanckou, *Le Sanglot de l'Homme Noir*, op. cit., p.80.

<sup>258</sup> *Notre Librairie*, no 166, juil- sept 2007, p.37.

La France : là-bas, nous aurons toutes nos chances. Il paraît que là-bas, il y a tellement d'argent qu'il suffit de se baisser pour le ramasser. Je t'ai souvent parlé de mon cousin Anatole qui vit là-bas... Hier encore, j'ai reçu une de ses lettres. Lorsqu'il est arrivé là-bas, il était encore plus pauvre que nous. Aujourd'hui, il a un commerce florissant, une luxueuse maison et de belles voitures. <sup>259</sup>

Le mirage est ainsi entretenu par ceux qui sont partis à l'étranger dans le but de soigner leur propre image. Ils se vantent de pouvoir faire plus que ceux qui, à longueur de journée, n'ont rien à faire que de se tourner les pouces ou palabrer à l'ombre. L'homme de Barbès à chaque retour au village entretient le mirage de l'Occident par son beau discours :

J'ai atterri à Paris la nuit ; on aurait dit que le bon Dieu avait donné à ces gens- la des milliards d'étoiles rouges, bleues et jaunes pour s'éclairer ; la ville brillait de partout. Depuis l'avion qui descendait, on pouvait imaginer les gens dans leurs appartements. J'habitais dans cette immense ville de Paris. Rien que leur aéroport, il est plus grand que notre village. Avant, je n'avais jamais pensé qu'une si belle ville pouvait exister. Mais là, je l'ai vue, de mes propres yeux. La tour Eiffel et l'Obélisque, on dirait qu'ils touchent le ciel. Les Champs- Elysées, il faut une journée, au moins, pour les parcourir, tellement les boutiques de luxe, qui jalonnent, regorgent de marchandises extraordinaires qu'on ne peut s'empêcher d'admirer.<sup>260</sup>

Mais cela se fait également par l'intermédiaire des médias qui déversent à longueur des journées des images de l'Europe. Un personnage exprime son admiration en ces termes : « avec tout ce qu'on voit à la télé, ça doit être superbe là-bas ! »<sup>261</sup>

Ces représentations du pays d'immigration, composées des récits épistolaires des immigrés vivant en France, mais également des discours de ceux qui ont fait le voyage doublés par les images diffusées par les médias,

---

<sup>259</sup> J-R Essomba, *Le Paradis du Nord*, Paris, p.17.

<sup>260</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, p.83-84.

<sup>261</sup> Daniel Biyaoula, *L'Impasse*, op. cit., p. 124.

incitent la jeunesse à faire le choix de la migration en Europe en général et en France en particulier pour réussir. Ainsi donc, celui qui ne parviendrait pas à réussir en Occident n'aurait aucune considération familiale et sociale dans son quartier. Même dans la prise de décisions de la famille, il serait toujours mis à l'écart. Le père de Moki jouit de l'estime et le respect des autres parce que son fils vit en France et « son niveau d'études par rapport aux autres membres du conseil, la plupart des illettrés, le met au-dessus du conseil. »<sup>262</sup>

## 2. Une terre de liberté

L'Europe est une terre de liberté quand on se réfère aux épigones qui mettent en scène un personnage souvent enclin à assouvir des fantasmes d'ordre affectif, social ou culturel comme par exemple Fara qui, dans son séjour à Paris, se laisse emporter par son rêve de connaître ou de découvrir la capitale française d'une manière romantique. Sa rencontre avec Jacqueline est déjà chargée de cette envie d'une idylle : « Jacqueline n'était plus dans les bras de Fara qu'un rêve blond, parfumé, dormant dans ses bras aux doux rythmes du tango. »<sup>263</sup> Mais cette liberté de rencontrer et d'aimer la première personne rencontrée se solde par un échec puisque Jacqueline dont il est tombé amoureux est obligée de se séparer de lui pour suivre ses parents en Espagne.

En outre, Paris est un espace où se côtoient une multitude de races, de nationalités différentes : « Fara fit découvrir à Jacqueline dans la foule de Noirs, si peu différents en apparence, des Africains, des Haïtiens, des Mauriciens. On eût dit que la « Cabane Cubaine » était un musée » ethnographique noire où chaque peuple avait envoyé un spécimen ». <sup>264</sup> Ce regroupement à la fois hétérogène et homogène d'une masse nègre et métisse renvoie à ces débuts du vingtième siècle où la France rayonne en

---

<sup>262</sup> Alain Mabanckou, *Bleu Blanc Rouge*, op. cit., p.47.

<sup>263</sup> Ousmane Socé Diop, *Mirages de Paris*, op. cit., p.46.

<sup>264</sup> *Ibid.*, p.56.

Occident comme le pays où toutes les races coexistent en liberté. Et Paris est la ville où se rencontrent les écrivains et intellectuels noirs de l'Amérique, de l'Afrique et des Antilles. La capitale française est donc un espace où s'exprime la liberté du Nègre à une époque où en Amérique la ségrégation raciale interdit la liberté d'expression. La France est particulièrement perçue comme un salut.

### a. Un salut

En effet, l'Europe, par sa proximité avec le continent africain et notamment par son image, est aux yeux de l'Africain un lieu de refuge pour échapper à la misère, au quotidien sans lendemain pour former un avenir qui semble être radieux aux yeux du candidat à l'émigration, imaginant la France comme une terre de prospérité et de bien être : Madické, amoureux de foot dans *Le Ventre de L'Atlantique*, imagine la France comme le pays de son rêve où pourrait s'affirmer son talent de footballeur mais « ..La France, l'Eldorado, représentait aussi la plus lointaine de toutes les escapades et figurait une sorte de lieu mythique de la perdition... ». <sup>265</sup> Les joueurs de foot comme Moussa se sont fait prendre au filet de l'émigration en imaginant la France comme la terre de ses rêves où seul, il pourra retrouver son salut comme laisse entendre Fatou Diome : « Pendant longtemps, la beauté de la France se représenta en lui sous la forme de quelques lumières multicolores entre aperçues depuis le port ». <sup>266</sup>

Ses mésaventures en France et son expulsion précipitée font de lui un éternel paria. Marginal en France, il se retrouve encore une fois un rebut sur la terre de ses ancêtres et devient ainsi la risée de tout le monde. C'est pour cette raison que Fatou Diome voulant dissuader son frère de l'émigration s'interroge déjà sur son attitude en ces termes :

Comment lui faire comprendre que je ne refusais pas de l'aider ? Que, pour avoir éprouvé la difficulté du parcours, je ne pouvais prendre sur moi d'être son guide vers sa terre

---

<sup>265</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, op. cit., p.155.

<sup>266</sup> *Ibid.*, p.121.

promise ? Je n'ai pas de bâton magique capable de fendre les flots, n'ai qu'un stylo qui tente de frayer un chemin qu'il lui est impossible d'emprunter. Cependant en m'opposant à sa volonté, qu'avais-je à lui proposer pour lui prouver que le salut reste possible hors de l'émigration<sup>267</sup>

C'est également la recherche de l'Europe et précisément d'une France salutaire qui a poussé Saïda à prendre le chemin de l'émigration vers la France où elle espère trouver une vie meilleure pour échapper au quotidien douloureux que vivent les Couscoussiers :

Quitter Couscous et me retrouver clocharde en France ? Je n'étais pas là pour retrouver Couscous version Parisienne, à crier hurra aux capsules de bières, à avaler du vin au goulot, à coucher sur des tas de saletés, à avoir à longueur de temps le crâne brûlé par le soleil ou les cheveux emmêlés par le vent, grelottante dans des manteaux déchirés. J'avais recherché la liberté mais pas sous cette forme.<sup>268</sup>

Cette déclaration teintée de révolte de la narratrice sur sa situation en France fait écho à celle de Nafi dans *Voltaire* faisant part de ses désillusions.

Chez les épigones et les écrivains de la migritude, le mythe de l'Europe est toujours d'actualité car l'Europe est aux yeux des Africains un espace salutaire et fascinant par son éloignement géographique : « Nous rêvions de l'Europe, cette maîtresse tant convoitée, cette dame distinguée, parée de bijoux et qui nous tendait ses bras dès que nous courions vers l'Océan. »<sup>269</sup>

---

<sup>267</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, op. cit., p. 243.

<sup>268</sup> Calixthe Beyala, *Les Honneurs perdus*, op. cit., p.196.

<sup>269</sup> Alain Mabanckou, *L'Europe depuis l'Afrique*, op. cit., p.14.

## **b. Une bénédiction**

L'image de l'Europe est celle d'une terre bénie par Dieu parce qu'il l'aurait dotée des avantages matériels qui suscitent l'émerveillement du visiteur et de ceux qui en ont entendu parler. Ainsi, convaincu des avantages de l'importance du patrimoine européen, Fara constate qu' « en Europe, une longue suite de générations, par un effort tenace, avait accumulé un patrimoine de travail et de savoir gigantesque ». Il a de ce fait eu lors de sa visite à Paris, l'occasion d'admirer les merveilles de la ville française. Pour lui, venir à Paris, c'est déjà l'accomplissement de son rêve dans la mesure où aller à Paris représente un passage pour toute la jeunesse africaine désireuse de poursuivre des études à l'étranger.

La terre d'Europe est l'objet de nombreuses conceptions oniriques visant à la faire miroiter comme une terre bénie et dotée de pouvoir magique de telle sorte que chez le migrant poussé par la quête de meilleure condition de vie, l'Europe est à ses yeux le seul chemin possible pour mettre fin à sa misère : « Le chemin de l'Europe donne l'impression au jeune Africain que, par l'aventure, il débouchera dans une clairière où sa misère prendra fin d'un coup de baguette magique. »<sup>270</sup> Voulant réaliser ses rêves de réussite et de bonheur, il se lie dans la plupart des cas à un objet ou à une personne qui serait l'incarnation du rêve européen. C'est pour cette raison que Saida s'entiche d'objets hétéroclites connotant l'Europe.

L'Europe est, aux yeux de ceux qui veulent réussir, une terre de choix pour la réalisation de son rêve. De ce fait, s'allier à un homme ou une femme du pays pour réaliser le rêve est une condition qui s'offre à l'émigré : ainsi Fara, s'allie à Jacqueline pour trouver son rêve parisien : donc en aimant Jacqueline, c'est comme s'il aimait Paris. Jacqueline serait donc l'incarnation de Paris. Elle représenterait à elle seule l'objet de son rêve. C'est pour cette raison qu'à la mort de Jacqueline, Fara se donne la mort puisqu'il a perdu son rêve. Cette dimension romantique de la quête de l'Europe chez les

---

<sup>270</sup> Alain Mabanckou, *Le Sanglot de l'Homme Noir*, op. cit., p. 81.

écrivains de la première génération est omniprésente. Dans *Lettres de France* également, Nafi, pour réaliser son rêve, accepte la proposition de son père qui veut la marier à un homme vivant en France : « Quelle est l'écolière qui n'a pas rêvé de la France, de Paris, des rues illuminées... J'avais consenti. Pourquoi ? Pour la France. »<sup>271</sup> En acceptant le mariage, Nafi pense rencontrer la France de son rêve.

Ainsi, toute personne ayant fait le séjour en France est perçue comme étant bénie. Moki dans son auditoire entretient l'image de la France comme une terre bénie :

Il n'a pas un autre pays qui ressemble à la France dans mon imaginaire. Je n'en vois pas. Elle n'est rien, mais elle est tout pour moi. De sorte que ne pas y aller est un péché impardonnable. Y aller c'est accepter désormais de ne plus vivre sans elle.<sup>272</sup>

Moki traduit son séjour en France comme une sorte de pèlerinage à accomplir. Aller au pays des Blancs relève donc du sacré. L'émigré serait un roi auprès de qui on chercherait sa bénédiction. Celui qui est allé en France jouit d'un grand prestige comme les Blancs. C'est pour cette raison qu'il jouit de la réputation aux yeux de son auditoire : « On lui ouvrait la portière. Les filles l'embrassaient, le touchaient tour à tour comme pour chercher sa bénédiction. »<sup>273</sup>

Donc, l'homme blanc serait doté de pouvoir qui le place à un niveau surhumain. D'autant plus qu'il serait béni parce qu'il inspirerait à la fois crainte, admiration et respect :

Pour les Congolais, l'Europe est associée aux premiers Blancs venus chez nous au XVe siècle : les Portugais. Un de leurs chefs, Diego Cao, s'était mis en quête d'un passage reliant l'Atlantique à l'océan Indien. Il cherchait le royaume chrétien de prêtre Jean. Et comme les voies du Seigneur sont

---

<sup>271</sup> Ousmane Sembene, *Lettres de France*, *op.cit.*, p.78.

<sup>272</sup> Alain Mabanckou, *Bleu Blanc Rouge*, *op.cit.*, p.86.

<sup>273</sup> *Ibid.*, p. 87.

impénétrables, il se fourvoya, tomba sur notre royaume du Congo. Nous allions voir pour la première fois une personne de race blanche ! Et ces Portugais étaient venus par la mer ! Mon père avait donc raison en ce qui concernait l’océan Atlantique...Or allez donc prononcer le mot *Portugais* ! C’était plus simple pour nous de dire les *Mputuguezos*. Qu’ils fussent d’accord ou pas, ils étaient nos premiers Blancs. Ils n’avaient pas le choix. [...] Et quel choc ils nous causèrent ! *L’apparition des Portugais dans l’univers des Congolais, peut être considérée comme un événement traumatisant. Du fait qu’ils “sortaient de la mer”, ils appartenaient au domaine du sacré. Pour le Congolais, tout ce qui venait de Mputu, mots que nombre de commentateurs européens ont pris pour une déformation de “Portugal.”*<sup>274</sup>

L’image de l’Europe c’est celle de l’Européen associée au domaine du sacré « là-bas, les gens vivent tous dans l’eau. Donc ils n’ont pas mal aux pieds comme moi ! »<sup>275</sup>

Donc l’Europe serait un espace où les gens jouiraient d’une santé parfaite comme l’imagine la mère du narrateur. Cette conception naïve de l’Europe, qui ne date pas d’hier, est encore d’actualité et est nourrie du rapport de l’Europe avec l’Afrique. Rapport basé sur l’inégalité entre le Nord et le Sud qui se traduit par une forme d’aliénation mentale comme le dénonce Salie, la narratrice de *Le Ventre de l’Atlantique* :

Après la colonisation historiquement reconnue, règne maintenant une sorte de colonisation mentale : les jeunes joueurs vénéraient et vénèrent encore la France. A leurs yeux, tout ce qui est enviable vient de France.<sup>276</sup>

Elle serait également associée à tout ce qui est « enviable ». Elle est dans l’opinion populaire un monde qui fascine la jeunesse africaine

---

<sup>274</sup> Alain Mabanckou, *L’Europe depuis l’Afrique, op. cit.*, p.20.

<sup>275</sup> Alain Mabanckou, *Le Sanglot de l’Homme Noir, op.cit.*, p.79.

<sup>276</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l’Atlantique, op.cit.*, p.53.

désabusée de la réalité sociale et économique de son continent. A l'heure actuelle, « la fascination est plus que jamais là »<sup>277</sup> quand on se réfère aux pages des œuvres actuelles des auteurs de la migritude montrant que les « mirages de l'Europe continuent d'exercer ses effets pervers sur la jeunesse africaine. »

## B. La démystification<sup>278</sup> de l'Eldorado

En quittant leur terre natale pour un ailleurs, les sujets immigrés ignorent que la terre d'accueil n'est pas à l'abri des tares, de méfiance et de mépris. La France, pour les Africains apparaît comme un pays de tous les espoirs. Mais tout cela n'est que mirage et illusion. Déjà avec les auteurs épigones de la négritude, la démystification de l'Eldorado est parfaitement lisible, Ousmane Sembene dans ses nouvelles « Noire de ... », « lettres de France » place ses personnages dans un monde où tout est là pour lui donner l'apparence d'une vie meilleure qui s'avère finalement être une illusion. Nafi avoue son désespoir et reconnaît que la vie qu'on lui avait tant décrite ne correspondait pas à ce qu'elle est en train de vivre en France. Dans *Lettres de France*, elle décrit sa misère :

Ici, j'ai pas de soleil. Je vis cloîtrée, entre quatre murs d'un hôtel garni, laid, sale, humide, infect, sans eau, ni w.-c. Je suis si seule que, parfois, je me parle à haute voix. Moi, prisonnière des ombres épaisses des murs tristes, suintant l'hiver comme l'été.<sup>279</sup>

Pour les épigones et les écrivains de la Migritude, la démystification de l'Eldorado se situe sur deux plans : rêve et réalité ou encore illusion et désillusion du rêve. C'est sur ces deux plans que les auteurs, après avoir

---

<sup>277</sup> Alain Mabanckou, *L'Europe depuis l'Afrique*, op.cit., p.22.

<sup>278</sup> Mystifier, c'est tromper ; démystifier a deux acceptions : 1. Désabuser quelqu'un qui a été victime d'une mystification, d'une tromperie. 2. Démystifier ; la démystification c'est l'action de démystifier ; son résultat. Selon le dictionnaire universel francophone, Hachette/ Edicef, 1997.

<sup>279</sup> Ousmane Sembene, « Lettres de France », in *Voltaire*, op.cit., p.74.

montré que le mythe de l'Eldorado est toujours d'actualité, fustigent par la démystification l'image d'un ailleurs fantasmé et édénique. Le discours de l'homme de Barbès n'est pas plus qu'un mensonge comme le dévoile F. Diome :

Le sceptre à la main comment aurait-il pu avouer qu'il avait d'abord hanté les bouches du métro, chapardé pour calmer sa faim, fait la manche, survécu à l'hiver grâce à l'armée du Salut avant de trouver un squat avec des compagnons d'infortune ?<sup>280</sup>

Toute sa stratégie consiste donc à faire rêver qui veut l'entendre en tenant devant lui un discours mensonger d'une vie meilleure.

## **1. Le mensonge d'une vie meilleure**

Les personnages tentés par l'illusion d'un ailleurs édénique sont d'ores et déjà dans la misère et la précarité avant même qu'ils n'entament l'émigration vers l'Europe : Moussa a été chômeur avant son départ pour la France, Salie dans *Les Honneurs perdus* vit dans Couscous, un bidonville délaissé par le Gouvernement. Les personnages sont donc enclins à rêver d'un ailleurs qui pourrait leur annoncer un avenir meilleur sans toutefois imaginer la série de revers qu'ils pourraient connaître à l'étranger.

### **a. Une série de revers**

Les épigones de la Négritude ont particulièrement évoqué l'émigration en mettant en scène généralement un Africain et parfois un étudiant pris dans la grisaille de Paris. Dans *L'Enfant noir*, le personnage connaît des moments

---

<sup>280</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit, p.102.

d'amertume où il est dans la difficulté, après la coupure de sa bourse par les autorités, de son pays. Commence alors pour lui, une vie de calvaire parsemée d'embuches : comme il n'est plus solvable, le gérant de l'internat manifeste son antipathie en le chassant de l'immeuble et en lui refusant l'accès de sa chambre. L'enfant noir voulait faire des études en France, pays qu'il admirait mais il ne trouve au bout du tunnel que la solitude et l'ennui. L'enfant dorloté chez lui avec l'amour paternel et maternel se trouve seul et vit la crainte au ventre. Dans *Mirages de Paris* une même configuration négative de l'exil se dégage : Fara, après avoir mis les pieds dans Paris, se voit tout de suite envahi par son atmosphère grouillante qui lui donne le vertige. Chacun des personnages se retrouve d'un moment ou à un autre pris dans un tourment qui l'oppose à sa vie en Afrique. Fara, dès son enfance comme l'enfant noir mène une vie heureuse en Afrique dans son village natal car il « mène une belle existence de bambin jusqu'à neuf ans »<sup>281</sup> puis il effectue le voyage en France « douze ans plus tard » à bord d'un bateau mais sa vie en France vient à contre-pied de celle qu'il a vécue dans son village natal. De même dans *L'Enfant noir* de Laye, le calvaire enduré à Paris s'oppose à l'enfance heureuse qu'il a menée chez lui.

Les écrivains de la Migritude partagent avec les épigones cette vision négative de l'exil. Pour Fatou Diome, l'émigration est négative, elle est une illusion dans la mesure où l'émigré vit dans une situation dramatique voire malheureuse puisqu'il est exposé à des exactions ou injures, c'est le cas de Moussa mis en scène par F. Diome, qui est un exemple type de travailleur immigré exploité. Ainsi F. Diome rejoint par cette critique son compatriote Ousmane Sembène dans *Voltaïque*, qui témoigne dans son œuvre des conditions pénibles dont vivent les travailleurs immigrés en France.

Tandis que les épigones de la Négritude idéalisent la vie menée en Afrique, les écrivains de la Migritude fustigent la vie en Afrique. Ainsi, Fatoman et Fara avant d'arrivée en Europe vivaient dans une Afrique idyllique où tout en allant à l'école ils évoluaient dans un milieu traditionnel paisible comme on peut lire dans ces passages de *L'Enfant noir* :

---

<sup>281</sup> Ousmane Socé Diop, *Mirages de Paris*, op.cit., p.13.

Les jeudis étaient les jours où l'on se donnait le plus de distractions ; s'en aller par peloton, tous audacieux, à travers les sentiers de la brousse, malgré les serpents venimeux et ramasser des jujubes ; grimper sur les figuiers sauvages sur les cerisiers ; ramper jusqu'à l'extrême bout d'une chambre chétive qui fléchissait pour cueillir, au risque de se rompre le cou, une grappe de cerises ; puiser dans la poitrine ratatinée d'un tamarinier séculaire le miel que gardaient les abeilles rousses, d'autant plus méchantes que le soleil chauffait dru. Revenir à midi, l'estomac plein du suc de tous les fruits comestibles de la brousse, compléter le repas à l'aide d'une bouillie de mil arrosée de lait caillé, acide et sucré !<sup>282</sup>

Par contre pour les écrivains de la Migritude, l'Afrique de leurs enfances souffre de tous les maux : misère, corruption, clientélisme et les personnages émigrants vers l'Europe se retrouvent dans la même situation qu'en Afrique comme affirme Saïda :

Quitter couscous et me retrouver clocharde en France ? Je n'étais pas là pour retrouver Couscous version parisienne, à crier hurra aux capsules de bières, à avaler du vin au goulot, à coucher sur des tas de saletés, à avoir à longueur de temps le crâne brûlé par le soleil ou les cheveux emmêlés par le vent, grelottante dans des manteaux déchirés. J'avais recherché la liberté mais pas sous cette forme.<sup>283</sup>

Ces derniers temps, l'émigration vers l'Europe est une fuite pour la jeunesse africaine qui, ne voyant pas d'autres issues pour fuir la misère aspire à l'exil comme la seule voie possible pour trouver un ailleurs où la vie serait meilleure. Les migrants n'imaginent pas les difficultés qu'ils peuvent rencontrer à l'étranger. Certains personnages veulent trouver une vie agréable conforme à leurs rêves mais au bout du fil, ils ne trouvent qu'une succession d'événements malencontreux: dans *Bleu Blanc Rouge*, par

---

<sup>282</sup> Ousmane Soce, *Mirage de Paris*, op.cit., p.14

<sup>283</sup> CalixtheBeyala, *Les Honneurs perdus*, op.cit., p.196.

exemple le héros narrateur, se voit vivre dans une situation délicate puisqu'il est emprisonné et sur le point d'être expulsé par charter dans son pays d'origine. Situation qui est elle-même non conforme à celle que son ami Charles Moki lui avait tant racontée sur sa réussite en France. Dans *le ventre de l'Atlantique* de F. Diome, Moussa vit également dans une succession de mésaventures. Venu en France pour jouer dans un club de foot, il se voit exploité par ses sponsors qui finalement le réduisent à une situation misérable où il est amené à vivre dans la clandestinité avant de se faire expulser de la France pour raison de sans papier.

Les auteurs décrivent l'exil géographique effectué par leurs personnages comme étant négatif dans la mesure où ces derniers vivent mal dans leur exil. Ce qui est donc naturellement évident puisque l'exil est en soi douloureux et les écrivains de la Migritude mettent l'accent sur cet aspect de l'exil douloureux même si certains n'ont rien en commun avec les mésaventures vécues par leurs personnages car ils ont réussi en France et ont la nationalité française, et mènent une vie confortable. Pourtant des personnages comme Salie dans *Le Ventre de l'Atlantique* et la narratrice non anonyme du recueil de Nouvelles, *La Préférence Nationale*, s'identifient à l'auteure et ont ainsi une dimension autobiographique.

Alors, en parlant des illusions et des difficultés que leurs personnages rencontrent, « les enfants de la post-colonie » ont pour objectif de dissuader la jeunesse africaine aspirant à l'exil. Ainsi chez ces écrivains, dits négropolitains,<sup>284</sup> qui placent parfois leurs immigrés fictifs dans la banlieue parisienne, leurs personnages vivent dans la précarité, l'indigence, la misère et la faim de telle sorte qu'ils sont

marqués socialement [puisqu' ils vivent dans des espaces]  
réservés à des populations marginalisées : foyers pour

---

<sup>284</sup> Selon Désiré K. Wa Kabwe-Segatti dans son article intitulé *Du Bambara au Négropolitain, Les créations transculturelles dans les littératures postcoloniales* écrit « le qualificatif « négropolitain » désigne l'ensemble des œuvres fictionnelles des écrivains issus d'aires culturelles et linguistiques différentes mais qui choisissent de s'exprimer dans la langue de l'ex-colonisateur (que ce soit l'anglais ou le français) et qui évoluent dans le même territoire d'exil, d'installation et/ ou d'élection professionnelle qu'est l'Occident ». (Désiré K. Wa Kabwe-Segatti et Pierre Halen, *Du nègre Bambara au Négropolitain, Les littératures africaines en contexte transculturel*, Université Paul Verlaine- Metz Centre de recherches « Ecritures », collection littérature des mondes contemporains, Série « Afrique », 4, p.5.)

immigrés, squats, chambres partagées à plusieurs, bidonvilles et lorsque ceux-ci sont supprimés, appartements sociaux, souvent trop petits, cités situées à la périphérie des grandes villes et, d'une manière générale, leurs logements sont insalubres et souvent délabrés.<sup>285</sup>

Ces écrivains fustigent la vie des immigrés en Europe pour la dénoncer comme une volonté de détourner la jeunesse de leurs projets de candidat à l'émigration vers l'Occident puisque l'émigration est en soi tragique du fait qu'elle revêt des dangers qui mettent en péril la vie du migrant puisque ces derniers sont « prêts à risquer leurs vies dans des embarcations de fortunes »<sup>286</sup> sans imaginer les risques qu'ils courent. C'est pour dissuader les jeunes des aventures périlleuses et l'émigration clandestine qu'Omar Ba, un jeune Sénégalais, qui a lui-même fait l'expérience de l'émigration clandestine, a témoigné dans son ouvrage intitulé *Je suis venu, j'ai vu, je n'y crois plus*, de son passage clandestin en France via l'Espagne en empruntant la mer à bord d'une embarcation de fortune, comme font actuellement bon nombre de jeunes Sénégalais tentés par l'émigration vers l'Europe.

De même les deux jeunes Guinéens qui ont pris l'avion de la Sabena en 2009 en se cachant dans le train d'atterrissage n'imaginaient pas le danger qu'ils couraient. Ils sont aux yeux des politologues, les précurseurs de l'émigration clandestine justifiée et politisée dans la mesure où la lettre qui a été trouvée sur eux fait état de la relation entre l'Afrique et l'Occident(cf. annexes)

---

<sup>285</sup> Christiane Albert, *L'immigration dans le roman francophone, op. cit.*, p. 139.

<sup>286</sup> Omar Ba, *je suis venu, j'ai vu, je n'y crois plus*, Paris, Max Milo Editions, 2009, p.35.

## b. Aux antipodes du rêve

Avec les épigones, la mise en scène de l'étudiant frappé par la dure réalité de la vie en Europe montrait déjà que celle-ci n'était pas ce qu'on imaginait, c'est un monde où, seule, règne la loi de l'argent comme l'affirme Fatoman :

Qui n'a connu la misère dans Paris ne peut soupçonner le désarroi, la détresse, le déséquilibre, dans lesquels l'impuissance engendrée par le défaut d'argent plonge les âmes, même les plus aguerries.<sup>287</sup>

En effet, pour les étudiants, les difficultés commencent lorsque les bourses qui leur permettaient de vivre en France sont coupées comme c'est le cas de Fatoman qui se voit couper la bourse que les autorités coloniales lui avaient octroyée pour poursuivre ses études à Argenteuil.

L'Europe n'est pas le paradis que l'on imaginait, c'est un monde où l'émigré est voué à vivre au jour le jour ou même à survivre avec des petits boulots. Certains émigrés sont déjà conscients de la situation et notamment les intellectuels qui prennent la voie de l'exil comme l'atteste le narrateur de *L'exil et l'interdit*<sup>288</sup>, qui après avoir été en conflit avec son oncle, apparatchik du régime, est contraint de prendre l'exil. Mais la plupart des personnages candidats sont des personnages issus des couches sociales modestes et souvent peu éduqués pour imaginer la réalité qui les attend.

Cette réalité où l'émigré se voit vivre dans la souffrance et le sacrifice pour survivre est mise en scène dans *Le Docker noir* où est décrite la vie des travailleurs africains immigrés en France des années cinquante et qui

---

<sup>287</sup> Camara Laye, *Dramouss*, op. cit., p.71.

<sup>288</sup> Jean-Michel MabekoTali, *L'exil et l'interdit*, Paris, L'Harmattan, 2001.

marque la fin de l'image édénique de la France à travers les conditions sociales où sont réduits les travailleurs :

A cette heure de l'après-midi la rue était une marée humaine d'où émergeait la masse dense des têtes, coiffées de bérêts, des burnous ou simplement nues [...]. Les murs étaient lézardés, lépreux, délabrés à certains endroits, à chaque fenêtre du linge. L'humidité était partout. Quelque part, sous terre des tuyaux devaient être crevés, et l'écoulement de l'eau entre les pavés entraînait aux bouches des égouts des tas d'immondices d'où s'élevait une odeur infecte, où baignaient de cadavres de chats en putréfaction. Des enfants en guenilles jouaient dans des flaques d'eau.<sup>289</sup>

Cette description de la rue de Chapelier par sa vétusté et son insalubrité montre la réclusion sociale à laquelle sont réduits les immigrés. Cette réalité est effectivement aux antipodes de ce que peuvent imaginer les rêveurs d'Europe voulant fuir la misère pour une meilleure condition de vie. Le témoignage d'Omar Ba sonne le glas d'une Europe édénique. Omar Ba concevait que l'Europe était le seul endroit où ses rêves de réussite pouvaient se réaliser comme il l'affirme dans ces quelques lignes :

J'étais tenu de réussir, de forcer le destin. Et réussir c'était partir loin, sous d'autres cieux, du côté des nantis. J'avais, souvent des échos de la ruée vers cette partie de monde, considérée par tout le monde comme un Eldorado, l'Europe.<sup>290</sup>

Mais la désillusion s'en suit après avoir été sur le sol européen. Il découvre la réalité

Compte tenu de mes désillusions et d'un rêve superbement déçu, je suis à même de dire que la vie en Europe n'a rien d'un rêve et qu'elle tient plutôt, pour les immigrés (ainsi que pour bon nombre d'autochtones) du cauchemar. Elle est loin des

---

<sup>289</sup> Ousmane Sembene, *Le Docker noir*, Paris, Debresse, 1956, p.28.

<sup>290</sup> Omar Ba, *Je suis venu, j'ai vu, je n'y crois plus*, op. cit., p.16.

images d'Epinal des séries télévisées que je savourais au pays. J'ai découvert que des souffrances aiguës rythment l'existence de nombreux Européens. Que dire des exilés de ma trempe, sans aucune assise ?<sup>291</sup>

En effet cette désillusion de la vie en Europe, c'est également celle de la narratrice de *Les Honneurs perdus* qui découvre en France plutôt un cauchemar qu'un rêve. Arrivée en France, elle se retrouve dans un monde marqué par l'exclusion sociale. Elle vivait à Couscous, son village natal, et prit ensuite le chemin de l'exil en quête d'une vie meilleure, mais elle finit son parcours dans le Paris des parias avec ses clochards, ses mendiants, et ses sans logis. Après avoir été renvoyée par sa compatriote Aziza sur qui elle comptait pour lui offrir l'hospitalité, elle découvre que l'hospitalité à l'africaine n'existait plus chez les immigrés en Europe puisqu'elle se voit mise à la porte par sa cousine Aziza qui ne veut plus l'avoir sous son toit. C'est alors que commence pour elle la découverte d'un monde aux antipodes de son rêve. Elle apprend et côtoie tout un monde frappé par la marginalité.

Si on échappe au chômage, il n'en demeure pas moins que la précarité est le lot de l'immigration, puisque généralement les immigrés sont condamnés à survivre avec de petits boulots qui ne leur rapportent pas grand-chose. Fara, malgré ses efforts pour trouver du travail, ne peut en avoir et se résout finalement à survivre grâce au travail de vendeur ambulant avec d'autres gens plus ou moins dans la même situation que lui : « Ils vendaient chaussettes, cravates, ceintures, noix de kola, fétiches et objets d'art nègre. »<sup>292</sup> Les immigrés mènent une vie loin de ce dont ils rêvaient ; Fatou Diome, pour survivre en France est obligée de donner des cours à domicile chez des particuliers français comme elle l'affirme dans ces lignes :

L'étrangère, ex-épouse d'un Français devient juste un ex-objet exotique. Et comme tout objet, elle n'a aucun droit, même pas celui de gagner correctement sa vie. Alors, seule, elle essaie de survivre.<sup>293</sup>

---

<sup>291</sup> *Ibid.*, p.24

<sup>292</sup> Ousmane Socé, *Mirages de Paris*, op. cit., p.127.

<sup>293</sup> Fatou Diome, *La Préférence Nationale*, op. cit., p.83.

En effet, si le départ pour l'Europe était pour le sujet africain un gage de réussite, il ne trouve au bout du tunnel que de souffrance et fatigue. Omar Ba rapporte la vie misérable que mène son oncle immigré en France en ces termes :

J'ai un temps vécu chez un oncle qui a été de dix ans sans papiers. Il est régularisé depuis moins de cinq ans. Mais, il lui est impossible de rentrer au pays, ne serait-ce que pour quelques jours de vacances. Il ne cesse de courir de chantier en chantier pour boucler ses fins de mois. Pour satisfaire les envies de la famille en Afrique, il emprunte souvent de l'argent à sa banque. Il lui faudra toute sa vie professionnelle pour rembourser ses dettes. Son salaire mensuel ne lui suffit plus, même pour payer les courses. Dès le 10 du mois, son compte est au rouge. Il a bientôt la cinquantaine, sa force physique diminue, mais ses charges augmentent. Il est le père de deux enfants, issus d'un mariage avec une Sénégalaise qu'il a fait venir en France en 2002. Celle-ci, analphabète, est femme au foyer. Tout repose sur les épaules de mon oncle qui a sacrifié toute sa vie pour sa famille. Quand il me conte ses déboires, il a les larmes aux yeux. Personne ne semble comprendre qu'il vit un drame personnel.<sup>294</sup>

Ainsi la vie en Europe ne correspond pas au bonheur et au bien être escompté. L'Europe n'est plus le paradis rêvé, elle est au contraire un lieu où l'immigré connaît « la précarité, l'indigence voire la misère et la faim » selon Christiane Albert.

---

<sup>294</sup> Omar Ba, *Je suis venu, j'ai vu, je n'y crois plus*, op. cit. p.25-26.

## 2. Un récit amer

Le récit des émigrés faisant part de leur expérience de vie en Europe et du sentiment de leur propre existence est d'autant plus amer que tout a l'air d'une descente aux enfers. Puisque l'émigré nous fait part de ses souffrances et ses douleurs.

### a. Une descente aux enfers

Dans *Lettres de France*, la même perspective de l'immigration en France est lisible. Nafi, héroïne de la nouvelle, se voit dans le piège de l'émigration. Puisqu'elle ne trouve pas en France ce dont elle avait rêvé, elle se transforme, et finit par s'éteindre, elle qui était radieuse. La France devient pour elle un lieu aux antipodes de son rêve puisque chaque jour qui passe est pour elle une lente descente aux enfers. Les épigones de la Négritude ont ainsi mis en scène un personnage qui n'arrive pas à s'adapter à un nouvel espace étranger qui exerce sur lui à la fois une attraction et un rejet. Voilà qui est conforme au portrait du colonisé et du rapport entre le colonisé et du colon comme l'atteste P.Ngandu Nkashama :

Devenu « objet » de son maître, le colonisé n'existe plus qu'en fonction des besoins du colonisateur. C'est pourquoi l'enfant colonisé sera le plus traumatisé de tous. Le roman africain relevant cette thématique va être marqué plus particulièrement par la révolte des adolescents.<sup>295</sup>

De ce fait, les personnages ne peuvent que confirmer la situation tragique de leur existence dans la mesure où ils sont victimes de la colonisation qui a développé en eux une perte de sens qui les conduit à un conflit tragique dont l'aboutissement est la mort. C'est pourquoi dans les récits

---

<sup>295</sup> P.Ngandu Nkashama, *Comprendre la littérature africaine écrite en langue française*, Paris, Editions Saint-Paul, 1979, p. 64.

de voyage vers l'Europe, chez les épigones de la Négritude, la quête du retour est impossible. L'issue est la mort du héros après une longue souffrance. La mort est ainsi la seule réponse possible à l'angoisse, la preuve du découragement de l'Africain face à son espoir en une vie meilleure.

Les conditions de vie des immigrés sont également décrites négativement par les auteurs de la Migritude pour faire valoir leur point de vue sur l'émigration en Europe. Ils mettent en exergue en multipliant des anecdotes, à la fois d'une émigration et une immigration douloureuses. Fatou Diome, dans *Le Ventre de l'Atlantique*, relate la descente aux enfers de Moussa puisqu'après avoir émigré en France, le jeune homme sombre dans la galère : sa vie en France, dans le milieu de club de football, a été une exploitation, une sorte d'esclavage de l'homme par l'homme. Mais après sa cavale pour échapper à ses négriers, il finit par être expulsé en Afrique, et se retrouve dans son village à la merci de la moquerie des siens qui le rejettent puisqu'il n'a pas réussi. Rejeté et incompris par les siens, il est étranger dans son propre village, et finit par se suicider pour échapper à l'humiliation. Pour l'homme de Barbès, sa vie en France a été un enfer mais il ne le laisse pas voir. Les biens matériels qu'il fait prévaloir cachent les souffrances qu'il a endurées durant sa vie en France. La faim, l'insécurité, la misère l'humiliation sont les souffrances de l'homme de Barbès.

Dans l'émigration clandestine le voyage est déjà une lente descente aux enfers. Les personnages, Yaguine et Fodé, ont enduré l'enfer dans le train d'atterrissage avant de mourir :

Fodé.

Le feu. Le feu. On hurlait, amis personne ne nous entendait. Nous avons gigoté, tenté d'échapper aux brûlures. Les roues. Le train d'atterrissage. Nos vêtements. Nous avons les mains, le dos et le ventre brûlés, à force d'essayer de nous accrocher à quelque chose. Il fallait essayer de rester debout. En Equilibre, sur la pointe des pieds. Ne pas rien toucher, si l'on voulait éviter de rôtir. Et le bruit du moteur du moteur par-

dessus tout. Assourdissant. Il fallait hurler pour se faire entendre. Soudain, il a fait moins chaud.

La Femme(se réveille en hurlant)

Le froid ! Fodé. Le froid.

Fodé (même jeu).

Pardon, je n'entends rein.

La Femme.

Le désert s'éloigne. Nous montons.

Fodé.

Tu peux parler plus fort ?

La femme.

Plus nous allons monter, plus il va faire froid. Les roues, Fodé. Approchons-nous des roues ! Elles sont encore chaudes. (Elle tente de relever, mais s'écroule soudainement). Mes jambes. Je ne sens plus mes jambes.<sup>296</sup>

Dans *Trans'ahéliennes*, Coolio et Boutros ont fait le choix du grand voyage vers l'Europe. Mais leur rêve a rapidement tourné au cauchemar et Coolio est mort en Europe. Sept ans plus tard, Boutros revient dans son village du Sahel porteur de la triste nouvelle. Il va devoir raconter au cercle de la famille et des amis la mort mystérieuse de son compagnon.

Coolio a enduré l'enfer avant de mourir. En passant de la désillusion au désespoir, il s'est rendu compte que sa vie en Europe n'est que souffrance continue comme le rapporte Boutros :

Le corps ne suivait plus l'esprit « l'Europe, quelle hideur tu es ! » disait Coolio. On n'avait pas fait quatre saisons mais seulement deux, et Coolio disait déjà cela. Il comptait les saisons<sup>297</sup>

Sa vie en Europe est une errance douloureuse qui le conduit à un écartèlement du corps et de l'esprit. Ne pouvant plus supporter son existence, il cède au désespoir et se suicide plutôt que de se faire arrêter par la police

---

<sup>296</sup> Kangni Alem, *Atterrissage*, op.cit., p.45-46.

<sup>297</sup> Norman Rodrigue, *Trans'ahéliennes*, Paris, Lansman, 2004, p 10.

qui le poursuit. Sa mort est douloureuse. Il s'ouvre « les veines » puis se jette dans le vide du haut d'un immeuble comme l'affirme Boutros :

Ses avant-bras pissaient du sang avant qu'il ne se jette dans le vide. Il avait d'abord rêvé d'une mort discrète. Mais ouvrir les veines n'a pas suffi. La mort ne venait pas et il paniquait. Il est alors monté au troisième étage répandant le sang sur toutes les marches.<sup>298</sup>

Le choix du suicide n'est pas seulement lié à une négation au retour au pays mais surtout au désespoir de Coolio qui n'a pas trouvé en Europe la vie dont il avait rêvé. Donc pour lui, il vaut plutôt mourir que de survivre indignement :

Quand Coolio s'est jeté dans le vide, il n'a pas eu ce qu'il voulait. C'est vrai qu'il n'était plus qu'un amas de sang qui gisait à même le sol, à nos pieds. Mais il s'est retourné, flanc contre le sol, il a marmonné qu'il voulait payer sa dette avant de s'en aller.<sup>299</sup>

Endetté et souffrant physiquement et moralement, il accueille la mort comme une délivrance. Son compagnon Boutros qui a eu la chance d'être accepté, lui, achève la vie pour le délivrer de la souffrance. Donc la clandestinité est une errance dont l'aboutissement est la mort. Pour cette raison les écrivains se sont efforcés de déconseiller à la jeunesse l'émigration et surtout l'émigration clandestine.

---

<sup>298</sup> *Ibid.*, p.39.

<sup>299</sup> *Ibid.*, p.41.

## b. Un réquisitoire contre l'émigration

Pour les auteurs de la première génération, l'exil en Europe était temporaire et ne se terminait qu'une fois les études achevées. Le départ n'était donc nullement une fuite mais une quête pour découvrir la Métropole considérée aux yeux du jeune Africain comme source de progrès et de bien-être. Dans *L'Enfant noir*, *Kocoumbo*, *L'étudiant noir*, *Mirages de Paris* ou encore le *Chemin d'Europe*, les personnages sont des étudiants qui ont après des études primaires ou secondaire chez eux, pris le chemin de l'exil volontaire en France pour ensuite revenir chez eux. Mais si le séjour en Europe apparaît pour eux le passage obligé pour une réussite sociale, il ne demeure pas moins que des difficultés relatives aux conditions d'exilé en terre étrangère sont les aspects négatifs sur lesquels les auteurs de la première génération insistent pour dénoncer les illusions. Ils ont, de ce fait, fustigé à travers la mise en scène de leurs personnages, une émigration fondée sur des idées préconçues du mythe de l'Europe. Fara se laisse berner par le mythe de l'Europe jusqu'au jour où il découvre ses illusions puisque sa présence à Paris est un échec. Dans *Mirages de Paris*, se pose la question de la présence des immigrés africains en France. Sidia et Fara s'interrogent sur cette présence puisque nombreux sont les Africains qui vivent en France sans but précis, ce qui est contraire à l'idéologie de Négritude qui prônait une émigration dont la finalité est le retour à la terre natale pour aider les siens et participer au progrès social comme on peut le lire dans ces lignes :

– Je viens d'avoir une longue conversation avec des chômeurs, j'ai essayé de leur montrer que s'ils étaient dans cet état, c'était, en partie, de leur faute.

– Oui, je sais, répondit Fara, ils devraient retourner en Afrique, pour un travail sérieux plutôt que de vivre en parias ici à la poursuite d'illusions, mais sin ces illusions contenaient leur bonheur ? S'ils sont heureux de vivre difficilement dans l'incertitude matérielle mais en compensation de vivre à Paris

en hommes libres qui bénéficient des égards et des libertés auxquels ont droit tous les membres d'un peuple ? <sup>300</sup>

C'est dans cette même situation que se retrouve Fara qui, quant à lui, prend conscience de l'inutilité de sa présence en Europe : « il ne s'obstinerait plus à demeurer sur cette terre d'Europe où il ne serait qu'un étranger, » même si durant sa présence en France, il obtient de ses fiançailles avec Jacqueline une enfant dont la grand-mère est volontaire pour l'adopter après la mort de Jacqueline. C'est donc pour Fara, l'occasion d'envisager un retour en Afrique pour ne pas connaître

« La dure vie des Noirs qu'il avait connus. » En retournant en Afrique, « il pourrait recommencer à espérer, travailler pour ses semblables, utiliser toute sa force de sacrifice vers un idéal viril, aider à faire une Afrique meilleure !... <sup>301</sup>

Dans *Mirages de Paris*, est donc décrite une immigration non fructueuse, qui ne serait pas conforme à l'idéal prôné par les épigones puisque l'étudiant noir durant sa présence en Europe doit se référer à la négritude dont la finalité consiste à faire valoir les valeurs de la Nègre pour ne pas donner une justification à l'idéologie raciste du colonisateur<sup>302</sup> comme certains étudiants africains qui s'adonnent en France à la débauche et dont la présence en Europe est ainsi un échec puisqu'ils n'ont aucun objectif précis. C'est l'occasion pour Fara dont l'exil est semblable à celui de ses congénères de méditer sur leurs attitudes et l'utilité de leur présence en France :

Comment expliquer que des jeunes gens qui, en Afrique, n'auraient osé s'avilir, en fussent arrivés là ? Il est vrai que, là-bas, on les prenait au sérieux. L'Europe n'avait pas voulu les

---

<sup>300</sup> Ousmane Soce, *Mirages de Paris*, op. cit., p.178.

<sup>301</sup> *Ibid*, p.176.

<sup>302</sup> « Les Colonisateurs légitimaient notre dépendance politique et économique par la théorie de la table rase. Nous n'avions, estimaient-ils, rien inventé, rien créé, rien écrit, ni sculpture, ni peint, ni chanté. Des danseurs ! et encore ...Pour asseoir une révolution efficace, notre révolution, il fallait d'abord nous débarrasser de no vêtement d'emprunt- ceux de l'assimilation et affirmer notre être, c'est-à-dire notre négritude. » Léopold Sédar Senghor, *Rapport sur la doctrine et la propagande du parti*, Congrès constitutif du Parti du Rassemblement Africain(PRA), fascicule ronéotypé, 1959.

prendre au sérieux ; eux aussi ne la prenaient pas au sérieux. Ils s'adaptèrent à leur nouvelle condition comme les animaux et les végétaux s'adaptent au climat où ils sont transplantés en modifiant, ceux-ci, la structure de leurs feuilles et de leurs fruits, ceux-là, leur pelage et leur caractère. L'essentiel était de vivre, de se conserver...<sup>303</sup>

Les étudiants sont ainsi tombés dans les pièges de l'Europe et n'ont pu conserver leurs valeurs alors que « d'autres Noirs avaient pu maintenir leur équilibre comme « Ambrousse » qu'aucun déboire européen ne pouvait abattre. »<sup>304</sup> Ils ont de ce fait perdu tout espoir de réussite sociale puisqu'ils n'ont su préserver leur intégrité morale de telle sorte qu'ils recherchent la sérénité dans la danse et la musique, la seule chose qu'ils sont capables de faire après avoir perdu leur rêve de l'Europe :

Seulement ils ne s'occupaient pas de mettre une règle dans leur conduite : vivre au jour le jour, sans savoir ce que l'on deviendrait demain, ni quand sonnerait l'heure de la vieillesse. Ils n'avaient nulles préoccupations sociale ou politique. Ils se savaient exclus de tout rôle sérieux. Ils ne l'acceptaient pas, mais l'oubliaient chaque soir, en dansant, dans un accord de rumba qui se balançait, persistant et houleux comme l'onde de la mer...<sup>305</sup>

C'est également pour l'auteur l'occasion d'exprimer à travers son héros sa vision de l'émigration en France. Pour qu'il y ait une émigration réussie, il faut une ferme volonté de la part de l'émigré qui doit rechercher le « bonheur » dans l'action puisque « le bonheur est dans la volonté, une ferme volonté de discipline appliquée à son cœur, à son corps, à son esprit. » et c'est ce qui d'ailleurs a manqué à Fara puisque

l'intelligence ne leur manqu[e] pas à lui et à ses frères. Beaucoup d'entre eux comprenn[ent] ce qu'ils [doivent] faire,

---

<sup>303</sup> *Ibid.*, p.182.

<sup>304</sup> *Ibid.*, p.184.

<sup>305</sup> *Ibid.*, p183.

mais ils ne sav[ent] pas le conduire jusqu'au bout. S'ils commenc[ent] une action, il [faut] que leur premier effort fût couronné de succès pour qu'ils persévérassent : ils [sont] velléitaires et non pas hommes d'action, volontaires et persévérants.<sup>306</sup>

Ainsi, dans *Mirages de Paris*, l'exilé n'a pas su préserver ses valeurs et son intégrité morale sans toutefois manifester un certain pragmatisme. Chez les auteurs de la nouvelle génération, une même dénonciation de l'exil est lisible puisqu'en « mettant l'accent sur les désillusions et les difficultés que rencontrent les immigrés, ils peuvent d'une certaine façon dissuader ou tenter de les faire dissuader de leur aspiration à l'exil. »<sup>307</sup>

C'est le cas de *Le Ventre de l'Atlantique*, de Fatou Diome qui ne ménage pas son énergie pour « Mettre en garde le lecteur contre les mirages de l'exil et les séductions factices et perverses de l'Occident »<sup>308</sup> Elle met en scène trois personnages distincts : son frère, Madické, aspirant à l'émigration et avec qui elle communique au téléphone depuis la France au Sénégal. Ce dernier ne cessant de lui faire part de son désir de venir en Europe pour pouvoir réaliser son rêve de réussite sans toutefois imaginer les risques et les dangers qu'il pourrait courir à l'étranger et loin des siens. Alors, Fatou Diome, dévoile aux éventuels candidats à l'émigration en Europe les désillusions et les difficultés liées à l'exil en faisant part de son expérience personnelle :

J'avais beau dire à Madické que, femme de ménage, subsistance dépendait du nombre de serpillières que j'usais, il s'obstinait à m'imaginer repue, prenant mes aises à la cours de Louis XIV, habitué à gérer les carences dans son pays sous-développé, il n'allait quand même pas plaindre une sœur installée dans l'une des plus grandes puissances mondiales !<sup>309</sup>

Salie s'efforce de faire comprendre à son frère enfermé dans sa logique, que la réalité en France n'est pas ce qu'on imagine. Voulant émigrer

---

<sup>306</sup> *Ibid.*, p.183.

<sup>307</sup> Christiane Albert, *op. cit.*, p. 102.

<sup>308</sup> *Ibid.*, p.35.

<sup>309</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, *op. cit.*, p.43-44.

en Europe pour jouer dans un club de football, il n'imagine pas le traitement raciste infligé aux Noirs: Son frère qui idolâtre l'équipe italienne « *la Squadra Azzurra* » et son joueur « Paolo Maldini » n'imagine pas non plus « à quel point certains dirigeants du football italien manquent d'élégance et piétinent l'esprit du sport.<sup>310</sup> »

Il est donc temps que les immigrés montrent la réalité de l'immigration, qu'ils soient footballeurs, travailleurs ou autres, qu'ils évoquent franchement la réalité de la vie d'immigré en Europe quand bien même ils « sont nimbés de l'aura de la réussite. » Toutefois, selon Fatou Diome, « il ne s'agit pas de dégoûter les nôtres de l'Occident, mais de leur révéler le dessous des cartes ». <sup>311</sup>

Par la même occasion, Alain Mabanckou affirme un point de vue parallèle sur ce mirage qui motive la jeunesse africaine et qui d'ailleurs peut paraître étrange pour un Européen :

Les Européens comprendront-ils un jour ce qui se passe dans la tête d'un gamin d'Afrique lorsqu'il imagine ce continent du Nord persuadé que c'est là-bas que son rêve deviendra réalité ? J'ai vécu, moi aussi, dans ce songe à la fois agréable et trompeur. <sup>312</sup>

Alain Mabanckou préoccupé de l'attitude hostile que peuvent avoir les Européens vis-à-vis des migrants africains vers l'Europe, s'évertue quant à lui à donner une justification à cette naïveté qui pousse les migrants à prendre le chemin de l'Europe :

Chaque enfant du continent noir dessine au fond de lui cette terre lointaine où tombe la neige. Une terre d'abondance et de bonheur. Et ce rêve est sans doute la source de la fascination aveugle qui pousse les migrants africains aux aventures les

---

<sup>310</sup> *Le Ventre de l'Atlantique*, op. cit., p.244.

<sup>311</sup> *Ibid.*, p.247.

<sup>312</sup> *Le Sanglot de L'Homme Noir*, p.80.

plus tragiques. Le chemin d'Europe devient alors un chemin de croix.<sup>313</sup>

Il dénonce ainsi l'attitude des « Parisiens » qui comme l'homme de Barbès, incitent la jeunesse africaine à émigrer vers l'Occident en tenant des discours mensongers sur la réalité de l'immigration en Europe :

Au Congo, cette culture de rêve est entretenue par ceux qui ont franchi le Rubicon. On les appelle les « Parisiens ». Aller en France, pour eux, équivaut à un pèlerinage à La Mecque. Les « Parisiens », préoccupés par l'habillement à travers leur mouvement de la SAPE, omettent sciemment de présenter à leurs jeunes compatriotes restés au pays l'autre face de l'Europe, avec ses chômeurs, ses SDF, sa situation économique très sensible et un courant de xénophobie véhiculé par certains partis politiques et qui se propage de plus en plus au point d'être banalisé.<sup>314</sup>

Les rêveurs d'Europe sont de ce fait bernés par les récits fabuleux de ceux qui ont fait le voyage, mais la réalité de l'immigration en France leur est inconnue. Les véritables responsables des illusions qui risquent de causer leur malheur sont ces hommes qui ne veulent pas montrer la réalité de la vie en Europe d'un émigré, même si aujourd'hui les écrivains de la seconde génération, ceux-là même qui ont fait l'expérience de l'immigration comme Fatou Diome, ou Alain Mabanckou, tentent par leurs oeuvres d'atteindre cette population et de la dissuader de l'exil malgré

Cette période qualifiée d'« afro-pessimisme » devant des nations aux prises avec les dictatures. Ces romans sont comme des sonnettes d'alarmes. Ils mettent en scène des marginaux pris dans l'engrenage de leurs illusions depuis le continent noir et qui finissent, pour la plupart, dans une « impasse ». Mais combien de jeunes, en Afrique, ne rangeraient pas ces livres

---

<sup>313</sup> *Ibid.*, p.80.

<sup>314</sup> *Ibid.*, p.81-82.

dans un coin, tout en laissant entendre que le chemin d'Europe a encore de beaux jours devant lui :

-Bof, ce ne sont que des romans ! La vraie vérité est celle qui sort de la bouche des « Parisiens » ! Je ne mourrai pas sans avoir mis les pieds en Europe ! <sup>315</sup>

Dans *Bleu blanc rouge*, l'auteur présente Massala-Massala qui, en quittant l'Afrique, pensait trouver un mieux-être en Occident mais qui se fait prendre par le piège de l'émigration. De même Calixthe Beyala dans *Les Honneurs perdus* met en scène Saida qui, décidée à tourner le dos aux dures réalités africaines, est prise au piège par les mirages de Paris. Ainsi ces auteurs, tout comme leurs prédécesseurs, décrivent le mythe du mirage dont sont victimes les candidats à l'exil, et montrent les conditions de vie misérables des exilés dans le pays d'accueil pour décourager les éventuels candidats à l'émigration en Europe.

---

<sup>315</sup> *Ibid.*, p. 82-83.

## **PARTIE II**

### **L'immigration**

Je ne suis pas venu en France pour faire le vagabond, ni le bandit, mais pour avoir du travail, gagner un peu d'argent et aussi, s'il plaît à Dieu apprendre un bon métier. A Dakar, il n'y a pas de travail.<sup>316</sup>

---

<sup>316</sup> Sembène Ousmane, *Le Mandat*, Paris, Présence africaine, 1965, p.126

# CHAPITRE I

## L'immigration clandestine

Le phénomène de l'immigration est lié au déplacement des populations. Puisque d'un pays à un autre les gens sont pour des raisons diverses amenés à migrer. Il s'agit bien d'un déplacement motivé par une nécessité. Pendant et à la veille de la colonisation, l'immigration était réglementée en France. La première migration, c'était celle des travailleurs, des étudiants, puis celle des réfugiés politiques. Ces formes de migrations nécessitaient généralement l'obtention d'un visa. Mais la forme d'immigration qui préoccupe les pays à l'heure actuelle est l'immigration clandestine.

L'Europe a, dans l'histoire, encouragé l'immigration des étrangers en Europe, pour répondre au besoin d'usines demandeuses de main-d'œuvre : En l'Allemagne, c'était le Gastarbeiter<sup>317</sup> ; en France, le besoin de main-d'œuvre étrangère se fait sentir après la Seconde Guerre mondiale. Mais avec le temps la politique de l'immigration de l'Europe a changé. Aujourd'hui, l'heure est à la hantise et à la xénophobie, avec une réglementation répressive contre l'immigration clandestine :

Face à la forte pression migratoire, les pays européens corsent et durcissent les mesures contre l'immigration clandestine des jeunes africains, chassés de leur pays par la misère, la pauvreté et l'absence de perspectives. En 2006, à la demande de l'Espagne, complètement débordée par l'arrivée massive d'immigrants illégaux, sur l'archipel espagnol des Canaries,

---

<sup>317</sup> Travailleur invité en allemand.

Front ex, créée en 2004 (une agence européenne pour la gestion de la coopération opérationnelle aux frontières extérieures des Etats membres de l'Union Européenne) met en place un dispositif de contrôle de l'immigration clandestine au large du Sénégal et de la Mauritanie.»<sup>318</sup>

Le phénomène devient ainsi une préoccupation majeure pour l'Europe et l'Afrique dans la mesure où la migration des personnes entre pays et continents ne cesse de croître de plus en plus avec tous les problèmes qu'elle peut engendrer aussi bien dans le pays d'origine que dans le pays d'accueil.

### **A. Une préoccupation majeure pour l'Afrique et pour L'Europe**

La question de l'immigration est au cœur des débats. Elle a suscité des polémiques qui sont parfois entretenues par la classe politique. Alain Mabanckou, très touché lui-même par les traitements à l'égard des immigrés clandestins affirme :

Les Européens comprendront-ils un jour ce qui se passe dans la tête d'un gamin d'Afrique lorsqu'il imagine ce continent du Nord, persuadé que c'est là que son rêve deviendra réalité ? J'ai vécu, moi aussi, dans le songe à la fois agréable et trompeur.<sup>319</sup>

Avec le durcissement de la politique de l'immigration en Europe est apparue une nouvelle figure d'immigré désigné par les termes de clandestins et « sans-papiers ».

---

<sup>318</sup> M:\Bureau\Nouakchotonline» A la recherche d'une vie meilleure L'immigration clandestine vue par nos cinéastes.htm, consulté le 20/ 10/ 2010.

<sup>319</sup> Alain Mabanckou, *Le Sanglot de l'Homme Noir*, op.cit., p.7.

## 1. Le clandestin et le sans-papiers<sup>320</sup>

Soit le personnage est entré clandestinement dans le territoire, soit après être entré légalement, et avoir séjourné sur le territoire avec un titre de séjour renouvelable à certaines conditions, ledit titre ne peut plus être accordé parce que la personne ne peut plus répondre aux conditions requises pour y avoir droit. Il résulte que dans les deux cas l'individu se retrouve en situation irrégulière. Ce qui alors complique son statut et l'accule à la clandestinité. Sa présence dans le pays d'accueil n'est donc plus désirée. Il doit faire face à la police et aux lois répressives contre l'immigration clandestine. Cependant, dans les romans de premiers auteurs, cette figure d'immigré clandestin n'existait pas comme l'affirme Alain Mabanckou :

A l'époque de la publication de *Mirages de Paris*, du Sénégalais Ousmane Socé Diop, quand, rappelons-le, la plupart des ressortissants des anciennes colonies étaient des citoyens français et pouvaient aisément se rendre en Métropole s'ils en avaient les moyens.<sup>321</sup>

Pour celui qui voulait retourner dans son pays, un ministère de rapatriement était mis en place, pour l'aider à rentrer au pays avec un soutien financier qui lui était octroyé. C'est pour cette raison que Fara voulant retourner en Afrique apprend de la bouche d'Ambo qu'il existe un ministère des colonies chargés des Africains désireux de se faire rapatrier :

-Dis- moi, reprit Fara, comment faut-il que je m'y prenne ?  
- Te faire rapatrier, va au ministère des Colonies  
-Crois-tu que l'on voudra m'accorder cette faveur ?  
-Bien sûr, on l'accorde à tous les Noirs résidant en France qui désirent rentrer chez eux.<sup>322</sup>

---

<sup>320</sup> Personne immigrée se trouvant en situation irrégulière du fait qu'elle ne possède pas de pièces d'identité reconnues par les autorités du pays où elle réside et ce, le plus souvent, malgré sa volonté de régularisation. (*Le nouveau Littré*, Paris, Editions Garnier, 2007, p.1688).

<sup>321</sup> Alain Mabanckou, *Le Sanglot de l'Homme Noir*, op. cit., p.15.

<sup>322</sup> Ousmane Socé Diop, *Mirages de Paris*, op. cit., p.174.

Ce personnage expatrié qui veut retourner à sa terre natale est différente des personnages des auteurs de la seconde génération puisque « les personnages des romans de ces dernières années sont des désespérés. Ils font face à des lois qui n'existaient pas en 1937 ». <sup>323</sup> Ils sont alors dans des situations délicates : ayant fui leur pays pour des raisons d'ordre économique, et étant à la recherche de meilleure condition de vie, ils se voient condamnés à vivre dans la clandestinité parce que la politique de l'immigration des pays européens et notamment celle de la France ne cesse de se durcir et de prendre des proportions alarmantes depuis des décennies au point de créer des tensions politiques et des provocations parfois xénophobes ou raciste comme le constate Alain Mabanckou :

L'immigré s'est retrouvé au cœur des débats les plus houleux de ce pays. Sous Vichy, il était le métèque. Mais, après la Seconde Guerre mondiale, la France a encouragé l'immigration et favorisé les regroupements familiaux. L'heure était à la relance économique. Par la suite, en particulier à partir des années soixante, les vagues législatives rendirent le statut de l'immigré difficile à cerner. On construisait des foyers Sonacotra pour "parquer" les hordes d'ouvriers venus d'ailleurs, mais dans le même temps on tâchait de contenir l'arrivée d'autres immigrants. Pendant la présidence de Valéry Giscard d'Estaing (1974-1981), on proposa même de l'argent à ceux qui étaient installés en France pour les pousser à rentrer chez eux. Les socialistes, arrivés au pouvoir en 1981, qualifieront ensuite l'immigration de "misère du monde", par la voix du premier ministre Michel Rocard, dans une formule restée dans les mémoires mais dont il faut sans doute citer l'intégralité, car elle a trop souvent été tronquée : "c'est pourquoi je pense que nous ne pouvons pas héberger toutes les misères du monde, que la France doit rester ce qu'elle est, une terre d'asile politique, nous sommes signataires de la convention de Genève qui prévoit de donner accueil à tous ceux dont les libertés d'expression ou dont les opinions sont réprimées sur place – mais plus" (Point de vue paru dans *Le Monde* du 24 août et cité par Alain Mabanckou). <sup>324</sup>

---

<sup>323</sup> Alain Mabanckou, *Le Sanglot de l'Homme Noir*, p.153.

<sup>324</sup> *Ibid.*, p. 86-87.

Ceci montre parfaitement la polémique qui s'est créée au cours de l'Histoire autour de la question de l'immigration en France au point que les décisions prises envers et contre l'immigré sont sujettes à créer l'amalgame en confondant les immigrés installés depuis de longues dates aux autres nouvellement arrivés ou parfois, les étrangers et les immigrés en bonne et due forme comme l'affirme A. Mabanckou :

Un tableau qui s'assombrit en décennie : politique d'immigration draconienne ici, reconduite à la frontière là, vieux soldats africains qui attendent toujours leur pension. Les pauvres vétérans n'ont pour consolation que le statut creux de tirailleurs sénégalais, d'anciens combattants et le port de médailles le dimanche dans les conseils de quartiers.<sup>325</sup>

Toute cette polémique montre également que l'immigration devient un fait de société que les politiques n'hésitent pas à récupérer à leur manière pour exacerber l'opinion générale : « l'immigration semble être tôt devenue un argument politique pour s'attirer les voix des électeurs en jouant sur la peur de l'étranger ». <sup>326</sup> C'est donc dans ce contexte, que s'est créé un personnage d'immigré clandestin dont le statut est parfaitement lisible dans les récits romanesques.

#### **a. Le clandestin, un personnage romanesque et théâtral**

Introduit en France par un entraîneur de foot qui lui a tout facilité pour qu'il joue dans un club de football, Moussa devient du jour au lendemain un clandestin alors qu'il avait eu un visa, octroyé par l'ambassade de France grâce à l'intervention de Jean-Charles Sauveur qui n'hésite pas par son attitude malhonnête à faire miroiter au jeune homme attiré par le mythe de l'eldorado, la garantie d'une meilleure condition de vie et d'un avenir prometteur :

---

<sup>325</sup> Alain Mabanckou, *L'Europe depuis l'Afrique*, p.28.

<sup>326</sup> Alain Mabanckou, *Le Sanglot de l'Homme Noir*, p.88.

Le recruteur n'eut aucune peine à convaincre le jeune poulain. Il lui avait suffi d'abattre ses cartes : un billet d'avion payé par le club, un logement garanti dans un centre de formation où on l'entraînerait avec les juniors, avant de le propulser vers la gloire au sein du grand club, et surtout, la promesse d'un salaire mirobolant.<sup>327</sup>

Outre cette fausse promesse, la narratrice met l'accent sur d'autres faits louches et malhonnêtes autour des conditions du départ du jeune homme pour la France : pourboire et pot-de-vin pour obtenir le visa ; fraude et mensonge sur sa date de naissance :

L'épine fut vite ôtée : ici, on peut s'octroyer une deuxième, voire une troisième naissance, il suffit de quelques billets dans le dos du chef de bureau ou en tête à tête avec lui. Et puis on ne refuse rien à quelqu'un qui va en France, c'est une future relation enviable. Jean –Charles Sauveur, en habitué, sortit des francs français au bon moment. Le visa ? Une formalité ! Dans les ambassades aussi, on sait boire son pot-de-vin en silence.<sup>328</sup>

Donc les conditions de son entrée sur le territoire sont déjà sujettes à l'incertitude et à l'inexactitude. Incertitude sur le devenir de footballeur qu'il ambitionne d'être mais également inexactitude sur le document de voyage dont il dispose. Sa date de naissance est falsifiée, et parfois c'est le document tout entier qui est fraudé comme dans le cas de Massala-Massala qui reçoit de son cousin Moki installé en France, un certificat d'hébergement avec une fausse identité qui lui a permis d'avoir le visa avec un faux nom.

Moi, Marcel Bonaventure, je dis et redis que jusqu'au jour où j'ai foulé la terre de France, ce lundi 15 octobre, à l'aube, mon nom était Massala-Massala. Le même nom répété deux fois.

---

<sup>327</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de L'Atlantique*, p. 96.

<sup>328</sup> *Ibid.*, p. 96.

Dans notre patois, cela veut dire : ce qui reste restera ce qui demeure demeurera <sup>329</sup>

Tout comme Moussa, Massala-Massala servira des intérêts louches d'immigrés clandestins dont fait partie Moki qui lui-même est un clandestin vivant en France. Donc à travers ce personnage, les auteurs de la Migrantude montrent une émigration vouée à l'échec et qui ne fait que servir les intérêts de quelques-uns qui incitent les jeunes à tenter une aventure qui les réduira à la situation de « perpétuel clandestin ». <sup>330</sup>

Sont dévoilées également les combines malhonnêtes de ceux qui exploitent les émigrés en vue de faire prévaloir seulement leurs intérêts personnels au mépris de toutes les lois et droits internationaux :

Le soir, au centre, en regardant la télé, Moussa s'indignait de ce marchandage de joueurs et finissait par délirer sur les prix faramineux des transferts : le Real Madrid a acheté ce gars à tant de millions de francs français ! La vache ! Combien cela peut-il bien représenter en francs CFA ? Au moins de quoi s'acheter cinq villas avec piscine sur la côte dakaroise ! Même s'il s'amusait à calculer en s'imaginant au cœur d'une telle transaction, ce procédé d'esclavagiste ne lui plaisait guère. <sup>331</sup>

Moussa donc se sent exploité dans le milieu du football puisque maintenant, il fait « partie du bétail sportif à évaluer ». <sup>332</sup> Réalité aux antipodes de son rêve et contre laquelle il ne peut rien faire parce qu'il « n'[a] pas le choix ». <sup>333</sup> La narratrice révèle au lecteur toutes les fourberies qui règnent dans les clubs de football : « marchandage », « transaction ». Du coup, Moussa est finalement réduit à la situation de clandestin à la suite des machinations frauduleuses de son entraîneur pour qui le jeune devient un esclave :

---

<sup>329</sup> Alain Mabanckou, *Bleu Blanc Rouge*, op.cit., p.127.

<sup>330</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., p. 89.

<sup>331</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>332</sup> *Ibid.*, p.97.

<sup>333</sup> *Ibid.*, p.97.

Ecoute, champion, lui dit-il, j'ai déjà assez dépensé comme ça, et tu ne progresses pas. On va arrêter les frais. Tu me dois cent mille balles. Il faudra que tu bosses pour ça. Comme tu le sais, ta carte de séjour est périmée. Si tu t'étais bien débrouillé, le club aurait tout réglé en vitesse : mon fric, tes papiers, tout, quoi. Mais là, tu n'as ni club ni autre salaire ; le renouvellement de la carte de séjour, faut même pas y songer. J'ai un pote qui a un bateau, on ira le voir, je te ferai engager là-bas. On ne lui demandera pas beaucoup, ça l'aidera à la fermer. Il me versera ton salaire, et quand tu auras fini de me rembourser, tu pourras économiser de quoi aller faire la bamboula au pays. Tu es un gars solide, tu vas assurer. Mais surtout, chuut ! N'oublie pas que tu n'as pas de papiers. Alors, au moindre mot, les bleus t'offriront des bracelets et tu n'auras plus qu'à jouer du jazz à l'ombre.<sup>334</sup>

Moussa voit son rêve tourner au cauchemar. Victime du chantage de son entraîneur, il se voit acculé à la condition d'immigré clandestin qui peut du jour au lendemain se faire expulser du territoire national. Il est donc en position de faiblesse face à ses bourreaux qui ne pensent qu'à exploiter sa condition de travailleur sans papier.

Un personnage en proie au désespoir apparaît très tôt dans cette littérature de genres variés de la seconde génération. Les romans mettent en scène des personnages masculins ou féminins souvent des jeunes garçons et des jeunes filles attirés par les mirages de l'Europe et qui deviennent par la suite des sans-papiers vivant dans la clandestinité. Le théâtre met également en scène l'immigré clandestin. En plus des thématiques habituellement communes pour le théâtre, Alain Ricard souligne que la thématique de l'exil s'est développée dans le théâtre africain francophone à côté des autres thèmes et selon lui le théâtre se repartit

En deux grandes catégories : la comédie de mœurs, située dans un village ou une ville, et le drame historique .La réflexion

---

<sup>334</sup> *Ibid.*, p.102.

politique se réfugie dans les drames historiques nationaux, genre qui a particulièrement prospéré de 1960-1970, les thèmes de la mort, de l'exil et de la fin du monde dominant dans ces textes, beaucoup joués dans leurs pays respectifs et souvent représentés naguère dans des festivals étrangers.<sup>335</sup>

Thématique nouvelle dans la mesure où jusqu'à présent roman et nouvelle étaient consacrés à l'évocation de l'immigration ces dernières décennies avec le nombre croissant d'immigrés clandestins qui mettent en dangers leur vie et causent des drames dans leurs familles, le théâtre par ses spécificités sur les genres roman et nouvelle, les dramaturges se sont mobilisés pour sensibiliser et instruire par le théâtre avec la mise en scène d'immigrés clandestins. Dans *Trans'ahéliennes*<sup>336</sup>, Coolio et Boutros, les deux jeunes Sahéliens, prennent le chemin de l'exil volontaire pour fuir la guerre qui ravage leur pays deviennent des sans-papiers vivant dans la clandestinité. Le récit de leur périple qui les conduit de l'Afrique vers l'Occident est rapporté dans un long palabre où Boutros de retour au pays est invité à raconter à Sista, la mère de Coolio, à Franzy, le prétendant de la mère de Coolio et Ken, le frère de Coolio, à Boncana, la fiancée de Coolio, leur errance de Europe.

Il rappelle d'abord la cause de leur exil :

J'avais quinze ans et Coolio seize, on n'allait plus se quitter. C'était l'année où tout devenait dur par ici. Ça parlait de démocratie et ça tirait aussi. Plus d'horizon pour les jeunes. Les vieux, ils s'en foutaient. Ils disaient que l'avenir était derrière eux et que les jeunes devaient se battre.<sup>337</sup>

Puis le choix de leur fuite en Europe :

---

<sup>335</sup> Alain Ricard, *Littérature d'Afrique noire, des langues aux livres*, Paris, Cnrs éditions et Karthala, 1995, p.219.

<sup>336</sup> Rodrigue Norman, *Trans'ahéliennes*, Paris, Lansman, 2004.

<sup>337</sup> *Ibid.*, p. 7.

Un jour, je lui ai dit : il faut qu'on parte d'ici. Ses yeux se sont illuminés et il m'a parlé de ses rêves. Il parlait de l'Europe. De l'Amérique. Il disait qu'il attendait l'argent de sa mère...<sup>338</sup>

Ensuite leur errance en Europe avec des Roumains :

On a d'abord débarqué en Allemagne parce qu'il y avait le Deutsch Mark. Mais on l'a quitté deux mois plus tard à cause de la langue. On a filé en Belgique, petit pays tranquille avec pas mal de contradictions déjà. Nous, les arrivants, nous en étions une nouvelle. On dormait la nuit dans les petites gares à ciel ouvert car personne ne voulait nous héberger. Le jour, on suivait à pied la horde des clandestins roumains : nos montreurs de route. On se jetait dans les tunnels sans savoir si le train allait passer dans la seconde. D'autres fois, c'est dans des maisons hantées qu'on se réfugiait. Mais jamais on n'y restait très longtemps, la police nous repérait assez vite et on courait encore et encore. Lorsque nous sommes arrivés à Bruxelles, nous n'y croyions plus : nous avons tout de suite compris que cette ville n'était pas plus hospitalière.<sup>339</sup>

Parce que leur situation est irrégulière, Boutros et Coolio sont amenés à fuir pour se réfugier dans la clandestinité. Mais celle-ci les oblige à errer à l'intérieur de l'Europe au péril de leur vie.

---

<sup>338</sup> *Ibid.* p.7.  
<sup>339</sup> *Ibid.*, p.9.

### A.1.b. « Dans la peau de sans-papiers »

Personnage vulnérable par sa situation, le clandestin est en proie au pessimisme à cause de sa marginalité qui le réduit à une situation inconfortable. C'est pour cette raison que Moussa prend conscience de son infortune à la suite de son nouveau statut d'immigré sans papier. Voyant « le glas de son rêve » de meilleure vie et de réussite, il se résigne à la dure réalité à laquelle il est confronté. : « Travailler, encore et encore, jusqu'à ce que la nostalgie lui suinte des pores. [...]Pourtant en homme stoïque, il s'en contentait en disant qu'après tout, ce n'était pas si mal d'être logé et nourri. »<sup>340</sup> Toute sa vie n'est qu'un calvaire terrible : maltraité et exploité par ses bourreaux qui lui ont tout confisqué pour le tenir à leur merci, il se voit vivre dans un état misérable :

Les seuls parfums qu'il sentait de ce pays, c'étaient le fraîcheur qu'exhalaient les fonds de cale et les odeurs lourdes qui émanaient des corps robustes de ses collègues, aussi mal rasés que lui. Pour Moussa, la finesse de la cuisine française ne voulait rien dire. Son estomac ne stockait que le repas, peu goûteux, servis par un cuisinier qui se mouchait les doigts en épluchant ses pommes de terre, un matelot qui n'hésitait pas à courir à la tinette entre le plat de résistance et le dessert.<sup>341</sup>

Traité comme un prisonnier, il se rend compte que sa vie même est en danger :

Ces gens-là vont me tuer à la tâche et ne me donneront jamais un centime, j'en suis certain. Je ne sais où je vais aller, mais je vais foutre le camp d'ici avant qu'ils ne viennent me chercher.<sup>342</sup>

---

<sup>340</sup> *Ibid.*, p.105.

<sup>341</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*, p. 105.

<sup>342</sup> *Ibid.*, p.103.

Par cette prise de conscience de sa situation, Moussa manifeste déjà son destin dramatique voire tragique d'immigré clandestin. Celui de se faire arrêter par la police et d'être expulsé par charter. Événement qui pourrait être un soulagement pour Moussa dont la vie n'a fait que périlcliter depuis sa venue en France tout comme ses espérances et « ses projets [sont] avortés ». Son expulsion de France à la suite d'une arrestation, d'un contrôle de police bien qu'elle sonne le glas de son rêve, est un salut vu le calvaire qu'il endure.

La narratrice de *Les Honneurs perdus* fait de son côté une observation remarquable de la situation d'immigré sans papier en France en ces termes : « je me sentis mal car je compris que vivre sans papiers, sans véritable domicile, sans mari, sans enfants équivalait à ne pas avoir d'existence. »<sup>343</sup> Ce constat est avant tout une prise de conscience de sa propre situation puisque depuis sa venue en France, elle se retrouve dans la banlieue parisienne où elle végète dans la marginalité sans pouvoir sortir de la condition d'immigrée clandestine à laquelle elle est réduite. La seule réalité à laquelle elle fait face, c'est celle de travailleuse immigrée exerçant des tâches ménagères parfois chez des immigrants comme elle.

L'œuvre intitulée *Dans la peau d'un sans-papier* de l'écrivain sénégalais Ababacar Diop, est un témoignage de l'auteur lui-même sur sa condition d'immigré clandestin en France. Venu en France en 1988 avec un visa de tourisme d'un mois, il témoigne des raisons qui l'ont poussé à venir en France et présente dès le début les objectifs de son livre :

Deux objectifs président à l'écriture de ce livre ;

D'une part, témoigner directement pour que l'expérience vécue dans le cadre de cette reste dans la mémoire collective qui traduit l'histoire d'une nation. Il m'est apparu que l'immigré, peu concerné par la vie quotidienne, doit laisser la place à un citoyen responsable, conquérant et surtout désireux de se faire entendre. Qu'un nombre d'association parlent de cette lutte exemplaire que nous menons depuis le 18 mars, c'est bien,

---

<sup>343</sup> *Ibid.*, p.83.

mais que l'immigré sans papiers en révèle la dimension intérieure, vécue comme une révolte face à des lois républicaines qui, insidieusement, lui dénie le droit d'exister, c'est encore mieux. Ne l'oublions jamais, nous sommes des citoyens de France, et surtout des citoyens du droit.

D'autre part, j'ai vécu, avant le début de cette lutte, la vie d'un sans-papiers de manière tragique. Mal dans la peau d'un sans-papiers, j'ai eu honte de mentir à mes employeurs, à mes collègues. Je pouvais me faire arrêter à tout moment ; que les autres viennent à l'apprendre était ce qui m'aurait le plus gêné. Vivre m'était difficile. Il fallait donc sortir du carcan, dont je suis très fier. [...] Ecrire ce livre participe au processus et peut-être arriverai-je enfin à me dépêtrer de cette peau de sans-papiers que j'ai été contraint d'habiter à cause des tracasseries administratives constantes que j'ai eu à subir, comme des milliers de sans-papiers en France. Mais je ne crois pas pouvoir y arriver : c'est le dilemme de ma vie de sans-papiers.<sup>344</sup>

Le premier objectif de son livre consiste à soigner l'image de l'immigré en s'opposant aux préjugés les considérant comme des sans-papiers vivant dans des situations précaires et de dénoncer les tracasseries administratives qui maintiennent l'immigré dans la clandestinité. La deuxième raison, c'est cette volonté de la part du sans-papiers de sortir de la clandestinité qui est en soi une honte. Le livre d'Ababacar Diop s'apparente à l'œuvre intitulée *Dans la peau d'un Noir*, écrit en 1962, par John Howard Griffin. Pour témoigner de la persécution dont sont victimes les Noirs dans les Etats-Unis ségrégationnistes, le héros s'est transformé en Noir avec l'aide d'un médecin pour mener pendant six semaines la vie authentique des hommes de couleur. Ainsi, il a pu faire ressentir aux lecteurs américains le quotidien des Noirs aux Etats-Unis et dénoncer l'absurdité que représente la ségrégation basée sur l'épiderme. Un peu comme John Howard Griffin, Ababacar s'adresse également au public européen et notamment aux Français pour qu'ils comprennent ce qu'est réellement la vie d'un sans-papiers. Ainsi, l'auteur livre au lecteur dès le début son enfance et les

---

<sup>344</sup> Ababacar Diop, *Dans la peau d'un sans-papiers*, op. cit., p.11.

contraintes qui l'ont obligé à prendre le chemin de l'exil. Ababacar se présente comme membre de coordination du mouvement de la grève estudiantine de 1988 appelé « mouvement étudiant de 88 » au Sénégal. Il se déclare étudiant syndicaliste ayant pris part à ces événements alors qu'il était au lycée. Il fut obligé d'émigrer vers la France avec un visa de tourisme d'un mois pour accéder à l'Europe mais avec l'intention de s'installer définitivement en France. C'est donc là le problème majeur de la situation d'immigration qui enfreint les règles et lois. Ababacar, tout comme les autres jeunes tentés par l'émigration en Europe, ont tout fait pour arriver en Europe et se retrouvent ensuite en situation d'immigré clandestin après que le visa de tourisme a expiré. De nombreux personnages se retrouvent en situation irrégulière comme par exemples : Massala-Massala dans *Bleu Blanc Rouge*, Salif dans *Un amour sans-papier*. Mais à la différence de ces derniers, Ababacar est un sans-papier puisqu'il décide de sortir de la clandestinité par l'action collective et la revendication d'être régularisé en s'appuyant sur une cause collective reconnue.

Ababacar dont le visa d'un mois s'est achevé et qui ne dispose que d'une attestation qui n'est plus valable parce que sa demande d'asile politique est refusée faute de preuve, fait tout pour pouvoir disposer d'un titre de séjour afin de continuer à travailler :

J'avais le choix entre une « vraie-fausse » carte de séjour, émanant de policiers, qui m'aurait coûté entre 20000 et 25000 francs, et une « fausse-fausse » carte de séjour, qui n'aurait pu tromper un fonctionnaire de police lors d'un contrôle. C'est ce document que j'ai choisi. L'homme m'a écouté sans mot dire puis a mis fin à l'entretien : « Reviens dans trois jours et tu auras ton passe-murailles... » C'est avec la même indifférence qu'il a, trois jours plus tard, empoché l'enveloppe contenant mes 2500 francs.<sup>345</sup>

Comme les clandestins, la falsification des documents est très utilisée par les sans-papiers pour échapper et ruser avec la police parce qu'il

---

<sup>345</sup> Ababacar Diop, *Dans la peau d'un sans-papiers*, op. cit. p.58.

faut éviter de se faire arrêter sous peine d'être expulsé pour ne pas subir l'humiliation du retour au pays :

J'étais à la merci du moindre contrôle de police, de la plus petite infraction. La peur se rappelait à mon souvenir ; elle n'était plus la peur d'être cantonné aux frontières de mon pays, mais celle d'être parti en vain. La peur simple et sèche du contrôle, la peur de l'arrestation, la peur d'être « déferé »<sup>346</sup>

Ababacar justifie sa situation et son choix de ruser avec la police pour échapper à l'arrestation et l'expulsion :

J'ai utilisé le subterfuge du papier. Je faisais de bons programmes. Je ne trafiquais pas. J'avais seulement honte à l'égard de mes employeurs ; je refusais d'aller manger avec mes collègues de bureau, au café, de peur d'être contrôlé et arrêté sous leurs yeux. Je préférais m'éclipser, faire le moins de sorties possibles. Je travaillais, je rentrais chez moi, je travaillais, je rentrais chez moi. J'ai gardé des contacts privilégiés avec certains employés de la société pour laquelle j'ai travaillé cette année-là. Un sans- papiers est un être humain, avec ses craintes, sa volonté de rester dans le droit chemin ; si à un moment l'Etat vous met en hors la loi, autant tirer, si j'ose dire, honnêtement parti de sa situation de hors- la-loi.<sup>347</sup>

Le personnage sans-papiers est en fait nouveau dans le paysage littéraire. Il est apparu avec l'immigration clandestine mais il est avant tout un réfugié économique.

---

<sup>346</sup> *Ibid.*, p.57.

<sup>347</sup> *Ibid.*, p.58.

## A.2. Le réfugié économique

Sembene Ousmane met en scène l'immigration économique, avec *Le Docker noir*. Diaw Falla, le héros du roman, exerce le métier de docker à Marseille. Après la Seconde Guerre mondiale, dans Marseille, pullulent d'innombrables ouvriers et petits travailleurs exerçant des métiers subalternes. La ville regorge d'immigrés originaires des colonies françaises d'Afrique venus pour la plupart vivre en France. A cette époque, la politique de l'immigration en France encourageait ces immigrés à venir travailler en France parce que « l'heure est à la relance économique » au lendemain de la guerre. Cette immigration économique commence au début des années soixante dans le cadre de la reconstruction de la France comme le constate N. Compard :

C'est une période de reconstruction qu'entame la France et le début des « trente Glorieuses ». Par manque de main-d'œuvre, la France, fait appel massivement à des travailleurs étrangers.<sup>348</sup>

Alors, il n'était pas question d'immigré clandestin puisque certains Africains étaient installés avant la Seconde Guerre mondiale. Mais tous occupent des fonctions subalternes comme le confirme Christiane Albert :

Les personnages mis en scènes dans ces récits sont d'origine sociale souvent humble et illettrée. Ils occupent des emplois subalternes ; petite bonne exploitée et sans défense.<sup>349</sup>

Mais dans *Le Docker noir*, Diaw Falla, bien qu'il soit docker, est en réalité un écrivain exerçant le métier de docker pour échapper au chômage. Autant avec les écrivains de la première génération qu'avec ceux de la

---

<sup>348</sup> Nadège Compard, *L'image des immigrés dans le roman noir des années 50 à nos jours*, thèse en vue de l'obtention du titre de doctorat en histoire, université de Franche-Comté, 3 janvier 2008.

<sup>349</sup> Christiane Albert, *op.cit.*, p.32-33.

seconde génération, la représentation de l'immigration est négative par le portrait qu'on en fait.

### a. Son portrait

Les premiers écrivains ont mis en scène en général des immigrés lettrés : Diaw Falla « a fait de bonnes études si on le compare à ses compatriotes du même âge vivant à Marseille. »<sup>350</sup> ; Nafi est capable d'écrire des lettres en français ; Fara était parti en France pour faire des études mais dans toutes ces œuvres est mis en scène l'immigré attiré par « la fascination aveugle qui pousse les migrants africains aux aventures les plus tragiques. »<sup>351</sup>

C'est dans ce contexte que Fatou Diome dresse le portrait de l'immigré voulant à tout prix gagner l'Europe pour suivre aveuglement ses illusions. Madické, le frère de Salie, espère réaliser son rêve, celui de devenir footballeur célèbre, tel Maldini, son idole, il harcèle sa sœur pour qu'elle l'emmène en France. Sans qualification, sans diplôme, poussé seulement par la misère et croyant trouver un ailleurs où « sa misère prendra fin »<sup>352</sup> ; sa quête est d'ores et déjà vouée à l'échec. Le jeune Madicke, comme tous ses camarades, rêve d'aller en France sans vraiment savoir ce qu'il pourra faire :

On veut aller en France, et même si on ne fait pas une grande carrière dans le football, on fera comme ce monsieur qui était à Paris, on pourra toujours trouver du travail et ramener une petite fortune.<sup>353</sup>

L'image la plus représentative de l'immigré clandestin, c'est celle de l'homme de Barbès, à travers lequel la narratrice fait un portrait-type de l'émigré poussé par les illusions et qui s'est fait prendre au piège de

---

<sup>350</sup> Ousmane Sembene, *Le Docker noir*, *op.cit.*, p. 27.

<sup>351</sup> Alain Mabanckou, *Le Sanglot de l'Homme Noir*, *op.cit.*, p.80.

<sup>352</sup> *Ibid.*, p.81.

<sup>353</sup> Fatou Diome, *op.cit.*, p.57.

l'immigration mais qui envers son auditoire composé de jeunes, entretient le mirage :

Il avait été un nègre à Paris et s'était mis, dès son retour, à entretenir les mirages qui l'auréolaient de prestige. Comptant sur l'oralité pour battre tous ceux qui avaient écrit sur cette ville, il était devenu le meilleur ambassadeur de France.<sup>354</sup>

L'homme de Barbès est un immigré économique mais dont les activités se déroulent dans la clandestinité puisqu'il n'a aucune activité précise. Ses nombreux voyages et ses retours au village avec son pouvoir d'achat qui impressionnent ses compatriotes de Niodior, laissent soupçonner ses activités peu scrupuleuses : « personne se pouvait se targuer de connaître son activité en France. A son arrivée, on se contenta d'admirer son pouvoir d'achat, faramineux par rapport à la moyenne de l'île. Lui au moins pouvait se permettre de remplacer l'éternel riz au poisson par un délicieux ragoût de poulet. »<sup>355</sup> Ainsi, les immigrés à leur retour au village, sont condamnés à montrer des signes de réussite. C'est pour cela que l'homme de Barbès s'efforce de montrer des signes extérieurs de réussite sociale avec des objets « comme sa Rolex de contrebande, qu'il ne savait pas régler, comme son salon en cuir, toujours emballé dans une cotonnade blanche, comme son congélateur et son frigo [...] cette télévision était là, dans sa vaste demeure, pour signifier sa réussite. »<sup>356</sup> Il a pu se construire une imposante demeure et une boutique avant de s'installer au village car aux yeux des autres qui sont restés au village, leurs jugements sont rudes comme les mépris adressés à Moussa qui s'est fait prendre et s'est fait expulser de France :

Presque tout le monde le méprisait. Même l'idiot du village s'octroyait le droit de le tancer :-Tous ceux qui ont travaillé là-bas ont construit des maisons et des boutiques, dès leur retour au pays. Si tu n'as rien ramené, c'est peut-être parce que tu n'as rien foutu là-bas.<sup>357</sup>

---

<sup>354</sup> *Ibid.*, p.181.

<sup>355</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*, p.32.

<sup>356</sup> *Ibid.*, p.29-30.

<sup>357</sup> *Ibid.*, p.109.

L'immigré économique a le souci d'entretenir le mythe de l'Europe. Moki, à son retour au pays, fait tout pour être conforme à l'image que doit avoir le Parisien. Il attire d'abord les jeunes par son physique :

Ce que nous remarquons de prime abord, c'était la couleur de sa peau. Rien à voir avec la nôtre, mal entretenue, mangée par la canicule, huilée et noirâtre comme du manganèse. La sienne était blanche à outrance. Il arguait que l'hiver y était pour quelque chose.<sup>358</sup>

Mais le narrateur rassure le lecteur pour lui dévoiler la véritable cause de ce blanchissement : « Plus tard, en France, je sus qu'il s'appliquait sur tout le corps des produits à base d'hydroquinone. »<sup>359</sup> Pour inciter les jeunes à l'émigration, il faut qu'il donne de lui l'image d'un nanti : premièrement afficher une certaine élégance propre à l'image qu'il doit donner du Parisien en attirant par l'allure et la démarche :

L'allure de Moki était leste, feutrée. On aurait dit la chute d'une boule de coton sur le plancher. Il devait marcher au ralenti, en suspension. Chacun de ses mouvements se décomposait dans une élégance détaillée. Aucun geste, aucun mouvement n'était de trop. Tout était programmé au millimètre près. Cette perturbait la quiétude des jeunes filles du quartier. Elles ne parlaient que du Parisien. Elles s'attroupaient dans la rue principale pour le voir passer, lui lancer un bonjour timide et dévot. Elles l'épiaient, suivaient ses allées et venues, faisaient des pronostics sur son emploi du temps.<sup>360</sup>

Moki lit des journaux « *Ici Paris, Paris Match, Le Parisien*, porte un peignoir en soie, offre des objets comme cadeaux : *carte orange*, et apprend à son auditoire les noms des différentes stations du métro parisien, abhorre le plat traditionnel et se vante de parler un *français français* et se déplace seulement avec l'une des voitures qu'il a offerte à sa famille. Toute la famille

---

<sup>358</sup> Alain Mabanckou, *Bleu Blanc Rouge*, op. cit., p.60.

<sup>359</sup> *Ibid.*, p.60.

<sup>360</sup> *Ibid.*, p.61.

de Moki de son côté essaie d'entretenir cette image du Parisien. Son père jouit d'un certain prestige auprès des autres pour plusieurs raisons : d'abord, il se prévaut de son éducation. Car il est parmi les rares jeunes de l'époque d'avoir fait l'école coloniale jusqu'au cours moyen et de savoir parler et écrire le français couramment. Il « était au courant de tout ce qui se passait en France et le fait qu'il est le père de Moki, le Parisien, accroît son admiration et son prestige. Ainsi toute la famille doit se prévaloir de cette image. La famille fait manger Moki à *l'air libre*<sup>361</sup> à la mode parisienne, au regard de tout le monde. Il s'agit donc d'afficher et de s'afficher devant tous pour être vu et entendu, Grâce à l'admiration et la fascination qu'exerce la France sur l'Africain.

L'immigré économique est un personnage moralement torturé par l'image qu'il doit donner à ceux qui sont restés au pays. Vivant auparavant chez lui dans la précarité ou dans le chômage, il est issu d'une famille pauvre qui compte sur lui comme le confirme Ndétare, l'instituteur du village, en discussion avec Salie, l'héroïne du roman :

La plupart de ces garçons ne reçoivent que des bouches à nourrir en guise d'héritage. Malgré leur jeune âge, beaucoup sont déjà à la tête de familles nombreuses et on attend d'eux ce que leurs pères n'ont pas réussi : sortir les leurs de la pauvreté. Ils sont harcelés par des responsabilités qui les dépassent et les poussent vers les solutions les plus désespérées.<sup>362</sup>

Chez eux, ils sont eux-mêmes dans la précarité la plus absolue comme Moussa :

Seul enfant mâle, aîné d'une famille nombreuse, Moussa en avait assez de contempler la misère des siens. Depuis qu'il avait quitté le lycée, faute de moyen, l'avenir lui apparaissait comme une ravine, l'emportant vers un trou noir, car il ne voyait pas quoi mettre à la place du bureau climatisé de fonctionnaire

---

<sup>361</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>362</sup> *Ibid.*, p.182.

dont il avait tant rêvé. Mais il n'était pas garçon à baisser les bras. (...) A vingt ans, décidé à aller chercher fortune, il quitta le village pour la ville de Mbour, sur la Petite Côte sénégalaise, où il se fit engager comme matelot dans l'une de ces grandes pirogues qui pratiquent la pêche artisanale. Ambitieux, le jeune pêcheur frappait à toutes les portes. Trop de gens comptaient sur lui pour manger. Il ne pouvait se contenter des rendements hypothétiques de la pêche.<sup>363</sup>

L'homme de Barbès avant son départ pour la France est dans une situation de précarité similaire puisqu'il exerçait un travail pénible au port de Dakar. Donc les personnages sont d'ores et déjà des ratés socialement et économiquement avant leur émigration en France. Mais chaque personnage a le fardeau familial sur les épaules puisqu'il doit subvenir à sa famille restée au pays. L'homme de Barbès fait vivre sa famille « grâce [à ses] mandats irréguliers »,<sup>364</sup> alors que Moussa est tourmenté par les remontrances de son père qui lui rappelle instamment ses devoirs :

Voilà plus d'un an que tu es en France, et jamais tu n'as envoyé le moindre sou à la maison pour nous aider. Pas un des projets que nous avons fixés à ton départ n'est, à ce jour, réalisé. La vie est dure ici, tes sœurs sont toujours à la maison. Je me fais vieux et tu es mon seul fils, il est donc de ton devoir de t'occuper de la famille. Epargne-nous la honte parmi nos semblables. Tu dois travailler, économiser et revenir au pays.<sup>365</sup>

L'immigré est ainsi un être qui souffre parce qu'il est pris entre le marteau et l'enclume. Entre la pression familiale qui lui demande une assistance et la réalité de l'immigration en Europe qui n'est pas du tout favorable à l'insertion sociale des immigrés comme c'est le cas de l'affaire de bulldozers dans laquelle « le maire communiste de Saint-Maur-des-Fossés fit

---

<sup>363</sup>*Ibid.*, p.96.

<sup>364</sup>*Ibid.*, p.30.

<sup>365</sup>*Ibid.*, p.184.

raser un foyer en décembre 1980, pour empêcher une communauté africaine de s'installer dans sa circonscription. »<sup>366</sup>.

Même les femmes africaines qui se marient avec des Occidentaux n'échappent à la marginalisation, car elles se marient uniquement pour l'argent avec des hommes âgés : « de jeunes Africaines se marient, comme on descend au fond de la mine de diamants, avec des croulants occidentaux qui n'ont plus que les charmes de leurs bourses pour les séduire. »<sup>367</sup> Et pourtant tout comme leurs frères africains elles sont les « Martyres de la pauvreté, (et) seules les sommes qu'elles envoient au pays pour nourrir les leurs, les consolent. »<sup>368</sup> Elles sont ainsi elles aussi des figures de l'immigration économique aussi pathétiques que les hommes.

### **b. Ses ambitions**

Le réfugié économique a trois ambitions : travailler, économiser et revenir. Soit en chômant, soit en occupant un emploi qui ne lui rapporte presque rien. L'objectif majeur du migrant, c'est de fuir la misère qui prévaut sur le continent africain où « l'humanité est souffrante ». <sup>369</sup> L'émigré actuel, attiré par le mythe de l'Eldorado, est un exilé fuyant la misère et prêt à n'importe quel prix à accomplir son rêve de réussite. C'est pour cette raison que le jeune Omar Ba témoigne dans ce sens :

Je vivais dans un cadre socio-économique où la réussite étaient associée à l'exil. Tout naturellement, j'ai donc eu à vingt ans pour projet de déguerpir, comme la plupart des jeunes de mon âge pris entre le marteau du chômage et l'enclume d'une vie familiale catastrophique. Simplement entre l'idée de l'exil et sa concrétisation, il y a un monde. Pour avoir un visa en bonne et due forme, il fallait livrer un combat acharné, frapper à toutes les portes, explorer toutes les voies qui mènent vers la

---

<sup>366</sup> Nadège Compard, *L'image des immigrés dans le roman noir des années 50 à nos jours*, thèse en vue de l'obtention du titre de doctorat en histoire, université de Franche-Comté, 3 janvier 2008.

<sup>367</sup> *Le Ventre de l'Atlantique*, op. cit., p. 200.

<sup>368</sup> *Ibid.*, p.201.

<sup>369</sup> Stephen Smith, *Négrologie*, op. cit., p.21.

destination rêvée. En ce qui me concerne, toute l'Europe et l'Amérique du Nord étaient bonnes à prendre. Je n'avais pas un pays en ligne de mire.<sup>370</sup>

L'émigré est également partagé entre un ici qui le repousse et un ailleurs qui le fascine parce qu'il pense trouver une vie meilleure comme l'affirme Omar Ba dans son autobiographie. Lui qui, comme « les jeunes d'Afrique, candidats au suicide de l'Atlantique, pens[ait] qu'[il] n'[avait] rien à espérer s'[il] rest[ait] au pays »<sup>371</sup> et qui finalement réussit à gagner l'Europe à bord d'une embarcation légère par le détroit de Gibraltar pour accoster en Espagne avant de finir son chemin en France.

La véritable motivation du candidat à l'émigration est de trouver un travail qui pourra lui permettre de vivre et non pas de survivre. C'est pour cela qu'il se fait des illusions avant même son départ en choisissant l'Occident comme le lieu par excellence de son choix :

J'avais tenu de réussir, de forcer le destin. Et réussir c'était partir loin, sous d'autres cieux, du côté des nantis. J'avais, souvent des échos de la ruée vers cette partie du monde, considérée par tout le monde comme un eldorado : l'Europe. Ma tutrice aussi pensait que je devais tenter ma chance en Europe. Pétrie de bonne volonté, à mon égard et surtout de pitié. Elle n'était pas pour autant capable de me téléporter vers ces horizons salvateurs. Elle m'encourageait juste à aller. C'était le même son de cloche du côté de mes parents "Paris", m'ordonnait-on très explicitement.<sup>372</sup>

Mais dans le pays d'accueil, la réalité est tout autre chose, comme l'affirme Omar Ba :

J'imaginai embrasser une vie tranquille avec un emploi et un logement à la clé. J'ai reçu une véritable claque. Néanmoins, il

---

<sup>370</sup> Omar Ba, *op. cit.*, p.17.

<sup>371</sup> *Ibid.*, p.28.

<sup>372</sup> *Ibid.*, p.16.

était hors de question que je donne de mauvaises nouvelles à mes proches restés au pays<sup>373</sup>

Donc, les candidats à l'exil sont des immigrants économiques attirés par les signes extérieurs de la réalité économique occidentale.

Le rêve de l'émigré est de devenir riche pour revenir ensuite chez lui mais cette ambition est vouée à l'échec car il ne s'agit pas de vivre mais de survivre pour cela, il faut travailler beaucoup pour ensuite gagner peu. Il faut aussi que l'émigré travaille parfois à plusieurs endroits, fasse des petits métiers pour joindre les deux bouts, comme l'atteste Omar Ba dans son témoignage :

Le peu d'argent que j'arrive à envoyer à ma famille est le fruit d'un énorme sacrifice. Je dois me concentrer sur mes études tout en étant productif financièrement. Je me prive de tout pour satisfaire mes proches. Je passe d'un emploi à un autre, travaillant nuit et jour.<sup>374</sup>

De ce fait, le rêve de bonheur du travailleur émigré se transforme en un cauchemar. Pire encore, l'immigré vit dans sa condition d'immigré attaché à ses origines : soutien aux familles restées au pays, femmes analphabètes, et sans travail, charge de nombreux enfants, il vit en marge de la société d'accueil.

L'immigré économique entretient les rêves par la réussite matérielle. Moki est l'exemple type d'un immigré économique. Tous les villageois sont au courant de tout ce qu'il a accompli pour sa famille et d'ailleurs son père est fier de lui :

Nous vîmes que c'est Moki, lors d'un de ses retours au pays, qui décida de la poursuite des travaux. Le Parisien surprit son père. Il nous surprit. Jamais on n'avait vu une initiative aussi diligente dans le quartier. Il loua les services d'une dizaine de maçons que des honoraires alléchants et payés d'avance incitèrent à travailler, de leur propre chef, depuis le

---

<sup>373</sup>*Ibid.*, p.17.

<sup>374</sup>*Ibid.*, p. 25.

matin jusqu'à très tard dans la nuit avec des lampes tempête tenues par des apprentis qui bâillaient de sommeil.<sup>375</sup>

Le prestige de l'immigré réside dans ce qu'il a réalisé chez lui : Moki, ayant construit une maison à la famille, il a suscité toutes les envies et tous les rêves :

Elle apparaissait là, devant nous. On pouvait la contempler et mesurer le labeur de ces ouvriers qui s'étaient surpassés durant un laps de temps. Une immense villa. Elle se dressait, impériale, en quatre pentes. Ses tôles en aluminium luisaient avec les rais de soleil. Elle se distinguait de loin et dépassait en hauteur les bicoques avoisinantes qui n'étaient plus qu'un capharnaüm dont le désordre sautait aux yeux comme dans une favela. Il y avait deux mondes. Celui de la famille Moki et celui du reste du quartier.<sup>376</sup>

Puis Moki a importé de la France pour la famille « deux voitures Toyota que [il] affrèt[e] pour sa famille afin qu'elle les rentabilise en taxis. Ainsi la famille vivrait à l'abri du dénuement. »<sup>377</sup>

Son père est fier de lui :

Le père de Moki était un homme humble et dynamique. Sa petite taille le complexait. On ressentait par ses blagues sur les personnes de grande taille, ses têtes de Turc de prédilection et par ce sursaut d'orgueil qu'il exhibait avec démesure en rappelant à tous ces oublieux de grande taille, que lui, un petit homme de rien du tout, à peine un mètre soixante, avait mis au monde un fils grand, très très grand, insistait-il, pour le mètre soixante-dix de Moki. On lui rétorquait tout de suite qu'il faut être deux pour faire un enfant et que son épouse était plus grande que lui, ceci expliquait bien cela.<sup>378</sup>

---

<sup>375</sup> Alain Mabanckou, *Bleu Blanc Rouge*, op. cit., p.42.

<sup>376</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>377</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>378</sup> *Ibid.*, p.45.

L'auteur de *Dans la peau d'un Sans-papier* avoue être en France pour le travail même si de peur d'être expulsé, il se déclare réfugié politique sans toutefois être capable de le prouver :

C'était la première fois que j'entrais dans le monde du travail. J'étais parti pour des raisons à la fois économiques et politiques, et le fait de pouvoir faire un petit boulot, qui était un peu en contraste avec ma formation, ma scolarité bien réussies, me satisfaisait malgré tout. J'étais assez content de pouvoir aider ma famille.<sup>379</sup>

Travaillant successivement depuis son arrivée en France comme agent de nettoyage dans une entreprise de nettoyage industriel, pupitreur dans une société de service informatique, il est totalement en contradiction avec Joseph Gâkatuka, qui lui se plaint de ne pas pouvoir trouver un emploi qui corresponde à son domaine de compétence.

Ainsi les candidats à l'exil sont de deux sortes : les alphabètes et parfois des diplômés qui fuient le chômage ou le très bas salaire aggravé par la dévaluation du franc Cfa pour pouvoir grâce aux francs français forts par rapport aux francs CFA dévalués.

Ababacar se montre prêt à s'engager dans n'importe quel « petit boulot » puisqu'il aura toujours à gagner plus que ce qu'il aurait gagné chez lui avec ses diplômes. Ainsi, les salaires misérables causent la fuite des jeunes diplômés vers l'Occident. Dans *l'Assèze l'Africaine*, cette réalité économique qui s'est aggravée après les indépendances africaines est évoquée : « Maman retrouve du travail chez des frères noirs, pour un salaire crève-la-dalle »<sup>380</sup>. Différemment de ceux-ci, certains candidats à l'exil sont des analphabètes ou illettrés comme Massala-Massala, dans *Bleu, Blanc, Rouge*, Saïda dans *Les Honneurs perdus*, Fodé et Yaguine ou encore Jojo et Charlie n'ont pas réussi à leurs scolarités et moins de chance de s'intégrer facilement dès lors que l'intégration et l'apprentissage de la langue sont liés. Le rêve de réussite est subordonné à la maîtrise pour faciliter le contact avec les gens du pays. Dans *Trans'sahélienne*, Boutros rapporte qu'avant d'entrer

---

<sup>379</sup> Ababacar Diop, *Dans la peau d'un sans-papiers*, op. cit., p.49.

<sup>380</sup> Calixthe Beyala, *Assèze l'Africaine*, Paris, Albin Michel, 1994, p.14.

en France, Coolio et lui, attirés par le Deutsche Mark, étaient d'abord passés par l'Allemagne mais qu'ils avaient dû la quitter à cause de la langue.

## **B. L'immigration clandestine peut-elle être résolue ?**

La question paraît anodine mais elle est d'une importance capitale à l'heure où l'Afrique et l'Europe se disputent sur les questions liées à l'immigration. La fuite de la jeunesse africaine pour l'Europe par le détroit de Gibraltar qui représente un pont entre l'Europe et l'Afrique en transitant par le Maroc pour gagner l'Espagne et également par la Lybie vers Malte et l'Italie pour avoir accès à l'Espace Schengen<sup>381</sup> a créé des tensions politiques entre l'Afrique et l'Europe car les pays européens, se sentant envahis, ne comprennent pas pourquoi les pays de transit ne contrôlent pas leurs frontières et soupçonnent les pays de provenance et pays de transit comme la Lybie ou le Maroc de laisser passer les migrants. La question de l'immigration et notamment celle de l'immigration clandestine devient donc de plus en plus une préoccupation du côté de l'Europe qui se voit envahie et prend des mesures draconiennes contre l'immigration clandestine alors que du côté de l'Afrique, la question de l'émigration clandestine semble peu préoccuper les politiciens qui se montrent impuissants. Ceux qui osent parler de l'émigration des jeunes vers l'Europe, se limitent à des paroles sans vraiment apporter des solutions efficaces. Le Mali est l'un des pays d'Afrique les plus touchés par l'émigration clandestine car « ses ressortissants forment le plus gros contingent de demandeurs d'asile en France ».<sup>382</sup> Mais lors de l'expulsion de sans-papiers maliens, racontée dans *Un amour sans papiers* et *Dans la peau d'un sans-papiers*, un simple fait divers s'est transformé en un fait de société par la récupération de l'événement à des fins politiques à l'époque en France. Dans cette affaire, où étaient impliquées des personnalités politiques, religieuses et des associations telles que *Sos racisme*, le président malien

---

<sup>381</sup> Signés le 14 juin 1985, les accords de Schengen constituent la première étape d'une politique communautaire d'immigration. Ces accords visent à la fois à favoriser la libre circulation des biens, des services mais également des personnes.

<sup>382</sup> Aminata Traoré, *Le viol de l'imaginaire*, op. cit., p.96.

s'est limité à un discours moralisateur auquel fait allusion Salif, un sans-papier expulsé de France, dans sa lettre à Malaïka :

Pourquoi allez chez eux alors qu'ils ne veulent plus de nous ? Restons chez nous et développons notre terre. L'Afrique a besoin de nos bras et de tous ses fils pour relever le défi du troisième millénaire et retrouver sa splendeur d'antan. Nous ne sommes pas maudits. Contrairement à ce que certains racontent, l'Afrique n'est pas le musée des horreurs. « A nous de construire une Afrique où il fait bon de vivre », déclare le président de la République lors d'une intervention télévisée.<sup>383</sup>

Dans ce contexte, des cinéastes comme Mohamed Mahamoud dit Alphadi, réalisateur de « Les Frontières », tentent de la dissuader la jeunesse africaine de partir pour l'Europe :

L'Europe, ce n'est pas ce que vous pensez encore moins ce que montrent certains films bien faits qui poussent à rêvasser. Que la souffrance et la galère existent là-bas aussi ! D'ailleurs, les immigrés qui sont là-bas sont souvent maltraités et inconsiderés », affirme Mohamed Mahmoud dit Alphadi, réalisateur de « Les Frontières ». « Il n'y a pas que l'Europe pour vivre heureux. Le continent africain est plein de richesses ! Ils n'ont qu'à essayer de rester ici, travailler et vivre dans le bonheur. Au lieu de penser à l'Europe, encore l'Europe, toujours l'Europe !<sup>384</sup>

Mais du côté des candidats à l'émigration le point de vue est différent. En effet, leurs discours évoquent d'une part les éléments répulsifs d'un ici qu'ils rejettent et d'autre part les éléments attractifs d'un ailleurs qui les fascine.

---

<sup>383</sup> *Un amour sans papier, op. cit.*, p.109.

<sup>384</sup> <http://babacarbaye.unblog.fr/2008/07/09/a-la-recherche-dune-vie-meilleure-l-immigration-clandestine-vue-par-nos-cineastes/> consulté le 20 / 05 / 12

## 1. Pays rejeté pour sa pauvreté

Le pays d'origine est essentiellement rejeté à cause de sa pauvreté car les arguments pour justifier la situation dans laquelle se trouve l'Africain avant même de prendre le départ pour l'exil est d'abord la misère et les guerres. Dans *Le Ventre de l'Atlantique*, Madické se plaint de sa situation et objecte sa sœur qui lui déconseille l'émigration : « De quoi voulez-vous qu'on vive ? »<sup>385</sup> Même la lettre retrouvée sur les corps inertes de Yaguine et Fodé, témoigne de ce malaise :

Donc si vous voyez que nous sacrifions et exposons notre vie, c'est parce qu'on souffre en Afrique et qu'on a besoin de vous pour lutter contre la pauvreté et mettre fin à la guerre en Afrique.<sup>386</sup>

Cette affirmation montre la situation politique et économique du continent frappé par les guerres et la pauvreté. Avec cette image douloureuse d'un continent en proie aux calamités et aux désastres, l'Afrique à la face d'une terre maudite comme l'affirme Stephen Smith :

En dépit des circonstances atténuantes que l'on peut lui reconnaître, l'afro-optimisme est un crime contre l'information. On n'a ni le choix ni le droit. On ne peut pas selon son bon vouloir, par sentimentalisme, ou sensationnalisme, "positiver" ou "noircir" les nouvelles du continent. Or, globalement, les nouvelles d'Afrique sont affligeantes. Aujourd'hui, le seul panafricanisme réellement existant, c'est celui de la douleur, des souffrances.<sup>387</sup>

---

<sup>385</sup> *Le Ventre de l'Atlantique*, op. cit., p.106.

<sup>386</sup> Alain Mabanckou, *Le Sanglot de l'Homme noir*, op. cit., p.80.

<sup>387</sup> *Op. cit.*, p.14.

### a. Construire chez soi un espoir

Le candidat à l'émigration croit qu'il n'a rien à espérer s'il reste chez lui. Donc rendre l'espoir malgré la pauvreté du pays est le choix de la narratrice de *Le Ventre de l'Atlantique*. Son frère candidat à l'émigration ne voit qu'une seule chose, que son avenir ne peut se réaliser que s'il part comme elle en France. Pourtant la narratrice, ne partage pas ce point de vue. Elle a une autre idée, celle d'aider son frère tout en évitant de le décevoir puisqu'elle tient compte de son état d'esprit, de sa naïveté de voir l'Europe comme le seul endroit où son rêve de devenir grand footballeur comme Maldini pourrait se réaliser. Elle ne ménage aucun effort pour le ramener à la raison. Pour lui prouver que vivre ailleurs, loin de sa patrie, n'est pas le passage obligé pour avoir accès au succès et à la réussite sociale même si on est pauvre chez soi. C'est dans ce sens qu'elle décide de lui monter un projet pour lui construire un espoir :

A défaut de trouver les mots justes, lui révéler le projet que je caressais pour lui, ainsi que le montant de la somme réunie à cet effet, me parut l'idéal comme lot de consolation.<sup>388</sup>

Pour la narratrice, la préoccupation majeure, c'est comment lui faire comprendre que l'immigration n'est pas la seule solution pour fuir à son destin tragique, lui qui voit la France comme une terre promise où la richesse est à portée de main. C'est dans ce sens que le dialogue entre Madické, et Salie, la narratrice, est difficile puisque son projet de lui construire un espoir au Sénégal en le dissuadant d'émigrer s'avère la seule solution pour rendre l'espoir à son frère :

Je ne veux surtout pas entendre parler de billet d'avion ! La boutique ou un autre projet équivalent, sur place, sinon je garde

---

<sup>388</sup> *Le Ventre de l'Atlantique, op. cit., p.223.*

mon argent et tant pis pour toi. Maintenant, je vais raccrocher, réfléchis et rappelle- moi quand tu auras fait ton choix ...<sup>389</sup>

Mais son frère manifeste à l'égard de l'idée de sa sœur une certaine méfiance :

Si tu trouves que c'est mieux de se débrouiller au pays, pourquoi ne reviens-tu pas, toi ? Viens donc prouver par toi-même que tes idées peuvent marcher. Cette terre où tu veux me garder, à toi ? Mais non, Mademoiselle ne se sent plus chez elle ici. Tu veux que je reste ici, et toi, pourquoi t'es partie, toi ?<sup>390</sup>

La mission que Salie se donne est délicate dans la mesure où elle doit faire face aux désirs et au rêve de son frère. Elle est, de ce fait, aux yeux de Madické, l'égoïste qui ne veut pas que son frère vienne profiter de « l'éden européen ». <sup>391</sup> Construire un espoir chez soi constitue l'étape ultime pour arriver à l'autonomie individuelle. C'est pour cela que Salie, ne voulant plus être celle qui doit continuellement subvenir aux besoins de sa famille avec son maigre salaire, a décidé de lui faire part de sa résolution :

Maintenant que l'essentiel a été dit, pensai-je, je vais me préparer un autre thé pour me donner le courage de faire mon compte rendu à Madické, si toutefois il n'a pas vu, en même temps que moi, le regard désemparé de son idole vaincue. <sup>392</sup>

Sa résolution consiste donc à aider son frère candidat à l'exil, pour qu'il s'en sorte chez en lui créant une boutique ou un autre projet similaire sur« place ».

Dans la pièce de théâtre intitulée *Atterrissage*, de Kangni Alem, le manque d'espoir dans leur pays pousse Yaguine et Fodé à fuir vers l'Europe où ils espèrent trouver un bien-être et un avenir. Les passeurs qui les font

---

<sup>389</sup> *Ibid.*, p.223.

<sup>390</sup> *Ibid.*, p.223.

<sup>391</sup> *Ibid.*,p.44.

<sup>392</sup> *Le Ventre de l'Atlantique, op. cit.*, p. 222.

payer très cher se servent de la situation chaotique du pays pour exploiter les enfants :

Imaginez seulement les efforts que je déploie pour vous aider à quitter ce pays de merde, où les jeunes n'ont qu'une alternative : prendre les armes ou se prostituer.<sup>393</sup>

D'ailleurs Fodé est préoccupé de son avenir dans un pays où vivre devient de plus en plus impossible :

Il faut bien que nous partions d'ici ; les choses sont devenues sans tête ni queue, plus rien ne marche comme on s'y attendrait. L'école, pour apprendre à se construire, l'hôpital pour soigner les maladies. Même la pluie se fait rare. Tout est fermé. Et Yaguine et moi, on n'a plus envie de trainer dans les rues à rêver que cette guerre... d'idiots s'arrête, qui sait quand, et que l'école reprenne, que l'hôpital de nouveau ouvre son portail pour t'y emmener chercher tes médicaments. Si au moins nous allions à l'école encore, mais non... Ma Carnélia, dans les rues, ne traînent plus que les hommes-chiens, ceux qui fument et boivent et te disent : « Hé, petit, si tu venais à la guerre avec nous, tu aurais tout, les villas des riches commerçants, des femmes en veux-tu en voilà, puisqu'on te donnerait un gros fusil !<sup>394</sup>

Dans cette réplique, Fodé donne deux raisons majeures de sa volonté de s'exiler : un avenir sombre et une absence de sécurité. C'est la réalité d'un bon nombre de pays africains dont la population vit dans la misère et l'insécurité engendrées par « un mal vivre » et des conflits.

---

<sup>393</sup> Kangni Alem, *Atterrissage*, Paris, Editions Ndze, 2002, p.11.

<sup>394</sup> *Ibid.*, p.13.

## **b. Aider à s'en sortir chez soi**

C'est dans ce sens que la narratrice a pris la décision d'aider son frère en lui créant une boutique avec l'argent qu'elle a économisé pour lui. Grâce au taux de convertibilité élevé de la devise européenne par rapport à la monnaie africaine, une somme d'argent insignifiante en Europe peut permettre de créer au pays des petits commerces. C'est pour cette raison que Salie s'informe auprès de lui pour obtenir des nouvelles de la boutique. Salie, comprenant la psychologie de son frère un peu machiste, obtient par les détours des mots et des phrases, la réponse qu'elle espérait avoir de lui :

Je baissai le ton, touchée. L'amour chez nous, on ne l'avoue pas ouvertement, il lui faut sourdre des cœurs et, comme les bras de l'Atlantique, creuser ses propres sillons pour couler vers les terres vides. Il faut donc le deviner au détour d'une phrase, l'espace d'un regard qui se rétrécit tout doucement, d'un sourire en coin, d'une petite tape caressante sur l'épaule, dans cette façon de ralentir le dernier service du thé, de synchroniser ses pas quand on raccompagne les êtres chers à leur domicile, toutes choses imperceptibles à cinq mille kilomètres. Le léger tremblement dans la voix habituellement ferme de mon frère trahissait tout cela. Un baobab ne se met pas à genoux. M'annoncer que sa boutique, une échoppe grande comme un cercueil debout, prospérait, c'était sa façon à lui de me remercier.<sup>395</sup>

En plus, son discours pessimiste devient plutôt optimiste. Lui qui pensait comme bon nombre des jeunes comme lui qu'ils n'avaient plus rien à faire s'ils restaient et qui voyaient l'émigration comme la seule solution pour échapper à la misère, a désormais de l'espoir :

---

<sup>395</sup> *Le Ventre de l'Atlantique, op. cit., p.252.*

Moi, j'aime mieux vivre, chez moi, surtout maintenant que j'ai ma boutique. C'est que les gens me prennent beaucoup de choses à crédit, certains viennent carrément quémander. [...] D'ailleurs, avec un peu d'argent, tu peux avoir la belle vie ici. Là-bas, ce ne sera jamais vraiment chez toi.<sup>396</sup>

Dans *Le Ventre de l'Atlantique*, fuir la misère est réellement le seul motif pour la quête de l'ailleurs car vivant dans un pays pauvre, le candidat à l'émigration voit que son rêve de réussite ne peut se réaliser que s'il part loin de sa terre natale et surtout en Europe où il croit trouver des réponses à ses préoccupations, lui qui voit en ceux qui sont déjà partis pour l'Europe comme sa sœur Salie ou comme l'homme de Barbès des modèles de réussite :

A Niodior, le récit de l'homme de Barbès suivait le sillage de l'imaginaire, emportant avec eux le cœur des jeunes insulaires. Comme ses camarades, Madické était déterminé et me croyait capable de l'aider à réaliser son rêve. Une seule pensée inondait son cerveau : partir ; loin ; survoler la terre noire pour atterrir sur cette terre blanche qui brille de mille feux. Partir, sans se retourner. On ne se retourne pas quand on marche sur la corde du rêve. Aller voir cette herbe qu'on dit tellement plus verte là où s'arrêtent les dernières gouttes de l'Atlantique, là-bas, où les mairies paient les ramasseurs des crottes de chiens, là où même ceux qui ne travaillent pas perçoivent un salaire. Partir donc, là où les fœtus ont déjà des comptes bancaires à leur nom, et les bébés des plans de carrière. Et maudits étaient ceux qui s'avisait de contrecarrer la volonté des jeunes insulaires.<sup>397</sup>

Cette volonté de fuite vers l'ailleurs pour échapper à la misère est due à l'opposition entre un ailleurs perçu comme un eldorado et un ici nié ou rejeté pour sa pauvreté. En fait, l'idée de fuite est exprimée dans la récurrence du verbe « partir » et le pays natal désigné par « terre noire » opposé à « terre blanche » avec la fascination qu'elle exerce sur l'imaginaire des jeunes de

---

<sup>396</sup> *Ibid.*, p.253.

<sup>397</sup> *Ibid.*, p.165.

Niodior par sa beauté comme le montre l'hyperbole « qui brille de mille feux ». La France est donc perçue comme une terre riche et généreuse qui pourvoit à tout sans lésiner, une sorte d'Etat providence différemment de la terre natale. Ainsi, la volonté d'émigrer en Europe est motivée par le mirage que l'Occident exerce sur l'Africain.

## **2. Pays rêvé pour ses richesses**

Aux yeux des migrants, l'Occident est vu comme une terre paradisiaque où on pourrait se procurer tout ce dont on manque quand on sait que pour un sujet vivant dans la frustration matérielle, le désir d'émigrer vers des terres prospères et prometteuses est provoqué par le dénuement que connaît l'Africain qui ne trouve d'autres solutions que d'imaginer l'Europe et notamment la France comme une terre riche.

L'Europe devient donc l'espace de toutes les illusions quand on sait que le migrant mis en scène par les auteurs de la première génération est généralement issu de la brousse, aux antipodes de la vie citadine. Dans cette première littérature, la ville est vue comme la métropole en raccourci aux yeux des jeunes issus du village. C'est pour cela que la quête de l'Europe est avant tout la quête d'un ailleurs fascinant par l'effet de mirage qu'elle exerce sur le migrant africain.

### **a. Une illusion**

L'illusion d'un ailleurs fascinant par sa richesse est lisible car l'Occident est perçu par l'imaginaire populaire comme une terre d'abondance dont les habitants vivraient dans le luxe sans se donner la peine de travailler. Une sorte de pays de providence qui pourvoierait tout, sans qu'on soit forcé de travailler. Mais cette idée se révèle fautive :

Il s'était figuré qu'à Paris, du matin au soir, tout le monde était en smoking, occupé à s'amuser. Dans sa construction de la

ville il n'avait pas fait entrer les millions de travailleurs de toute classe qui y vivaient.<sup>398</sup>

Cette conception erronée de la réalité résulte de l'imaginaire qui découle des lectures du personnage décrivant Paris et les Parisiens d'un point de vue romantique. Quant à Nafi, elle a rêvé de liberté et de bien-être mais elle s'est rendu compte de ses désillusions avec la vie qu'elle mène avec un homme âgé dont elle est devenue l'épouse par l'intermédiaire de son père qui lui a proposé le mariage :

Te souviens-tu de nos rêves ? de nos ambitions de jeunes filles ? nous voulions être affranchies de la tutelle d'un mari ; être nos propre maîtresses, acheter ce que nous voulions, sans avoir à s'expliquer, ou à attendre qu'une tierce personne nous donne de quoi nous le payer : en somme être libres. Eh bien ! moi, je ne le peux plus. Le vieux, mon mari, avec son bocal, ses kolas, son chômage, nous arrivons juste à vivre. Les blancs et les blanches que je connais ici, tous, veulent aller en Afrique pour faire du Cfa<sup>399</sup>

Cette conception est celle qui motive le migrant candidat à l'émigration clandestine de prendre les plus grands risques au péril de sa vie pour rejoindre la terre d'Europe. Mais elle naît elle-même d'une mauvaise perception car il s'agit bien, comme le suggère Alain Mabanckou, d'un jugement qui laisse peu de place à la raison et qui instaure l'incompréhension entre l'Europe et l'Afrique tant l'opinion sera fondée sur des idées reçues. Il en va de même pour Fatou Diome, comme elle le dit dans cette phrase :

Le tiers-monde ne peut voir les plaies de l'Europe, les siennes l'aveuglent ; il ne peut entendre son cri, le sien l'assourdit. Avoir un coupable atténue la souffrance, et si le tiers-monde se mettait à voir la misère de l'Occident, il perdrait la cible de ses invectives.<sup>400</sup>

---

<sup>398</sup> *Mirages de Paris, op. cit.*, p.32.

<sup>399</sup> *Lettres de France, op. cit.*, p. 91.

<sup>400</sup> *Le Ventre de l'Atlantique, op. cit.*, p.44.

En imaginant l'Europe comme un paradis, le migrant se trouve piégé par ses illusions qui finalement s'avèrent être un leurre.

### **b. Un leurre**

L'Europe devient un piège, une sorte d'appât que le migrant n'avait jamais imaginé. Il se voit dans un étau qui se ferme sur lui et qui le conduit à la mort, et c'est pour cette raison que l'aventure a mal fini pour Fara. Guidé par ses illusions, il ne peut plus retourner en Afrique. Il se voit alors condamné à rester en France malgré sa volonté de ne pas « s'avilir » comme ses frères Africains. La perte de son amie Jacqueline, morte en couches, l'a tellement découragé qu'il finit par se jeter dans la Seine. C'est ainsi que s'achève dans les *Mirages de Paris* le cycle occidental qui mène de l'amour à la mort.

Quant à Nafi, dans *Lettres de France*, son rêve de France tourne au cauchemar. Vivant à Marseille, sous l'autorité d'un vieillard immigré, elle est recluse dans pièce insalubre. Le rêve ainsi fait place à la désillusion. Dans ce récit des auteurs de la première génération, le personnage témoigne des illusions dont il a été victime et qui l'ont conduit à cause de sa naïveté à tomber dans un piège. Il témoigne ainsi de son désarroi face à la situation dans laquelle il se trouve et sa prise de conscience devant le problème auquel il fait face.

Le leurre que représente l'immigration en Europe est particulièrement décrit dans ce récit des auteurs de la première génération pour susciter chez le personnage un sentiment de patriotisme provoqué par la nostalgie :

Il avait une patrie où vivaient son vieux père, ses frères, ses sœurs, il pourrait recommencer à espérer, travailler pour ses semblables, utiliser toute sa force de sacrifice vers un idéal viril, aider à faire une Afrique meilleure !...<sup>401</sup>

---

<sup>401</sup> *Mirages de Paris, op. cit.*, p.176.

La représentation négative de la vie d'immigré montre bien le leurre que représente l'immigration en Europe. Nafi vit avec un immigré vivant dans la précarité grâce à l'assistanat :

Des fois, le vieux m'apporte des pâtes, du sucre, où il les prend ? Au bureau de bienfaisance. Un jour des tickets sont tombés de sa poche. Je me suis renseignée auprès de Mme Baronne. Alors, tu vois où j'en suis, à mendier. Je me dis que je suis sans morale.<sup>402</sup>

Cette affirmation de Nafi va avec la description négative déjà brossée dans *Le Docker noir* pour témoigner de la précarité dans laquelle vivent les travailleurs immigrés à Marseille. La situation de l'immigré est particulièrement décevante du fait qu'elle est en contradiction avec l'espoir de trouver une vie meilleure en Europe. Car c'est en arrivant en Europe qu'il s'aperçoit de l'illusion dont il est victime :

J'ai envie de partager mon expérience avec des millions d'Africains habités comme je l'ai été, par la volonté de fuir la misère de leur pays en pensant qu'en Europe la misère n'existe pas, alors que le drame du déracinement et de la marginalité les attend.<sup>403</sup>

Les auteurs ayant traité la thématique de l'immigration pour prévenir la jeunesse africaine du leurre que représente l'immigration en Europe ont en commun d'avoir brossé la face cachée de l'immigration avec tous les problèmes que revêt la vie de l'Africain en terre étrangère : le chômage, la faim, la solitude, le déracinement, le racisme.

Les auteurs de la première génération ont mis en scène la figure de l'étudiant pris par « la grisaille de Paris » tandis que ceux de la seconde génération ont plutôt développé celle de l'immigration clandestine par la venue dans le paysage littéraire, la figure de l'immigré.

---

<sup>402</sup> *Lettres de France, op. cit.*, p.91-92.

<sup>403</sup> *Je suis venu, j'ai vu, je n'y crois plus, op.cit.*, p.28.

Les écrivains de la Migritude ont montré la difficulté de résoudre l'immigration clandestine tant qu'il y aura la misère, le bas salaire, le chômage et le sous-emploi où sont acculés un grand nombre de jeunes Africains. Mais cela pose aussi le problème de la réception de ces textes. Selon eux, on aura beau à décrire aux éventuels candidats à l'émigration, la réalité de l'immigration, si on n'arrive pas à développer l'économie et à instaurer un bien-être social, il y aura toujours des candidats à l'exil car dans *Le Paradis du Nord*, Jojo et Charlie ne sont pas des chômeurs : Jojo travaille dans un hôtel de luxe de la capitale camerounaise et son ami, Charlie est un agent de police mais tous les deux veulent s'exiler. Donc, malgré les initiatives que des écrivains ont entreprises pour dissuader les éventuels candidats à l'émigration clandestines, leurs œuvres n'auront aucun impact sur les lecteurs ; et l'exil est désormais la seule alternative pour une jeunesse désespérée de la réalité économique et sociale de leur pays. Bien que l'immigration ne soit pas un phénomène nouveau, depuis les dernières décennies une proportion considérable avec l'immigration clandestine de milliers de jeunes qui tentent de rejoindre l'Europe par tous les moyens.

## CHAPITRE II :

### L'immigration en question

#### A. Une intégration<sup>404</sup> difficile

Comme l'immigration est le fait de s'installer dans un pays étranger avec l'intention d'y rester, se pose la question de l'intégration et de l'assimilation. Avec les auteurs la première génération, le problème de l'immigration en France ne se posait pas puisque les premiers étudiants mis en scène dans les romans de voyage en France n'avaient pas l'intention de rester. Leurs séjours étaient temporaires. C'est dans *Le Docker noir* d'Ousmane Sembene que la première immigration des Noirs en France est évoquée. Une communauté africaine essentiellement composée de travailleurs originaires de l'Afrique noire avec ses traditions et ses coutumes :

Dans cette Afrique méridionale de la France, toutes les origines, tous les groupes ethniques sont représentés. Gardant avec lui les coutumes de sa terre natale, chaque territoire a son propre canton : les bars. Les préjugés et l'originalité sont souvent l'objet de disputes.<sup>405</sup>

Il se pose la question de la nationalité après les indépendances. Mais, avec l'immigration actuelle, nationalité et intégration sont liées.

---

<sup>404</sup> Selon le dictionnaire : intégration vient du mot italien, *integrare* qui veut dire rendre entier, faire entrer une partie dans un tout. Intégrer c'est faire entrer un ensemble dans un groupe plus vaste. On dira d'une société qu'elle est intégrée si elle possède un haut taux de cohésion sociale. Un individu sera considéré comme intégré s'il partage les mêmes valeurs et les normes de la société à laquelle il appartient. (*Le Lexis, le dictionnaire érudit de la langue française, Larousse*)

<sup>405</sup> Ousmane Sembène, *Le docker noir, op. cit.*, p.78.

## 1. La nationalité

Aucun personnage des romans n'exprime avant son départ en exil sa volonté de devenir européen. Seule l'envie de bien-être pousse le migrant au départ pour l'Occident mais se procurer des documents administratifs devient un impératif pour résider en France.

### a. Un nouvel ancrage identitaire

La citoyenneté se détermine chez les immigrés soit par le choix de vie des parents, soit par le droit du sol pour leurs enfants. C'est pour cette raison que les adultes installés depuis longtemps obtiennent la nationalité française par la voie de la naturalisation.<sup>406</sup> Dans la littérature négro-africaine francophone abondent des personnages qui traversent ou qui ont traversé des frontières.<sup>407</sup> Mais les « écrivains épigones de la Négritude ont mis en scène des migrants qui ne cherchent pas à s'établir définitivement sur l'espace européen. Deux raisons majeures expliquent cette situation. La première justification, c'est que les premiers migrants étaient des citoyens

---

<sup>406</sup> A la différence de la déclaration, la naturalisation n'est pas un droit. Elle s'opère par décret et constitue une décision discrétionnaire de l'administration qui peut décider de ne pas accorder la nationalité même si les conditions nécessaires à son obtention sont réunies. Les conditions de recevabilité de la demande sont les suivantes :

- être âgé de plus de 18 ans
  - posséder un titre de séjour
  - résider en France depuis 5 années et justifier d'une coïncidence de la résidence avec le centre des intérêts matériels et des liens familiaux
  - être assimilé à la société française, notamment du point de vue culturel et linguistique (l'assimilation est évaluée par un agent de l'Etat au cours d'un entretien)
  - ne pas avoir fait l'objet de certaines condamnations (notamment pour des crimes ou des délits constituant une atteinte aux intérêts fondamentaux de la Nation)
  - ne pas avoir fait l'objet d'un arrêté d'expulsion ou d'une interdiction du territoire français
- <http://www.cliquedroit.com/l-obtention-de-la-nationalite-francaise-c18-f169.html>

<sup>407</sup> Les traversées des frontières maritimes, aériennes sont les seules qui sont dûment traitées jusqu'à présent par la littérature négro-africaine, la traversée des frontières en Espagne, par l'enclave de Ceuta et Malilla où à chaque année, des nombreux candidats à l'exil vers l'Europe prennent des risques énormes au péril de leur vie pour tenter la traversée de la frontière afin d'atteindre l'espace européen par la terre est mise en scène par Le Camerounais Eric Kandom dans *Un jeune Africain qui pleure l'Europe*, un jeune camerounais qui tente de voyager clandestinement par voie terrestre depuis le Cameroun.

français et la seconde étaient qu'ils espéraient retourner au pays, une fois les études achevées. Leur exil était donc temporaire avec l'envie ou l'espoir de retour à la terre natale mais ceux de la seconde génération mettent en scène des parents qui vivent avec l'idée du retour au pays. Chez les écrivains de la *Migritude* les parents s'opposent à leurs enfants qui ne connaissent rien de leur pays d'origine.

Dans *Place des Fêtes*, on voit l'opposition entre les parents et leur fils né en France mais qui ne se reconnaît pas ni le pays d'origine ni dans le pays d'accueil en raison de la couleur de sa peau :

Et maintenant, papa, tu me demandes, à moi, d'aller vivre là-bas, mais je rêve ou quoi, je ne dis pas que la France, c'est mieux ! Mais, je suis né français, papa, parce que ma peau ne colle pas avec mes papiers. Mais je sais que je ne suis pas de là-bas non plus, parce que je n'ai rien à voir vraiment avec là-bas.<sup>408</sup>

Le personnage aborde ici une problématique importante. Avoir la nationalité est une chose, mais se sentir vraiment citoyen en est une autre. Il pose la question du patriotisme. Comment se sentir vraiment patriote ? Est-ce que la nationalité suffit à se sentir patriote ? Dans ses affirmations, le personnage narrateur s'oppose à ses parents sur leur façon de voir ou de concevoir leur immigration en France. Il se démarque d'eux et leur reproche leur manque de patriotisme. Ses parents sont responsables de leur isolement avec leur idée de retour au pays. Pour lui, ils ont raté leur immigration, parce qu'ils sont toujours restés en marge de la société bien qu'ils aient la nationalité comme lui :

Vous savez, papa et maman sont devenus français tricolore, eux aussi. Français comme moi, eux qui sont venus de là-bas. Français comme moi, eux qui sont venus de là-bas. Français, immigré ! Oh, vous savez cela ne veut rien dire. C'est même n'importe quoi ça, cette histoire de devenir tricolores quand on débarque dans un pays avec une seule couleur. C'est vraiment n'importe quoi quand les gens se prennent soudain pour des

---

<sup>408</sup> *op. cit.*

tricolores au point de croire les couleurs leur appartiennent. Papa et maman en tricolore, laissez-moi rire, oui ! Tout le monde sait que cela ne veut absolument rien dire, qu'on a beau changer de papier mais jamais de couleurs, qu'en fait c'est seulement pour faciliter les paperasses, c'est tout.<sup>409</sup>

Ses parents, n'ont jamais une volonté d'intégration et d'assimilation<sup>410</sup>. Ils ont perçu la nationalité comme une formalité administrative sans jamais chercher à devenir des vrais citoyens. Alors, il culpabilise ses parents comme étant responsable de la marginalité dont ils souffrent lui-même.

L'opposition entre les premiers immigrés et leurs enfants est également posée dans *Un appel de nuit* où le conflit de génération se déclenche entre Doulaye et Alima et leurs parents qui comme le père du narrateur de *Place des Fêtes* vivent avec l'idée du retour au pays. La pièce *Un appel de nuit* est un dialogue théâtral entre Doulaye et Alima qui communiquent au téléphone mais leur dialogue est entrecoupé de scènes où ils sont avec leurs parents avec un retour en arrière de plus de trente ans.

C'est par cette mise en scène rétrospective que l'auteur représente ce conflit au sein de la famille. La question du retour au pays qui taraude les parents est posée comme la preuve d'absence de volonté d'intégration des parents.

Je suis venu ici mais j'aurais pu aller dans n'importe quel autre pays où j'aurais trouvé du travail. Je ne suis pas venu pour leur ressembler ni pour mêler leur sang au mien.<sup>411</sup>

La première génération voit le fossé entre elle et la société d'accueil. Elle mesure la distance et se montre loin de partager leurs valeurs:

---

<sup>409</sup> *Place des Fêtes, op. cit.*, p.14.

<sup>410</sup> En 2003, la loi n° 2003-1119 du 26 novembre renforce les conditions pour acquérir la nationalité française en posant que nul ne peut être naturalisé s'il ne justifie de son assimilation à la communauté française, par une connaissance suffisante.

<sup>411</sup> *Un appel de nuit, op. cit.*, p.13.

Le père: « Pour moi l'honneur, le non, le sang ont encore une signification. C'est à chaque fils de préserver la pureté du sang, l'honneur et le nom de ses ancêtres...Et ma fille qui va mêler du sang étranger à mon sang ! Qu'y a-t-il de commun entre moi et ces gens-là et nous ? Quelles valeurs justifient encore leur existence ? Leurs femmes se promènent nues, ils montrent des choses de Dieu à la télévision, leurs enfants passent devant les vieillards sans les saluer et ils s'empressent de se débarrasser de leurs vieux parents. <sup>412</sup>

La seconde génération voit l'émigration comme une opportunité. Décidée à tourner le dos à l'Afrique, Saïda fait partie de cette génération qui cherche à s'intégrer dans la société d'accueil. Son intégration passe d'abord par l'apprentissage de la langue française.

À l'image des personnages qu'ils mettent en scène, les écrivains de la seconde génération ont fait le choix de vivre en France ; mais bien qu'ils aient la nationalité française, ils se sentent cependant acculés à leurs origines quand on les catégorise comme écrivains francophones, africains ou autres. C'est pour s'opposer à cette catégorisation que Waberi définit l'appartenance de la citoyenneté en ces termes: « le lieu de naissance n'est qu'un accident ; la vraie patrie, on se la choisit avec son corps et son cœur. On l'aime toute sa vie ou on la quitte tout de suite.»<sup>413</sup>

## **b. Une nationalité entre guillemets**

Malgré la nationalité acquise, le sentiment d'être étranger en France est dominant chez les premiers immigrés. Ce sentiment se justifie par l'exclusion. La mère d'Alima prévient sa fille en ce terme:

Tu me réponds que ce pays est ton pays. Moi, je veux bien. Je ne suis pas instruite, je ne sais pas ce qui écrit dans les

---

<sup>412</sup> *Un appel de nuit, op. cit.*, p.12.

<sup>413</sup> *Aux Etats Unis d'Afrique, op. cit.*, p.99.

papiers. Mais souviens-toi, Alima, : dans un pays qui n'est pas celui de ses ancêtres , on sera toujours étranger...même si on fait semblant de croire le contraire. Toi, ma fille, tu es une femme noire dont les ancêtres viennent du village là-bas dont tu ne veux entendre parler. Si tu te crois un enfant de ce pays, les vrais enfants de ce pays se chargeront chaque jour de te prouver le contraire. <sup>414</sup>

Le lien du sang est l'argument employé pour concevoir la citoyenneté. C'est une auto exclusion par le lien du sang pour s'éloigner de la société d'accueil. Pour la mère d'Alima, la France n'est pas le pays de ses ancêtres, donc ses enfants ne doivent pas croire que la France, c'est chez eux. La crainte de la mère est due à ce qu'elle croit que l'Europe est pour elle la terre des Blancs. Elle vit avec le sentiment d'être étrangère en France.

Mais les enfants eux, né et grandis en France, ont une forte envie de croire que la France est leur pays et que le pays de leurs parents leur est inconnu donc le sentiment d'auto-exclusion est peu présent chez eux. Alima s'oppose à sa mère à l'idée du retour au pays natal car l'exclusion totale est celle du retour au pays. Déjà entre ses parents et elle, l'opposition est totale. Elle a plutôt beaucoup à partager avec la société d'accueil qu'avec ses parents :

Regarde-nous : on a déjà de la peine à communiquer, toi et moi. Tu parles mal le français et moi, je comprends à peine ta langue et je ne sais pas la parler. Qu'est-ce que je vais faire dans un coin de brousse où on ne parle que ta langue ?<sup>415</sup>

Alima construit son discours identitaire différemment de ses parents : les parents ont la nationalité certes, mais ils ont des référentiels différents de leurs enfants. Pour eux, c'est le village, le lien du sang, la langue, la culture et la tradition. Les parents immigrés ne sont pas réellement en contact permanent avec la société, d'autant plus qu'ils ne parlent pas ou s'expriment

---

<sup>414</sup> *Un appel de nuit, op. cit.*, p.23.

<sup>415</sup> *Ibid*, p. 23.

mal avec langue française, ce qui crée un fossé non seulement entre eux et leurs enfants mais également avec la société. La nationalité est à leurs yeux une simple formalité qui n'implique aucune appartenance. La seule appartenance, c'est celle du sang. C'est donc une auto-exclusion formelle. En ce qui est de l'intégration, c'est la personne qui doit aller vers le groupe et non l'inverse. Cette initiative est inexistante chez les parents.

Chez les Noirs en France, malgré la nationalité acquise les parents immigrés vivent avec le sentiment d'exclusion exacerbé par la victimisation. Alain Mabanckou, a rencontré dans une salle de sport, un immigré noir vivant en France et qui malgré sa nationalité française se croit victime d'exclusion sociale pour sa couleur :

–Je suis originaire de Centrafrique et je vis en France depuis plusieurs années. Disons que depuis vingt-neuf ans et demi. Tous mes enfants sont nés ici, mon frère. Ils sont, comme qui dirait, des petits Français, rien à voir avec l'Afrique, où ils n'ont pas mis les pieds. Ils sont nés d'ici point barre. Mais est-ce que les Français, eux, les voient comme ça à l'école ou dans la rue, hein ? Pour eux, ces enfants sont des petits Nègres, un point c'est tout !<sup>416</sup>

Le personnage soulève la question de l'identité nationale. Comment peut-on être identifié européen en général et français en particulier ? Au-delà des papiers est-ce que le passeport, tout seul, justifie l'appartenance identitaire ? Cette problématique est une « question qui demeure, de nos jours, un enjeu politique. »<sup>417</sup> Depuis la constitution de 1791 qui accordait automatiquement la nationalité à tout enfant né sur le sol français, les modalités de l'acquisition de la nationalité française ont été redéfinies. Certes, la France accorde la nationalité aux enfants nés en France par le droit du sol, mais la question est de savoir comment l'appartenance à la société européenne en général et à la société française en particulier se justifie. La crainte de ce parent originaire d'Afrique, vivant en France « depuis vingt-neuf ans et demi » et dont les enfants, nés en France, n'ont jamais mis

---

<sup>416</sup> Alain Mabanckou, *Le Sanglot de l'Homme Noir*, op. cit., p.26.

<sup>417</sup> Ibid., p.92.

les pieds en Afrique, est que la nationalité qui leur est *accordée* ne les protège pas de cette forme d'exclusion basée sur l'épiderme et que la nationalité demeure une formalité qui ne leur garantisserait aucune place dans la société d'accueil.

Alain Mabanckou, sans être d'accord avec l'esprit de victimisation<sup>418</sup> qui consiste à présenter la race noire comme une victime de la race blanche laisse parler cet immigré d'origine centrafricaine qui présente les immigrés noirs en Europe comme étant des victimes :

Vous, mon frère, vous avez de la chance, vous êtes bien planqué aux Etats-Unis, là-bas où les Blacks sont très respectés, alors que les Noirs de France, eux, sont toujours en queue de peloton en Europe. J'ai lu sur Internet que vous étiez prof à l'université ! Vous vous rendez compte de ça ? Est-ce que vous croyez que si vous étiez resté ici vous auriez eu ce poste, hein ? Répondez, mon frère ! Est-ce que j'ai tort ?<sup>419</sup>

Le Centrafricain compare l'Europe et les Etats-Unis deux entités complètement différentes en ce qui est de la place de l'homme noir dans la société européenne et américaine. Aux Etats-Unis, la place du Noir et sa reconnaissance comme citoyens à part entière jouissant de liberté est exempte de discrimination raciale même si la discrimination existe aujourd'hui sous d'autres formes : inégalité sociale et économique. Sa place est le résultat de longs sacrifices depuis l'abolition de l'esclavage<sup>420</sup> jusqu'aux années 60, avec l'abolition de la discrimination raciale à la suite du discours de Martin Luther King,<sup>421</sup> alors qu'en Europe, la présence des Noirs est beaucoup plus récente, car la présence de communauté noire en Europe, est

---

<sup>418</sup> Dérivé du verbe victimiser qui signifie « faire de quelqu'un une victime, présenter en victime » (*Le Nouveau Littré*)

<sup>419</sup> Alain Mabanckou, *Le Sanglot de l'Homme Noir*, op. cit., p.26.

<sup>420</sup> Le treizième amendement à la Constitution des États-Unis prend effet le 18 décembre 1865. «Ni esclavage, ni aucune forme de servitude involontaire ne pourront exister aux États-Unis, ni en aucun lieu soumis à leur juridiction» [http://www.herodote.net/18\\_decembre\\_1865-evenement-18651218.php](http://www.herodote.net/18_decembre_1865-evenement-18651218.php)

<sup>421</sup> Le 28 août 1963, à Washington, le pasteur afro-américain a prononcé un discours d'espoir devant 250.000 personnes, de toutes origines. L'année suivante, les Etats-Unis ont adopté un Civil Rights Act, c'est-à-dire une loi interdisant toute discrimination dans les lieux publics. Toutefois, les traces du régime ségrégationniste sont encore présentes, même un demi-siècle après son abolition.

lié à l'immigration des travailleurs depuis la Seconde Guerre mondiale où comme précise Alain Mabanckou que « la France a encouragé l'immigration et favorisé les regroupements familiaux », avec « la réapparition du droit du sol » pour les enfants des parents étrangers.

Mais Alain Mabanckou s'oppose à l'idée du « sang » pour qualifier l'appartenance à l'identité nationale. Considérer quelqu'un comme étant français ou européen rien que parce qu'il est blanc c'est selon lui raisonner à la manière de Robert Mugabe, président de Zimbabwe :

Au Zimbabwe, un président, monarque à vie se livre à la chasse aux Blancs, le gibier se faisant de plus en plus rare dans la brousse. Ce président leur rappelle qu'ils sont des Blancs, donc des Européens, même si certains d'entre eux n'ont que cette terre. Pour le dictateur empêtré dans son labyrinthe, tous les Blancs demeureront européens ! Dieu l'avait voulu. Peu importe qu'ils ne connaissent d'autre terre que celle d'Afrique. Et lorsqu'ils sont « refoulés » vers l'Europe, ils se retrouvent dans une nasse, errent tels des apatrides. En Afrique, on les montre du doigt ; en Europe, on les regarde avec de gros yeux. Ils sont déconcertés de ce continent-là qui n'a rien à voir avec leur univers des tropiques.<sup>422</sup>

Celui qui raisonnerait de cette façon serait aussi blâmable que le président zimbabwéen car sa conception de l'identité est raciste du fait qu'elle « privilég[ie] une vision naturaliste au détriment d'une approche humaniste »<sup>423</sup>

---

<sup>422</sup> Alain Mabanckou, *L'Europe depuis l'Afrique*, op. cit., p.36.

<sup>423</sup> Alain Mabanckou, *Le Sanglot de l'homme Noir*, op. cit., p.93.

## 2. Le mariage mixte

A défaut de ne pouvoir bénéficier d'une intégration sociale, le personnage cherche parfois à se trouver dans le mariage un moyen pour échapper à l'exclusion sociale. Ainsi dans cette optique, nombreux sont les personnages qui rencontrent une personne du pays d'accueil pour partager avec eux une vie commune. Puisque l'exil en terre étrangère suppose la solitude. Le mariage ou le concubinage se présente comme un palliatif pour échapper à la solitude et si possible trouver une intégration sociale.

### a. Un palliatif

De ce fait, Fara confronté à la solitude rencontre une jeune Française dont il tombe amoureux et avec qui il aura plus tard un enfant. Il traverse des moments de déception qui entachent la relation du couple mixte dû aux préjugés raciaux.

Toutefois, le mariage ne répond pas aux espoirs puisque le couple mixte se voit disloquée par des facteurs extérieurs. Au nom de l'honneur, et du sang, la belle-famille s'acharne *sur le couple*. Il s'ensuit donc que les personnages sont perturbés par le rejet dont ils font l'objet. Fara attristé de la conduite de sa belle-famille, se livre au désespoir et se jette finalement dans la Seine après la disparition de sa compagne, Jacqueline.

Le mariage mixte est donc voué à l'échec, et il ne permet pas d'échapper à l'exclusion sociale. Déjà, en 1957, Sembène Ousmane explique l'échec du mariage mixte par des circonstances extérieures au couple dans son œuvre « O mon pays, mon beau peuple » où est racontée l'histoire d'Oumar, un Sénégalais, et de sa femme, Isabelle, venus tous les deux vivre au Sénégal après leur mariage en France. Ils sont *ipso facto* attaqués de tous les côtés bien qu'ils soient l'un et l'autre solides et déterminés. En plus l'administration coloniale et les Blancs sont aussi opposés à leur mariage. Le

couple se heurte à la tradition. Les deux époux font preuve de courage et de détermination mais en vain. Cette configuration du mariage mixte est conforme au motif littéraire des premiers écrivains qui mettent en exergue le conflit entre les valeurs de l'Occident et celles de l'Afrique.

En effet, tout comme les auteurs de la première génération, ceux de la seconde génération ont à leur tour abordé la thématique du mariage dans le cadre de l'immigration. Ainsi dans *La Préférence Nationale*, la narratrice laisse entendre les injustices auxquelles elle est confrontée après son divorce avec son mari français, à cause du racisme de sa belle-famille, de l'administration et de la société d'accueil.

L'étrangère, ex-épouse d'un Français devient juste un ex-objet exotique. Et comme tout objet, elle n'a aucun droit, même pas celui de gagner correctement sa vie. Alors, seule elle essaie de survivre. L'Administration, pour se donner bonne conscience, fournit une multitude d'adresses aussi inutiles les unes que les autres. On vous répond sans cesse : oui mais vous n'avez pas droit à telle aide, vous n'êtes pas de nationalité française. Allez voir à tel service.<sup>424</sup>

Après le divorce, la narratrice est cette fois-ci confrontée à l'hypocrisie administrative motivée par la xénophobie. Une configuration similaire du couple mixte se lit dans *L'Impasse* de Daniel Biyaoula, Joseph Gâkatuka, malgré son amitié avec Sabine, de retour à son pays lors d'un voyage de séjour, se sent plus mal à l'aise que jamais puisqu'il n'arrive pas à trouver sa place ni dans son pays d'origine, ni en France. Il finit finalement dans le désespoir et ne voit plus des repères dans ce monde. Il déprime et finit sa vie dans les hospices de fous malgré le soutien de Sabine. Daniel Biyaoula met également en exergue un couple confronté à la réalité de l'émigré éternel puisqu'ils sont condamnés à errer. Non compris par ses compatriotes, Joseph Gâkatuka est rejeté par la société d'accueil qui le réduit à la marginalité de telle sorte qu'il ne se reconnaît ni dans son pays d'origine qui lui non plus ne le reconnaît, ni en Europe qui le marginalise comme il le laisse entendre en

---

<sup>424</sup> Fatou Diome, *La Préférence Nationale*, op. cit., p.83.

ces termes : « Et je me demande souvent ce que je fabrique dans ce pays, sur cette terre, pourquoi donc je vis, pourquoi on veut me sublimer ». <sup>425</sup>

Pour Fara, Joseph, et même pour l'héroïne dans la nouvelle intitulée *La Préférence Nationale*, ni le mariage, ni les fiançailles ne leur permettent de se soustrait de l'exclusion.

Joseph venu de France est considéré par ses compatriotes comme l'exemple type de Parisien, celui qui doit afficher une attitude digne du Parisien. C'est ainsi que dès son arrivée, à l'aéroport, il est accueilli par son frère qui ne manque de lui suggérer d'afficher « la mode parisienne » et l'emmène à un magasin qui vend des costumes. Surpris de cette attitude qu'il n'attendait de la part de ses compatriotes, Joseph retrouve à son retour dans son pays natal une société et en premier lieu sa propre famille qu'il ne comprend pas parce qu'elle veut lui imposer des restrictions :

Ma famille [...] me fait comprendre par des phrases toutes innocentes que je dois pas avoir d'autres envies que celles qui sont permises, que je ne dois pas essayer de battre en brèche sa structure, que je ne dois pas avoir de tête, que je suis sa créature et celle des anciens, que je suis en dessous de ceux qui sont en haut, que je fais nombre seulement, que je dois m'aligner si je ne veux pas crever dans mon coin. <sup>426</sup>

Ces restrictions sont ce qui pousse à Joseph à prendre la fuite et de retourner à la France qu'il vient de quitter avec Sabine. Mais Joseph se retrouve encore une fois avec les ressentiments qu'il éprouve envers la société à qui il ne pardonne pas malgré l'amour qu'il a pour Sabine :

Mille batailles se déroulent en moi. Je vis avec mon ressentiment vis-à-vis des Blancs et la conscience qu'elle est la femme que j'aime .Elle me manque et je me sens de plus en plus seul. <sup>427</sup>

---

<sup>425</sup> *L'Impasse, op.cit.*, p.250.

<sup>426</sup> *Ibid.*, p.60.

<sup>427</sup> *Ibid.*, p.234.

Il est ainsi déchiré entre sa passion pour Sabine et le ressentiment qu'il a envers les Européens. Pourtant, le mariage qui semblait être un moyen d'intégration parce que les époux doivent normalement se sentir et être intégrés une fois qu'ils ont la nationalité française n'est plus valable vis-à-vis de la réalité sociale à laquelle, fait face le protagoniste. Ainsi Doulaye se sent toujours un étranger malgré sa nationalité française et son mariage avec une Française :

Aujourd'hui, malgré ma femme française, malgré ma nationalité française, je ne suis plus aussi affirmatif qu'il y a vingt-cinq ans. Mon doute naît du regard de ceux qui sont Français mais qui n'ont pas la même apparence que moi.<sup>428</sup>

L'exemple le plus marquant d'un amour qui résiste contre vent et marée est incarné par le couple mixte Samba/Gisèle avec trois enfants. Samba Sall, Sénégalais, et son admirable épouse allemande vivent à Cologne. Samba se retrouve au chômage après neuf années de travail à la suite d'une lettre qui lui a été adressée l'informant de son licenciement :

« Neuf années ! » se répétait-il douloureusement. Tant de temps qu'on froissait et jetait comme un morceau de papier sans importance. Neuf dures années faites de labeur et d'abnégation qu'on voulait maintenant retirer de sa vie ; l'obliger par une simple note de service à les oublier comme un seconde perdue ; oubliant alors que la seconde perdue peut détruire toute une existence. Non ! Il lui manquerait toujours le courage de considérer, sans en souffrir, ce qu'on lui volait ainsi.<sup>429</sup>

Ce licenciement plonge le personnage dans le désarroi puisqu'il se sent impuissant face à la décision prise par l'entreprise de le licencier pour des raisons qu'il n'arrive pas à digérer. Il se voit ainsi bafoué dans ses droits

---

<sup>428</sup>*Un appel de nuit, op. cit.*, p.41.

<sup>429</sup>*L'Ailleurs et l'Illusion, op. cit.*, p.17.

de travailleurs puisqu'il a servi neuf années sans qu'on lui apporte des raisons suffisantes et convaincantes :

Il retenait l'essentiel de ce qu'on lui expliquait dedans :  
« conjoncture économique difficile !...Inflation !...Situation désagréable qui impose certaines mesures !...Regrets et suite !... [...] En somme, c'était une façon de lui régler son compte, dans un style anonyme, comme ce fut le cas pour plusieurs autres milliers de personnes qui lui ressemblaient et qu'ici, on appelait, avec tout le dédain que ce substantif pouvait dissimuler, les « Gastarbeiter » : les travailleurs invités.<sup>430</sup>

Sans emploi, il se voit maintenant confronté à la société qui le rejette et se sent dépourvu de toute forme d'aide; les inquiétudes engendrées par la précarité et le chômage commencent alors à la suite de ce licenciement comme le présent Samba dans cette phrase : « Voilà par où le cauchemar allait commencer. »<sup>431</sup> En effet le cauchemar commence pour lui. Ne trouvant aucun autre emploi, il est condamné à vivre dans la misère avec sa femme et ses trois enfants qui sont eux-mêmes rejetés parce que leur père est étranger. Gisèle, dans l'espoir de trouver une aide auprès de sa maman, se rend avec ses enfants à la maison familiale, mais sa mère ne lui pardonne pas d'avoir épousé un étranger :

« Et la voix tremblante, elle confia :  
-Tu sais Gisèle ...j'en ai plus pour longtemps : un mois trois, six, un an. Je souffre d'un cancer. Et parfois, je désire moi-même en finir au plus vite, tellement mes douleurs sont atroces. Mais tu vas rester cette fois-ci. Tu ne vas plus m'abandonner, n'est-ce pas ? J'ai si peur de...  
-Maman ! Je t'en prie...Tu vivras encore longtemps.  
En vérité, Gisèle voulait encore la consoler, mais elle ne savait que dire. Sa mère avait bien vieilli et, peut-être, la hantise de la

---

<sup>430</sup> *Ibid.*, p.16.  
<sup>431</sup> *Ibid.*, p.17.

mort lui donnait ces émotions. Elle eut un peu honte de ses pensées.

-Maman, reprit-elle, je veux bien rester avec toi, si tu désires mais ...avec mes enfants et leur père.

Tilda Strassmann se tut. Par ce silence, elle opposait à sa fille, soixante années de fierté d'une femme qui n'avait jamais connu la tempête dans son existence ; soixante années de préjugés qu'elle n'était pas prête à effacer, même pour l'amour de son enfant, même par peur devant une mort solitaire. Bref, elle ne disait rien, pour la bonne et simple raison qu'elle n'acceptait pas le choix de Giséla.<sup>432</sup>

Une telle résolution de la part de la mère souffrante et qui, même tout en aimant sa fille est déterminée à aller jusqu'au bout de son refus d'accueillir sa fille et ses petits-enfants montre combien l'attachement à des valeurs(l'honneur, sang, etc.) prennent beaucoup d'importance chez la personne dont l'esprit est ancré dans le communautarisme et conservatisme identitaire. Bien que le couple mixte soit banni par leurs familles ou encore la société qui le rejette, les personnages sont quand même unis par un amour sans faille.

### **b. Amour plus fort que tout**

Les épigones de la négritude ont mis en scène un étudiant qui se lie d'amitié avec une fille du pays d'accueil et qui ainsi devient pour lui parfois une rencontre amoureuse. C'est le cas de Fara qui rencontre Jacqueline et finit par l'épouser sans le consentement de ses parents qui s'opposent à leur mariage. Jacqueline malgré le refus de ses parents obéit à son cœur et brave l'interdiction imposée par son père de revoir Fara. Elle décide de suivre son amour sans pour autant méconnaître les difficultés que leur couple traverse ensemble. C'est alors que dans un premier temps, elle écrit à sa mère pour lui faire part de sa décision de suivre Fara qu'elle aime beaucoup :

---

<sup>432</sup> *Ibid.*, p.99.

Elle prit du papier et écrivit :

Maman, je connais le chagrin que te fait en quittant la maison pour suivre Fara. Pardonne-moi, ma chère mère, je sais que ce n'est pas concevable mais je ne puis m'en empêcher, je l'aime. Nous ne ferons rien qui nous déshonore. Si vous voulez me voir, Christiane vous dira où je me trouve. Ta fille qui te demande mille pardons.<sup>433</sup>

Après ce problème d'ordre relationnel que doivent surmonter les protagonistes, une difficulté d'ordre financière apparaît à Fara, qui a la charge et la responsabilité de sa famille. :

Les économies de Fara s'étaient épuisées ; il put vivre encore grâce à des mandats envoyés par sa famille. Après ce furent des amis dévoués, puis personne. Il recevait des lettres de promesses, attendait et n'obtenait rien.<sup>434</sup>

Les difficultés financières rencontrées par les personnages étrangers dans un pays sont liées à la réalité sociale à laquelle ils sont confrontés. Ils sont rejetés du fait qu'ils sont étrangers. Ils ne trouvent aucun métier digne pour vivre et sont acculés à un travail de survie à défaut de trouver ce dont ils rêvent. Ainsi Fara, pour survivre avec sa famille, se met à vendre des petits objets. Ainsi leur amour résiste à l'opposition parentale et au chômage. Le soutien moral et la fidélité entre eux est un moyen de résister à la pression et à ne pas céder aux difficultés qu'ils traversent. De ce fait Fara et Jacqueline font preuve d'un amour immuable :

Jacqueline et lui s'aimaient d'un amour qui avait soif de sacrifices, sans quoi il n'aurait pu résister aux injures mesquines que leur infligeaient les repas médiocres, les dettes

---

<sup>433</sup> *Mirages de Paris, op. cit.*, p.99.

<sup>434</sup> *Ibid.*, p.125.

chez l'épicier devant la porte de qui l'on avait honte de passer, le terme non payé qui rendait la concierge moins aimable.<sup>435</sup>

Il est donc indispensable que chacun renforce son amour pour l'autre et qu'il apporte un soutien moral et affectif à son partenaire. C'est pour cette raison que Jacqueline, voyant son amour céder au désespoir après avoir vainement cherché un emploi, tente de le reconforter en lui témoignant son amour :

Il revint à la maison, désenchanté, abattu. A son silence et à son aspect désolé, Jacqueline comprit que l'affaire avait été manquée. Elle essaya de le dérider en restant gaie malgré ses inquiétudes ; elle parla d'espoir et d'arrangement futur...<sup>436</sup>

De même, Gisèle, malgré les ennuis que traverse leur famille, reste toujours dévouée à son mari en sauvegardant leur vie conjugale. Chez l'ensemble des protagonistes le lien est maintenu par l'amour sauf pour Joseph, personnage complexé :

Lorsque ça a commencé à devenir sérieux entre Sabine et moi, des questions à n'en plus finir que je me suis posées pendant des jours. C'est qu'elle a un très bon poste, Sabine. Elle est responsable d'un secteur dans une grosse boîte d'assurances. Et elle est plutôt jolie. Longtemps, je me suis demandé ce qu'elle pouvait bien me trouver, vu qu'elle n'aurait eu aucun mal à se mettre avec quelqu'un de bien avec plein d'argent, un bon parti, quoi ! Mais non ! C'est moi qu'elle a choisi. Un gars qui n'est pas ce que l'on peut fabriquer de plus beau sur terre, qui est tout, qu'est-ce que je dis ? Qui est aussi noir que du goudron si ce n'est pis, dont l'impécuniosité est la plus grande amie. Un smicard de dernière catégorie que je suis. Plutôt un handicap quand on est comme moi, « Pourquoi tu veux rester avec moi ? » que je lui ai souvent dit, - « je t'aime Joseph ! J'aime le garçon que tu es ! » qu'elle m'a chaque fois répondu. Jamais ça

---

<sup>435</sup> *Ibid.*, p.125.

<sup>436</sup> *Ibid.*, p.127.

ne m'a convaincu, ses paroles. Encore après plus de deux ans ensemble, ça m'arrive de m'interroger.<sup>437</sup>

Après avoir été insulté par un raciste dans la rue, Joseph se sent de plus en plus victime. Sabine tente de le faire sortir de sa victimisation pour qu'il se considère d'abord comme un homme avant de se voir comme un Noir pour que leur amour soit sauvegardé. Ce dialogue entre lui et Sabine montre parfaitement le conflit intérieur qui l'anime et mais qui finalement aura raison de lui :

- Eh bien, avec de telles considérations, tu ne pourras que souffrir ! Ca c'est sûr ! Et puis avec tes idées, tu modifierais quoi ? C'est pas la force qui a vaincu Goliath, tu sais ! il faut que tu t'élèves au-dessus des gens Joseph ! C'est nécessaire pour toi ! C'est seulement comme ça que tu pourras t'en sortir ! D'ailleurs, t'as qu'à réfléchir sur nos relations ! Si tu n'avais pas oublié, que j'étais blanche ou, pour être plus exact, si t'en avais tenu compte, si tu y avais attaché de l'importance, est-ce que tu serais sorti avec moi ? Pour moi, c'est pareil ! Si j'avais considéré que tu étais moins que moi, tu penses que je serais avec toi ?

- Bien sûr que non !

- Alors, tu vois que j'ai raison ! ... Sois un homme universel, Joseph ! Je suis sûre que c'est seulement ainsi que tu regarderas avec pitié les gens du genre de celui que nous avons rencontré tout à l'heure !...<sup>438</sup>

Donc on peut constater que la vie de l'immigré en Europe est difficile, et que des problèmes et des difficultés font partie du quotidien.

---

<sup>437</sup> Daniel Biyaoula, *L'Impasse*, p.164.

<sup>438</sup> *Ibid.*, p.167.

## **B. Les difficultés de l'immigration**

L'une des premières difficultés de l'immigration, c'est la situation de précarité dans laquelle se retrouvent ceux qui s'installent dans un pays où ils auront à construire leur avenir.

### **1. La vie misérable de l'immigré**

Si chez le personnage étudiant l'installation en France est facilitée par la bourse dont il bénéficie, l'immigré clandestin a besoin d'un revenu mensuel. À défaut de trouver un emploi, il doit survivre avec des emplois précaires qui généralement lui permettent seulement de survivre.

#### **a. Une existence précaire**

Depuis les *Mirages de Paris*, à *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome, l'immigré mène une existence précaire. Fara a du mal à trouver du travail bien qu'il multiplie des demandes : « il se proposa aide-comptable aux lecteurs probables des annonces de *Paris-Soir*. »<sup>439</sup> Et quand un travail se présente, il est souvent difficile, sale et parfois mal payé. Ainsi Fara ayant obtenu un emploi, ne peut résister à l'humiliation et aux harcèlements qu'il subit :

L'idée de se présenter chez des inconnus, houspillé là par un concierge, ailleurs, par un monsieur qui venait d'essayer une scène de ménage, le remplit d'amertume.<sup>440</sup>

---

<sup>439</sup> *Mirages de Paris*, p.125.

<sup>440</sup> *Ibid.*, p.126.

Le sens de l'honneur et de la dignité le décident enfin à opter pour la débrouillardise. Il réussit à créer un petit commerce pour survivre avec sa famille :

Fara était heureux ; les petites dettes étaient payées ; il avait acheté, pour Jacqueline, la fourrure qu'elle convoitait depuis si longtemps et lui-même avait un joli costume...<sup>441</sup>

Ces genres de petites activités sont généralement celles qui font vivre les immigrés pour échapper au chômage. Le vieillard qui épouse Nafi est lui aussi un chômeur qui survit par le petit commerce comme le laisse entendre Nafi:

Comme travail, il chôme. Voilà cinq ans. Tous les après-midi, il fait un tour à toutes les compagnies de navigation. Il vend de la kola... en gros, demi-gros et détail. Il ne part jamais sans son kola rempli de noix.<sup>442</sup>

Cette description de la vie d'un immigré vivant avec un emploi précaire est une représentation négative de l'immigration d'autant plus qu'elle fait écho à celle qui est décrite chez les écrivains de la seconde génération comme Fatou Diome ou Calixthe Beyala qui pensent qu' « un immigré doit être très fort »<sup>443</sup>

De ce fait, Fatou Diome aborde les difficultés d'accès à l'emploi auxquelles sont confrontés les immigrés en France. Ils sont réduits à exercer les métiers les plus mal payés et que les Français refusent. Ainsi les personnages de ces romancières exercent des métiers de femme de ménages, baby-sitter, enseignante à domicile pour survivre dans un pays où elles se sentent exclues socialement:

J'étais toujours chez les Dupont, changeant des couches, saupoudrant de petites fesses roses, faisant le travail de l'école

---

<sup>441</sup> *Mirages Paris*, p.128.

<sup>442</sup> *Lettres France*, p. 80.

<sup>443</sup> *Les Honneurs perdus, op. cit.*, p. 357.

quatre fois par jours, poussant le landau d'un bébé blond que je ne pouvais même pas faire passer pour mien, passant l'aspirateur, repassant, lavant le carrelage de toute la maison, et maudissant la merde des Dupont qui s'accrochait aux parois des w-c et ne sentait pas la rose. Tout ça pour un salaire de misère.<sup>444</sup>

Rares sont ceux qui exercent des métiers qui correspondent à leurs compétences. Joseph constate que lui et ses amis, tous des immigrés, comme lui, occupent des fonctions subalternes. Lui, malgré son diplôme d'informaticien, travaille comme ouvrier dans une entreprise. Son ami Zabikila, « en dépit de ses diplômes est gardien dans un hôtel » ; Okibi « est calé en économie mais il travaille dans une entreprise de nettoyage ; Béla « avec ses diplômes de droit, [...] soulève des frites dans un truc américain »<sup>445</sup>

Mais le plus grand drame, c'est la perte de l'emploi sans véritable motif avec le sentiment d'avoir été injustement traité :

Un grand malheur nous est arrivé : ton père a perdu son travail. Ce n'est pas de sa faute ; son patron a tout simplement estimé qu'il était trop vieux pour travailler.<sup>446</sup>

Dans *L'Impasse*, le héros se voit licencié de l'usine pour laquelle il a travaillé depuis cinq ans, ce qui accentue ses peines et creuse la distance entre lui et la société d'accueil d'autant plus que les licenciés sont tous des étrangers comme il l'a constaté :

J'apprends par les syndicats qu'on est quinze à avoir reçu une lettre de licenciement, que personne ne sait sur quels critères la direction s'est basée pour ça. Et il n'y a que des étrangers qui l'ont reçue, cette lettre.<sup>447</sup>

---

<sup>444</sup> *La Préférence Nationale, op. cit.*, p.73.

<sup>445</sup> Daniel Biyaoula, *L'Impasse*, p.172.

<sup>446</sup> *Un appel de nuit, op. cit.*, p.19.

<sup>447</sup> Daniel Biyaoula, *L'Impasse, op.cit.*, p.176.

Dans *Place des Fêtes*, le narrateur reconnaît que son échec n'est pas dû seulement au racisme mais qu'il est lié à son manque de qualification : « les origines de mes parents m'ont poussé à faire des études bidon comme les autres immigrés »<sup>448</sup> Le narrateur estime que la marginalité est surtout liée à une absence de qualification qui ne rend pas l'immigré compétitif sur le marché de l'emploi. Ainsi, lui fils d'immigrés, né en France, il n'est pas mieux que les autres qui « débarquent en France, [...] pour faire des études de la foutaise. » comme le « droit, littérature, histoire, géographie, sociologie », « alors que deux ans en BTS [l'] auraient sauvé de la merde. ». Ici, le personnage perçoit que la qualification et le profil de formation choisie peuvent soustraire l'immigré à la précarité. Mais avec un diplôme non compétitif il sera obligé d'exercer des petits boulots :

Pourquoi je dois faire comme si j'avais eu un diplôme compétitif ? Pourquoi je ne peux pas me dire que je n'avais pas choisi le bon filon en allant fourrer ma gueule dans les trucs de littérature comme j'avais eu envie de composer des bouges de là pour faire du rap ? Pourquoi je refuse de regarder ma propre réalité en face ? Eh bien, je vais vous dire pourquoi ces gens – là refusent de regarder la réalité en face : c'est parce que leur couleur les arrange pour accuser. Sinon, moi, par exemple, si j'avais été un ingénieur informaticien, sorti d'une bonne école à vingt-deux ans, vous auriez vu sauter le verrou devant ma couleur. En tout cas, personne ne m'aurait envoyé ramasser les crottes de chien avec un diplôme d'informaticien. Personne ne m'aurait envoyé soulever des cartons ni faire vigile avec un uniforme de soldat avec chien et tout le reste.<sup>449</sup>

Pourtant le point de vue de ce personnage sur les causes des emplois précaires souvent exercés par les immigrés et ne répondant pas à leur profil de formation s'oppose à celui du héros de *L'Impasse*, qui soutient que malgré son diplôme d'informaticien, il n'a jamais exercé un emploi correspondant.

---

<sup>448</sup> Sami Tchak, *Place des Fêtes*, op. cit., p.33.

<sup>449</sup> *Place des Fêtes*, op. cit., p.33.

## b. Un quotidien douloureux

Nafi souffre et fait part de sa souffrance à sa correspondante dans ses lettres. Elle évoque son quotidien douloureux d'un ton pathétique. Prise par les pièges de l'immigration, elle est réduite à être une prisonnière : « je suis seule, si seule, que les cadavres dans leur tombe me font envie. »<sup>450</sup> Le plus grand problème c'est la solitude dans laquelle elle se morfond. Cette solitude de l'immigration est également celle qui fait partie du quotidien des personnages d'*Un appel de nuit*. Vivant séparément, Doulaye la cinquantaine et sa sœur, Alima ne peuvent communiquer que par téléphone pour parler de leurs situations et souvenirs. Reclus, chacun dans son appartement, ils vivent avec le sentiment d'avoir raté leur vie, et portent au fond d'eux-mêmes le poids de l'immigration.

Devenu sans-domicile-fixe, le héros de *L'ailleurs et l'illusion* mène la situation misérable d'immigré vivant avec sa famille dans la précarité et la misère. Il souffre au sein d'une société individualiste qui le rejette.

Moussa, n'ayant pas amélioré ses résultats pendant sa période d'adaptation, est renvoyé du club. Il lui faut donc travailler afin de rembourser Sauveur qui l'a aidé à immigrer. Il trouve du travail dans un bateau, mais son séjour dans ce bateau n'est pas agréable. Depuis son arrivée en France, il n'a connu que la pelouse du stade et le port dans lequel il travaille. En profitant d'une escale à Marseille, pour visiter la France, Moussa est automatiquement interpellé par un homme en uniforme qui lui demande aussitôt les papiers avec un ton sarcastique : « Tes papiers ! [...] J'ai dit tes papiers, négro ». C'est ainsi que Moussa s'est vu expulsé du pays « des Droits de l'Homme » comme un moins que rien.

Ainsi on se rend compte que la situation des immigrés en France n'est pas aussi bonne que le laissent paraître les récits des « *venus de France* ». Clandestin sans diplôme ni qualification, on risque de peiner si toutefois on a la chance de ne pas se faire cueillir par une police prête à user de tous les moyens pour obtenir un papier d'expulsion. Diplômé avec tous ses

---

<sup>450</sup> *Lettres de France, op. cit.*, p.79.

papiers en règle, on demeurera étranger avec toutes les connotations péjoratives qui peuvent en découler. Car la France est loin d'être une verte prairie pour moutons perdus.

## 2. La déchéance de l'immigré

### a. Le moral

L'immigré n'est pas stable moralement, car il est pris dans l'engrenage d'une vie sociale aux antipodes de ses origines sociales et culturelles. C'est dans ce sens que les premiers immigrants voyaient leurs situations se dégrader d'une manière tragique. Le cas le plus frappant est celui de Fara et Nafi qui vivent une angoisse existentielle,<sup>451</sup> due au conflit entre deux mondes qui s'opposent et se rejettent : l'Occident avec sa modernité et l'Afrique avec ses traditions. Cet affrontement est perçu comme un drame dans la mesure où les valeurs coloniales et les valeurs traditionnelles sont incompatibles aux yeux du colonisé. La perte des repères morales et culturelles conduisent l'immigré à sombrer dans le désarroi, la folie et à achever sa vie par le suicide.

Les auteurs de la première génération ont développé une immigration qui a échoué par la représentation qu'ils ont fait de l'immigré. De ce fait, Fara, bien qu'il soit marié avec une Européenne, mène une vie misérable. Sa vie se dégrade au point où la mort se présente comme la seule réponse à son angoisse. Quant à Nafi, son dépérissement moral est décrit en des termes qui connotent sa souffrance : « je suis dans un autre monde. Un monde maussade, lugubre, qui m'opprime, m'assassine à petits coups, jour après jour. »<sup>452</sup> Le personnage immigré loin de son milieu d'origine est « dans un autre monde » comme Nafi en France. Le pays d'accueil devient alors un lieu que l'immigré rejette parce qu'il ne s'y reconnaît pas d'autant plus qu'il lui

---

<sup>451</sup> Selon le dictionnaire Historique de la langue française, nouvelle Edition Le Robert, sous la direction d'Alain Rey, l'angoisse existentielle, résulte d'un état pénible lié à la crainte du « manque »

<sup>452</sup> *Lettres de France, op. cit.*, p. 77.

inspire crainte et angoisse. La solitude accentue sa douleur et le plonge dans une profonde tristesse qui le déprime comme c'est le cas des parents de d'Alima et Doulaye qui passent des journées entières dans le silence et la solitude :

Je voyais notre père assis, toujours dans le même fauteuil usé, les jambes croisées de la même manière, les yeux fixés sur la télé éteinte : c'était la pitié ! ... Maman aussi répétait les mêmes gestes et les mêmes mots. Souvent, ils restaient assis des heures entières sans ouvrir la bouche. Comme s'ils étaient pris au piège.<sup>453</sup>

Le personnage s'étirole par la monotonie et l'ennui. Du coup, il revoit l'Afrique avec nostalgie en regrettant la vie heureuse qu'il aurait pu mener sur la terre natale. Nafi regrette son pays avec « le soleil à profusion, les rires, les joies communes, les espérances. »<sup>454</sup> Loin de ses aspirations et de son rêve de réussite, l'immigré est voué à la perte. Pour Nafi, son rêve de France est la véritable source de ses déboires. Aveuglée par son envie de voir la France de son rêve, elle accepte sans se poser des questions le mariage avec un homme qu'elle n'a jamais vu comme elle le dit dans ces lignes : « Dieu que je regrette de m'être mariée... C'est ma faute. Je le confesse. Je suis victime d'un mirage. Mon père m'avait montré une photo d'un certain homme.<sup>455</sup>

Chez les auteurs de la *Migritude*, l'immigré souffre moralement du fait de ses mésaventures : Saïda vit en paria et souffre de sa marginalité en se retrouvant dans un monde aux antipodes de son rêve de réussite. Renvoyée par sa cousine Aziza, elle se retrouve dans la rue à côtoyer les clochards et souffre dans un monde où son honneur est mis à une rude épreuve. Grâce à son altruisme et sa volonté tenace, elle arrive à vivre et surmonter des tas d'obstacles comme par exemple le caractère difficile de « Ngaremba », une immigrée qui mène une « vie » sans « queue ni tête » et dont elle devient la bonne.

---

<sup>453</sup> *Un appel de nuit, op.,cit.*, p.18.

<sup>454</sup> *Lettres de France, op. cit.*, p.77.

<sup>455</sup> *Lettres de France, op. cit.*,p.77.

Quant à Fatou Diome, elle souligne que certains immigrés se livrent parfois à des activités douteuses :

Des immigrés m'avaient raconté quelques-unes de leurs combines. Certains, qui vivent en France avec femmes et enfants, n'hésitent pas, lors de vacances au pays, à prendre une deuxième femme qu'ils ramènent frauduleusement grâce aux papiers de la première épouse.<sup>456</sup>

Ce mensonge qui entoure l'immigration est inquiétante dans la mesure où ces genres d'activités contribuent à créer des soupçons et ternir l'image de l'immigré puisque certains n'hésitent pas à faire passer quelqu'un de très proche même sa propre fille pour son épouse. Ce qui est donc moralement dégradant.

## **b. Le physique**

A la déchéance morale, succède la déchéance physique. Fara démoralisé et souffrant de tristesse, commence à s'amaigrir :

Son teint devenait noir sans éclats et il maigrissait ; ses yeux où flottait comme un voile, disaient une tristesse infinie. On voyait les os de ses pommettes et le nez paraissait trop grand pour le visage.<sup>457</sup>

Cet état du corps du Fara, témoigne parfaitement de la souffrance qu'il endure à cause de sa désillusion. Il avait rêvé d'une vie meilleure en France, mais il se trouvait mis à l'écart, à vivre dans le désespoir et dans un avenir incertain. D'autres personnages comme Douana dans *La Noire De ....* Et Nafi dans *Lettres de France* mènent une vie similaire dans la mesure où chacune d'elle a ressenti comme Fara l'enthousiasme d'aller et vivre en France en imaginant qu'elles seraient heureuses mais ont été tellement déçues que leur état physique se dégrade. Déjà, Nafi prend une allure malade dès son

---

<sup>456</sup> *Le Ventre de l'Atlantique, op. cit.*, p. 204.

<sup>457</sup> *Mirages de Paris, op. cit.*, p. 163.

arrivée en France : « je suis toute ratatinée, pareille à une tranche de viande au soleil. »<sup>458</sup> Son dépérissement physique témoigne de l'univers repoussant dans lequel elle vit et qui la détruit de jour en jour. Elle est d'ores et déjà une victime incapable de vivre dans un espace qu'elle rejette elle-même parce qu'il ne répond pas à ses attentes. Elle aurait voulu vivre sa France à elle, celle dont elle avait rêvé, mais elle se trouve dans un univers cauchemardesque et prend conscience qu'elle est « victime d'un mirage »<sup>459</sup> Son état de dépérissement ne serait-il pas comparable à celui de son vieux mari dont la décrépitude physique due au vieillissement est celle d'une humanité frappée par le ravage du temps et de l'espace. Ainsi Demba est un personnage dont le physique est lamentable, « il est à la limite d'âge »<sup>460</sup> et porte tous les stigmates du vieillissement : « ses yeux n'ont plus d'éclat. Ils sont ternes. »<sup>461</sup>, il est « vouté »<sup>462</sup> et ses compatriotes essentiellement sont aussi semblables que lui à tel point qu'ils font penser à des morts vivants comme affirme Nafi :

A rester de la sorte, immobiles, ils me font penser à ces monuments morts, dévitalisés que personne ne vient fleurir au moins une fois l'an. Dans leurs yeux au regard vieilli, stagnent l'infinie tristesse, l'abandon, un univers qui se referme sur eux, et leurs prunelles brillent de leur dernière lueur rétrospective.<sup>463</sup>

L'ailleurs rêvé est de ce fait « un univers » oppressant, un lieu d'enfermement dans lequel l'immigré au lieu de s'y intégrer se désintègre socialement au point de vivre en marge de la société d'accueil. Dans *La Noire de ... de Voltaïque*, Sembène a mis en scène une jeune Africaine éreintée par le travail chez la famille française qui l'a emmenée en France pour qu'elle travaille comme femme de ménage pour eux, mais qui la traite comme une esclave. Sa déchéance physique est longuement décrite en ces termes : « Ce n'était plus la jeune fille au regard caché, pleine de vie. Ses yeux se

---

<sup>458</sup> *Lettres de France, op. cit.*, p. 77.

<sup>459</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>460</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>461</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>462</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>463</sup> *Ibid.*, p. 87.

creusaient, son regard était moins alerte ». <sup>464</sup> L'héroïne de la nouvelle « éprise de justice et de vérité » ne supportera pas les humiliations que la famille lui fait subir et mettra fin à son calvaire par le suicide.

Ainsi, les personnages mis en scène par les écrivains de la première génération se révoltent contre l'anéantissement moral et physique par la mort comme une réponse possible à la négation de soi. Déjà avec les romanciers des désenchantements, nombreux sont les romans qui expriment un malaise social. Le personnage trouve refuge dans l'extrême déchéance au point qu'il sombre dans la délinquance, la prostitution et l'ivrognerie. À force de vouloir être comme le Blanc, Nini, l'héroïne éponyme du roman d'Abdoulaye Sadj, se prostitue avec l'espoir de trouver le Blanc qui pourra l'emmener en Europe dont elle rêve. Elle est « atteinte de ce que Frantz Fanon appelle l'éréthisme, c'est-à-dire le désir intempestif de vouloir à tout prix épouser un Blanc ». <sup>465</sup> Kocoumbo, avant même son départ pour Paris, commence à « dégénérer ». De ce fait, les personnages parfois se présentent comme des déracinés parce que la ville est en soi perçue comme le lieu de la perversion.

---

<sup>464</sup> *La Noire De...op. cit.*, p.175.

<sup>465</sup> Herberger- Fofana(P.), cité par Espérance Kana, in *Du nègre Bambara au Négropolitain*, *op. cit.*, p.282.

## CHAPITRE III

### **Les avatars de l'immigration**

L'immigration vers l'Occident considérée comme la solution au mal vivre par les sujets africains, est de nos jours remise en cause. En effet, le séjour en Occident de la majorité des sujets immigrés est généralement voué à l'échec. L'immigration est considérée comme un leurre en ce sens qu'elle trompe le candidat à l'exil, car bien souvent la terre d'accueil ne ressemble toujours pas au paradis qu'on s'imagine. Parti en quête de meilleures conditions de vie, l'immigré se retrouve souvent face à des problèmes sociaux, économiques et culturels.

Dans ce chapitre, il sera question précisément de ce qui explique que l'immigré reste toujours au statut d'immigré sans qu'il y ait évolué. Qu'il soit perçu toujours comme un étranger alors qu'il se croit attaché au pays d'accueil. En ce sens, l'immigré se présente comme un être dont l'identité est sujette à de nombreuses interrogations à tel point qu'il paraît lui-même un sujet fragmenté.

#### **A. L'immigré est un sujet fragmenté**

En effet, la fragmentation identitaire se pose déjà comme un problème puisque l'immigré s'interroge sur ses origines pour trouver une réponse possible à sa quête identitaire. Les premiers immigrés sont attachés à leurs origines. C'est dans ce sens qu'une lutte incessante se produit en lui à tel point qu'il devient le double de lui-même en vivant d'une manière tragique la métamorphose qui s'est effectuée en lui-même pendant ou après son séjour en Occident. Il s'agit donc d'une véritable crise identitaire qui s'opère chez les premiers migrants en Occident.

## 1. Problème d'identité

L'identité devient un problème parce que le sentiment d'être différents des autres par la couleur de la peau est la première crise identitaire chez l'immigré. Il éprouve parfois un isolement parce qu'il est différent des autres. Tanhoé Bertin prend conscience de la couleur de sa peau dans l'avion qui l'emmène à Paris :

Je suis le seul nègre parmi tant de voyageurs blancs. Je prends place d'un hublot. Personne ne veut s'asseoir près de moi. Tous les voyageurs passent en regardant le siège vide près de mien. Par affinité, ils vont s'asseoir à côté des autres passagers afin qu'il y ait ton sur ton [...] ce soir, je me rends compte jusqu'à quel point les couleurs divisent les hommes.<sup>466</sup>

Fara, quant à lui, se sent tellement rejeté et victime des railleries et des humiliations :

Fara sentait que cette foule blanche l'assimilait mal. Elle n'arrivait pas à le tolérer qu'à force de bienveillance. Il se croyait exposé aux plaisanteries grotesques des « sans éducations », aux quolibets des innocents bambins à qui les livres d'images, le cinéma, et les récits fantastiques enseignaient qu'un Noir était un guignol vivant.<sup>467</sup>

Ce sentiment de rejet est tellement prédominant entre l'immigré et les gens du pays d'accueil qu'il se transforme en une véritable crise identitaire.

---

<sup>466</sup> *Un Nègre à Paris, op. cit.*, p.30.

<sup>467</sup> *Mirages de Paris, op. cit.*, p.63.

### a. La crise identitaire

La particularité des premiers immigrés, c'est le sentiment d'attachement à leurs origines et la conscience qu'ils ont de la distance qui sépare entre eux et les gens du pays d'accueil. Ils vivent avec le sentiment d'être étrangers dans le pays d'accueil, même s'ils ont fait le choix de vivre à l'étranger. Ils perçoivent leurs séjours à l'étranger comme temporaires, à la différence des héros des romans africains actuels qui, eux, mettent en scène des enfants issus de l'immigration mais qui différemment de leurs parents revendiquent leurs appartenances à la société d'accueil comme on peut le voir dans *Un appel de nuit* où les parents venus en France et très attachés à leurs origines par la nostalgie qu'ils éprouvent pour leur pays ont du mal à convaincre leurs enfants nés en France. C'est pour cette raison que des conflits surgissent entre les immigrés et leurs enfants :

Non maman, je ne peux pas te croire. Regarde-nous : on a déjà de la peine à communiquer, toi et moi. Tu parles mal le français et moi, je comprends à peine ta langue et je ne sais pas la parler<sup>468</sup>

Cette déclaration d'Alima, née en France, à sa mère qui, elle, est née en Afrique mais qui n'envisage pas de rester en France toute sa vie illustre parfaitement la différence de leurs rapports envers la société d'accueil. Les parents ne se reconnaissent pas dans le pays d'accueil, le sentiment d'être étrangers les domine. Ils vivent avec l'espoir du retour au pays et essaient de convaincre leurs enfants :

**La mère :** Alors, ton père et moi, nous avons discuté longuement et nous pensons que la solution la plus sage est de retourner chez nous, au pays, avant qu'il ne soit trop tard... tu comprends, Alima ?

---

<sup>468</sup> Moussa Konate, *Un appel de nuit*, op. cit, p.21.

**Alima** : Bien sûr, maman. Moi, je ne peux pas vous empêcher de retourner chez nous. Si c'est bon pour vous, alors c'est chouette et il faut le faire !

**La mère** : ce qui est bon pour nous est bon pour toi aussi, Alima. Notre pays est aussi ton pays. Malgré la langue que tu parles, et malgré la façon dont tu t'habilles...

**Alima** : mais je ne sais pas où se trouve ton village, maman.

**La mère** : Justement, Alima, il faut que tu y ailles pour le savoir.

**Alima** : Ah ça non ! Tu n'y penses pas ! Tu ne vas quand même pas me demander d'aller habiter là-bas !

**La mère** : Ce n'est pas là-bas, ma fille...c'est chez toi. <sup>469</sup>

La mère tente vainement de convaincre sa fille mais les enfants étant nés et grandis en France ne comprennent rien sur la vie en Afrique et ont seulement des idées préconçues et des images véhiculées par les médias :

**Alima** : En pleine brousse ? Au milieu des serpents et des lions ?

La mère : qu'est-ce que tu racontes ? Je ne te parle pas de la brousse...Je te parle de mon village.

**Alima** : tous les villages sont dans la brousse. Je le sais. Je le vois tout le temps à la télé. <sup>470</sup>

L'attitude des parents s'explique par le rapport qu'ils entretiennent avec les gens du pays et qui les conduit souvent à un isolement ou encore à une sorte de repli identitaire comme on peut le constater chez la mère d'Alima qui ne comprend pas pourquoi son mari est chassé de son travail et mis au chômage si ce n'est pour l'écartier de son travail injustement:

La mère : ...ton père a perdu son travail. Ce n'est pas de sa faute ; son patron a tout simplement estimé qu'il était trop vieux pour travailler. Moi je ne comprends pas à tout ça... <sup>471</sup>

---

<sup>469</sup>Moussa Konate, *Un appel de nuit*, op. cit, p.19.

<sup>470</sup>*Ibid*, p.19.

<sup>471</sup>*Ibid*, p.19.

Le repli identitaire se justifie chez les parents par l'attachement au pays d'origine, et par le sentiment de leur statut d'étranger en terre étrangère :

..Dans un pays qui n'est pas celui de ses ancêtres, on sera toujours étranger... même si on fait semblant de croire le contraire.<sup>472</sup>

En plus le lien de parenté et celui du sang est la preuve de l'attachement au pays d'origine :

Tes parents, tes oncles, tes frères, tes sœurs, tes cousins et cousines, tes tantes, tes neveux, tes nièces...ils y sont tous. Ils portent le même sang que toi.<sup>473</sup>

Cet état d'esprit fait que l'immigré refuse de s'intégrer dans la mesure où il ne s'identifie pas au pays d'accueil. Pour les premiers immigrés, le retour au pays est l'objectif majeur durant leur séjour temporaire en Europe. Ils vivent avec la nostalgie du pays d'origine qui est pour eux l'espace dans lequel ils se sentent en sécurité grâce à l'amour et l'hospitalité typiquement africaine qui y règne comme le pense la mère d'Alima :

Eux, ce sont tes parents, ils ne t'abandonneront jamais dans le malheur. Tu ne les as jamais vus, je sais, mais la distance ne peut pas détruire la voix du sang. Sans vous connaître, vous vous aimez déjà. Je suis sûre qu'ils seront heureux de te voir parmi eux. Crois-moi...c'est là-bas ton pays, ma fille.<sup>474</sup>

Quant à leurs enfants, ils ont la volonté de vivre et de penser pleinement à la française puisqu'ils sont nés en France bien qu'ils aient des difficultés : Doulaye n'a pas un travail stable, il « fait des remplacements »<sup>475</sup>, « sa sœur a arrêté ses études très tôt et n'a aucun diplôme »<sup>476</sup>,

---

<sup>472</sup>*Ibid*, p.23.

<sup>473</sup>*Ibid*, p.21.

<sup>474</sup>*Ibid*, p.21.

<sup>475</sup>*Ibid*, p.26.

<sup>476</sup>*Ibid*, p.27.

Cette opposition entre parents et enfants au sujet du rapport avec le pays d'accueil est également évoquée dans *Agonies* où les parents affirment leur appartenance au pays d'origine et veulent inculquer leur propre mentalité à leurs enfants qui ne se reconnaissent pas dans les valeurs sociales et culturelles prônées par leurs parents comme c'est le cas de Maud Tchinkéla, fille née et grandie en France et qui n'a aucune connaissance sur l'Afrique dont les parents sont originaires :

Maud Tchinkéla avait grandi en France. Elle ne connaissait son pays d'origine que par les bouquins et surtout par ce qu'en disaient ses parents. Rien de bien profond. Rien d'essentiel. Même qu'elle ne savait pas dire un mot de là-bas. Ayant toujours côtoyé des copains et des copines d'une multitude de pays, ayant été nourrie des pensées, des idées de France, elle se sentait noire qu'à cause de sa peau. Cela lui posait d'ailleurs de nombreux problèmes. En fait, elle ne savait pas trop qui elle était. Même si ses parents s'efforçaient de lui inculquer, ainsi qu'à ses frères et sœurs, des éléments de leur être, de leur âme, il n'en était pas moins qu'ils ne parvenaient qu'à l'embrouiller.<sup>477</sup>

Les seules connaissances dont ils disposent de leur pays d'origine, ce sont les images véhiculées par les médias et qui montrent une Afrique en plein chaos, comme ne cesse de répéter le héros du roman, *Place des Fêtes* de Sami Tchak, qui est en conflit contre son père animé par une forte envie du retour au pays :

Papa, quand il cause de son coin natal, il oublie que j'ai ma petite idée là-dessus, que je suis allé là-bas aussi et que je vois tout à la télé et au cinéma, j'écoute la radio et lis la presse. Je sais que là-bas, c'est tout ce que l'on dit pour se consoler, c'est du véritable bordel.<sup>478</sup>

---

<sup>477</sup> Daniel Biyaoula, *Agonies*, op. cit., p.24.

<sup>478</sup> Sami Tchak, *Place des Fêtes*, op.cit., p.17.

De la confrontation entre l'identité d'origine et celle du pays d'accueil naissent le repli et la négation. En effet, les enfants, différemment de leurs parents, ne comprennent rien à leur origine, mais se préoccupent avant tout de leur rapport avec les gens du pays où ils sont nés et de leur avenir. Pour Maud, la question de l'altérité et du rapport avec l'autre se pose par la différence. Maud est consciente de son appartenance à la France puisqu'elle y est née mais elle est souvent confrontée au sentiment de rejet de la part des autres Français pour raison de faciès. C'est alors donc que l'immigré se retrouve dans une impasse que l'on pourrait qualifier d'impasse identitaire.

### **b. L'impasse identitaire**

L'impasse identitaire s'exprime par deux pôles opposés qui exercent une pression sur l'individu. D'une part, les enfants issus de l'immigration sont harcelés par leurs parents qui attendent d'eux qu'ils soient conformes à leurs origines ; et d'autre part, les gens du pays d'accueil ne cessent de les renvoyer à leurs origines. L'immigré est de ce fait pris entre le marteau et l'enclume de telle sorte qu'il finit par se sentir étranger comme le personnage romanesque des récits à caractère autobiographique des années 60 :

Le héros romanesque est avant tout un étranger, soit qu'il vive sur un sol qui n'est pas le sien, soit qu'il se sente lui-même étranger à tout ce qui l'entoure.<sup>479</sup>

Cet état s'explique par le fait que l'immigré d'Afrique noire par la couleur de sa peau est, quel que soit son statut, considéré en Europe comme un étranger. Ou encore à cause de l'attachement qu'il a pour son pays, sa religion, sa culture, il se place lui-même en situation d'étranger, ce qui d'ailleurs compromet son intégration.

De ce fait, deux facteurs conduisent l'immigré à se placer dans une situation d'impasse identitaire. D'abord, l'immigré noir est vu par la couleur de

---

<sup>479</sup> Romuald Fonkoua et Pierre Halen, *Les champs Littéraires africaines*, Paris, Editions Karthala, 2001,p.214.

sa peau comme étant étranger bien qu'il soit Français comme on le voit dans « Les identités meurtrières » d'Alain Mabanckou, avec la rencontre entre le narrateur et un personnage français mais à l'accent américain qui s'étonnent que son interlocuteur, homme de couleur se dise français. Le Normand à l'accent californien l'interroge sur ses origines :

Sans lui révéler le nom de mon pays d'origine, qu'il voulait connaître coûte que coûte, j'ai expliqué au Normand qu'il était né français et que moi j'étais devenu français.<sup>480</sup>

Ceci est dû à l'idée simpliste que le continent européen est purement blanc alors que l'Afrique est noire. Cette conception de la nationalité européenne est blâmable quand elle conduit à la négation de l'autre en réduisant l'immigré à l'exclusion et l'isolement.

Rien qu'en voulant l'interroger sur ses origines, la société place l'immigré dans une impasse identitaire où il a du mal à faire valoir ses droits d'être considéré comme un citoyen à part entière : « On vous refuse le droit de dire merde à vos origines. »<sup>481</sup> Ne pouvant de ce fait retourner au pays d'origine et voulant de l'autre côté s'intégrer, l'immigré actuel est « un être décousu, marginal, déphasé ». Cet être est confronté à une double réalité : celle de son passé encore trop inexploré et celle d'un monde qui est en pleine turbulence. Un être qui cherche sa place, réclame haut et fort son statut d'« un homme pareil aux autres »...<sup>482</sup> Cette figure d'immigré est celle de celui qui a fait le choix de devenir français par la voie de la naturalisation alors que les partisans de La Préférence Nationale ou de « la préférence épidermique »<sup>483</sup> ont du mal à admettre la citoyenneté de ceux qui sont issus de l'immigration. C'est pour cette raison que Fatou Diome par la voix de l'instituteur déconseille l'émigration aux jeunes :

En Europe, mes frères, vous êtes d'abord noirs, accessoirement citoyens, définitivement étrangers, et ça, ce

---

<sup>480</sup> *Le Sanglot de l'homme Noir*, p.56.

<sup>481</sup> *Notre librairie*, no 166, p136.

<sup>482</sup> *Europe depuis l'Afrique, op. cit.*, p.44.

<sup>483</sup> *Le Ventre de l'Atlantique, op cit*, 176

n'est pas écrit dans la Constitution, mais certains le lisent sur votre peau. <sup>484</sup>

Mais le plus grave, c'est le désespoir que vivent les enfants d'immigrés, qui à leur tour se sentent étrangers comme leurs parents, alors qu'ils sont dans le pays où ils sont nés. Ne connaissant presque rien de leurs origines, ils se retrouvent doublement étrangers non seulement en France mais également en Afrique :

Leurs enfants, bercés par le refrain Liberté, Egalité, Fraternité, perdent leurs illusions lorsque, après un combat de longue haleine, ils se rendent compte que la naturalisation enfin obtenue n'ouvre pas davantage leur horizon. <sup>485</sup>

Quant à Calixthe Beyala, elle a également montré que la question d'identité taraude les enfants d'immigrés qui s'interrogent sur leur appartenance identitaire :

Ce qui est surprenant, c'est que les enfants d'immigrés pensent qu'ils n'ont pas d'identité parce qu'ils sont nés en France. Ils sont convaincus que cette société s'est dressée entre eux et leur culture. Après, ils se retrouvent. <sup>486</sup>

Dans cette affirmation, on ne peut que constater que les enfants d'immigrés bien qu'ils soient français sont préoccupés par leur place au sein de la société française et le rapport qu'ils ont avec elle. Toutefois, on peut remarquer de la part de l'auteur de *Les Honneurs perdus*, une volonté de dédramatiser la crise identitaire et son impasse par l'emploi de l'expression : « après ils se retrouvent ».

Dans *Place des fêtes*, la question identitaire oppose les protagonistes de l'histoire, car le père et son fils sont en désaccord. Le

---

<sup>484</sup> *Ibid*, p.176.

<sup>485</sup> *Ibid*, p.176.

<sup>486</sup> Calixthe Beyala, *Les Honneurs perdus*, *op. cit*, p.318.

premier est tourmenté par la question du retour au pays alors que le second, né en France et ayant la nationalité française, ne se reconnaît ni dans son pays d'origine ni dans son pays d'adoption. Il est aussi bien que son père un être souffrant qui vit une impasse identitaire :

C'est toi qui as rêvé. Et c'est toi qui as décidé de nous pondre ici sans t'être jamais demandé ce que nous deviendrons dans ces conditions. Qu'as-tu fait concrètement en prévision de cet avenir dont tu parles aujourd'hui ? Quel chemin as-tu tracé pour nous ? Tu nous as largués sur ton impasse d'où nous n'avons pas les moyens de nous tirer.<sup>487</sup>

Dans ses reproches adressés à son père, le fils pose la question de l'avenir car avec des parents analphabètes, l'avenir des enfants est presque toujours incertain. Le père du héros fait partie de ces parents qui avaient fait le choix d'émigrer en France en fuyant la misère de leur pays natal pour y trouver une vie meilleure. Mais quand les parents sont dans ces conditions, les enfants n'ont généralement pas la chance de réussir dans leurs études, ce qui donc aggrave leur situation. Vivant également en France, ils ne sont pas reconnus comme de vrais Français et n'ayant aucun rapport avec l'Afrique, ils sont étrangers auprès des Africains. De ce fait, ils ne sont ni Africains ni Européens, d'où « l'impasse » dans laquelle le père en venant en Europe les a conduits. L'impasse est donc double, à la fois économique et sociale.

La question de l'identité est une problématique centrale dans le domaine de l'immigration actuelle et surtout la nouvelle figure d'immigré qui, différemment de l'immigré d'hier a pour objectif de s'installer définitivement en France en vue de « négocier son intégration dans son pays d'accueil par une redéfinition de son identité. »<sup>488</sup> Cette problématique est développée par les romanciers de la seconde génération nés après les indépendances africaines et qui ont choisi la France comme terre d'asile où comme une seconde patrie avec la chance de posséder le double passeport, celui de la France et celui de son pays d'origine, mais qui se veulent des écrivains monde pour échapper à la tragédie que représente leur hybridité.

---

<sup>487</sup> Sami Tchak, *Place des fêtes*, op. cit., p. 21.

<sup>488</sup> Christiane Albert, op. cit., p. 18.

Odile Cazenave réfute la catégorisation <sup>489</sup> tendant à étiqueter les écrivains de la seconde génération, ceux-là même que Jacques Chevrier a dénommé écrivains de la Migritude. Ils refusent qu'on les renvoie à leurs origines. Ce qu'ils considèrent être une forme de racisme tendant à les catégoriser, voire à les enfermer dans « un ghetto identitaire » <sup>490</sup> Selon Odile Cazenave la question du ghetto identitaire touche même les écrivains qui sont nés en France et en Europe comme Marie NDiaye, Bessora.

### c. Enracinement ou déracinement

L'enracinement consiste à s'ancrer dans la culture du pays d'accueil. Mais cette démarche parfois pose des problèmes dans la mesure où, si la culture de la société d'accueil est trop différente de celle de l'immigré, l'enracinement culturel et social dans ce cas est difficile. Un musulman aura par exemple plus de difficulté à s'enraciner qu'un chrétien. Les premiers écrivains ont mis en scène un jeune confronté à la perte de ses valeurs en France mais qui s'efforce toutefois de les garder alors qu'il « se sent englouti et assimilé par une civilisation différente de la sienne ». <sup>491</sup> Par contre chez les auteurs de la Migritude, cette perspective n'existe pas. Toutefois, le sujet africain reste au stade d'émigré ou d'immigré sans jamais se faire accepter par la société d'accueil.

#### a. Un émigré ou un immigré

Du point de vue des Africains, celui qui a quitté le village est un déraciné puisqu'il a adopté une culture étrangère et est susceptible de dégradation de mœurs. C'est le cas de Raymond Kassoumi, personnage

---

<sup>489</sup> Odile Cazenave rejette le terme « des écrivains de l'immigration » employé par Christiane Albert en affirmant que tous n'ont pas abordé l'immigration d'une manière centrale par exemple parmi les œuvres des écrivains de la migritude comme *Les Honneurs perdus* ou encore *Un amour sans papiers* sont des romans d'immigration mais *L'impasse* est un roman dont la thématique principale est la quête identitaire. En outre par l'appellation « immigré » et « immigration » la connotation est péjorative puisqu'elle marginalise ces écrivains qui évitent la catégorisation.

<sup>490</sup> Odile Cazenave, *op. cit.*, p.77.

<sup>491</sup> Jingiri J. Achiriga, *La révolte des romanciers noirs*, Ottawa, Editions Naaman, 1973, p.33.

central du *Devoir de violence*, que ses parents ont envoyé à Paris pour faire ses études mais qui sombre dans l'alcoolisme, la débauche et la prostitution. Un exemple type de déraciné que l'auteur a mis en scène pour dévaloriser l'image de l'étudiant noir à Paris, en vue de dénigrer la négritude en montrant ses échecs.

Vis-à-vis des Africains, celui qui est parti est un émigré mais si l'absence a été longue, il devient un étranger ou un incompris. Aux yeux des siens, il est donc importateur « des pratiques malsaines ramenées du pays des Blancs ». C'est pour cette raison que Ndétare, l'instituteur du village auprès de qui Moussa a trouvé de la compassion, est soupçonné avec ce dernier pour leur mode de vie :

Ne sachant pas pourquoi le gouvernement avait exilé l'instituteur sur l'île, avec interdiction de se rendre en ville, on essaya d'en découvrir les motifs dans son mode de vie. Son amitié avec Moussa renforça les suppositions. Ce citoyen, célibataire à un âge où tous ceux de sa génération regardaient grandir leur descendance, avait vécu chez les Blancs pendant une bonne partie de ses études. Moussa aussi était transformé depuis son retour de ce pays. Pour que ces deux hommes se fréquentent si assidûment, il devait y avoir une raison autre qu'une banale amitié. Plus d'un villageois avait affirmé les avoir vus se promener ensemble à la brune. Ils devaient probablement se livrer, en secret, à des pratiques malsaines ramenées du pays des Blancs.<sup>492</sup>

C'est pour la société d'origine sa façon de punir l'émigré à cause de son absence durant son séjour en Occident. Cette punition trouve sa justification dans le rapport qu'il entretient avec l'Occident. Plus il a une vision différente des villageois nombreux et analphabètes, plus il est montré du doigt et banni de la société.

Arrivé au pays en Europe, l'émigré est incapable de s'adapter à un nouvel espace où il n'est pas capable de s'enraciner comme on peut le voir

---

<sup>492</sup> *Le Ventre de l'Atlantique, op. cit.*, p.111.

chez Nafi et Fara que le sentiment de dépaysement gagne juste après leur arrivée en France.

Les premiers auteurs ont mis ainsi en scène des personnages qui sont en fait restés au stade d'immigré en Europe puisqu'ils ont choisi de s'installer en terre étrangère sans s'intégrer. Cette absence d'intégration pourrait être justifiée par un manque de volonté de la part de l'immigré dont l'objectif n'est pas de vivre définitivement en France puisqu'il a pour objectif de retourner en Afrique. Comme l'affirme Christiane Albert :

Pour la première génération d'écrivains qui mettent en scène l'immigration, celle-ci ne pouvait être que temporaire et devait s'achever par un retour au pays qui permettait de maintenir, à travers l'éloignement, les liens avec le pays d'origine.<sup>493</sup>

Chez les écrivains de la seconde génération, le personnage mis en scène reste également au stade d'immigré parce par cette appellation même, il est vu comme celui qui n'est pas du pays, celui qui vient d'ailleurs. Donc il semble sémantiquement réduit à « cet unique trait : il est un étranger, un être différent ».<sup>494</sup> C'est dans ce sens que « Les nouvelles qui composent *La Préférence Nationale* témoignent éloquemment du mépris dans lequel sont tenus les immigrés et du regard dépréciatif dont ils font l'objet. »<sup>495</sup> Cet état de fait s'explique par une intolérance à la différence chez les gens du pays, de sorte que l'immigré se sent rejeté par sa différence comme en témoigne la narratrice de « Le visage de l'emploi » :

Dans la rue, je marchais vite, mais j'avais l'impression que les gens me regardaient plus que d'habitude. Soudain, j'eus envie d'être invisible. Je me demandais pourquoi ces regards insistants qui semblaient tout à la fois me bousculer et m'interroger.<sup>496</sup>

---

<sup>493</sup> Christiane Albert, *op.cit.*, p.18.

<sup>494</sup> *Les champs littéraires africains, op. cit.*, p. 214.

<sup>495</sup> *Notre Librairie* no166 juillet-sept 2007, p. 37.

<sup>496</sup> *La Préférence Nationale*, p 63.

Les gens expriment ainsi par le regard leur refus de l'autre. Ayant compris leur xénophobie, la narratrice affirme :

Le visage, c'est un aéroport, une entrée, et son décor ne dévoile jamais assez le labyrinthe qu'il cache. Le visage, réceptacle de gènes et de culture, une carte d'immatriculation raciale et ethnique. Voilà donc pourquoi on me regardait tant : l'Afrique tout entière, avec ses attributs vrais ou imaginaires, s'était engouffrée en moi, et mon visage n'était plus le mien mais son hublot sur l'Europe.<sup>497</sup>

Ceci montre que les immigrés refusent d'être acceptés d'où leur intégration difficile. Il résulte donc le sentiment de se sentir étranger quand bien même on a la *nationalité* française et qu'on parle la langue du pays. C'est ce qui chagrine moralement Gabriel Nkessi, le père de Maud qui se voit insulter par un de ses collègues qui lui fait des insinuations racistes<sup>498</sup>. Mais c'est aussi le propos explicitement raciste que les Dupire et les Dupont tiennent envers la narratrice dans *La Préférence Nationale*. Ces états de fait résulte du fait que

La France n'est pas encore multiraciale parce qu'elle est *racialiste*, comme disent les Anglais, ou raciste pour parler français.<sup>499</sup>

On vient de constater que l'Africain n'étant qu'un immigré dans le pays d'accueil, il est doublement étranger dans son propre pays. Il est perçu comme celui qui ne rapporte que des valeurs étrangères aux Africains au point de provoquer le choc de culture à son retour. C'est le cas de Diallo qui vit d'une manière tragique le fait d'être perçu comme un être différent après son séjour en France et qui finit par se laisser tuer par un fou pour en finir avec un étrange trouble qui le déchire. Vivant entre deux cultures, deux

---

<sup>497</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>498</sup> Agonies, *op. cit.*, p.43.

<sup>499</sup> Gaston Kelman, *Je suis noir et je n'aime pas le manioc*, Paris, Editions Max Milo, 2004, p. 16.

nations, deux pays, le sujet africain, à l'identité hybride, est rejeté par les siens qui le considèrent comme étranger :

Afin de permettre aux jeunes du pays d'acquérir les nouvelles connaissances des Blancs et surtout leur « secret », qui leur permettent de vaincre sans avoir raison, Samba, neveu du chef, est donc envoyé à « l'école nouvelle » au Sénégal ce qui le conduit inévitablement en Europe pour ses études supérieures. Là, conflit se produit, sa foi musulmane se heurte à de dures vérités. Son père, « le chevalier », remarquant dans ses lettres que le jeune homme est en train de subir une transformation, s'en inquiète et le rappelle aussitôt. Mais il est trop tard. Il a perdu sa foi définitivement. Après son retour au pays natal, Samba est tué par un fou quand il refuse d'aller prier sur le tombeau de l'ancien Maître.<sup>500</sup>

Salie, la narratrice de *Le Ventre de l'Atlantique* se sent étrangère chez elle :

Je vais chez moi comme on va à l'étranger, car je suis devenue l'*autre* pour ceux que je continue à appeler les miens.<sup>501</sup>

Du point de vue de ceux qui sont restés au pays, Salie est une étrangère :

Etrangère en France, j'étais accueillie comme telle dans mon propre pays : aussi illégitime avec ma carte de résident qu'avec ma carte d'identité !<sup>502</sup>

L'émigré est parfois malmené dès son arrivée à l'Aéroport comme c'est le cas du héros de *L'Impasse* de Daniel Biyaoula :

Hé ! Toi ! Tu ne viens pas de Paris, toi ! » ; « T'as vu comme tu es maigre, toi ? Tu dois être clochard, toi ! » ; « Qu'est-ce que tu viens faire ici ? D'où tu sors, toi ? » ; « T'as vu comme t'es

---

<sup>500</sup> Jingiri J. Achiriga, *La révolte des romanciers noirs*, Ottawa, Editions Naaman, 1973, p.174.

<sup>501</sup> *Le Ventre de l'Atlantique*, op. cit, p.190.

<sup>502</sup> *Ibid.*, p.228.

fringué ? Paysan ! » ; « T'aurais mieux fait de rester au pays !

503

L'émigré doit être celui qui doit montrer qu'il a réussi, sinon il est la risée de tout le monde :

Je ne mets pas longtemps pour comprendre qu'on attendait quelque chose de moi, que je ne l'ai pas apporté de France, que je ne donne pas vie à un idéal, que je brise des rêves, que je matérialise ce qu'on doit chercher à fuir !<sup>504</sup>

### **b. « Une immigration réussie »**

La réussite de l'immigré passe par la réussite matérielle. Si la vie de Moussa a été un échec, celle de El Hadji Gagne Yaltigué, que la narratrice critique est pourtant vue comme un modèle d'immigration réussie. Ce dernier devenu commerçant fait miroiter l'image de l'Europe comme un Eldorado porteuse de chance de réussite alors que l'échec de Moussa n'arrive pas à dissuader les jeunes d'entreprendre une quelconque aventure. Aux yeux de la jeune génération vivant dans le besoin, les mésaventures de Moussa que leur raconte Ndétare ont pour objectif de les décourager. Les preuves de réussite sont là, et nombreux sont les immigrés partis au-delà des mers et qui en sont revenus fortune faite. Wagane Yaltigué s'est fait construire « plusieurs villas », a « trois femmes » au village et dispose de « nombreuses pirogues de pêche toutes équipées de puissants moteurs », une grande fortune qui est à leurs yeux très enviable.

Gagne Yaltigué et l'homme de Barbès se pavanent devant tous les villageois pour assurer leur prestige devant une jeunesse pour qui le mythe de l'ailleurs est la seule issue possible pour échapper à la misère et au chômage. Yaltigué se pavane en montrant soigneusement sa réussite : « une montre en or », « ses dents en or » devant les autres, et recrute pour la pêche certains parmi les jeunes qui sont « prêts à risquer leur vie pour quelques daurades »

---

<sup>503</sup> Daniel Biyaoula, *L'impasse*, Paris, Présence Africaine, 1996, p. 30

<sup>504</sup> *Ibid*, p.30.

et « répond au nom de El-Hadji » pour « brigu[er] le rang des notables ». Mais dans *Le Ventre de l'Atlantique*, le « micro-récit » de Gagne Yaltigué est déconstruit par la technique narrative de la narratrice qui ironise sur la réussite de Yaltigué en mettant en avant une apparence de réussite. C'est toute la personnalité de Yaltigué qui est dépeinte avec ironie en dévoilant son arrogance, sa mauvaise foi, sa cupidité inhumaine qui ne cherche qu'à exploiter les jeunes du village au point que les morts des jeunes qu'il a recrutés ne le touchent même pas.

L'homme de Barbès affiche également sa réussite matérielle : « sa Rolex », « son salon en cuir, toujours emballé dans une cotonnade blanche », « son congélateur et son frigo, fermés à clef ». La narratrice ironise également sur sa richesse et sa réussite en dévoilant la misère psychologique de l'individu qui cherche à montrer une soi-disant réussite quand on sait que sa « Rolex » est de la contrefaçon et qu'il ne sait même pas la régler, d'autant plus que son salon n'est jamais utilisé. Son congélateur et son frigo sont toujours fermés. Donc sa réussite n'est qu'une prétendue réussite.

Dans *Bleu Blanc Rouge*, Moki, à chacun de ses retours au pays entretient lui aussi le mythe de l'Europe comme terre de réussite pour les immigrés. Il a, pour faire rêver ses compatriotes, reconstruit en dur la maison familiale, puis offert à la famille deux voitures pour les faire affréter comme taxi. Il entretient auprès des jeunes le mythe du Parisien. Mais le personnage n'est qu'un clandestin qui mène une vie très misérable et louche en France avec d'autres clandestins. Le roman se subdivise en deux parties. Dans la première partie intitulée « Le pays » sont racontées les arrivées de Moki qui à chacune de ses visites aux pays fait rêver les jeunes ; puis dans la seconde partie intitulée « Paris », le narrateur grâce au soutien de Moki qui lui a fait un certificat d'hébergement obtient un visa pour la France. Mais arrivé à Paris, il découvre la vérité sur la vie de Moki qui vit dans la clandestinité avec d'autres compatriotes dans un squat qui n'est qu'un immeuble délabré et sale. Le narrateur qu'il a berné par ses récits sur la vie paradisiaque à Paris a du mal à croire à la situation dans laquelle il se retrouve :

Résigné, je me convainquais qu'il fallait aller de l'avant. C'était un grand pas que de me retrouver ici. Qui, au pays saurait que

je couchais par terre ? Qui, au pays, saurait que je vivais dans cet immeuble ?<sup>505</sup>

Massala-Massala témoigne ici de cette naïveté qui l'a conduit dans ce piège. Il a cru comme tous les autres jeunes de sa génération à une Europe édénique dont Moki est l'artisan. Comme tous ses compatriotes, il avait considéré ce dernier comme un modèle de réussite sociale.

## 2. Les préjugés

A part les préjugés sur une Europe édénique, des préjugés sociaux et culturels apparaissent dans la confrontation entre l'Occident et l'Afrique. Les idées reçues sur la race, culture et société sont souvent dénoncées dans la littérature négro-africaine d'expression française.

### 1. Sociaux

Les préjugés sociaux sont quasi permanents dans la littérature de l'immigration. Déjà avec les auteurs de la négritude, les préjugés sont omniprésents entre les colons et les indigènes, l'indigène étant jugé comme sauvage et barbare. Ces mêmes préjugés réapparaissent dans la littérature négro-africaine et mettent en exergue les difficultés rencontrées par l'Africain en Europe et qui font de lui une victime. Ainsi dans *Mirages de Paris*, Fara est bouleversé par les préjugés de ceux qui considèrent la société de l'Afrique noire comme étant primitive et sauvage, comme il en va de ce conférencier :

Ce fut ahurissant lorsque le conférencier donna un aperçu psychologique du Noir :

En France nous avons tendance à les traiter d'égal à égal, mais arrivé dans leur pays vous découvrez la nécessité de les

---

<sup>505</sup> *Bleu Blanc Rouge, op. cit.*, p.139.

considérer « inférieurs », « enfantins », « candides et pervers ». Ils sont facilement disciplinés et dévoués ; cependant il ne faut pas être trop injustes car ils sont capables de vous « empoisonner » !...

A la fin de la conférence, Fara était électrocuté sur sa chaise. Pouvait-on parler avec autant d'impudence de toute une race ? Et dire que Delafosse, Robert Delavignette, René Maran et d'autres encore qui se donnaient beaucoup de mal pour montrer les Noirs sous leur vrai visage étaient moins entendus du grand public que ce fantaisiste !...

Cette conférence fit naître en Fara un sentiment de honte et d'injustice qui exaspéra son besoin de trouver une âme amie pour lui confier sa détresse.<sup>506</sup>

Ces types de préjugés raciaux sont également employés par les adversaires de Fara pour l'amour de Jacqueline. C'est d'abord le rival de Fara avec ses propos comme « tu vas te contaminer. Te contaminer par les maladies des Noirs ».<sup>507</sup>

C'est ensuite les invectives de M. Bourcier, père de Jacqueline, qui ne cache pas son racisme pour empêcher que sa fille se marie avec un Noir qui conduit Fara à s'interroger sur le rapport avec les gens du pays :

Pourquoi l'avait-on dédaigné ? Il était sûr de valoir n'importe lequel des maris qu'aurait pu épouser Jacqueline ? Parce qu'il était noir ? Qu'entendait donc là M. Bourcier ?

Préjugé, ignorance, injustices, hypocrisie !...

Pensant ainsi, Fara sentait du mépris dans le regard d'un passant, le quolibet d'un ouvrier l'index innocemment levé vers lui d'un tout petit ; les jets de mépris que l'Europe s'accordait à cracher vers lui !...<sup>508</sup>

A cause des préjugés raciaux, Diaw Falla, personnage principal, docker le jour et écrivain la nuit, est victime du racisme. Diaw Falla, accusé d'avoir

---

<sup>506</sup> *Mirages de Paris, op. cit.* p 67-68

<sup>507</sup> *Ibid*, p 92.

<sup>508</sup> *Ibid*, p 107-108.

tué une femme de lettres, Ginette Tontisane, et de s'être approprié son manuscrit en le publiant sous son propre nom, est incapable de convaincre les juges qu'il est l'auteur du livre quand bien même il récite par coeur un passage du livre. Il est finalement condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Par la mise en scène de l'Africain victime du racisme, les auteurs de la première génération ont montré combien il est difficile pour l'immigré d'avoir une intégration sociale au sein de la société d'accueil quand il est discriminé. De ce fait, pour montrer les difficultés rencontrées par les immigrés en France, Ousmane Sembene dépeint le quartier des travailleurs immigrés à Marseille avec son insalubrité en montrant ainsi les conditions très difficiles dans lesquelles vivent les immigrés à cause de la discrimination dont ils sont victimes.

## 2. Culturel

Un autre préjugé causant une entrave à l'intégration de l'immigré est le préjugé culturel venant de part et d'autre des gens du pays et des immigrés puisque ces derniers sont rejetés parfois pour leur culture. Le rejet passe par le mépris de la maîtrise langagière du Noir. Aux yeux du raciste l'immigré est incapable de s'exprimer en bon français. C'est tout de suite en parlant en petit nègre que madame Dupont engage le dialogue entre elle et la narratrice qui est pourtant hautement qualifiée par rapport à elle car la narratrice a le niveau licence alors que Madame Dupont n'a que le bac :

– Toi tête pour réfléchir ?

Puis se tournant triomphalement vers son mari, avant de me jager à nouveau elle proféra :

– *Cogitumsum*, je suis pensée, comme dirait Descartes.

[...]

– Non Madame, Descartes dit *Cogito ergo sum*, c'est-à-dire “ je pense donc je suis”, comme on peut le lire dans son *Discours de la Méthode*.

Fatou Diome, faisant partie de la jeunesse n'ayant pas connu la colonisation, fustige par la langue française les préjugés à l'égard de l'Africain par les ex-colonisateurs. C'est pour elle, l'occasion d'étaler les préjugés méprisant le niveau intellectuel de l'immigré pour ensuite s'en moquer et dénoncer.

Le fait que l'immigré maîtrise mieux que les gens du pays la langue française est devenu, un moyen tangible pour faire face aux mépris de ceux qui comme madame Dupont sous-estiment l'Africain en le considérant comme ignorant.

Alain Mabanckou, témoigne lui-même de cette situation où l'Africain cultivé, ayant appris la langue française sur les bancs de l'école, dépasse dans la maîtrise et le maniement de la langue française les jeunes Français qui ont « appris le français dans les jupes de leurs mères ». Ces derniers se sentant humiliés réagissent négativement avec des préjugés. Dans ce passage, il souligne la problématique de la maîtrise de la langue :

Chaque fois que le Français dit de « souche » est menacé par un étranger sur le plan de la langue, moquer l'accent de ce dernier est son ultime recours. Si nous étions nés en France, la question de notre accent ne se serait pas posée. Il aurait d'ailleurs suffi que ces gens réfléchissent à l'effort consenti pour apprendre et maîtriser « leur » langue en plus d'autres langues africaines pour qu'ils changent de comportement. On ne parle pas mieux une langue, quelle qu'elle soit, parce qu'on a un bel accent, mais parce qu'on sait jouer avec ses règles.<sup>509</sup>

Chez les auteurs de la Migritude, l'immigré est plus français que le Français parce qu'il maîtrise mieux que ce dernier la langue de Molière. Dans *La Préférence Nationale*, le boulanger avec son accent alsacien semble plus Allemand que Français. C'est pour la narratrice l'occasion de souligner par l'ironie ce paradoxe :

Je croyais que tous les Français parlaient le français au moins aussi bien que ceux qu'ils avaient colonisés. Et voilà que j'étais

---

<sup>509</sup> *Le Sanglot de l'Homme Noir, op. cit.*, p.108.

linguistiquement plus français qu'un compatriote de Victor Hugo.<sup>510</sup>

La génération d'écrivains de la Migritude a tous appris la langue française sur les bancs de l'école et a fait une part de sa scolarité dans son pays d'origine avant de migrer en France pour continuer leurs études universitaires. Ils ont ensuite fait le choix de rester en France parce qu'ils considèrent l'hexagone comme le seul endroit où ils peuvent s'épanouir intellectuellement dans l'espoir de profiter de la liberté, de l'égalité et de la fraternité que promet la France à ses concitoyens mais ils sont confrontés à une société qui ne se veut pas multiculturelle et qui oblige l'Africain au statut d'immigré qui est donné pour synonyme étranger quand on se rend compte du rapport que la France entretient avec ses ex-colonisés.

Dans la logique des partisans de la préférence nationale, toute culture étrangère est à rejeter si elle n'est pas française. Car selon eux « l'identité culturelle d'un individu relève beaucoup plus de l'origine familiale que de sa carte d'identité ». <sup>511</sup> Ainsi, l'immigré est acculé à ses origines malgré lui et quel que soit sa place socioprofessionnelle comme laisse entendre, Alain Mabanckou interrogé par un franco-normand qu'il a rencontré et qui paradoxalement maîtrise mieux l'anglais que le français, sa langue maternelle, rapporte ce dialogue :

Pendant que nous progressions vers la porte d'embarquement, il a fini par se jeter à l'eau :

-Vos parents... *I mean*, votre père et votre mère, ils sont de quelle origine ?

Je m'attendais à cette question, et m'étonnais d'ailleurs qu'elle survienne avec un tel décalage. D'habitude, c'est automatique : quand deux Français, un Blanc et un Noir, se rencontrent, le premier demande inévitablement par des voies détournées « les vraies origines » du second. <sup>512</sup>

---

<sup>510</sup> *La Préférence Nationale, op. cit.*, p.87.

<sup>511</sup> *Les champs littéraires africains, op. cit.*, p.223.

<sup>512</sup> Alain Mabanckou, *Le Sanglot de l'Homme Noir, op. cit.*, p.52-53

### 3. Le racisme

Un Africain en France ne peut pas passer inaperçu. La couleur de sa peau le trahit.

#### 1. Le poids d'être noir

Les auteurs de la première génération tout comme ceux de la seconde génération ont mis en scène des personnages qui se sont sentis étrangers rien que par la couleur de la peau. Quel que soit leur place et fonction dans la société, ils ont du ressentir le poids d'être noir en France. Comme l'atteste le héros de *L'Impasse* : «Tu sais ce que c'est être un Noir, un étranger ici, toi ? Tu sais ce que c'est qu'avoir le sentiment d'être exclu, enterré en permanence ? »<sup>513</sup> Cette situation du personnage d'Alain Mabanckou rejoint celle vécue par les personnages des premiers récits mettant en scène des jeunes Africains confrontés au racisme et à l'exclusion sociale. Fara, en arrivant pour la première fois en terre d'Europe, prend conscience de sa couleur: « Cette immensité d'hommes blancs le troublait. Ce fut la première fois de son existence qu'il eut une aussi forte sensation de son être et de sa couleur. »<sup>514</sup> En prenant conscience de sa différence, il se sent étranger donc exclu. Cette exclusion est déjà aggravée par le regard de l'autre comme dans la scène du petit garçon :

Maman, regarde le monsieur ! Il a oublié de se débarbouiller, disait à sa mère en levant un petit index timide, un blondinet aux cheveux dorés et au teint de maïs.

Malgré gêne de sa maman qui donnait des tapes sur le doigt toujours levé, le petit continuait :

-il a des cheveux comme des « moustaches » !

-Oh ! s'écria la maman, écoute, tu es insupportable, il est gentil ce monsieur !dis-lui bonjour !

---

<sup>513</sup> Alain Mabanckou, *L'Impasse*, *op.cit.*, p.232.

<sup>514</sup> Ousmane Socé Diop, *Mirages de Paris*, *op. cit.*,p.30.

Le petit avança une main mi-confiante vers Fara qui la lui prit en souriant.

Il contrôla minutieusement sa menotte ; mais le monsieur n'y avait pas laissé de trace.

Sa main était restée blanche ; n'y comprenant rien, il se désintéressa du monsieur.<sup>515</sup>

Cette situation fait durement ressentir déjà les difficultés qu'aura le Noir à s'assimiler socialement. Fara ne pourra jamais se fondre dans la société française malgré son mariage avec une Française, il sera aux yeux des autres, l'Autre, l'Etranger rien que par la couleur de sa peau.

Une scène analogue à celle de Fara dans « le métro » où un enfant le désigne avec un petit index timidement levé en ces termes, « maman, regarde le monsieur ! il a oublié de se débarbouiller »<sup>516</sup>, est vécue par Joseph Gâkatuka, le héros de *L'Impasse* de Daniel Biyaoula. En compagnie de sa fiancée Sabine, Joseph se voit désigné par la couleur de sa peau par des enfants dans un magasin :

Voilà que par deux fois, des petits enfants de trois ou quatre ans posent sur moi de grands yeux et se mettent à crier, en tendant le doigt vers moi : « Maman ! Maman ! Regarde, maman ! un monsieur tout noir ! un monsieur tout noir ! » Embarrassées qu'elles sont, les mères ! « Taisez-vous ! Taisez-vous ! » que dit l'une d'elles en évitant de me regarder, l'autre fuit vite tandis que le gosse continue de crier : « un monsieur tout noir ! un monsieur tout noir !... » Sabine et moi, on sourit. J'essaie de réagir comme avant, quoi ! prendre la situation de haut, d'être insensible ! Mais je les sens saumâtres, mes sourires, et je respire avec peine.<sup>517</sup>

---

<sup>515</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>516</sup> Ousmane Socé Diop, *Mirages de Paris*, *op. cit.*, p.34.

<sup>517</sup> Daniel Biyaoula, *L'Impasse*, *op. cit.*, p.169.

A la différence de Fara, Joseph développera un complexe morbide qui le conduira à la psychiatrie puisqu'il se sentira de plus en plus isolé envers tout le monde :

Ce que l'on peut fabriquer, de plus noir en Afrique ! Voilà ce que je suis ! La teinte de ma peau a toujours étonné les gens, les Blancs comme les Noirs !<sup>518</sup>

Le complexe de sa noirceur, le conduit également à une paranoïa qui finalement ternit même la relation entre lui et sa fiancée. En plus, ayant appris la mort de son ami Dieudonné, blessé mortellement, il est convaincu que la mort de son ami est due à une agression raciste et que désormais le fossé entre lui et la société d'accueil se creuse plus que jamais :

Je ne doute plus dès ce moment que ma vie en France ne sera plus comme avant, que je ne pourrais oublier. Parce que je sens en moi trop de plaies, dont j'ai d'autant plus peur qu'elles ne guérissent jamais que dehors les stigmates des gens, des anciens, mais des nouveaux aussi, il en a des tapées.<sup>519</sup>

Pire, les idées et les préjugés que l'on rattache au Noir aggravent la situation et font obstacle à toute forme d'assimilation culturelle et sociale puisque selon les préjugés :

Il se croyait exposé aux plaisanteries grotesques des « sans éductions », aux quolibets des innocents bambins à qui les livres d'images, le cinéma et les récits fantasques enseignaient qu'un Noir était un guignol vivant. Il n'était pas gentil s'il ne pouvait sourire du matin au soir aux plaisanteries mille fois rééditées de ceux qui voulaient le tolérer.<sup>520</sup>

---

<sup>518</sup> *Ibid.*, p.151.

<sup>519</sup> *Ibid.*, p.231.

<sup>520</sup> *Ibid.*, p. 63-64.

Chez les auteurs de la seconde génération, les personnages mis en scène sont victimes d'insultes racistes rien que pour la couleur de leur peau. Ainsi, Moussa est victime d'insultes au sein de son équipe de football :

« Il découvrait aussi ses compagnons du centre de formation, en majorité des Blancs pas franchement camarades ».<sup>521</sup>

« Hé ! Négro ! Tu ne sais pas faire une passe ou quoi ? Passe le ballon, ce n'est pas une noix de coco ! »<sup>522</sup>

Aux vestiaires, il y en avait un toujours pour le ridiculiser devant les autres :

-Alors ? Tu ne sais pas faire une passe ? T'inquiète, on t'apprendra, on te fera visiter le bois de Boulogne la nuit, tu seras invisible mais tu pourras tout voir. »<sup>523</sup>

La relation entre Noirs et Blancs est difficile et leurs rapports sont parfois conflictuels du fait que les premiers se sentent discriminés. Pius Ngandu Nkashama le montre dans son livre de témoignage où il nous fait part de l'expérience amère vécue lors de son séjour en France de la fin de 1981 jusqu'au début de 1982 soit environ dix mois dans des écoles, lycées et dans une dizaine de foyers culturels et des Maisons de jeunes. Durant cette période, il a voulu introduire la culture zaïroise, mais il a été tout de suite confronté aux antipathies des responsables locaux qui n'appréciaient pas à sa juste valeur son projet de telle sorte que ce dernier fait l'objet de malentendus et de préjugés racistes. C'est pour lui le début d'une expérience cauchemardesque comme on peut le lire dans ce passage émouvant :

Tu ne comprends pas, oh ! Porte maudite, tu ne comprends certainement pas. C'est trop dur pour toi. Tu ne comprendras jamais, parce que tu ne t'es jamais trouvée dans une situation aussi pénible. C'est le pays du Blanc. Tu saisis. De l'homme blanc. Il me juge sur un hochement de tête tardif, sur un tousotement intempestif, sur un cillement mal accordé. Si je suis en retard, ce n'est pas moi qu'ils vont condamner, mais

---

<sup>521</sup>Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, op. cit., p.114.

<sup>522</sup>*Ibid.*, p. 114.

<sup>523</sup>*Ibid.*, p.115.

tous les nègres de tous les pays et de tous les siècles. J'aurais beau t'invoquer à mon secours, tu es du même bord qu'eux.<sup>524</sup>

L'emploi de la personnification contribue à montrer la détresse de Pius Ngandu Nkashama qui se voit dans la solitude et l'abandon puisqu'il n'a rien à attendre des autres. Il finit à la fin du livre par faire cette conclusion suivante :

Si le Blanc en Afrique portera le poids d'une culture, d'une histoire, d'une pensée, l'Africain en Europe portera le poids d'une race, d'une densité biologique<sup>525</sup>

Si en Europe les préjugés existent à l'égard du Noir, paradoxalement c'est en Afrique et surtout au sein de sa famille que Joseph se sent discriminé. Complexé de sa couleur du fait de la discrimination dont il a été l'objet par la couleur de sa peau au milieu de sa famille-même, il ne supporte pas le surnom « Kala » qui veut « le Charbon » par lequel on l'a toujours désigné depuis son enfance :

Dès ma tendre enfance, j'ai porté en mon dedans des tas et des tas de meurtrissures. Leurs souvenir, il resté intact dans ma tête pendant longtemps. Je n'en étais guéri que depuis peu. Et encore ! C'est que ça ôte de nombreuses espérances, la noirceur de l'âme de l'homme ! que ça jette à bas le peu de bon qu'il pourrait y avoir en nous. J'avoue que je ne mourais pas de l'envie de repartir chez moi. Normal. Quand on a vécu ce que j'ai connu, quand on n'a jamais cessé de vous appeler Kala, « Le Charbon », vous dire combien elle est sombre, votre peau, ça œuvre en vous un précipice infini. Vous voyez tout à travers votre noirceur. Lugubre que vous devenez. Vous n'avez plus goût à rien. Vous tissez dans votre tête des toiles de toute sorte. Vous y construisez des labyrinthes d'où vous ne

---

<sup>524</sup> Pius Ngandu Nkashama, *Vie et mœurs d'un primitif en Essonne quatre-vingt-onze*, Paris, L'Harmattan, 1987, p 62.

<sup>525</sup> *Ibid*, p108.

parvenez plus à sortir. Où que vous allez, vous avez le sentiment de ne pas être à votre place. Vous vous sentez nul, quoi ! C'est ce qui m'est arrivé. Mal aimé, plutôt, pas aimé du tout, indésirable, c'est comme ça que j'étais chez moi, dans ma famille. C'est ma mère qui m'avait surnommé « Le Charbon » je ne me rappelle d'ailleurs pas qu'elle m'ait jamais appelé autrement.<sup>526</sup>

A force d'être discriminé, le personnage défend la négrité en s'engageant ainsi à un militantisme provoqué par une frustration à la fois sociale et affective. Adulte discriminé en France et enfant mal aimé dans sa famille à cause de sa noirceur, Joseph n'arrive pas à supporter la perte de l'africanité chez les Noirs. Pour lui, se dépigmenter, se défriser les cheveux avec des produits, c'est se renier soi-même. Ce qui est pour lui une honte qui le rend malade. Cette transformation volontaire de la part de certains est une négation de soi, comme une dépersonnalisation de l'individu qui suscite en lui une révolte et une sorte d'indignation de la part de ces Africains qui veulent ressembler à un modèle. Le passage suivant montre la colère qui l'anime :

Plusieurs fois que j'en rencontre des Noires que je ne connais pas dans le bus. Probablement des Africaines. Chaque fois que j'en vois portant son masque de carnaval ou son postiche, moi, ça me noue les intestins. Et chaque fois, telle une étreinte, une folle envie de décharger mon ressentiment, mon courroux sur elles, de les fouailler, d'éructer des saletés à leur rencontre, de les gifler, de leur crier qu'elles doivent avoir honte, qu'elles s'enterrent vivantes, que les artifices font d'elles des irréalités, du toc, que c'est des fières félonnes, de véritables chienlits, qu'elles m'empestent, s'empare de moi.<sup>527</sup>

Son attachement à l'africanité prend une dimension alarmante, à tel point qu'une rupture se produit d'une part entre lui et son pays d'origine et d'autre part entre lui et son pays d'accueil. Il finit par se retrouver dans un

---

<sup>526</sup> Daniel Biyaoula, *L'Impasse*, op. cit., p.18.

<sup>527</sup> *Ibid.*, p.180.

hôpital psychiatrique où il est accueilli par le docteur Malfoi qui lui fait suivre des séances des thérapies qui feront effet sur lui :

Quand je prends congé, je le regarde vraiment de travers, le docteur Malfoi. Mais après quelques séances, et au fil des semaines, je m'aperçois de la qualité de sa séance. J'en arrive même à regretter qu'elles se succèdent à un rythme qui me paraît lent, trop lent. J'attends chacune d'elles avec une impatience qui va grandissant. Faut comprendre que souvent j'en sors avec un peu plus de légèreté dans le cœur.... Mais ce n'est plus comme avant, quoi ! ...<sup>528</sup>

## 2. Le racisme entre immigrés

Si les immigrés noirs se sentent rejetés, il arrive que le comportement raciste se lise chez les immigrés. Le narrateur de *Place de Fête* rapporte qu'après avoir trouvé le portefeuille d'un Arabe, il a fait savoir à son père qui lui-même se plaint de subir de racisme en France, son intention de remettre l'objet cet objet trouvé à son auteur. Mais son père s'est mis en colère à l'idée qu'on remette le portefeuille à la personne qui l'a perdu. Il tient alors des propos raciste contre les Arabes et détruit l'objet en le brûlant. Cette illustration montre que le racisme est répandu à l'intérieur des communautés immigrées et que ce n'est pas seulement les communautés immigrés qui subissent le racisme, mais c'est aussi les immigrés eux-mêmes qui sont intolérants les uns envers les autres.

Dans *Agonies* de Daniel Biyaoula, il est également question des immigrés qui perpétuent au pays d'accueil, leur haine tribale et leur intolérance au pays d'accueil. Dans ce roman dont le titre est révélateur, sont mis en scène des immigrés vivant dans la banlieue parisienne, Parqueville, que le narrateur définit comme « un lieu de liquéfaction, de décrépitude du vivant, qui vous cass[e] le moral rien que de le voir, qui vous fai[t]vous demander si vous n'[êtes] pas déjà mort »<sup>529</sup> pour montrer le mal être dans

---

<sup>528</sup> *Ibid.*, p.258.

<sup>529</sup> *Agonies, op.cit.*, p.12.

tous les domaines. Cette dégradation correspond à une atmosphère mortifère où règne l'absence des véritables communautés solidaires les unes aux autres. A l'intérieur d'une même communauté resurgissent les haines tribales et les mépris que les uns ont envers les autres. C'est le cas de Gabriel Nkéssi qui lorsqu'il apprend que Ghislaine Yula, que pourtant il n'apprécie pas puisqu'il la considère comme une dévergondée, fréquente Camille Wombélé. Il réagit tout de suite pour lui déconseiller cette relation qu'il considère comme une infraction. La haine de Nsamu qui tue Camille Wombélé et blesse Ghislaine est suscitée non seulement par la jalousie mais aussi la haine tribale. Ainsi les immigrés de Parqueville continuent à perpétuer en Europe toute la réalité interethnique de Congo-Brazzaville avec ses croyances tribales et ses luttes inter-claniques.

Dans *Un amour sans papier*, la narratrice se rend compte chez son oncle vivant en Europe qu'elle croyait ne pas avoir la mentalité tribale qui sévit dans les relations entre les Africains en Afrique. Elle fait savoir à ce dernier de son amour pour Salif, jeune Malien dont elle est amoureuse. Mais en apprenant cette relation, le vieil homme, issu de la bourgeoisie postcoloniale comme ses propres parents, ne retient pas sa haine raciste à l'égard des Maliens qu'il considère comme une race inférieure à la race camerounaise. Par-delà le discours haineux tenu par certains immigrés notamment les Noirs entre eux-mêmes, c'est l'image d'une immigration vouée à l'échec. La seule condition pour en sortir, c'est de se tenir loin des mentalités et rapports des parents qui sont eux-mêmes enfermés dans leurs traditions et coutumes. Il faut par contre s'immiscer dans la culture du pays d'accueil. C'est à ce prix que l'immigré pourra espérer le salut. Ghislaine Yula pour éviter de sombrer dans ce chaos existentiel dans lequel la population immigrée de Parqueville a du mal à se dépêtrer, a refusé dans un premier temps d'être hébergée dans le ghetto pour éviter ce problème. Elle est arrivée en France à l'âge de quinze ans, et adopte un autre savoir vivre, elle est la femme africaine émancipée, l'Africaine moderne, inspirée par le modèle européen. Elle accepte de fréquenter Wombélé qui appartient à une tribu différente de la sienne pour montrer la non-importance de l'appartenance ethnique et raciale. Toutes les jeunes Africaines immigrées en Europe dans les romans des auteurs de la seconde

génération, Malaïka dans *Un amour sans papier*, Saïda Bénéfara dans *Les Honneurs perdus*, Ghislaine, dans *Agonies*, s'oppose au racisme et tribalisme en acceptant d'aimer en fonction de leur propre choix. Malaïka, la Camerounaise est amoureuse d'un Malien alors que sa famille l'oblige à épouser quelqu'un de sa lignée familiale, Saïda accepte de lier un lien amoureux avec Marcel Marcel, un clochard qu'elle rencontre dans la rue.

Chez les enfants d'immigrés masculins et féminins, l'appartenance raciale n'a aucune importance, tout comme chez les jeunes immigrées nées en France de parents étrangers. Ils se marient par amour et s'opposent au racisme. Alima née en France et femme d'un Français blanc s'est mariée malgré son père opposé à ce mariage. Maud est amoureuse d'un jeune Français blanc mais ses parents séparent les deux jeunes gens.

## PARTIE III

### Une esthétique de l'errance

L'errance a des vertus [...] de totalité : c'est la volonté de connaître le " Tout-monde ", mais aussi des vertus de préservation dans le sens où on n'entend pas connaître le " Tout-monde " pour le dominer, pour lui donner un sens unique .<sup>530</sup>

« Beaucoup d'Africains meurent aux portes de l'Europe à la recherche d'une vie meilleure, alors que c'est en Afrique qu'il y a tout. Il est temps que l'Afrique se prenne en charge, puisqu'il ne manque rien en Afrique....Il faut investir sur la jeunesse. »

Cécile Kyenge, ministre italienne de l'intégration.

---

<sup>530</sup> Édouard Glissant, *Introduction à une Poétique du Divers*, Paris, Gallimard, 1996, p.130.

# CHAPITRE I

## Poétique du mirage

### A. Une poétique lyrique

La portée poétique est à prendre dans son sens le plus général à savoir celui du caractère du style poétique quand on sait que l'expression poétique se construit par l'ordre de l'évocation.

#### 1. Une double évocation

Deux espaces sont à la fois évoqués et opposés : la terre-mère idéalisée et le pays d'accueil décrit comme hostile. Mais pour les écrivains de la seconde génération, l'Afrique et plus particulièrement le pays d'origine n'attire plus.

##### a. La terre natale : idéalisation de l'Afrique

Chez les épigones de la Négritude, l'Afrique idéalisée se fait avec lyrisme. Le paysage de l'Afrique est revu avec beaucoup de tendresse. C'est l'évocation du village natal qui prévaut. La terre natale est décrite comme un lieu paisible où règne une harmonie entre les hommes et la nature. C'est pour cette raison que Fara est d'ores et déjà décrit en connivence avec la nature comme le révèle l'usage de la comparaison dans ce passage :

Dans ce village un petit noir poussait comme les tamariniers de la brousse, libre dans l'espace. Pas plus haut qu'un mouton;

une grosse tête ronde et fière, le buste bien développé sur des jambes hautes et grêles. Ses cheveux étaient aussi emmêlés que les fourrés des broussailles ; certaines d'entre eux étaient droits et formaient des îlots d'épis ; d'autres se recroquevillaient, faisaient des collines et des vallées. Entre le front fuyant et le nez aux ailes larges, les yeux noirs, à la cornée d'ambre, étaient expressifs, intelligents et déjà malheureux. Il allait pieds nus. Il portait un caftan de cotonnade autour du cou, s'étalant sur la poitrine, un cordon de cuir suspendait une demi-couronne de gris-gris : l'un le protégeait contre les morsures de serpents, l'autre contre les sorciers, et celui-là contre les regards qui jettent les mauvais sorts. <sup>531</sup>

A travers la mise en scène du personnage, c'est la terre maternelle qui est célébrée. Cette terre a fait naître un enfant qui lui ressemble et avec qui elle a des points communs comme le montre les comparaisons et les métaphores.

C'est également, l'esquisse de l'exaltation de la culture et de la civilisation africaine. En premier lieu, la musique traditionnelle et la religion constituent la clé de voûte de la culture négro-africaine avec « les tams-tams et les airs des artistes chanteurs » et l'apprentissage du Coran, étape initiatique de l'enfant africain musulman comme Fara :

Ses parents l'avaient mis à l'école coranique à l'âge de six ans. Dès qu'il avait su lire l'arabe, il avait aimé réciter vertigineusement, passionnément, les textes sacrés, d'autant plus mystérieux qu'il n'en comprenait pas la signification. <sup>532</sup>

Le Coran constitue dans l'enfance de Fara une sorte de musique qui s'apparente aux chants de la berceuse au point de contribuer à son épanouissement :

La musique merveilleuse du coran ! rythmes de la vie mystique des anges dont on lui contait l'existence surnaturelle, des djinns

---

<sup>531</sup> Ousmane Socé, *Mirages de Paris*, op.cit., p.9-11.

<sup>532</sup> *Ibid.*, p.10.

que l'homme côtoyait dans l'étendue et qui était invisibles ; des djinns qui prenaient parfois l'atroce amusement de mettre la démence dans l'esprit de l'homme ; rythmes des horreurs de la géhenne, punition des infidèles, des imposteurs et des injustes ; rythmes des délices de l'Eden aux oudries éternellement vierges, aux fleuves de lait, sous les arbres penchant jusqu'à votre bouche, la pomme, la datte ou l'amande désirées ; rythmes de la félicité éternelle des croyants, des charitables et des justes !.... <sup>533</sup>

Le charme du Coran grâce à sa dimension de conte, légende et récit mêlant à la fois le merveilleux et le fantastique est révélé comme étant ce qui rythme la vie des villageois en relevant ainsi le charme du village africain.

De ce fait, la récurrence du verbe aimer à l'imparfait pourrait signifier l'amour qu'a Fara dès son jeune âge pour les éléments qui ont contribué à son épanouissement.

L'ambiance et la vie heureuse dans le village sont évoquées pour montrer la vie en Afrique avant la colonisation. Selon eux, à l'époque précoloniale, l'Africain menait une vie heureuse et la colonisation a terni cette vie idyllique de l'Africain. En célébrant une Afrique heureuse avant la colonisation, ces écrivains réfutent l'argument classique des colonisateurs qui ont prétendu apporter à l'Afrique le développement, la paix, la santé, etc.,

A l'Afrique précoloniale, La culture et la civilisation négro-africaine sont glorifiées. Sembène Ousmane, à mi-chemin entre la Négritude et le post-colonialisme, a dévoilé les méfaits de la colonisation dans ses œuvres comme *Les bouts de bois de Dieu* où il dénonce les injustices et les exactions dont sont victimes les indigènes sous la colonisation. Il a par ailleurs glorifié la culture et la civilisation nègre par la mise en scène de personnages qui, dans leurs séjours en Europe, revoient la terre natale avec nostalgie comme Nafi dans *Lettres de France* ou Diouana dans *La Noire De...* comme on peut le lire dans ce court poème intitulé « nostalgie » qui suit la nouvelle :

#### Nostalgie

---

<sup>533</sup> Ousmane Soce Diop, *Mirages de Paris, op.cit.*, p.10.

Diouana

Notre Sœur  
Née des rives de notre Casamance  
S'en va l'eau de notre fleuve Roi  
Vers d'autres horizons  
Et la barre tonnante harcèle les flancs de notre Afrique

Diouana

Notre Sœur  
Sur la barre ne tanguent plus les négriers  
L'épouvante, le désespoir, la course éperdue  
Les cris, les hurlements se sont tus  
Dans nos mémoires résonnent les échos  
Diouana  
La barre demeure  
Les siècles se sont ajoutés aux siècles  
Les chaînes sont brisées  
Les carcans dévorés par les termites  
Sur les flancs de notre Mère Afrique  
Se dressent les maisons d'esclaves  
(Ces maisons sont des monuments à notre histoire)

Diouana fière Africaine

Emportes-tu dans ta tombe  
Les rayons dorés de notre soleil couchant  
La danse des épis de fonio  
La valse des boutures du riz ...<sup>534</sup>

Ce poème au ton incantatoire, évoque l'Afrique d'un ton à la fois lyrique et pathétique en célébrant le passé tout en faisant de « Diouana » la figure emblématique de la souffrance africaine. A travers elle, c'est toute la douleur et souffrance que l'Afrique a enduré sous le joug de l'esclavage et du

---

<sup>534</sup> Sembene Ousmane, « La Noire De... » dans *Voltaire*, *op.cit.*, p 185-186.

colonialisme qui est évoqué. L'héroïne est en quelque sorte l'incarnation de la lutte africaine pour la liberté et l'émancipation.

Nafi et Diouana se sont débattues pour s'affranchir de leurs oppresseurs qui les ont réduites à l'esclavage. Nafi s'est retrouvée enfermée et recluse après avoir suivi aveuglément son rêve de France au point de se retrouver victime de ses illusions ; Diouana est dans une situation similaire puisqu'elle est, après avoir obéi à son rêve de vie meilleure, piégée par ses illusions. Les deux filles finissent par recouvrer la liberté : Nafi se voit rapatrier en Afrique après que son « mari » un octogénaire est mort. Mais Diouana se suicide pour échapper à l'humiliation que lui fait subir quotidiennement la famille française qui l'a emmenée en France et qui l'exploite comme femme de ménage. Pour l'une comme pour l'autre la mort est souhaitée comme une délivrance. Si Diouana meurt ; par contre pour Nafi, c'est la mort de son mari qui la délivre.

Même chez les écrivains de la Migritude, le pays d'origine est évoqué avec nostalgie. Salie dans *Le Ventre de l'Atlantique* se souvient de sa terre natale même si elle se voit attachée au pays d'accueil pour d'autres raisons :

La nostalgie est mon lot, je dois l'appivoiser, garder dans mes tiroirs à reliques la musique de mes racines tout comme les photos de ceux des miens à jamais couchés sous le sable chaud de Niodior<sup>535</sup>

Elle évoque avec tendresse l'Afrique de son enfance :

Nguidna, entre le vieux village de Niodior et le nouveau quartier érigé sur la dune de Diongola, est un petit lac, aussi rond qu'un cul de poule et moins profond qu'une marmite de sorcière. Quelques cocotiers narcissiques ainsi que des palmiers, émigrés du désert d'Arabe, feignent des postures de sentinelle afin de se mirer à loisir dans cet œil sans paupières. Ce lac irriguait la mémoire de mon enfance y faisait germer cette plante aimant l'arcure, le souvenir.<sup>536</sup>

---

<sup>535</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, op. cit. p. 36.

<sup>536</sup> *Ibid.*, p. 183.

Partagée entre son pays d'origine qui lui manque et la France qui est devenue sa seconde patrie à tel point qu'elle ne sait plus laquelle il faut revendiquer comme elle l'atteste dans ce passage :

Evoquer mon manque de France sur ma terre natale serait considéré comme une trahison, je devais porter cette mélancolie comme on porte un enfant illégitime, en silence et avec contrition. Enracinée partout, exilée tout le temps, je suis chez moi là où l'Afrique et l'Europe perdent leur orgueil et se contentent de s'additionner : sur une page, pleine de l'alliage qu'elles m'ont légué.<sup>537</sup>

La narratrice exprime ainsi son hybridité avec beaucoup d'amertume. Prise entre la terre d'origine à laquelle elle est sentimentalement attachée mais qu'elle ne reconnaît pas et le pays d'accueil où elle a élu domicile et qu'elle revendique parce qu'elle a fait le choix d'être française, elle est de ce fait tiraillée entre l'Afrique et l'Occident.

Dans *Place des Fêtes Sami Tchak*, le personnage narrateur critique cette nostalgie que Fatou Diome ne peut cacher. Fils d'immigrés, il ironise sur la nostalgie de son père dans ce passage :

Pauvre papa ! Maintenant loin de l'Afrique, il prétend que l'Afrique, c'est le paradis, c'est l'éden et tout le charabia idiot que les gens de là-bas, tiennent en pensant que la France va se fâcher contre eux en entendant de telles bêtises. Papa, lui, quand il idéalise son coin natal, le pauvre, il oublie que je peux lui demander pourquoi il crève la dalle en France au lieu de d'aller se vautrer dans l'onctueuse écume des jours de son paradis natal ! Il oublie lui-même le pauvre ce qu'il m'avait lui-même raconté au sujet de ce paradis : la misère qui l'accompagna de son village jusqu'en ville, la main dans la main, une misère dodue, une misère avec un gros derrière qui sifflait tous les oreilles de papa, qui voulait lui rester fidèle.<sup>538</sup>

---

<sup>537</sup> *Ibid.*, p.181-182.

<sup>538</sup> *Ibid.*, p.17.

Si le pays d'origine est valorisé par les épigones mais dénigré parfois dans les écrits des auteurs de la seconde génération, par contre le pays d'accueil est dévalorisé et montré comme hostile.

### **b. Le pays d'accueil : pays hostile**

Le pays d'accueil est d'abord hostile par son climat car le froid et la neige constituent la première hostilité qui pourrait paraître comme la première difficulté rencontrée par l'immigré en terre d'Europe. L'enfant noir connaît la faim durant son séjour en Europe puisqu'ayant perdu sa bourse, il ne peut vivre en France : le concierge le chasse de sa chambre parce qu'il n'est plus solvable. Les difficultés se succèdent et s'accumulent pour lui au point de se trouver dehors sous le froid et la neige. De même, Moussa dès son arrivée sur le sol français est confronté au froid glacial de l'Europe :

Moussa découvrait la rigueur de l'hiver, les morsures du vent sur sa peau, la rareté du soleil, puis ce rhume prolongé qui l'obligeait, même sur le terrain, à porter la main sur son nez.

A part cette première hostilité liée au climat, l'émigré se trouve face à un autre problème qui est celui du rapport avec l'autre. Les difficultés liées au froid ne sont que les préludes de son destin tragique en Europe puisqu'il sera exploité comme un esclave par son patron :

Ecoute, champion, lui dit-il, j'ai déjà assez dépensé comme ça, et tu ne progresses pas. On va arrêter les frais. Tu me dois environ cent mille balles. Il faudra que tu bosses pour ça. Comme tu le sais, ta carte de séjour est périmée. Si tu t'étais bien débrouillé, le club aurait tout réglé en vitesse : mon fric, tes papiers, tout, quoi. Mais là tu n'as ni club, ni autre salaire ; le renouvellement de la carte de séjour, faut même pas y songer. J'ai un pote qui a un bateau, on ira le voir, je te ferai engager là-bas. On ne lui demande pas beaucoup, ça l'aidera à la fermer. Il me versera ton salaire, et quand tu auras fini de me

rembourser, tu pourras économiser de quoi aller faire la bamboula au pays. Tu es gars solide, tu vas assurer. Mais surtout, chuut ! N'oublie pas que tu n'as pas de papiers.<sup>539</sup>

Son séjour dans le club de foot a été un enfer. Il subit des violences verbales et des moqueries.

Fara connaît une même situation. Ne pouvant trouver un travail, pour subvenir à ses besoins, il vit dans la peur de souffrir en étant loin de sa terre natale. Il se remémore sa douce Afrique opposée aux problèmes quotidiens auxquels il est confronté dans le pays d'accueil :

Au lendemain d'une déception, Fara éprouvait davantage le sentiment de son dépaysement. Le mal du pays relégué au second plan de sa conscience, rebondit avec une force accrue sous l'effet d'une contrariété. Un flot d'amertume inonde l'âme, imprègne idées et sensations.

Il ne peut être toléré dans le pays d'accueil et se voit exposé à tous les maux :

Il se croyait exposé aux plaisanteries grotesques de « sans éductions », aux quolibets des innocents bambins à qui les livres d'images, le cinéma et les récits fantasques enseignaient qu'un Noir était un guignol vivant. Il n'était pas gentil s'il pouvait sourire du matin au soir aux plaisanteries milles fois rééditées de ceux qui voulaient le tolérer.<sup>540</sup>

L'hostilité manifestée à l'égard de l'étranger est décrite dans la pièce de théâtre de Khadi Hane, *Il y en a trop dans les rues de Paris*, où sont mis en scène des Africains qui vivent avec les réalités européennes. Dans cette pièce, la peur de l'autre est soulevée par « une voix off (dans le noir) :

---

<sup>539</sup> *Ibid.*, p.102.

<sup>540</sup> Ousmane Socé Diop, *Mirages de Paris*, *op. cit.*, p. 63-64.

Y en a marre ! Yen a vraiment marre ! J'en peux plus, j'en peux plus, moi. J'étouffe. Ras-le bol ! Plein la zigouette ! Y'en a trop...Trop dans les rues de Paris ! J'en ai marre, marre, marre ! Marre des invasions ! Ces gens-là viennent nous prendre notre pain, notre boulot, nos logements, et même nos femmes. Et personne ne dit rien. Ils vont finir par nous avoir, je vous le dis. Il faut faire quelque chose, et tout de suite. Merde ! On est chez nous, non ? Et en plus ils font des petits. Ils se reproduisent à une vitesse ! Des portées ! Des centaines de portées ! <sup>541</sup>

Cette opinion xénophobe se traduit par un sentiment de repli sur soi de la société française qui voit l'autre comme un ennemi, une sorte de menace. Ce sentiment de méfiance à l'égard de l'autre est exaspéré à chaque fois qu'une crise économique grave se déclare comme le souligne Tahar Ben Jelloun<sup>542</sup>:

A chaque crise économique grave, des voix se sont levées pour désigner l'étranger comme responsable ; ombre menaçante, corps non regardé parce que non reconnu, et pourtant corps présent et coupable par avance. <sup>543</sup>

Par cette affirmation, Tahar Ben Jelloun fait allusion à la réception de Magrébins venus en France et du rapport que les Français ont eu à leur égard à des moments où la situation économique était tendue.

Dans la pièce de Kadhi Hane, les propos racistes voulant parfois stigmatiser l'Autre sont récurrents comme par exemple :

...Tous des voleurs, des violeurs, des dealers, des fouteurs de merdes, quoi... A chaque fois qu'il y a de la merde quelque part, il y a un Arabe qui patauge dedans. C'est à croire que vous êtes faits de merde.

---

<sup>541</sup> Khadi Hane, *Il y en a trop dans les rues de Paris*, op.cit., p. 5.

<sup>542</sup> Cet écrivain franco-marocain a analysé l'hospitalité métropolitaine dans son ouvrage intitulé *Hospitalité française. Racisme et immigration maghrébine*, Paris, Seuil, coll. L'Histoire immédiate, 1984, p. 14-15.

<sup>543</sup> *Hospitalité française*, op.cit., p.14-15.

Ces propos sont particulièrement étonnants parce que l'auteur les fait prononcer par Mouna, une franco-algérienne qui renie ses origines algériennes.

Dans la pièce de théâtre intitulée *Atterrissage* de l'auteur Kagni Alem, Ma Carnélia dont le fils a été tué en France prévient Fodé et Yaguine qui partent pour la France du danger qui peut les attendre là-bas dans ce dialogue:

Ma Carnelia

Bouche mielleuse, tu feras un malheur au pays des jupes courtes.(Il y a un silence) Je ne t'ai jamais parlé de mon fils, Fodé. Vous êtes aussi mes fils. Mais le vrai, celui qui est mort, je t'ai jamais parlé de lui.

Fodé.

Jamais.

Ma Carnélia.

Il aurait le double de ton âge aujourd'hui. Mort. Avant qu'on n'ait eu le temps de lire sa première lettre, envoyée de son nouveau pays. Son père a eu très mal au cœur, en apprenant son décès. Deux hommes. Deux cadavres. Le père ici, le fils là-bas...

Fodé.

Là-bas... où, Ma ?

Ma Carnélia.

La où vous partez tous. Ils nous l'ont ramené du pays de l'homme blanc. J'ai enterré mes deux hommes et je suis venue m'installer ici. Pour tenter d'oublier. Mais comment oublier ? Un fils qu'on a vu partir vivant...il avait ton âge. Il m'en avait dit : Ma, je pars. Je vais chercher la vie ailleurs.

Fodé.

Que s'était-il passé là-bas ?

Ma Carnélia.

Une bavure. Ils nous ont dit que c'était une bavure. Mon fils est mort d'une bavure, comme d'autre meurent de tuberculose. La police, là-bas, l'avait pris pour un dealer. Mon fils, trafiquant de drogue ! Il avait un travail et dormait chez un ami. Ils ont défoncé la porte, pendant le sommeil. Il a eu peur, Momo, il a couru vers la fenêtre. Alors, de plusieurs balles, ils l'ont abattu. Mort. Sans avoir ouvert la bouche, ne serait-ce que pour se défendre. Pour leur dire qu'il était le fils de son père et que son père n'a jamais triché, ni dans les petites choses, ni dans les grandes choses. Voilà, maintenant tu sais tout. Tu feras attention, une fois là-bas.

Fodé.

C'est promis, Ma.

Ma Carnélia.

Le noir n'est pas une couleur qui passe inaperçue. Vous ferez attention ?... <sup>544</sup>

Dans ce passage, Ma Carnélia évoque la mort de son fils et celle de son mari sur un ton élégiaque. L'expression de la douleur causée par ce double deuil donne à ce passage une dimension à la fois lyrique et élégiaque car par la récurrence de l'allitération en[R] pour exprimer la douleur, l'indignation à la disparition de son enfant assassiné et celle en [M], la mère exprime aussi l'affection et l'amour qu'elle ressent pour ses plus chers êtres qui lui ont été arrachés.

En somme, la cohabitation avec l'Autre a toujours été un problème à chaque époque et à chaque lieu. L'Autre, l'Etranger a toujours fait peur. Les écrivains de la Négritude et leurs épigones ont déjà montré cette dure confrontation dont ils ont souffert dans leur peau comme on peut lire dans cet extrait :

---

<sup>544</sup> Kangni Alem, *Atterrissage*, *op.cit.*, p.25-26.

Des policiers m'entourent. L'un d'eux me secoue brutalement :  
"où sont les autres ? tu vas parler, oui, espèce de sale bicot ?  
qu'est-ce que tu viens foutre à Nantes ?"<sup>545</sup>

Henri Lopez témoigne ainsi des années 1928 à 1940 où les étudiants africains et notamment antillais venaient se former à Paris et ses villes avoisinantes sans toutefois échapper aux tracasseries policières. Même si à cette époque de l'avant Seconde Guerre mondiale, l'émigration des Noirs en France est presque inexistante. L'Europe a été pourtant, pour les futures élites et intellectuels noirs, un lieu d'enrichissement et d'émancipation où des rencontres avaient lieu et des amitiés entre jeunes Africains noirs antillais se tissaient comme celle d'Aimé Césaire et Senghor à Paris.

Bien que Paris soit un lieu de rencontre et d'ébullition culturelle pour l'intelligentsia noire, Henri Lopez affirme pourtant que pour l'Africain :

La brousse hostile a été totalement détruite. Il n'y a ni fauve, ni serpents, ni microbes à craindre. Il ne doit y avoir qu'un ennemi : l'Autre.<sup>546</sup>

C'est dans l'œuvre de Fatou Diome que cette confrontation se fait cruellement sentir avec tous les préjugés qui découlent de l'attitude raciste des autochtones envers l'Autre. La narratrice de *La Préférence Nationale* ne supporte pas qu'un boulanger strasbourgeois non seulement lui refuse un emploi mais qu'il se permette aussi de l'humilier en lui disant : « Mais pourquoi fous n'allez donc pas trafrailer chez vous ? Elle comprend que : « ce vous n'était point celui de la politesse, puisqu'il m'avait précédemment tutoyée. C'était un sac ; oui ; sac à poubelle où il mettait tous les étrangers qu'il aurait aimé jeter dans le Rhin ». Ainsi elle réalise finalement que le fait de parler parfaitement la langue de Molière ne lui donne aucune estime de la part des autochtones envers les Noirs.

---

<sup>545</sup> Henri Lopez, *Le Chercheur d'Afrique*, Paris, Le Seuil, 1990, p.52.

<sup>546</sup> Henri Lopez, *La Nouvelle Romance*, Yaoundé, CLEF, 1976, p. 115.

## 2. Un récit autobiographique

Les romans d'apprentissage des années 50 à 60 et ceux des auteurs de la seconde génération mettent en scène un personnage qui font part au lecteur soit de leurs aventures aux pays d'accueil, soit de son retour au pays d'origine.

### a. Un personnage romanesque au centre l'histoire

Les romanciers de la première génération nous ont habitués à la mise en scène d'un jeune villageois, qui, après avoir fait une partie de ses études dans son propre pays, entreprend un voyage vers l'Europe. Le héros est un jeune étudiant qui obtient le visa pour la France en vue de poursuivre ses études dans une ville française, à Paris ou en province. Dans *L'Enfant noir*, le héros après avoir effectué sa scolarité primaire dans son village à Kouroussa et le collège à Conakry, s'envole pour la France en vue de commencer ses études au lycée d'Argenteuil, dans la banlieue parisienne.

Quant à Fara, sa naissance et son enfance dans un environnement social et culturel sont relatés, avant son départ pour la France qui s'impose comme un passage obligé. Mais par rapport au premier roman, le séjour de Fara en France, prend l'allure d'une visite touristique, puisque la narration fait ressortir un héros qui pour l'amour de sa France à lui, tente d'accomplir son rêve en épousant une Européenne. Il obtient de cette union un enfant métis. C'est l'occasion pour l'auteur à travers la fiction romanesque de poser la question de race et du métissage. Un important débat a lieu entre Sidia et Fara sur « le métissage physique ». Dans cette fiction, l'auteur brosse l'amour entre une Française et un Sénégalais et l'impossible retour de ce dernier à sa terre natale.

De même dans *L'Enfant noir*, le personnage central qui est nommé Fatoman plus tard, dans *Dramouss*, partage des points communs avec la vie de l'auteur et donne ainsi au récit la dimension d'une autobiographie. Par la mise

en scène d'un héros confronté aux difficultés liées à l'exil, Camara Laye fait appel à son expérience personnelle de l'exil.

De même, Sembene Ousmane, a vécu à Marseille où il a exercé le métier de docker au port. Il a connu la ville et ses régions avoisinantes. Ses personnages évoluent dans un environnement social connu. Nafi vit à Marseille avec un vieil immigré nommé Demba dont elle est l'épouse. Elle en témoigne dans ses correspondances à une amie restée au pays, de sa vie en France. Bien que Nafi reçoive des réponses à ses lettres, elle est le seul personnage dont le discours est livré au lecteur puisque la nouvelle "Lettres de France" est composée uniquement de ses lettres.

A travers le personnage mis en scène, c'est l'immigration des travailleurs composés essentiellement des dockers et des matelots en France et dont certains ont été témoins de la première guerre, qui est évoquée :

Ils ne savent qu'éventrer le passé : leur passé. Ils parlent du début de ce siècle, de la guerre de 14-18, comme moi je te parle du présent, rêve d'un avenir meilleur. Ils citent des noms, des navires coulés, leur tonnage, les commandants, les maîtres d'équipage, les bons et les mauvais Blancs, car pour eux existent toujours les bons et les mauvais Blancs, ils évoquent d'anciens compagnons morts. Et, quand on dévie la conversation, sans qu'ils s'en rendent compte, sur leur enfance, ils écoutent si piteusement que j'ai l'impression qu'il se confesse, avec sa voix lourde de regrets. A force de vider les mêmes faits, tout un chacun connaît l'autre comme s'il était une part de lui-même. En fait, de naissance, ils ont de communs souvenirs. Leur caractère s'est formé ensemble et leur mentalité est identique.<sup>547</sup>

Les immigrés que côtoie Nafi sont ainsi des hommes vivant en dehors de la société du pays d'accueil, enfermés dans le passé et parlant d'une époque révolue qui n'a pas de sens pour elle. Ils sont à ses yeux des êtres qui vivent en hors lieu et hors temps:

---

<sup>547</sup> Sembène Ousmane, « Lettres de France », dans *Voltaire*, *op.cit.*, p .88.

Cette évocation les aide, les soutient. C'est la ligne qui les relie avec leur enfance, le monde qui les entoure. Il ne leur reste plus que ces réminiscences : un miroir terni où se reflète leur jeunesse. Vie d'exilé ! Ils sont deux fois des exilés : rupture avec leur milieu originel et la langue française. Et ce temps présent, chargé de mutation géographique et mentale, les dépasse. Ils ne peuvent plus rentrer au pays...Ils y seront encore des étrangers. Ils conservent les faits de jadis et en font une cuisine, un aliment du présent.<sup>548</sup>

Pour évoquer l'exil, Sembene Ousmane met en scène des personnages frappés par la dure réalité de l'exil, vivant dans la précarité, maltraités ou parfois condamnés injustement comme Diaw Falla condamné par la justice française de l'époque, malgré ses allégations fondées. L'auteur s'insurge contre les préjugés racistes comme le fait entendre Nzabatsinda :

Contre la colonisation institutionnelle : Falla, le docker, est condamné par le tribunal en France pour avoir eu des prétentions d'écrivain et s'être approprié une langue française à laquelle il n'a pas de légitimité.<sup>549</sup>

Les auteurs de la seconde génération ont par ailleurs, mis en scène des personnages désespérés qui fuient leur pays natal pour rechercher un ailleurs où la vie serait meilleure.

Saïda Bénérafa, l'héroïne de *Les Honneurs perdus* fuit le bidonville de Douala où les conditions de vie sont misérables et atterrit dans la banlieue parisienne où vivent essentiellement des immigrés noirs et arabes et où la vie n'est pas mieux que celle qu'elle avait quittée. Après avoir été mise à la porte par sa cousine qui n'a pas continué à l'héberger, elle se retrouve dehors à côtoyer les clochards et mendiants de Belleville.

---

<sup>548</sup> *Ibid.*, p.88.

<sup>549</sup> Anthère Nzabatsinda, « La lutte continue : Langues et stratégies de résistance postcoloniale chez Ousmane Sembene », *Fictions africaines et postcolonialisme, op.cit.*, p.191

Salie, la narratrice de *Le Ventre de l'Atlantique* évoque l'envie de son frère candidat à l'émigration qui voit l'Europe comme un lieu où sa misère prendra fin.

Joseph Gâkatuka, le héros du roman de Daniel Biyaoula intitulé *L'Impasse*, a depuis quinze ans quitté Brazzaville et a choisi de résider à Pourly en province où il vit avec son épouse française.

Camille Wombélé, le héros du roman de Daniel Biyaoula est une figure

emblématique de l'aventure que vivent des milliers d'Africains fascinés par le mirage occidental, mais que les difficultés rencontrées au cours de leur tentative d'intégration à la société française risquent à tout moment de conduire à l'échec, à la folie ou à la déchéance. Tel est le cas de ce Congolais qu'un échec universitaire, apparemment injustifié, va faire basculer du statut d'étudiant (privé de bourse) à celui de SDF.<sup>550</sup>

Dans ces récits des auteurs de la seconde génération, le héros a fait le choix de rester en France. Il s'efforce tant bien que mal de rester et vivre en France, et d'obtenir la carte de séjour.

Pour les jeunes Africains ayant obtenu le baccalauréat, le statut d'étudiant, est la condition *sine qua non* pour avoir l'autorisation de séjourner sur le territoire français mais ces conditions ne sont possibles qu'à ceux qui justifient leur revenu (bourse par exemple) et obtiennent une inscription dans une université française. C'est après avoir rempli ces conditions que l'étudiant obtient le titre de séjour. L'héroïne du roman de Nathalie Etoke intitulé *Un amour sans papier* a fini sa scolarité secondaire et a réussi son baccalauréat avant d'entreprendre un voyage en France où elle s'inscrit dans une université à Lille pour avoir « la carte de séjour, ce précieux sésame qui (lui) garantit un avenir d'immigré sans trop de tracasseries administratives. »<sup>551</sup> :

Les jours furent loin d'être de tout repos. L'euphorie du départ s'évanouit très vite devant l'enfer administratif que je vécus à la

---

<sup>550</sup> Jacques Chevrier, *Littératures francophones d'Afrique noire*, Aix-en-Provence, Edisud, 2006, p. 162.

<sup>551</sup> *Ibid.*, p.166.

préfecture, deux jours à peine mon arrivée à Lille. Je ne résiste pas aux plaisirs de vous brosser en quelques lignes le parcours labyrinthique d'une étudiante étrangère emportée par la spirale infernale et dédaléenne de la paperasserie administrative. Obtenir une carte de séjour relève d'un véritable parcours du combattant. Pour bénéficier de ce sésame, il faut obligatoirement un justificatif d'inscription dans un établissement français d'enseignement supérieur. Or le ledit établissement vous demande également de fournir au préalable un récépissé préfectoral. je fus donc l'objet d'une partie de ping-pong insupportable entre la cité administrative et l'université. [...] finalement, je réussis à obtenir mon titre de séjour à temps et c'est une joie indescriptible que j'ai assisté à mon premier cours de littérature à la fac. »<sup>552</sup>

Dans ces récits, les personnages livrent au lecteur un témoignage poignant de leur condition de vie d'immigré en terre étrangère.

### **b. Un témoignage**

Le récit est conduit à la première personne, et à travers le personnage-narrateur mis en scène, l'auteur livre au lecteur son expérience d'exilé en Europe. Mais l'histoire est racontée par procuration, puisque l'auteur délègue la narration à un personnage fictif. Salie, mise en scène dans *Le Ventre de l'Atlantique*, et la narratrice de *La Préférence Nationale* racontant leurs conditions d'exilée en France ont de fortes ressemblances avec Fatou Diome comme on peut le lire dans ces passages :

Exilée en permanence, je passe mes nuits à souder les rails qui mènent l'identité. Ecrire est la cire chaude que je coule entre les sillons creusés par les bâtisseurs de cloisons des deux murs.<sup>553</sup>

---

<sup>552</sup> Nathalie Etoke, *Un amour sans papier*, Paris, Editions Cultures Croisées, 1999, p. 11.

<sup>553</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, op. cit., p. 254.

Dans cet autre passage, la narratrice s'identifie parfaitement à l'auteur :

L'étrangère, ex-épouse d'un Français devient juste un ex-objet exotique. Et comme tout objet, elle n'a aucun droit, même celui de gagner correctement sa vie. Alors, seule, elle essaie de survivre.<sup>554</sup>

Sa biographie est parfaitement semblable à celle de Fatou Diome :

Fatou Diome est née en 1968 sur la petite île de Niodior, dans le delta du Saloum, au sud-ouest du Sénégal. Elle est élevée par sa grand-mère. Contrairement à ce qu'exigent les traditions de sa terre natale, elle côtoie les hommes plutôt que d'aller aider les femmes à préparer les repas et assurer les tâches ménagères. Toujours en décalage avec le microcosme de l'île, elle décide d'aller à l'école et apprend le français. Sa grand-mère met un certain temps à accepter le fait qu'elle puisse être éduquée : la petite Fatou doit aller à l'école en cachette jusqu'à ce que son instituteur parvienne à convaincre son aïeule de la laisser poursuivre. Elle se passionne alors pour la littérature francophone. A treize ans, elle quitte son village pour aller poursuivre ses études dans d'autres villes du Sénégal tout en finançant cette vie nomade par de petits boulots : elle va au lycée de M'bour, travaille comme bonne en Gambie et finit par entamer des études universitaires à Dakar. A ce moment, elle songe à devenir professeur de français, loin de l'idée de quitter son pays natal. Mais à 22 ans, elle tombe amoureuse d'un Français, se marie et décide de le suivre en France. Rejetée par la famille de son époux, elle divorce deux ans plus tard et se retrouve en grande difficulté, abandonnée à sa condition d'immigrée sur le territoire français. Pour pouvoir subsister et financer ses études, elle doit faire des ménages pendant six ans, y compris lorsqu'elle peut exercer la fonction de chargée

---

<sup>554</sup> Fatou Diome, *La Préférence Nationale*, op. cit., p.83.

de cours au cours de son DEA, fonction qui lui apporte un revenu insuffisant pour vivre.<sup>555</sup>

Le personnage a donc une forte ressemblance avec l'auteur, ce qui donne à ses allégations plus de véracité mais également plus d'autorité pour avoir la confiance de son auditeur. Le moi parlant est celui qui a vécu l'expérience et son discours a des effets sur le destinataire :

J'ai donc sacrifié au rite. J'ai parlé de l'angoisse et de l'émerveillement à la fois, lorsque, en ce lointain jour de saison où les arbres perdent leur feuillage (que les Blancs appellent automne), j'ai posé pour la première fois, mes pieds sur le sol de Mpotu. J'ai parlé du froid, inhumain de l'hiver et des morceaux de ciel tombant lentement sur le sol, aussi léger que les plumes d'ebenga, le pigeon. J'ai parlé de l'école, de l'école, de la grande école où les enfants de toutes les races apprennent ensemble les choses qui commandent la marche du monde. J'ai étonné en disant que le Blanc était même moins méchant dans son propre pays qu'en Afrique ; qu'il respectait et admirait celui- qui- savait, fût-il noir comme du charbon ou « rouge-comme-la-papaye » ou encore « rouge- comme- le – sang ». J'ai tonné encore plus en parlant du long camion, fait de plusieurs camions, qui avait la particularité de rouler sous terre.<sup>556</sup>

Par ce récit tragique de l'exil de l'écrivain congolais, Jean-Michel Mabeko Tali, Molanya, le narrateur-personnage après avoir été forcé à l'exil retourne à son village natal mais sombre dans la démence. Sa famille se charge de lui imposer des séances de désenvoûtement pour le guérir mais en vain. Dans ce passage, il fait part à ses destinataires de sa vie à « Mpotu », signifiant Europe en langue congolaise. La récurrence de la première personne dans l'expression « j'ai parlé » citée trois fois prouve que le récit se fait non seulement dans l'ordre de l'évocation mais aussi l'impact du discours sur l'auditoire dans l'expression « j'ai étonné » citée deux fois.

---

<sup>555</sup> <http://lescitesdor.fr/se-rassembler/introduction/les-personnalites-auditionnees/fatou-diome/> consulté le 24 / 4 / 14

<sup>556</sup> Jean-Michel Mabeko Tali, *L'exil et L'interdit*, L'Harmattan, Paris, 2001, p.56.

## B. L'art de l'humour

« Confronté perpétuellement à l'histoire insoutenable (l'esclavage, la colonisation, les dictatures, les guerres), le Nègre a trouvé en l'humour une des réponses possibles à sa tragique destinée. »<sup>557</sup> écrit Boniface Mongo-Mboussa dans son livre. Mais comment sont exprimés le tragique et l'humour dans la littérature négro-africaine ?

### 1. Expression de l'humour

Comme les écrivains de la première génération, les écrivains des années quatre-vingt-dix ont montré la dimension tragique de l'exil. Quand les premiers écrivains ont évoqué le rapport entre le colon et le colonisé en vue de dévoiler leurs rapports conflictuels dans un contexte colonial, ceux de la seconde génération ont plutôt mis l'accent sur la réalité de l'immigration en dégageant les contradictions et les conflits.

#### a. Rapport conflictuel

Comme on peut lire dans la pièce de théâtre, *Il y en a trop dans les rues de Paris* de Khadi Hane, l'immigration est traitée sur un mode conflictuel. Elle suscite d'un côté les discours des personnages xénophobes, racistes, ceux qui défendent l'intolérance zéro à l'immigration, et de l'autre, ceux qui sont dominés par l'esprit de victimisation. Elle nous livre donc les portraits des uns et des autres à travers leurs discours. La pièce est composée de 7 scènes inter-coupées par 5 saynètes. Dans la saynète 5 par exemple sont mis en scène Ami (« *Maliennne, rescapée des sécheresses de son village d'origine. Elle ne supporte pas la victimisation des Africains par eux-mêmes, elle aime l'argent* ») et Mouna, (« *rescapées des HLM lillois. Elle ne supporte pas ses origines algériennes, elle aime la France* »). L'auteur signale déjà dans les didascalies les conflits et les contradictions dont souffrent les protagonistes. D'une part, toutes les filles souffrent de leur condition d'immigrées. Elles font

---

<sup>557</sup> Boniface Mongo-Mboussa, *Désir d'Afrique*, Editions Gallimard, Paris, 2002, p.35.

le trottoir et gagnent leur vie par la prostitution ; et d'autre part, chacune d'elle, est attachée à un rêve illusoire comme si elle voulait nier son sort. Lucie aime tout le monde ; Ami aime l'argent et déteste le victimisme africain ; Mouna aime la France. Chacune d'elle vit dans un désastre lié à sa condition d'immigrée.

Dans cette pièce, Ami joue le rôle de l'immigré clandestin en se faisant passer pour une victime pour susciter la compassion de l'agent de police qui le fait arrêter et l'embarquer :

Mouna

T'as tes papiers ?

Ami

Walay, chef, j'ai oublié dé. Walay, au nom de Dieu.

Mouna

Embarquez !

Ami

Patron, je ne veux pas partir, hein. Là-bas, c'est trop dur. Y' a la famine, y' a la guerre, y' a la milice. Quand tu es malade là-bas, y'a pas l'aspirine même pour te soigner. L'hôpital, il est cadavré. Demande à Zao, patron. Nos enfants mêmes sont cadavrés. Tout le monde, là-bas est cadavré. La milice patron, les rebelles, ils tuent, ils démolissent nos enfants. Leurs balles nous transpercent le corps. Regarde, chef (*Elle remonte son vêtement et montre son dos à Mouna.*) comme les paniers à salade. Tu as vu les trous-là ? Je ne veux pas mourir. Là-bas, c'est grave. Patron, au nom de Dieu, je le jure, L'Afrique, c'est pas bon. »<sup>558</sup>

Par cette mise en scène de l'arrestation d'un immigré en situation irrégulière, l'auteur dépeint la réalité d'une Afrique à la dérive dans un français

---

<sup>558</sup> Khadi Hane, *Il y en a trop dans les rues de Paris*, op. cit., p.40.

petit nègre en référence au vocabulaire et aux constructions syntaxiques de la chanson de Zao, chanteur congolais pour créer un effet comique.

Toujours dans ce rapport conflictuel entre l'Occident et l'Afrique, Kangni Alem a lui aussi, par sa pièce de théâtre, rappelé combien le rapport entre l'Europe et l'Afrique est toujours taché de sang. Fodé et Yaguine ont payé de leur vie à cause du mirage de l'Occident qui exerce ses effets pervers sur une jeunesse africaine en quête d'un ailleurs paradisiaque. Dans un discours à la fois pathétique et comique, Fodé présente son mal de vivre sur sa terre et ses aspirations :

Ma Carnélia, voilà ...euh...je suis venu te dire que je m'en vais. C'est vrai, je pars. Yaguine aussi va partir. Nous partons, mais nous reviendrons, comme le criquet pèlerin à la saison des récoltes. Nous reviendrons riches, Mama. Très riches même. On dit qu'au pays du blanc, même ceux qui ne travaillent pas ont de quoi boire et manger. Et puis, je voulais te dire, Ma Carnélia : il faut bien que nous partions d'ici ; les choses sont devenues sans tête ni queue, plus rien ne marche comme on s'y attendrait. L'école, pour apprendre à se construire, l'hôpital pour soigner tes maladies. Même la pluie se fait rare. Tout est fermé. La guerre a tout fermé. Et Yaguine et moi, on n'a plus envie de traîner dans les rues à rêver que cette guerre... d'idiots s'arrête, qui sait quand, et que l'école reprenne, que l'hôpital de nouveau ouvre son portail pour t'y emmener chercher tes médicaments. Si au moins nous allions à l'école encore, mais non...Ma Carnélia, dans les rues, ne traînent plus que les hommes- chiens, ceux qui fument et boivent et te disent : "Hé, petit si tu venais à la guerre avec nous, tu auras tout, les villas des riches commerçants, des femmes en veux-tu en voilà, puisqu'on te donnerait un gros fusil !" <sup>559</sup>

Ainsi, l'auteur décrit à travers les personnages la situation d'un pays où tous les ingrédients sont là pour que tout explose. Comme ses contemporains,

---

<sup>559</sup> Kangni Alem, *Atterrissage*, *op. cit.*, p.13.

Kangni Alem traite la thématique de l'étranger sur le mode du rapport conflictuel entre les deux continents Afrique et Europe avec tout ce que cela représente de dangereux et catastrophique. La rencontre et la confrontation de deux mondes sont encore et toujours tragiques comme l'illustre le personnage de Coolio parti avec son ami Sahélien Boutros, dans la pièce de théâtre intitulée *Trans'ahélienne*<sup>560</sup>. De retour au village du Sahel, sept ans plus tard, ce dernier raconte au cercle de la famille, comment son compagnon a souffert au cours de leur traversée en Europe et sa mort tragique dans un centre de réfugiés. Le sujet de ces deux pièces montre que la thématique de la traversée inspire aussi les écrivains de la troisième génération comme Kangni Alem né dans les années 80.

Dans les récits portant sur l'immigration clandestine, la réalité de l'exil est traitée d'un ton sérieux qui laisse peu de place à l'humour. C'est toute la dimension dramatique voire tragique de l'émigration et de l'immigration qui est dévoilée avec tout ce que cela représente à la fois pour les migrants eux-mêmes et leurs familles. Les deux protagonistes de *Le Paradis du Nord* au cours de leur escapade qui le conduit du Cameroun vers la France, sont confrontés à de multiples dangers et à la mort.

Charlie, le policier, et JoJo, serveur dans un hôtel, après avoir effectué un cambriolage d'un grand magasin au cours duquel ils ont tué un gardien de l'établissement, se sont enfuis vers l'Europe où ils rêvaient d'aller. Ils trouvent un réseau de passeurs qui les conduisent vers la France via les côtes espagnoles. Les deux protagonistes traversent le détroit à bord d'un bateau dont le capitaine est impliqué dans le trafic de passager clandestin. Comme ce dernier lâche Charlie et JoJo à six kilomètres des côtes espagnoles, les deux jeunes avec de trois autres Africains sont obligés de continuer leur traversée à la nage pour atteindre les côtes. Mais la situation est tellement dangereuse que la mort est omniprésente. Si Charlie et JoJo sortent indemnes de cette dure traversée, par contre deux de leurs compagnons de infortune y laissent leur vie. Charlie trouvera la mort plus tard à Paris au cours d'une filature policière et d'une poursuite pour avoir kidnappé une femme, mais JoJo, qui a eu la chance de s'échapper en se jetant dans la

---

<sup>560</sup> Rodrigue Norman, *Trans'ahélienne*, Paris, Lansman, 2004.

Seine qu'il traverse à la nage, finira par être condamné à la prison à perpétuité. Ce dénouement tragique fait écho à celui du *Le Docker noir* de Sembène Ousmane par la thématique de l'incarcération puisque JoJo et Diaw Falla finissent tous les deux en prison après un procès qui pose la question de l'altérité malgré leur culpabilité.

Ainsi, pour les épigones et les enfants de la postcolonie, le destin de l'immigré est « implacable ». Pour cette raison, Abdourahman A. Waberi dans *Aux Etats-Unis d'Afrique* joue à inverser les rapports Nord-Sud pour aborder le phénomène de l'immigration clandestine.

#### **b. Le renversement de situation dans *Aux Etats-Unis d'Afrique* d'Abdourahman A. Waberi.**

Abdourahman Ali Waberi invite l'Occident à se regarder dans le miroir dans son rapport avec le pays du Sud, et particulièrement en ce qui concerne l'émigration ou l'immigration clandestine. Il a de ce fait employé la technique de renversement de situation en imaginant un Occident qui serait à la place du Tiers monde. Dans cette fable, l'Occident serait une sorte de Tiers monde où il y aurait des guerres civiles. Sa population serait frappée par la paupérisation et des épidémies de toutes sortes :

Ces pauvres diables sont en quête du pain, du riz ou de la farine distribuée par les organisations caritatives afghanes, haïtiennes, laotiennes ou sahéliennes. Des petits écoliers français, espagnols, bataves ou luxembourgeois malmenés par le kwashiorkor, la lèpre, le glaucome, et la poliomyélite ne survivent qu'avec les surplus alimentaires des fermiers vietnamiens, nord-coréens ou éthiopiens depuis que notre monde est monde. Ces peuplades eux mœurs guerrières, aux coutumes barbares, aux gestes fourbes et incontrôlables ne cessent de razzier les terres calcinées d'Auvergne, de Toscane ou de Flandre quand elles ne versent pas le sang de leurs ennemis ataviques, Teutons, Gascons et autres Ibères arriérés, pour un oui ou pour un non, pour un rire ou pour un rien ; parce

qu'on reconnaît un prisonnier ou qu'on ne le reconnaît pas.  
Tous attendent une paix qui n'est pas de jours.<sup>561</sup>

Waberi se sert des clichés avec lesquels on a l'habitude de décrire le désastre des pays du Sud pour offrir au lecteur le tableau macabre d'un Occident qui serait ravagé par des guerres, épidémies, la malnutrition infantile voire la famine. Les Nord-Américains s'entredéchireraient entre francophones et anglophones et les Etats-Unis d'Afrique joueraient les médiateurs et les pacificateurs :

Le porte-parole des Etats-Unis d'Afrique, Son excellence El Hadj Saïdou Touré, nous a habitués à un autre son de minaret. Il a déclaré que la priorité numéro un reste le maintien de la paix dans l'Europe occidentale, puis il s'est montré relativement optimiste à propos de la signature d'un cessez-le-feu dans la région de Midwest et au Québec, où des chefs de guerre francophones ont réitéré leur volonté d'en découdre avec les incontrôlables milices anglophones dans la région de Hullu, toute proche de l'ancienne capitale Ottawa placée, elle, sous couvre-feu, et protégée par des Casques bleus nigériens, chypriotes, zimbabwéens, malawites et bangladeshis.<sup>562</sup>

En France, des guerres ethniques seraient quotidiennes à l'image de « Toulouse ravagé depuis par la guerre ethnique opposant le mouvement de l'Occitane (MPLD) aux troupes républicaines de Paris. Troupe qui avait perdu l'Alsace, la Lorraine, la Vendée, la Bretagne, la Savoie et la Provence. »<sup>563</sup> Presque toute la France, sauf Paris, serait dans les mains des rebelles et la population française serait dans « les mains du diable » réduites à la famine et à l'exode :

Ah, toutes ces bouches que nous devons nourrir par beau temps ou Khamsin. Les écoliers organiseront cette année

---

<sup>561</sup> Abdourahman A. Waberi, *Aux Etats-Unis d'Afrique*, Paris, éditions Jean-Claude Lattès, 2006, p. 13.

<sup>562</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>563</sup> *Ibid.*, p. 70.

encore l'opération "Un bol de mil à la sauce gombo", se désoleraït maman au fond du lit.<sup>564</sup>

La Suisse serait « soumis[e] à la guerre ethnique et linguistique depuis des siècles et des siècles. »<sup>565</sup> et « les Belges ne sont pas mieux logés »<sup>566</sup>.

Les Occidentaux n'auraient jamais connu la moindre modernité et vivraient à l'état grégaire :

Pas d'électricité ni d'eau courante, bien entendu. Ce quidam, pauvre comme Job sur son fumier, n'a jamais vu la couleur d'un savon, n' imagine pas la saveur d'un yaourt, ne soupçonne point la douceur d'une salade de fruits.<sup>567</sup>

L'Occident serait une poubelle :

Franchissons ce que l'on pourrait appeler le seuil : des nuées de mouches vous obstruent la vue et une odeur acide vous saisit aussitôt à la gorge.<sup>568</sup>

Le monde occidental, décrit comme Tiers-monde, s'étend de l'Amérique du nord jusqu'à la Nouvelle-Zélande où il y aurait la dictature.

Quant *Aux Etats-Unis d'Afrique*, ils auraient pour tâche d'encourager la lutte « contre la dictature corrompue de la Nouvelle-Zélande »<sup>569</sup> pour instaurer la démocratie.

Le Sud serait composé d'Etats richissimes, prospères, un modèle type de progrès économique et culturel. L'Erythrée serait le pôle de décision économique du monde :

Et ses dynamiques voisins, tous membres de la fédération des Etats-Unis d'Afrique à l'instar de l'ancien royaume hamitique du Tchad riche en pétrole, de l'ex-sultanat de Djibouti qui brasse

---

<sup>564</sup> *Ibid.*, p.70.

<sup>565</sup> *Ibid.*, p.33.

<sup>566</sup> *Ibid.*, p.33.

<sup>567</sup> *Ibid.*, p.13-14.

<sup>568</sup> *Ibid.*, p.14.

<sup>569</sup> *Ibid.*, p.19.

des millions de guinées et surfe sur son boom gazier ou de l'archipel de Madagascar, berceau de la conquête spatiale et du tourisme pour les enfants terribles de la nouvelle finance. *Les Golden boys* de Tananarive sont à des années-lumière de la misère blanche du charpentier helvète.<sup>570</sup>

La devise monétaire employée dans l'union serait « le guinée ». C'est donc vers ces contrées où les richesses, la démocratie et la paix régneraient depuis que « le monde est monde », tandis que les guerres et les famines ravageraient l'Occident depuis « des siècles et des siècles »<sup>571</sup>, que femmes, enfants vieillards, jeunes, poussés par la misère et les guerres, affluent en quête d'un havre de paix et de bien-être social :

Aujourd'hui, plus qu'hier encore, nos terres d'Afrique attirent toutes sortes de gens accablés par la pauvreté : catins aux pieds poudrés par la poussière de l'exode, opposants à la conscience saccagée, enfances galeuses et pulmonaires, vieillesse osseuses et rabougries. Des gens jetés sur les chemins d'ordalie, le long de la pierraille de l'errance. Des confrontés à leur crasse personnelle, fêlés de l'intérieur, une couronne d'ortie à la place du cerveau.<sup>572</sup>

C'est l'occasion pour Waberi de parodier la célèbre parole de René Caillié prononcée à la découverte de Tombouctou en 1828 :

Vous voulez une preuve, une seule. Relisons le témoignage vieux de quelques siècles d'un de ces pauvres hères, de race probablement française, qui a parcouru à pieds les mille deux cents kilomètres qui séparent Bamako de la cité couverte d'or :  
“ Enfin, nous arrivons heureusement à Tombouctou, au moment où le soleil touchait à l'horizon. Je voyais donc cette capitale du Soudan qui, depuis si longtemps, était le but de tous mes désirs. En entrant dans cette cité mystérieuse, objet de

---

<sup>570</sup>*Ibid.*, p. 15.

<sup>571</sup>*Ibid.*, p.33.

<sup>572</sup>*Ibid.*, p.34.

convoitise des nations indigentes d'Europe, je fus saisi d'un sentiment inexprimable de satisfaction ; je n'avais jamais éprouvé une sensation pareille et ma joie était extrême." <sup>573</sup>

René Caillié serait parmi « ces pauvres hères » qui fuient la misère en Europe et qui ont longtemps rêvé de venir au paradis des Etats-Unis d'Afrique.

Aux Etats-Unis d'Afrique, les réfugiés clandestins venus de l'Occident seraient regroupés dans des camps à la manière dont les réfugiés et les clandestins sont traités aujourd'hui en Occident :

Ces mêmes mots, on les retrouve dans la bouche édentée des clandestins, natifs de Porto ou d'Odessa, de Chicago ou de Bristol, se languissant dans des zones de rétention, loin des façades, des voûtes, des perrons et des frontons de marbre de nos cités. <sup>574</sup>

Ainsi, dans *Aux Etats-Unis d'Afrique*, les traitements infligés aux clandestins ressemblent aux conditions d'accueil des réfugiés et des personnes déplacés aujourd'hui en Occident.

Waberi pointe également du doigt les propos tenus par des hommes politiques en matière d'immigration avec cette allusion à une formule célèbre de Michel Rocard : « Les Etats-Unis d'Afrique ne peuvent plus accueillir toute la misère de la Terre. » <sup>575</sup> Formule donc qui résume le degré d'intolérance en matière de l'immigration.

Autre technique de renversement de situation, ce sont les oppositions, qu'on retrouve dans *Le Paradis du Nord* où Charlie et JoJo ont payé pour avoir des papiers et du travail mais sont tombés dans les mains d'une bande organisée. Ils ont rêvé d'une France où il y aurait des « restaurants qui nourrissent gratuitement tous ceux qui ne peuvent pas payer. » mais ils ont trouvé la faim, le froid. Et le seul refuge possible, c'était la prison ou la mort. Pire encore, Charlie par les lettres que son cousin lui faisait parvenir, avait toujours cru que ce dernier qui vit en France « a un commerce florissant, une

---

<sup>573</sup> *Ibid.*, p.35-36.

<sup>574</sup> *Ibid.*, p.36.

<sup>575</sup> *Ibid.*, p.16.

luxueuse maison et de belles voitures ». Mais arrivé en France, il découvre qu'Anatole vit au onzième étage d'un immeuble délabré, vétuste, sale où règne une odeur nauséabonde.

## **2. L'humour ou le comique**

### **a. Les procédés employés**

Si Waberi a traité la thématique de l'émigration avec humour par l'emploi de la technique du renversement de situation, pour dénoncer la politique européenne de l'immigration, les autres auteurs de sa génération usent de l'humour d'une manière ponctuelle pour critiquer l'illusion dont sont victimes les candidats à l'émigration. Massala-Massala est étonné. La situation dans laquelle il se trouve à Paris ne ressemble en rien à ce qu'il imaginait avant son arrivée en France car il a été imprégné du discours de Moki qu'il oppose à celui de l'étudiant qui fait ses études en province et qui parfois témoigne de la vie à Paris : « un discours qu'on ne suit pas. Heureusement que le Parisien est là pour nous parler de la Ville-Lumière. Le Paris qu'on aime ». Il voit que son rêve s'est métamorphosé en un cauchemar : « j'ai ouvert les yeux sur un autre monde ». Il se voit pris au piège à tel point que la seule solution qui lui reste, c'est de s'adapter à la nouvelle situation comme le lui conseille Moki. Mais après qu'il a été expulsé de France à bord d'un charter avec d'autres Africains, paradoxalement, Massala-Massala rêve encore une fois de retourner à Paris comme si les mésaventures ne lui avaient pas servi de leçon :

Je vais retourner à la case de départ.

J'en ris presque. Dans trois mois, la saison sèche s'abattra sur le pays. C'est la saison de l'effervescence juvénile. Le retour des Parisiens.

Moki va descendre avec son rêve Bleu-Blanc-Rouge. Je me demande si je me déplacerai pour aller lui rendre visite. J'aimerais entendre ce qu'il me racontera en premier.

Je pense que j'irai quand même le voir.  
Peut-être me convaincra-t-il de tenter une nouvelle fois ma chance ?  
Que lui répondrai-je ?  
Il ne faut jurer de rien.  
Je ne peux dire ce que je lui répondrai. Je suis indécis à ce sujet.<sup>576</sup>

Par ce paradoxe l'auteur cherche à faire sourire le lecteur qui, tout au long du récit, a assisté à la tragédie humaine de Massala-Massala dont le rêve s'est transformé en un cauchemar.

Chez Calixthe Beyala, l'outrance sert à faire sourire le lecteur :

Un mois plus tard, les hommes ressemblaient à des bois morts, les femmes bruissaient sans parler, les enfants ressemblaient à des vieillards et les vieillards eux-mêmes n'étaient que débris. D'ailleurs, vieux ou jeunes, c'était la même chose dans un pays écrasé sous trois tonnes de soleils et des milliards de moustiques besogneux qui n'attendaient qu'à vous sucer le dernier globules rouge, et où les seules distractions consistaient à se souler où à baiser, point à la ligne.<sup>577</sup>

Elle use des comparaisons et des hyperboles qui sont les supports essentiels de la caricature. Elle fait rire le lecteur tout en suscitant son indignation face à la situation de ces pauvres gens frappés par un destin cruel.

Elle use également des métaphores et des comparaisons pour livrer au lecteur des caricatures. Ainsi, on découvre par la métaphore des personnages comme « un nègre aux yeux de chat »<sup>578</sup> un autre « nègre aux cheveux crottés ». <sup>579</sup> Par la comparaison elle décrit « les intellectuels noirs » qui

---

<sup>576</sup> Alain Mabanckou, *Bleu Blanc Rouge*, op. cit., p.221.

<sup>577</sup> Calixthe Beyala, *Les Honneurs perdus*, op. cit., p.148.

<sup>578</sup> *Ibid.*, p. 243.

<sup>579</sup> *Ibid.*, p. 198.

viennent se réunir chez Ngaramba en ces termes : « Ils portaient le destin du continent sur leur dos, comme des escargots leur maison. »<sup>580</sup>

L'usage des mots composés crée parfois un effet comique comme par exemples : « Négresse-princesse-et-dignitaire »<sup>581</sup> ou encore « notable Nègrè-élèveur-propiétaire-de-mine-grand-pourfendeur-d'éléphant. »<sup>582</sup>

L'emploi de ces mots sert à se moquer de la puissance qui opprime les peuples en Afrique. Cette vision est partagée par Daniel Biyaoula qui par la voix de son personnage se moque des autorités richissimes de son pays. Joseph Gâkatuka, qui va passer ses vacances à Brazzaville est abordé dans l'avion qui l'emmène de Paris, par un certain Karl de Muelle, fils d'un richissime dont il se moque :

Les gars est vraiment prolix, et il a la marotte de causer avec jactance de sa famille. Une comme on n'en rencontre pas souvent en Afrique. L'une des plus importantes du pays, un élément essentiel de la haute société de Brazza, riche en termes de millions, qu'il dit sous différentes formes. Je le lui ai voué que j'avais entendu murmurer qu'ils étaient affligés d'une grande fortune les De Muelle. Mais c'est plus fort que lui, faut qu'il le dise et encore et encore. Sans doute pour m'impressionner. Il est tellement pris par ce qu'il raconte qu'il ne se rend même pas compte qu'il me fait plutôt pitié. Je ne lui demande pas comment elle est devenue riche, sa famille, dans quoi elle a travaillé et pendant combien de temps, vu qu'au pays il n'y a de richesse que le sol qui, soit dit en passant, revient théoriquement à toute la population. C'est le genre de réflexions qu'il ne peut avoir, Karl de Muelle. Ce gars c'est la même équipe que son compère Laustel de Labas, le fils de notre ministre d'Etat de l'économie, ils ne doivent pas se fatiguer les méningites pour savoir l'origine de leur argent. Pour eux il est, c'est tout. D'où il sort, ça ne les préoccupe pas.<sup>583</sup>

---

<sup>580</sup> *Ibid.*, p. 240.

<sup>581</sup> *Ibid.*, p. 237.

<sup>582</sup> *Ibid.*, p. 205.

<sup>583</sup> Daniel Biyaoula, *L'Impasse*, op. cit., p.28.

Aux yeux de Joseph Gâkatuka, Laustel Labas du même acabit que Karl de Muelle est un minable orgueilleux. Ici, l'ironie sert à railler la personnalité des puissants.

Quant à Calixthe Beyala, elle use de l'humour carnavalesque. Jacques Chevrier affirme que la démarche carnavalesque « repose essentiellement sur l'inversion des hiérarchies et la transgression des codes ordinaires, dont un but de dévoilement et de révélation de la vérité »<sup>584</sup>. En effet au début de l'œuvre, le récit commence par la naissance de l'héroïne à laquelle tous les villageois assistent :

Devant le restaurant-sex-shop – de la patricienne Kimoto – les filles entendirent le cortège et se levèrent, branle-bas de combat : elles se débarrassèrent des mains des clients qui les tâtaient pour apprécier la nature non évanescence de la marchandise : « One minute, brother. » Elles écartèrent les rideaux de perles rouges et demandèrent humblement : « What happens ? – Bénérafa vient présentement d'avoir un fils », leur répondit-on. Les yeux des filles brillèrent, elles poussèrent des « Youyou ! », battirent des mains et retrouvèrent l'espace d'un moment cette grâce de la quinzième année qui fait penser que tout n'est pas si mal. Il fallut toute la hargne de madame Kimoto pour calmer cette horde : « Je ne veux pas de désordrerie pareille, chez moi ! » dit-elle en secouant ses seins pigeonnant dans un soutien-gorge noir de fabrication française. Ses yeux bigles dansaient. Sa figure bouffie par le couscous n'était plus que tressautements : « C'est par ce genre de comportements que l'Afrique ne s'en sortira jamais !

Le but de la carnavalisation est de dévoiler le caractère bon enfant des villageois que s'attroupe dans la maison. Il s'agit ainsi de la part de Calixthe Beyala de montrer les comportements des habitants de Douala.

---

<sup>584</sup> Jacques Chevrier, *op. cit.*, p. 193.

Lorsque les habitants apprennent que Saïda va partir en France, tous les villageois s'attourent chez elle :

Tout Couscous s'était attroupaillé devant notre maison, pustuleux et chantant, chacun traînant son petit nuage de poussière qu'il secouait en cadence. Le soleil donnait entre les arbres et les toits. Hommes, femmes, enfants, dans leurs plus beaux habits, venaient me rendre hommage. Il y avait du monde dans la maison, sous la véranda et sur le toit : « Qui l'eût cru ! gémissaient les Couscoussières envieuses. Paraît qu'en Europe on mange des conserves frigorifiées, des aliments fabriqués et des viandes avariées. <sup>585</sup>

Elle dresse également le portrait authentique des immigrés africains à Belleville comme on peut le lire dans la mise en scène carnavalesque où les immigrés de Belleville apprenant la présence d'une vierge chez Ngaremba, l'immigrée pour qui Saida travaille comme femme de ménage, viennent par curiosité « s'attroupailler » :

Dès le lendemain, la population immigrée de Belleville se dirigea vers les appartements de la Nègresse-princesse-et-dignitaire. Et, bien sûr, on ne s'assembla pas pour y aller tous ensemble. On n'était pas en pleine jungle et les troupeaux faisaient peur aux autochtones. On prit la résolution de venir chez nous par petit groupes pour assurer la discrétion. Mais, bientôt, il eut une queue de près de trois cents personnes, Nègres, ou arabes qui entraient et sortaient de l'immeuble [...] bientôt, le salon de Ngaremba se remplit de spécimens nègres, arabes et assimilés venus me voir de leurs propres yeux. <sup>586</sup>

La raillerie est omniprésente dans *Place des fêtes* de Sami Tchak. Le personnage- narrateur, un jeune homme issu de la banlieue et qui est la figure-type d'une immigration ratée, raille ses parents qui selon lui sont eux-

---

<sup>585</sup> Calixthe Beyala, *Les Honneurs perdus*, *op.cit.*, p.179.

<sup>586</sup> *Ibid.*, p.252-253.

mêmes des ratés. L'auteur ne livre pas l'identité de son héros puisque le personnage reste anonyme tout au long du récit, mais les seuls éléments dont on dispose sur lui, « c'est qu'il est un Noir, qu'il est né en France comme ses deux petites sœurs actuellement putés en Holland, que ses parents sont nés là-bas comme il ne cesse de le répéter pour désigner le pays d'origine de ses parents, qu'il a une cousine qu'il a aimé malgré l'inceste ». L'humour dans l'œuvre repose sur l'usage des obscénités prononcées par le narrateur à l'égard de ses parents. La récurrence des mots tel que « pute » « putain mais également l'omniprésence du sexe font de cette œuvre une autre manière d'aborder l'immigration.

Calixthe Beyala nous dresse d'abord le portrait des habitants de son village natal. En apprenant le départ de Saïda, tous les villageois se sont attroupés pour fêter son départ. Dans un discours où le rire naît de l'ironie et du carnavalesque la narratrice use de l'humour comme arme de subversion.

### **b. L'humour subversif**

Tout comme Calixthe Beyala, l'humour subversif sert à décrire la réalité de la vie des Africains en banlieue parisienne par l'usage de la dérision chez Fatou Diome. En emboîtant le discours tenu par l'homme de Barbès pour entretenir le rêve des jeunes du quartier qui sont tous candidats à l'émigration, Salie ridiculise l'homme de Barbès en dévoilant au lecteur sa véritable vie d'immigré :

Jamais ses récits torrentiels ne laissaient émerger l'existence minable qu'il a menée en France.

Le sceptre à la main, comment aurait-il pu avouer qu'il avait d'abord hanté les bouches du métro, chapardé pour calmer sa faim, fait la manche, survécu à l'hiver grâce à l'Armée du Salut avant de trouver un squat avec des compagnons d'infortune ? Pouvait-il décrire les innombrables marchés où, serrant les fesses à chaque passage des pandores, il soulevait des cageots et légumes, obéissant sans broncher au cuistre boueux qui le payait une bouchée de pain, au noir ? Perpétuel

clandestin, c'est muni d'un faux titre de séjour, photocopie de carte de résident d'un copain-complice, qu'il devait ensuite sillonner l'Hexagone, au bon vouloir d'employeur peu scrupuleux.

Fatou Diome s'attaque, ridiculise et humilie dans le but de démasquer l'homme en montrant le décalage entre le discours qu'il a tenu devant les jeunes et la réalité de la vie qu'il a menée en Europe.

Si chez Fatou Diome, le discours de la subversion porte sur le mythe de l'Europe enjolivant la terre d'Europe comme un espace édénique, c'est précisément dans *Agonies* de Daniel Biyaoula, que la représentation du mythe est tournée en dérision de sorte que Paris comme « ville-lumière » est changé en un Paysage d'immondice dont les habitants vivent comme des zombis qui se complaisent dans la pourriture. Ainsi, la banlieue et certaines zones spécifiques sont à la fois un refuge et enfermement pour les immigrés clandestins qui doivent rester terrés pour être à l'abri des dangers. Dans *Le Paradis du Nord*, l'auteur nous livre la réalité du « squat »<sup>587</sup> :

Jojo se baissa pour entrer dans une autre pièce un peu plus grande qui sentait le mois. Une lampe de camping diffusait une faible clarté. Trois des angles de la pièce étaient occupés par des couchettes de fortunes. Jojo en déduisit que trois personnes vivaient là. Au-dessus des couchettes sur les murs, on avait planté des clous qui supportaient des vêtements. Dans le quatrième angle de la pièce, on avait aménagé une cuisine sommaire.<sup>588</sup>

Réalité aux antipodes du rêve où les clandestins sont terrés dans des abris de fortunes.

Jojo est ébahi de voir ces individus vivre dans un endroit pareil. Le décor qui lui est livré est terrifiant L'humour réside dans la

---

<sup>587</sup> *Le Paradis du Nord*, op. cit., p.101.

<sup>588</sup> *Ibid.*, p.110.

subversion du mythe de Paris car « pour lui Paris était synonyme de Paradis <sup>589</sup>

Les murs étaient sales et imprégnés d'humidité. Pendant plusieurs minutes, Jojo resta planté au milieu de la pièce, promenant inlassablement son regard dans ce décor digne d'un film d'horreur. <sup>590</sup>

Château-Rouge, l'un des lieux de l'immigration, <sup>591</sup> est un refuge pour les clandestins et délinquants sans papiers comme lui. Massala-Massala alias Marcel Bonaventure est « hanté de manière presque obsessionnelle par la peur de se faire attraper par la police » <sup>592</sup> :

On se bousculait au Château-Rouge.

Je me fondais dans cette masse humaine hétérogène. J'achetais du manioc, du fougou, de la pâte d'arachide, du maïs. Pendant mes courses, un car de police débouchait d'une rue adjacente. Je devais, moi aussi, jouer au chat et à la souris avec les forces de l'ordre. Disparaître des lieux en douce. Avec les commerçants illicites ou en situation irrégulière quant au séjour en France, nous nous perdions dans la foule. J'inspectais de gauche à droite et hâtai le pas jusqu'à la rue voisine. Un besoin, je pénétrais dans un café et demandais un verre de Monaco pour attendre que le danger s'écarte. <sup>593</sup>

Dans *Place des Fêtes*, l'humour subversif porte sur la vie des immigrés et leurs rapports en Europe. De ce fait, l'immigration est un bouleversement de rôle. Le personnage masculin a d'abord perdu son autorité envers ses enfants et sa femme car ses propres enfants lui désobéissent comme c'est le cas du père du narrateur de *Place des Fêtes* qui ironise dans ce passage sur la perte d'autorité de son père :

---

<sup>589</sup> *Ibid.*, p.14.

<sup>590</sup> *Le Paradis du Nord*, *op. cit.*, p.110.

<sup>591</sup> En référence à l'article « Les lieux de l'immigration dans le roman policier africain postcolonial » de Sylvère Mbondobari de l'université de Libreville/université de la Sarre dans *Le polar africain*, textes édités par Bernard de Mayer, Pierre Halen et Sylvère Mbondobari, Université de Lorraine, Centre de Recherches « écritures », littératures des mondes contemporains séries-Afriques, p.157-177.

<sup>592</sup> *Ibid.*, p.161.

<sup>593</sup> Alain Mabanckou, *Bleu Blanc Rouge*, *op. cit.*, p.141.

Mais, là où le problème s'était compliqué pour toi, papa, c'est quand nous, tes propres enfants, nous étions devenus tes adversaires par notre volonté autonome, parce que la France, ce n'est pas ton village. Nous te disions : « Moi je veux ci ou ça. » Tu ne savais plus quelle éducation nous donner: africaine ou française ? Cela veut dire quoi, papa ? Ce ne sont tes désirs qui priment, nous sommes en France. Comble de malheur pour toi, papa, mes putains de soeurette se sont rapidement mises du côté de maman pour combattre ton pouvoir, déjà ridiculisé, de mâle. Tu n'as pas été un père à la manière africaine que tu décries. En France, un enfant peut dire : « non, papa ». Ton enfant peut désobéir légalement. Les lois sont là pour l'enfant.<sup>594</sup>

Après la perte de son statut de père, c'est ensuite celui d'homme qui est remis en cause. Dans ce passage l'auteur usant du vocabulaire de la sexualité montre la subversion provoquée par l'immigration en Europe sur le rapport entre mâle et femelle. D'un ton humoristique, l'auteur par la voix du narrateur brosse ce bouleversement au sein de la famille immigrée :

Mes petites sœurs ont donné un coup de clitoris à ta queue de singe. Et maman a terminé d'écraser tes couilles avec le marteau de ses fesses passe partout. Es-tu toujours l'homme ?<sup>595</sup>

Dans ce passage, on assiste à un renversement des rôles. Le père n'est plus l'Africain machiste servi et obéi par sa femme. Le père du narrateur fait à contre cœur les tâches ménagères :

Tu as été obligé d'accepter, papa, d'aller faire les courses à la demande de maman, de faire la cuisine et la vaisselle, de faire la lessive, d'aller vider la poubelle. Enfin, tu as vu se renverser

---

<sup>594</sup> *Place des Fêtes, op. cit.*, p.53.

<sup>595</sup> *Ibid.*, p.53.

les rôles dans la mesure où c'est souvent toi qui porte les objets les plus lourds derrière maman qui marche les mains vides en faisant des yeux doux à ses amants qui te balançaient sur la gueule mille sobriquets. Tu n'es le maître de personne. Tu as fini, papa, par avoir le sentiment d'être tombé très bas. Maman n'est pas une Blanche, elle vient du même coin que toi. Mais, elle t'a botté le cul, papa. Grâce à la France, la patrie qui protège les clitoris contre la dictature des queues nues ou couvertes.<sup>596</sup>

Dans cet autre passage, le narrateur ironise sur l'attitude de son père obligé d'accepter de jouer le rôle de papa-poule :

Papa, tu as du mal à accepter ton devoir de père nourrice. Mais, obligé de faire, tu as appris à nous langer, nous caresser les petites fesses noires, nous donner le biberon, nous habiller, nous chanter des berceuses avec ta voix de crapaud libidineux des marais, nous accompagner à la crèche ou à l'école, y aller nous chercher, établir avec nous des rapports assez forts. Après les difficultés de l'apprentissage, tu as pu enrichir ta propre personnalité avec cette dimension nouvelle, ta part cachée de féminité.<sup>597</sup>

La critique du personnage à l'égard de son père est pertinente dans la mesure où elle souligne que la vie familiale en Europe ne peut se concevoir et réussir sans un dépassement du machisme.

---

<sup>596</sup> *Ibid.*, p.53-54.

<sup>597</sup> *Ibid.*, p.53.

## CHAPITRE II

### **Esthétique de la dénonciation**

Les écrivains de la Migritude ont la particularité de centrer leur critique sur les pays du Sud dont ils sont originaires pour justifier la quête de l'ailleurs par l'évocation du quotidien africain décevant et très difficile. Pour beaucoup d'Africains, la solution à ce mal vivre, c'est la quête de l'ailleurs qui se traduit par l'immigration vers l'Occident. D'autant plus que les maux qui minent le continent africain semblent irrévocables.

#### **A. Dénonciation des pays du Sud**

##### **1. Dénonciation politique, économique**

La dénonciation vise la dictature qui prévaut dans ces pays et qui cause la misère de la population. Cette dénonciation a pour tâche de révéler la mal gouvernance responsable de la misère et de la fuite des jeunes vers les pays occidentaux. Ceci est dû à l'arrivée au pouvoir d'une classe dirigeante qui ne se soucie guère de la situation économique de leur pays en détournant à des fins personnelles les deniers publics tout voulant s'accrocher au pouvoir en dépit de la volonté de leurs peuples.

##### **a. Mal gouvernance**

C'est pour cette raison que Fatou Diome et Calixthe Beyala critiquent toutes les deux ouvertement les systèmes politiques dictatoriaux de leurs pays respectifs en dénonçant l'attitude des autorités politiques de ces pays qui ne font que perpétuer les situations coloniales où le colonisé était un simple sujet aux yeux du colonisateur car sous la colonisation les colonisés n'avaient aucun droit et ne pouvaient avoir aucune revendication . Au lendemain des

indépendances, cette situation est reconduite avec la classe dirigeante qui a pris les rênes de l'Afrique postcoloniale, pensant seulement à ses intérêts personnels. C'est ce que le prévoyait Diaw Falla de sa prison dans sa longue lettre adressée aux Africains :

D'où viennent les crimes les avortements, l'empoisonnement, le vol, la prostitution et la pédérastie ? Du chômage ! Vous avez trop de chômeurs ! Une accumulation de misère : tous les délits reposent là-dessus...Est-ce les églises ou les dirigeants qui ne sont plus au service ? ...Quoi qu'il en soit le peuple agonise.

Refusez donc de vous laisser diriger par ceux qui n'ont que souci que leurs intérêts personnels. La classe ouvrière est trop pauvre, les jeunes sont réduits à la mendicité, sans feu, sans nourriture spirituelles...

En Afrique, il reste trop d'ignorants, trop de malades. La faute en est aux institutions. Tous ces gens sont sans pain, sans gaieté, ils ne sont riches qu'en pauvreté. La balance pèse du côté d'une « poignée d'hommes » qui jouissent de tout.<sup>598</sup>

Cette situation postcoloniale décrite par Diaw Falla est la même que celle décrite par Fatou Diome et C. Beyala car depuis les indépendances jusqu'à nos jours la situation des peuples des pays de l'Afrique noire subsaharienne n'a guère évolué. Au contraire, elle a empiré au point d'être la partie du monde la plus catastrophique et où se déclenchent des crises humanitaires qui poussent bon nombre d'Africains à prendre le chemin de l'exode, pour fuir la tyrannie et la mal gouvernance qui ravage cette partie du monde. Les dictatures africaines qui surgissaient après l'euphorie des indépendances avait plongé le continent dans la désolation. Les chefs d'Etat qui étaient censés travailler pour le bien du peuple n'avait fait que l'asservir en exerçant leur tyrannie. La liberté d'expression chantée n'est pas pratiquée. Fatou Diome dans *Le Ventre de l'Atlantique*, met à jour les abus de pouvoir des gouvernants africains à travers l'injustice subie par Ndétare, l'instituteur. En effet, ce dernier est contre le système établi, raison pour laquelle il s'est vu

---

<sup>598</sup> Ousmane Sembene, *Le Docker noir*, op.cit., p. 216.

rétrogradé en simple directeur d'école dans un village, Niodior, car le gouvernement le considère comme « *un agitateur dangereux* ». <sup>599</sup>

C'est dans ce sens que Fatou Diome présente la situation des habitants de son village natal :

Ils (les insulaires de l'île de Niodior) auraient pu, s'ils l'avaient voulu, ériger leur mini-république au sein de la République sénégalaise, et le gouvernement ne se serait rendu compte de rien avant de nombreuses années, au moment des élections. D'ailleurs on les oublie pour tout, le dispensaire est presque vide ; la malaria, ils s'en remettent grâce aux décoctions. Le président –père -de -la -nation n'a qu'à offrir sa paternité à qui la lui demande, ici personne n'attend rien de sa tutelle. <sup>600</sup>

Cet ilot laissé dans l'oubli par le gouvernement censé la représenter, est en plus victime d'une mauvaise gestion de ses ressources:

Ici, on n'a pas besoin d'une pompe à eau japonaise. Nichée au cœur de l'océan Atlantique, l'île de Niodior dispose d'une nappe phréatique qui semble inépuisable ; un petit nombre de puits alimente tout le village. Il suffit de creuser quatre à cinq mètres pour voir jaillir une eau de source, fraîche et limpide, filtrée par le grain fin du sable. Nul n'attend non plus quelques kilos de riz français ; cultivateurs, éleveurs et pêcheurs, ces insulaires sont autosuffisants et ne demandent rien à personne. <sup>601</sup>

En faisant semblant d'aider la population, les autorités gouvernementales aggravent la situation des insulaires et les pays en général par l'acquisition des dettes inutiles auprès des Occidentaux pour la réalisation d'infrastructures inutiles comme la mise en place de la pompe à eau qui ne répond pas aux besoins réels de la population.

---

<sup>599</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, op. cit., p.65.

<sup>600</sup> *Ibid.*, p. 51-52.

<sup>601</sup> *Ibid.*, p.51.

Tout comme la population de Niodior, celle de Couscous, village natal de Saïda Bénérafa, ne croit pas aux promesses mensongères des hommes politiques qui ne sont que des démagogues désireux de se maintenir le plus longtemps possible au pouvoir :

A couscous, nous n'avions pas une idée précise de la politique et des hommes qui la pratiquaient. Ils étaient riches, donc menteurs. Nous les imaginions comme des voleurs, des corrupteurs, des arnaqueurs, des super-faussaires mais aussi comme des héros, et nous bâtissions nos vies comme nous le pouvions en les copiant. [...] certains soirs, quand les couscoussiers en avaient assez du songo ou de ragote, le chef tournait le bouton de son poste de radio. Les couscoussiers faisaient cercle et, du lointain, des voix inconnues et fraternelles nous promettaient des merveilles : "le gouvernement va goudronner les rues de Couscous, une école est en voie de création dans ladite zone, le gouvernement s'inquiète de la situation de délabrement de couscous et de ses environs. Une compagnie de propreté va y être lancée et comptera environ mille experts en hygiène et des professionnels de santé publique." Si nous les écoutions avec grand intérêt, nous restions sceptiques.<sup>602</sup>

Après les écrivains du désenchantement qui dénonçaient les abus et les faiblesses des régimes dictatoriaux qui ont pris le règne des pays nouvellement indépendants de l'Afrique noire, les écrivains de la Migrantude faisant partie de nouveaux écrivains qui écrivent sur le chaos africain selon les termes de Lilyan Kesteloot, se sont donnés pour tâche de parler de l'Afrique en montrant aussi bien les facteurs intérieurs qu'extérieurs qui sont responsables de ses maux.

Ils dénoncent ainsi, en plus de la tyrannie qui ne fait que plonger la population dans le chaos, la relation inéquitable entre le Nord et le Sud où l'Afrique sur le plan mondial et international est marginale : « L'Afrique est dans une impasse. Elle est la grande perdante dans le grand marché

---

<sup>602</sup> Calixthe Beyala, *Les Honneurs perdus*, op. cit., p. 117.

universel où les boursicoteurs déterminent les prix des matières premières. »<sup>603</sup>, dit la romancière Calixthe Beyala. Elle prend, de ce fait pour cible la mondialisation mise en place par les Occidentaux qui a accentué la marginalité de l'Afrique sur la scène internationale.

Fatou Diome est allée plus loin dans ce sens pour dénoncer directement les pays du nord, en montrant leur part de responsabilité dans la misère qui frappe les pays pauvres et notamment l'Afrique :

Puisque l'Afrique est jugée inapte au point de ne pas mériter sa propre sueur, son indépendance est un leurre qui nous invite à garder l'œil sur les griffes du prédateur.<sup>604</sup>

Elle s'indigne de cette iniquité qui fait que l'Afrique est privée de ses forces et de sa richesse à l'exemple de ses jeunes footballeurs émigrés en France et qui jouent sous les couleurs de l'Europe alors que leur pays a besoin d'eux. C'est également ce sentiment d'indignation qu'exprime Aminata Traoré :

Ainsi, après la sueur et le sang des esclaves, le travail forcé des colonies, les matières premières mal rémunérées, l'Occident, sans coup férir, nous enlève nos enfants, me disais-je.<sup>605</sup>

Selon elle « nombreux sont ceux et celles qui ne trouvent pas leur place au Nord. Ils vont grossir le lot des subalternes de la mondialisation qui ramassent les déchets, nettoient les toilettes, assument toutes tâches dont les locaux de là-bas ne veulent et qui ajoutent au mépris culturel et au racisme. »<sup>606</sup>

Pour Fatou Diome le système mondial est responsable de la misère de l'Afrique et en premier lieu des inégalités entre le Nord et le Sud :

Déévaluation ! Démolition de notre monnaie, de notre avenir, de notre vie tout court ! Sur la balance de la mondialisation, une

---

<sup>603</sup> *Ibid.*, pp. 242-243.

<sup>604</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, *op. cit.*, p. 243.

<sup>605</sup> Aminata Traoré, *Le viol de l'imaginaire*, Librairie Arthème Fayard/ Editions Actes Sud, 2002, p. 93.

<sup>606</sup> *Ibid.*, p. 93.

tête d'enfant du tiers-monde pèse moins lourd qu'un hamburger.<sup>607</sup>

Ce point de vue est partagé par Aminata Traoré qui s'attaque ouvertement à la mondialisation :

A qui la faute ? à un système économique mondial malade car boulimique, injuste et indifférent au sort des trois quart de l'humanité, prêt à faire rembourser aux enfants faméliques du Sahel ainsi qu'à leurs pères et mères une dette extérieure dont ils ne sont pas responsables et dont ils ignorent jusqu'à l'existence.<sup>608</sup>

De même que Fatou Diome et Calixthe Beyala montrent que l'Afrique n'est pas exempte des reproches, la Malienne Aminata Traoré, ex-ministre de la culture du Mali, sans vouloir disculper l'Afrique met à la fois l'Occident et l'Afrique sur les bancs des accusés. Dans son livre *Le Viol de l'imaginaire* imprégné d'une vision altermondialiste, la Malienne souligne les échecs des indépendances des années 60 où les aspirations de tous les Africains nouvellement émancipés se sont finalement détruites au point de laisser la place à une Afrique en proie au chaos et dont les principaux instigateurs sont les institutions internationales comme la Banque mondiale et le FMI. Les programmes d'ajustements structurels imposés aux pays pauvres ne font qu'aggraver la situation économique des pays concernés voire la périlcliter. Amina Traoré ne manque pas non plus de souligner la part de responsabilité des élites corrompues qui ont confisqué à des fins personnelles ces soi-disant ajustements.

Ces discours prenant l'Occident comme bouc émissaire du malheur de l'Afrique est réfuté par Alain Mabanckou, dans *Le Sanglots de l'Homme Noir*. Quant à Axelle Kabou, elle pense que « c'est une erreur de dire que les masses africaines ne méritent ni leurs intellectuels ni leurs dirigeants politiques : ceux-ci sont très exactement à leur image »<sup>609</sup>

---

<sup>607</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, op. cit., p. 185.

<sup>608</sup> Aminata Traoré, *Le Viol de l'imaginaire*, op. cit., p. 97.

<sup>609</sup> Axelle Kabou, *Et si l'Afrique refusait le développement*, Paris, L'Harmattan, 1991, p.131.

Dans son ouvrage intitulé *Et si l'Afrique refusait le développement* qui voit sa parution en 1991 à la suite de Sommet France-Afrique qui s'était tenu à La Baule, le 20 juin 1990<sup>610</sup> et qui avait pour thème l'instauration de la démocratie en Afrique (voir le discours de La Baule en documents annexes), Axelle Kabou était entrée dans l'actualité à l'époque en désignant comme responsables de leurs maux non seulement les dirigeants africains mais également la société africaine en général. Dans son ouvrage, elle s'en prend à tout esprit de victimisation et impute, le manque de développement de l'Afrique et de l'existence des dictatures, à la mentalité de l'Africain. Cet extrait de l'œuvre éclaire la position de l'auteur qui consiste à culpabiliser la masse comme étant responsable du sous-développement du continent :

Trente années des désinformations, de matraquage anti-impérialiste, non assorties d'actions dissuasives, expliquent par conséquent que l'Afrique soit totalement incapable de se percevoir comme un être apte à influencer sur le cours de sa propre existence. Mieux. La campagne a été si bien menée que l'Afrique est largement persuadée de n'être, en rien, responsable de son sort. Le mythe de l'impuissance est si bien ancré dans les esprits qu'il faudrait au moins un demi-siècle de propagation de l'idée contraire pour que l'Africain s'habitue enfin à établir une relation directe entre ses actions et sa situation concrète.<sup>611</sup>

Axelle Kabou s'oppose d'un côté au point de vue de Fatou Diome, d'Aminata Traoré et même de Calixthe Beyala sur « la thèse de complot des Blancs » selon les termes de Moussa Konaté. L'auteur critique cet état d'esprit qui n'améliore rien et plonge l'Africain dans un état d'inertie mentale et de déresponsabilisation. Elle est en accord avec Alain Mabanckou qui réfute cette thèse du complot où certains intellectuels considèrent la race noire comme une victime de la race blanche.

---

<sup>610</sup> A la suite de cette conférence, des troubles provoquant des guerres civiles s'étaient déclenchés dans certains pays de l'Afrique francophone de l'ouest et de l'est y compris Djibouti où un mouvement de révolte afar s'était insurgé contre le régime pour l'instauration du pluralisme politique.

<sup>611</sup> *Et si l'Afrique refusait le développement ?*, op. cit., p.20.

De ce fait, l'ensemble des auteurs de la seconde génération admettent que le mal être de l'Africain a une étroite relation avec « ses actions » et la misère de son pays d'origine.

### **b. Misère du pays d'origine**

Les écrivains se sont évertués à peindre la misère de leur pays d'origine. Pour Calixthe Beyala, les « bidonvilles sont des lieux de dérégulation et de dégradation totale. »<sup>612</sup> Un lieu à l'aspect repoussant, sinistre et où les habitants vivent dans des taudis :

Elles sont construites avec les vomissures de la civilisation : des vieilles plaques commémoratives volées aux monuments aux morts ; des parpaings fabriqués à la vite-fait, trois quarts sable, reste ciment ; des épieux tordus, souvenirs du village ; de la ferraille rouillée de ce que furent autrefois des voitures de luxe françaises ; des reliques des guerres mondiales qui ne nous concernaient pas – couvertures allemandes, casques G.I. ou gourdes ; des boîtes de conserve ou de lait à étiquettes russes ; quelques tuiles dépareillées qui se marient artistiquement avec la tôle ondulée ou la paille ; un peu de sang, beaucoup de sueur, énormément de rêve.<sup>613</sup>

Ainsi Saïda Bénérafa décrit sa « New-Bell Douala » autrement appelée « Couscous ». Les Couscoussiers construisent leurs habitats avec des matériaux de récupérations de toute sorte et tentent ainsi de s'abriter du soleil et de la pluie mais en vain car la souffrance est quotidienne à cause de l'insalubrité et des conditions de vie lamentables :

D'ailleurs, vieux ou jeunes, c'était la même chose dans un pays écrasé sous trois tonnes de soleil et des milliards de moustiques besogneux qui ne demandaient qu'à vous sucer le

---

<sup>612</sup> Denise Coussy, *La littérature africaine moderne au sud du Sahara*, Paris, éditions Karthala, 2000, p.26.

<sup>613</sup> Calixthe Beyala, *Les honneurs perdus*. Paris, Albin Michel, 1996, pp.12-13.

dernier globule rouge, et où les seules distractions consistaient à se soûler ou à baiser, point à la ligne.<sup>614</sup>

En généralisant sa critique, la romancière dévoile la misère du continent en général à travers les paroles de ses personnages. Par exemple Ngaremba, une immigrée qui mène elle-même une vie misérable en France, s'apitoie sur le sort de l'Afrique : « L'Afrique est vraiment un continent maudit. »<sup>615</sup>. Elle dresse un tableau macabre du continent : « ...l'Afrique a tellement pleuré qu'elle n'a plus d'yeux pour voir. Tu te rends compte qu'on s'étripe entre frères au Rwanda ? Qu'en Somalie, on crève de faim ? Qu'au Centrafrique les flics n'ont plus de salaire et que pour survivre ils égorgent les civils ? Qu'au Cameroun, il n'y a plus de président ? »<sup>616</sup> Elle va même plus loin d'un ton alarmiste : « L'Afrique va de plus en plus mal. »<sup>617</sup>

Fatou Diome, quant à elle, évoque son doux village natal frappé par les aléas de la vie : « les greniers étaient presque vides, et les hommes restaient plus longtemps en mer pour tromper la faim, fuir les pleurs des enfants et les regards plaintifs de leurs épouses. Entre semailles et récoltes, la pêche, c'était plus que jamais tuer pour vivre. »<sup>618</sup>. Dans le village, les hommes s'adonnent à des tâches comme la pêche, les récoltes, etc. Ce n'est pas pour s'enrichir ce qui est impossible, mais juste pour survivre.

De la même manière, dans *Les Honneurs perdus*, la narratrice évoque son quartier natal « New-bell Doula n° 5 » formé « de maisons de brique et de broc, de toc et de miradors infernaux » située en « République du Cameroun » et qui constitue « le lieu de honte pour les autorités » parce que c'est la preuve de leur mal gouvernance.

La misère est telle que les habitants s'adonnent à des besognes laborieuses et difficiles sans jamais joindre les deux bouts :

A New-bell, que j'appelle aussi Couscous, on ne s'encombre pas de métaphysique. On donne l'impression de travailler beaucoup, mais il est très difficile d'y arriver. Certains se

---

<sup>614</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>615</sup> *Ibid.*, p. 232.

<sup>616</sup> *Ibid.*, p. 377.

<sup>617</sup> *Ibid.*, p. 379.

<sup>618</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, op. cit., p. 72.

consacrent à quelques métiers dérisoires et bousillent le reste de leur existence. On peut les voir assis sur des bidons vides ou des casiers de bière, à discuter sur leurs conditions de travail, à engueuler les patrons : “ Je lui en fous une, moi, la prochaine fois qu’il me parle sur ce ton !” et de “Il m’exploite, le conard ! Il ne fait que de m’exploiter !” D’autres usent à des travaux harassants mais ne le montrent jamais, parce que en fin de compte il est impossible de s’enrichir par son travail.<sup>619</sup>

Tout est sens dessus-dessous à cause de la promiscuité. L’intimité est inexistante :

Au crépuscule, nos filles de famille attachent des pagnes sur leur poitrine et, envieuses, regardent les doudous qui s’en vont tapiner. Des albums porno font sauter des braises aux visages boutonneux des adolescents ; trois générations partagent la même chambre. Les grands-parents font semblant de dormir au moment des parties de jambes en l’air et les mômes en culottes rouges jacassent sous des draps lorsqu’ils entendent grincer les lits ; dans nos coins-prière, des tapis d’Allah cohabitent avec des christes cireux et des totems d’ancêtres.<sup>620</sup>

Cette réalité de la misère qu’est la promiscuité est due au manque de moyens car faute de pouvoir loger parents, enfants et grands-parents séparément dans des chambres, tout le monde se côtoie dans « la même chambre » à tel point que l’intimité est quasiment inexistante.

Par l’évocation du problème d’hygiène de son taudis natal, décrit comme étant un lieu sale et insalubre, la narratrice emploie la métaphore de la poubelle par la présence des décharges sur les voies publiques. Et elle pointe ainsi du doigt les autorités qui ont manqué à leur devoir de protéger les habitants contre tout ce qui pourrait altérer la santé publique à savoir le ramassage et la gestion des détritrus :

---

<sup>619</sup> Calixthe Beyala, *Les Honneurs perdus*, op. cit., p.14.

<sup>620</sup> *Ibid.*, p.14.

Et puis il y a la puanteur des ordures déposées sur la place du quartier, qui attendent la voirie municipale, une fois l'an, la veille de Noël. Si vous y passez un jour, à l'heure du midi, dans le soleil éclatant, vous verrez mes compatriotes y fouiller. Deux doigts qui ressortent une tomate dont les taches blanches indiquent l'état d'avancement.<sup>621</sup>

Le ramassage quotidien et régulier des poubelles n'est qu'un rêve car l'auteur souligne que la vie de ces gens malheureux n'a aucune valeur pour les autorités, puisque la dictature ne leur accorde aucun droit. Ils ne jouissent pas d'une vie décente, pas d'hygiène, d'abris décents, et sont à la merci de tous les dangers:

Le chemin de fer qui passe à la périphérique de notre quartier et les locomotives à charbon vrombissent *Tutut ! tutut ! tutut*, écrasent au passage quelques Couscoussiers distraits *Vlom !*, et charrient une fumée noirâtre pour plus extraordinaire bien-être ; la poussière de la scierie à la lisière de Douala-ville nous couvre de fines particules et nous fait ressembler aux Indiens d'Amérique.<sup>622</sup>

Dans ce pays de non droit, la vie humaine n'a aucune valeur si bien que les gens se font tuer comme des mouches et que pis encore, la faim les oblige à s'alimenter dans la poubelle.

En conséquence le manque d'hygiène et l'insalubrité dans les rues et ruelles fait qu'une épidémie de choléra se déclare :

Monsieur Balla mourut à l'aube. Nous le pleurâmes très modestement, car dès le lendemain, et cela pendant quatre longues semaines, tout Couscous entra dans la maladie. On ne parlait pas d'épidémie à l'époque, mais d'empoisonnement. Très rapidement, mes concitoyens l'appelèrent sassa-modé, c'est-à-dire le chie-vomit. Des colporteuses déposaient leurs beignets, vomissaient en criant qu'on leur coupait les intestins

---

<sup>621</sup> *Ibid.*, p.15.

<sup>622</sup> *Ibid.*, p.15.

avec une paire de ciseaux ; dans toutes les concessions, hommes et femmes faisaient la queue devant les latrines et criaient que c'était de faute au maïs de son Président-à-vie ; des enfants s'accroupissaient où ça leur prenait et lâchaient une flopée et des hoquets ; des vieillards assis sur des nattes sous la véranda se cassaient en deux, mains sur le ventre, pris d'horribles crampes. Couscous se liquéfiait par les voies du corps. On se mourait comme des insectes et l'atmosphère était déchirée par les cris des familles éplorées et des enfants.<sup>623</sup>

La métaphore de la poubelle prend une dimension dramatique dans un pays dont la population vit dans un enfer. Joseph Gâkatuka, le héros de l'impasse, découvre Brazzaville, sa ville d'origine, où règne la misère à tel point qu'il a l'impression de vivre dans une véritable poubelle où les immondices, les pourritures et les maladies s'entremêlent pour donner l'image d'une société africaine en proie au délabrement et à la déliquescence:

Et les ordures, il y en a plein les rues. Et il y a plein d'épouvantables odeurs qui infectent l'air qu'on respire. Des tonnes à rendre un éléphant malade, qui me raclent et le nez et la gorge, que j'avale. Elles m'entêtent.<sup>624</sup>

Dans cette impression ambiante de dégradation, en si peu de temps, seulement quinze années d'absence du pays, les gens qu'il avait connus sont méconnaissables, ils sont devenus des moribonds :

Nous croisons beaucoup de gens que j'avais connus dans le temps. Des vieillards, qu'ils sont devenus. Des gars ou des filles qui ont l'air d'en avoir quinze ou vingt de plus. Tous maigres, tous pas heureux, tous sans travail. Des végétatifs, quoi ! Et tout le long des rues, ce n'est que des masures branlantes, grises, des bouges, qui ressemblent aux gens,

---

<sup>623</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>624</sup> Daniel Biyaoula, *L'Impasse*, *op.cit.*, p.73.

même pas dissimulées par des arbres, que je vois. Il n'y en a presque nulle part, des arbres.<sup>625</sup>

Les autres personnes qu'il croise ou rencontre lui donnent l'impression de côtoyer des fantômes tellement ils sont chétifs, squelettiques comme des affamés. C'est au marché de Brazzaville en compagnie de son ami François qu'il découvre la réalité dans laquelle vit la population pauvre :

On parcourt des rues qui sont bourrées à craquer de gens tout squelettiques, tout en haillons, tout tristes, qui me donnent le sentiment de naviguer dans une soupe fangeuse que l'addition des misères aurait enfantée, qui les aurait petit à petit mangés, dont ils n'ont aucun moyen de s'échapper. Impossible. C'est comme s'ils avaient croisé le regard de Médusé, quoi ! Ces impressions se renforcent encore quand nous nous rapprochons du marché. Nous passons à côté d'un poste de police devant lequel a été érigée la statue en bronze de l'ancien timonier et à la devanture duquel il y a son portrait, celui du timonier du moment et ceux de Karl Marx, d'Engels, de Lénine et de Mao Tsé Toung. Il ne se trouve qu'à quelques dizaines de mètres du marché qui est bondé de gens, coloré comme ce n'est pas possible, duquel émanent des odeurs fétides de viande ou de poissons avariés, de caniveaux où stagne la pourriture, lequel est un véritable nid pour les mouches.<sup>626</sup>

La tyrannie est la principale responsable de la misère, de la faim, et de la pourriture dans lesquelles se trouve la population qui vit dans une sorte de prison, condamnée au silence et à l'ignorance.

Pendant que les pauvres tentent de se dépêtrer de leur misère en faisant de petits boulots, les autorités se prélassent dans le luxe. Samuel, le frère du narrateur, administrateur dans un grand service est un exemple des partisans de moindre effort :

---

<sup>625</sup> Daniel Biyaoula, *L'Impasse*, op.cit., p. 73.

<sup>626</sup> *Ibid.*, p.121.

Samuel dirige un très très grand service. De nombreux gens se figent dès qu'il apparaît et lui servent du « monsieur le directeur », son bureau est immense. Il est à la mesure de ses fonctions et de ses objectifs.[...] Samuel donne quelques ordres à ses secrétaires et à ses collaborateurs puis on s'en va.

-Voilà ! J'ai terminé ma journée ! qu'il fait quand on remonte dans la voiture.

-Ah bon ?

-Eh oui ! L'important, c'est la présence et la masse de billets de la fin du mois... »<sup>627</sup>

L'extrême pauvreté de la population contraste avec l'extrême richesse des autorités et de leur entourage qui se sont construit des villas de grand luxe. Le narrateur qui est conduit par son frère Samuel à une soirée de gala donnée chez un ministre, est surpris de la très grande richesse dans laquelle se prélassent les autorités, celles-là mêmes qui affament la population :

Le ministre d'Etat de Laba n'habite pas Mont Banéné mais le Seizième, un quartier réservé aux très très hauts dignitaires du pouvoir. C'est là qu'on trouve la résidence principale du grand timonier du pays, celles de Théodore de Muelle, des généralissimes et de quelques autres. On y rencontre encore plus de militaires qu'à Mont Banéné. On nous arrête quatre fois avant que nous arrivions à la maison de Laba. Il y a que des voitures de luxe et des grosses cylindrées devant. Des gens en livrée nous accueillent. L'un d'eux nous conduit. Tout est illuminé. Nous empruntons les allées d'un grand jardin jusqu'à une maison énorme, bizarre, une sorte de palais sorti de la tête d'un fou d'un mégalomane.<sup>628</sup>

Alors que la masse populaire est tenue à la périphérie dans des masures, les classes aisées et les autorités se répartissent dans différents quartiers de la capitale. Mont Banéné est essentiellement habité par des directeurs et directeurs généraux et quelques militaires tandis que le tyran et ses

---

<sup>627</sup> *Ibid.*, p.128.

<sup>628</sup> *Ibid.*, p. 130.

dignitaires les plus proches comme « le ministre d'Etat de Laba » s'isolent dans le quartier « le sixième » avec leur extrême opulence. Leur embonpoint fait contraste avec la maigreur des gens de la masse populaire. Les femmes sont toutes grasses, « des masses de chair et de gras », <sup>629</sup> et les hommes « les jeunes comme les vieux ont une bonne bedaine, de bonnes joues ». <sup>630</sup>

En plus de la misère, le sida fait des victimes car certains se débattent contre la maladie. Mais en plus de la maladie, ils sont victimes des croyances rétrogrades qui ne font qu'aggraver leur situation comme Tàta Bonga malade du sida mais que les gens croient victime de sorcellerie en le faisant soigner chez le féticheur.

D'autres personnes, comme Jérémie, sont déjà mortes du sida et sont doublement victimes de charlatans, de superstitieux qui nient l'existence de la maladie et font croire que c'est de la sorcellerie, à tel point que le malade dépérit de jour en jour dans une affreuse souffrance qui le conduit à une mort horrible. Dans ce passage, le narrateur de *L'Impasse*, exprime son indignation face à cette ignorance maintenue dans la population et qui non seulement aggrave l'état du malade mais fait progresser la maladie :

Jérémie qu'il s'appelait. Ah ! Elle me bouleverse, cette nouvelle ! C'est à cause de la sorcellerie, qu'ils m'expliquent. Et il maigrissait, il maigrissait, Jérémie. Un gars qui était costaud comme un rugbyman qui est arrivé à quarante kilos. Un sac à dos, quoi ! Une vraie souffrance qu'il a connu Jérémie, qu'il dit François, avec des larmes plein la voix. Peut-être, ce n'est pas de la sorcellerie, mais le sida, que je hasarde. Non ! On l'a amené plusieurs fois à l'hôpital, mais les médecins, et il y avait des Blancs parmi eux, ne lui ont jamais rien trouvé, qu'ils répondent. Ca doit être le sida, que je le fais encore. Non, non ! C'est de la sorcellerie ! On l'a amené chez Tà Wuna, un féticheur puissant, trop puissant même, capable de guérir toutes les maladies qui existent, qu'ils disent. Un gars qui soigne avec les pouvoirs de Dieu, de Jésus-Christ et des ancêtres. Un gars qui guérit le sida, qui l'a déjà fait avec des

---

<sup>629</sup> *Ibid.*, p.130.

<sup>630</sup> *Ibid.*, p.131.

milliers de gens, que même les Blancs, ils sont venus voir, à qui ils ont proposé un tapis, une montagne de billets pour qu'il leur livre ses secrets. Il a refusé, Tà Wuna. « Qu'ils meurent tous, les Blancs ! Qu'il dit, Tà Wuna ! Ils nous ont fait suffisamment de misères ! Qu'ils les perdent ! qu'ils les brûlent, leurs millions de billets, à chercher des médicaments ! <sup>631</sup>

Dans ce long passage, Joseph Gâkatuka est confronté à son ami François, entièrement convaincu que le malade est victime de sorcellerie. Le dialogue révèle le degré de naïveté de François qui se base sur des déclarations des autres gens puisqu'il parle à la troisième personne avec l'usage du pronom « ils » dans « ils répondent », « ils disent » et l'emploi de « on » sans jamais faire appel à ses convictions.

Daniel Biyaoula met en exergue un pays dont la population cherche à s'étourdir, en plus des maladies comme le Sida qui le frappe, dans des mensonges, la superstition, sans jamais faire face à la réalité.

Dans une situation comme celle-ci, les gens n'ont aucun droit parce qu'il leur manque les droits les plus rudimentaires : droit à l'éducation, santé, logement décent. Il est tout à fait normal que le besoin de s'enfuir vers des cieux plus cléments où il y aurait une vie meilleure se fasse sentir chez une jeunesse africaine désespérée.

La principale cause de la fuite des jeunes Africains vers les pays du Nord c'est donc un mal-être à la fois social et économique, comme on peut le lire dans ce poème :

Quand la réalité vous désespère

Quand le quotidien vous consume

Quand le système vous broie

Quand tout vous pousse à la démission

A la soumission à un ordre des choses injuste

---

<sup>631</sup> *Ibid.*, pp. 65-66

## 2. Dénonciation sociale et culturelle

En Afrique, la pauvreté et la misère de la population est un fait. Mais est-ce que cette misère est liée à la vie sociale et culturelle des Africains ? La société africaine par son mode de vie et sa culture est-elle un frein au développement ?

### a. Marasme social

Le sens de la solidarité est l'une des caractéristiques de la société africaine. Cette forme de vie sociale où l'Africain a le devoir d'être sociable, de vivre en collectivité dans le groupe et partager son bien avec l'autre est longuement décrite dans la littérature négro-africaine. Dans *Le vieux nègre et la médaille*, Ferdinand Oyono décrit la vie au village où la solidarité se manifeste dans le groupe clanique. L'hospitalité africaine est l'un des facteurs qui permet à la société d'assurer sa continuité. Ainsi on doit partager avec l'autre sa maigre subsistance pour aider son prochain si non, on a manqué à un devoir social. C'est pour cette raison qu'Amélia et son Mari, se dirigeant vers la case de Meka, se font inviter à manger :

Quand Amélia et son Mari y arrivèrent, ils devinèrent des formes noires groupées autour d'un feu. Quelqu'un leva les yeux au-dessus de la flamme vers la cours.

-Passants ! venez partager notre modeste repas, cria-t-il. »<sup>633</sup>

---

<sup>632</sup>[http://aflit.arts.uwa.edu.au/reviewfr\\_etoke10.html](http://aflit.arts.uwa.edu.au/reviewfr_etoke10.html), consulté le 22/02/2014

<sup>633</sup> Ferdinand Oyono, *Le vieux nègre et la médaille*, Paris, Julliard, 1956, p.66

Même les habitants de la ville, qui ont laissé des familles au village, n'ont pas perdu le sens de la solidarité et se font un devoir d'offrir quelque chose aux leurs restés à la brousse :

Les chrétiens revenaient de la case-chapelle, emmitouflés dans des pagnes ou dans des couvertures. Ceux qui avaient un parent en ville portaient directement sur leur peau soit un vieux pardessus, soit une robe de chambre, soit encore un vêtement de nuit quelconque

Cette forme de solidarité a fait pourtant l'objet de critique quand elle devient une forme de parasitisme. Dans *Le Mandat*, Sembène Ousmane a dénoncé ce système social qui, lorsqu'il est détourné, favorise les individus qui veulent vivre aux dépens des autres. La Sénégalaise Fatou Diome a, quant à elle, critiqué ce parasitisme en ces termes :

On doit tout partager, le bonheur comme au malheur. La mémoire collective n'hésite pas à ressasser sa maxime : bien de chacun, bien de tous. J'avais beau savoir que cette sociale d'une grande humanité lorsqu'elle est détournée, profite surtout aux fainéants tout en les maintenant dans une dépendance chronique ...<sup>634</sup>

Moussa Konaté, dans *L'Afrique noire est-elle maudite*,<sup>635</sup> aborde cette question de la solidarité. Après avoir montré le côté positif de la solidarité, il s'attache à dévoiler son aspect négatif, quand elle est « dévoyée » et montre qu'elle est un frein au développement dans la mesure où elle a tendance à instaurer « un appauvrissement général constant non seulement des individus, mais aussi des Etats. »<sup>636</sup> Il précise qu'elle est en partie responsable de la fuite du cadre africain vers les pays occidentaux car l'Africain ne pouvant plus supporter le poids écrasant de la solidarité, s'exile en Europe. Cette forme de solidarité compromet sa vie, l'avenir de ses

---

<sup>634</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, op., cit., p.191.

<sup>635</sup> Moussa Konaté, *L'Afrique noire est-elle maudite ?*, Paris, Fayard, 2010.

<sup>636</sup> *Ibid.*, p.179.

enfants quand il se voit partager avec le salaire de la fin de mois avec la grande famille. Moussa Konaté souligne donc que le modèle social africain est responsable de la fuite du « cadre noir » et qu'ainsi, « les sociétés africaine s'infligent elles-mêmes une saignée mortelle. »<sup>637</sup>

Dans *Les Honneurs perdus*, Saïda qui comptait être accueillie par sa cousine est mise à la porte et découvre ainsi qu'en Europe vivre aux dépens de quelqu'un en étant logé et nourri est impossible. Elle comprend alors qu'elle doit désormais apprendre à se débrouiller et à vivre seule :

J'ignorais où mes pas me conduisaient car ça faisait deux ans que je vivais à Paris aux pertes et profits de la cousine Aziza, à boire du thé à la menthe, à manger des haricots verts, du rosbif au cumin, et voilà qu'elle me fichait à la porte. Il y avait de quoi rendre dingue la femme la plus équilibrée. J'aurais voulu arrêter n'importe qui, lui parler, gratter à une porte, au hasard, mais les portes étaient closes.<sup>638</sup>

Cette décision d'Aziza de mettre sa cousine à la porte est un élément déclencheur de l'aventure qu'aura à vivre la jeune fille venue de sa Couscous natale car sans cela elle ne saurait faire l'expérience de la vie parisienne, elle qui était convaincue que la solidarité africaine existe aussi en Europe avant son départ pour la France :

Je partais pour l'Europe, chez la cousine Aziza qui ne me connaissait pas et qui m'hébergerait obligatoirement, par la solidarité africaine.<sup>639</sup>

La hiérarchie et le respect de l'autorité constitue une autre caractéristique de la société traditionnelle africaine où l'autorité des anciens et des aînés tiennent une place importante. Toute décision, toute initiative vient d'en haut et les jeunes ne doivent pas contrarier les aînés. C'est à cette

---

<sup>637</sup> *Ibid.*, p.186.

<sup>638</sup> Calixthe Beyala, *Les honneurs perdus*, *op.cit.*, p. 188

<sup>639</sup> *Ibid.*, p.179.

mentalité que Joseph Gâkatuka, un ressortissant congolais vivant à Poury en France, depuis une quinzaine d'années et qui a décidé de retourner au Congo pour passer ses vacances avec sa famille, se retrouve confronté auprès de sa famille :

Ma famille, elle ne claironne pas, elle ne l'exprime pas, mais elle me fait comprendre par des phrases toutes innocentes que je ne dois pas avoir d'autres envies que celles qui sont permises, que je ne dois pas essayer de battre en brèche sa structure, que je ne dois pas avoir de tête, que je suis sa créature et celle des anciens, que je suis en dessous de ceux qui sont en haut, que je fais nombre seulement, que je dois m'aligner si je ne veux pas crever dans mon coin. Je m'aperçois vite que j'avais oublié une dimension importante de l'homme, qu'il vit dans des règles, que c'est comme l'animal qui fait partie d'un troupeau, qu'il est, que les autres bêtes elles poussent à faire ce qu'il faut faire pour qu'il ne meure pas, le troupeau. Ah ! oui, je le sens sur moi, le poids de la famille. D'énormes rochers qu'il y a sur mon dos. »<sup>640</sup>

Croyant que le séjour de l'Europe l'a affranchi de ces obligations rétrogrades qui ne font qu'assujettir l'homme et l'empêchent d'avoir la moindre liberté individuelle au sein de la société, il est sommé de se soumettre publiquement à Samuel, son frère aîné :

Moi, ça me donne plutôt envie de rigoler leur manière de causer du respect. C'est que de l'assujettissement, de l'infériorisation, ce respect-là qui se cache derrière l'âge. C'est de l'acide. Ça vous ronge le cerveau. Ça vous le pierrise. Ça vous contraint à ignorer une partie de votre nature. Ça vous crée forcément des maladies de l'âme.<sup>641</sup>

Pour Joseph, il est hors de question de se soumettre à son aîné, de se conformer à la tradition. Le débat qui l'oppose à son ami François à qui il

---

<sup>640</sup> Daniel Biyaoula, *L'Impasse*, p. 60.

<sup>641</sup> *Ibid.*, P.60.

se confie souvent, montre combien il est opposé à ces règles qui favorisent les forts sur les faibles. Le droit d'aînesse est un abus et c'est ce qui favorise la tyrannie en Afrique. Le mode social et culturel impose à l'Africain cette forme de soumission dégradante que François essaie de justifier :

Chez nous les choses se sont toujours passées comme ça ! on ne demande à personne de réfléchir sur quoi que ce soit ! ...ce qu'on a à faire, c'est filer doux, complètement, sans retenue si on ne veut pas devenir la brebis galeuse de la famille ! on a juste à obéir ! ... qu'est-ce que ce serait si tout le monde se composait ainsi !<sup>642</sup>

### **b. Immobilisme culturel**

Les auteurs de la seconde génération ont critiqué les mentalités des Africains qui sous prétexte de garder les traditions et les coutumes, veulent garder une société monolithique où tout le monde se ressemble. Salie, l'héroïne de *Le Ventre de L'Atlantique*, confrontée à la mentalité de sa famille et de ses proches à son retour au pays, manifeste sa déception et sa peur devant des gens qu'elle ne comprend pas et qui d'ailleurs ne la comprendront jamais puisqu'elle est considérée comme une Occidentalisée :

Les liens tissés pour rattacher l'individu au groupe sont si étouffants qu'on ne peut songer qu'à les rompre. Certes, les champs du devoir et du droit sont mitoyens, mais le *hic* et, c'est que le premier est si vaste qu'on passe sa vie entière à le labourer, et qu'on n'atteint le second que lorsque la vieillesse rend la liberté sans emploi. Le sentiment d'appartenance est une conviction intime qui va de soi ; l'imposer à quelqu'un, c'est nier son aptitude à se définir librement. Mais ça, à leur dire à des gens stoïques desquels les valeurs grégaires sont seules défendables ! Ils fustigeront en vous l'individualiste, la copie de colon, et vous marginaliseront. Lorsque cette condamnation vous tombe sur la tête, les femmes sont les plus véhémentes.

---

<sup>642</sup> *Ibid.*, p.138.

Sarcastiques, leurs phrases placides vous distillent de l'acide dans le sang, le roulement de leurs yeux vous met en orbite, et le battement de leurs cils claque, tel un fouet, pour vous chasser loin de leur estime. »<sup>643</sup>

L'absence de liberté individuelle est une évidence à la fois sociale et culturelle. La personne doit se conformer à un modèle préétabli. Elle doit faire comme tout le monde, et se conformer à la tradition. Salie et Joseph, héros de *L'Impasse*, se retrouvent à leur retour dans une société africaine où le devoir prime sur le droit puisque la personne doit se plier à des exigences culturelles imposées par la société.

C'est ce que Théophile rétorque à son ami Joseph qui ne croit pas à la sorcellerie :

Ecoute, Joseph ! je vais te parler en ami. Depuis ton arrivée, j'ai remarqué chez toi une sorte d'esprit...disons de ... d'opposition ... Tu sais, la fondation de notre société, c'est la communauté de pensées et les croyances, qu'il dit. Chacun doit être à sa place.<sup>644</sup>

Joseph et Salie font face à des croyances et des mentalités contre lesquelles ils ne peuvent rien. Ils sont considérés comme des êtres dénaturés parce qu'ils raisonnent à la manière occidentale. Joseph est taxé d'impuissant sexuel parce qu'il est incapable de faire comme tout le monde :

J'ai l'impression qu'un honte toute immense a recouvert ma famille. Père fait allusion à ce qui semble être mon problème. Il suggère même que c'est le sexe des Blanches qui est cause de mon incapacité, qu'il m'a pris ma force, tout. Samuel, lui n'y va pas par quatre chemins. Mais c'est dans sa voiture qu'on cause. Il pense déjà au guérisseur qui doit de me désenvoûter, me rendre toute mon énergie. Quand je lui dis que ce n'est pas

---

<sup>643</sup>*Ibid.*, p.172.

<sup>644</sup>*Ibid.*, p.107.

la peine, que je suis tout à fait normal, il me traite de tous les noms.<sup>645</sup>

Quant à Salie, elle tente vainement d'aider ses proches mais elle se sent déjà vaincue puisqu'elle ne peut détourner les habitants des comportements culturels millénaires. C'est le cas par exemple de la natalité trop forte dans son village natal, l'une des causes de sous-développement et de la misère. Si depuis des millénaires les hommes avaient considéré qu'avoir beaucoup d'enfant était une richesse au village parce qu'il fallait avoir beaucoup de bras pour cultiver la terre et beaucoup d'hommes pour la guerre, aujourd'hui avec le monde moderne cette logique ne tient plus car chaque enfant qui naît est une bouche à nourrir. Il faut également lui préparer un avenir : l'éducation, la santé et tout ce dont il a besoin. C'est pour cette raison que Salie, voyant la forte natalité de son village, manifeste son inquiétude en ces termes :

Le nombre d'enfants dans le village est impressionnant. Presque toutes les femmes en âge de procréer se promènent avec un bébé sur le dos ou sous la robe. Les petits tombent du ciel, pluie de bonheur ou nuée inquiétante de sauterelles, c'est selon. Certaines familles ont de quoi constituer chacune une équipe de football avec ses remplaçants. Les polygames, à cœurs-quadrige, eux, pourraient même s'offrir le luxe d'arbitrer des tournois à domicile.<sup>646</sup>

Salie, vivant en Europe, tente de faire comprendre aux femmes du village qu'on peut espacer les naissances, les limiter et même empêcher une grossesse non désirée. Mais elle bute sur les croyances des femmes de son pays qui lient la pilule à la stérilité et à l'occidentalisation. Selon, elles, la pilule est une mentalité occidentale et « l'honneur d'une femme vient de son lait. »<sup>647</sup> Devant une telle rigidité, « Quelle bouche aurait osé nommer la pilule devant elles, au risque de se tordre à vie ? Leur dire qu'en Europe on peut

---

<sup>645</sup> Alain Mabanckou, *L'Impasse*, p.113.

<sup>646</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, p.184.

<sup>647</sup> *Ibid.* p.60.

programmer et limiter les naissances aurait été perçu comme une provocation. »<sup>648</sup>

Salie et Joseph se sentent impuissants face aux mentalités des gens de leurs pays mais le pire c'est que leurs proches s'immiscent dans leurs vies, ce qui est contraire aux habitudes des Européens. Joseph se voit dicter dès son arrivée l'apparence qu'il doit montrer. Il ne lui reste plus qu'à reprendre l'avion en regrettant d'être venu :

Dans la maisonnette, j'ai envie de hurler, de pleurer, de tout casser. Ça devient clair en moi. Je me le cache depuis mon arrivée. Mais je n'en doute plus. Je voudrais revoir Sabine, repartir en France. Là-bas, on est juste une chose, une crotte blanche ou noire à laquelle on prête à peine attention : un anonyme qu'on ne juge sur son apparence. C'est l'une des grandes trouvailles des Blancs, exister comme une pierre. »<sup>649</sup>

Quant à Salie, elle ne fait que subir et manifeste son découragement :

Consciente de l'inutilité de toute tentative d'explication, je supportais, muette, leur présence avec la patience polie que la tradition exigeait de moi.<sup>650</sup>

Parfois, les traditions peuvent causer des crimes pour deux raisons au nom de l'honneur c'est le cas par exemple de la sexualité. La première, c'est que la grossesse hors mariage est perçue comme une honte qui pèse sur la famille qu'il faut effacer par l'élimination du nouveau-né : c'est le cas de Salie, enfant illégitime sur laquelle la grand-mère, à sa naissance, veillait pour qu'il ne lui arrive aucun malheur:

Cette nuit- là, ma grand-mère veille sa fille et enfant illégitime. Impitoyable, le soleil fit fondre la couverture nocturne et nous expose aux yeux de la morale. Trahie par ma grand-mère, la tradition, qui aurait voulu m'étouffer et déclarer un enfant mort-

---

<sup>648</sup> *Ibid.*, p.60.

<sup>649</sup> Alain Mabanckou, *L'Impasse*, p.96.

<sup>650</sup> *Ibid.*,p.60.

né à la communauté, maria ma mère à un cousin qui la convoitait de longue date. A défaut de se débarrasser de moi, les garants de la morale voulurent me faire porter le nom de l'homme imposé à ma mère.<sup>651</sup>

La grand-mère qui craint pour sa petite-fille a sans doute en mémoire le malheur de Sankèle, une fille du village. Mais cette dernière dont le père veut la marier à l'homme de Barbès, se fait mettre enceinte par Ndétar, l' élu de son cœur pour manifester son refus. Le père de Sankèle vole alors à sa fille son bébé et le tue.

La seconde raison, qui est attachée à la première, c'est que la sexualité étant perçue comme un sujet tabou, l'absence de vrai dialogue entre parents et enfants sur la sexualité fait que les enfants et notamment les filles sont victimes de leurs parents qui ne tolèrent pas une grossesse hors mariage :

De nombreuses adolescentes africaines en détresse avortent dans des conditions moyenâgeuses, douteuses et dangereuses. Elles confient leur vie à des faiseuses d'anges ou à de simples infirmiers. Ces apprentis-sorciers se parent pour l'occasion de la prestigieuse blouse du médecin. Personne ne s'étonne des fœtus trouvés au bord de la voie ferrée ou dans les v.c. car on sait d'où ils viennent. Tout cela à cause d'un manque de communication et d'une hypocrisie dont personne n'est dupe. Il suffirait pourtant un dialogue sain entre parents et enfants pour éviter de telles mésaventures.<sup>652</sup>

L'héroïne d'*Un amour sans papier* nous confie qu'avec ses parents mêmes qui l'ont élevée à l'occidentale,<sup>653</sup> le dialogue ne passe pas entre eux

---

<sup>651</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, p.74.

<sup>652</sup> Nathalie Etoke, *Un amour sans papier*, p.28.

<sup>653</sup> Nathalie Etoke, prend soin de définir cette expression au lecteur: « être éduqué à l'occidentale, c'est tout d'abord proscrire l'usage de sa langue maternelle et parler français mieux que le petit français de France, c'est s'abreuver de Chantal Goya, de Dorothée, de Goldorak et de Michel Drucker, tout en étant sous les Tropiques. C'est également porter la nouvelle paire de Nike, avoir en exclusivité le dernier opus de Snoop Doogy Dog ou des Toni Braxton, vibrer pour le PSG ou l'OM, suivre assidûment les matchs de la NBA grâce aux antennes paraboliques qui inondent les capitales africaines.

en matière de sexualité. Elle souligne également que ce genre de sujet est un tabou pour eux comme pour les autres parents partout en Afrique.

C'était mon père qui appelait de Cameroun. Je me suis bien gardée de lui dire ce que j'avais fait la veille. En dépit de notre bonne entente, ce genre de sujet n'était pas à l'ordre de jour. Contrairement, à ce qui se passe en France, où depuis mai 68, la libération des mœurs a permis l'instauration d'un dialogue franc et sans tabou, entre parents et enfants, l'Afrique est encore marquée par une certaine pudeur qui se mue souvent en une pudibonderie malade.<sup>654</sup>

L'ignorance, le manque d'information et pire encore le respect de coutumes rétrogrades font que ces mentalités se perpétuent de telle sorte qu'elles provoquent des drames au sein des familles.

Donc la rigidité et l'immuabilité compromet l'évolution et le progrès social. Dans ce passage, Fatou Diome souligne l'immobilisme culturel qui règne dans son village natal :

Cette société insulaire, même lorsqu'elle se laisse approcher, reste une structure monolithique impénétrable qui ne digère jamais les corps étrangers. Ici, tout le monde se ressemble. Depuis des siècles, les mêmes gènes parcourent le village, se retrouvent à chaque union, s'enchaînent pour dessiner le relief de l'île, produisent les différentes générations qui, les unes après les autres, se partagent les mêmes terres selon des règles immuables.<sup>655</sup>

Les intellectuels africains qui aimeraient œuvrer pour l'évolution de la société sont confrontés au traditionalisme ancré dans les mentalités de la masse africaine comme le montre Axelle Kabou qui dénonce l'existence des dictatures culturelles qui entravent le développement plus que la dictature du régime :

---

<sup>654</sup> *Ibid.*, p.24.

<sup>655</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, p.87.

Les dictatures en Afrique sont d'abord des dictatures culturelles. Nos autocrates le savent si bien qu'ils n'ont élaboré avec une politique visant à changer les mentalités populaire dans le sens d'une plus grande ouverture au monde. Toutes les politiques culturelles appliquées en Afrique depuis les indépendances vont dans le sens de l'enracinement de la peur du chef, du respect de la vieillesse, de la crainte des classes possédantes et des pouvoirs surnaturels, de la vénération de l'argent, de l'idolâtrie d'un passé anté-colonial si mythifié qu'il constitue aujourd'hui la plus grande charge d'inertie entravant le progrès des mentalités.<sup>656</sup>

Selon Axelle Kabou, les dirigeants africains sont à l'image de leur peuple. S'il y a une dictature en Afrique noire c'est qu'elle trouve sa justification dans la culture du « respect du chef », « de la vieillesse », « de la crainte des classes possédantes ». Mais également selon elle, la glorification de l'Afrique anté-coloniale n'a fait que créer, chez l'Africain, un victimisme qui le présente comme une victime du colonialisme et du néocolonialisme.

### **A. La dénonciation vise les pays du nord**

Si l'Afrique souffre de tous les maux, l'Europe n'est pas exempte de tare. Les écrivains se sont consacrés à dévoiler les faces cachées de l'immigration en Europe. Cet espace lointain fascinant s'avère finalement inquiétant car la vie en Europe est source d'insécurité. La dénonciation de la ghettoïsation a-t-elle pour objectif de dégoûter les éventuels migrants du chemin de l'exil volontaire ou forcé ?

#### **1. La ghettoïsation dans les pays du nord**

La littérature dite de l'immigration se caractérise par l'évocation de la banlieue ou des quartiers défavorisés où vivent des minorités d'origines étrangères qui vivent dans des cités défavorisées, témoignant ainsi du mal-

---

<sup>656</sup> Axelle Kabou, *Et si l'Afrique refusait le développement*, op. cit., p.130.

être des jeunes vivant dans des ghettos, de leur frustration, de leur malaise au quotidien et de rêve incertain d'un bonheur futur qui s'est évanoui. Dans cette littérature c'est toute la marginalité des habitants immigrés qui est mise au grand jour : le racisme, la prostitution, la misère et même la violence. Deux quartiers réellement existants sont généralement évoqués pour dénoncer le sort réservé aux immigrés en France.

#### a. La ZUP<sup>657</sup> : Le lieu de l'exclusion

Dans *Agonies* (1998) de Daniel Biyaoula, toutes sortes de précarité et d'exclusion touchant la population immigrée sont mises au grand jour. Dès le premier regard, c'est un lieu qui étouffe le rêve d'une meilleure vie en France à cause de la misère qui y règne :

Parqueville, ce qu'on pouvait appeler un lieu de liquéfaction, de décrépitude du vivant, qui vous cassait le moral rien que de le voir, qui vous faisait vous demander si vous n'étiez pas déjà enterré.<sup>658</sup>

Lieu donc de malédiction où la misère est totale et pour laquelle on a aucun remède :

Vos sens étaient en train de perdre complètement la boule tellement c'était cauchemardeux, tout d'un gris profond, et même les couleurs criardes qui couvraient les bâtiments ; tellement c'était tout poisseux, tout nauséeux, tout ordures, tout égout autour de vous, depuis les immeubles jusqu'aux bêtes qu'on y croisait<sup>659</sup>

L'auteur use ainsi du champ lexical de la poubelle, de la pourriture et de la putréfaction pour montrer au lecteur un quartier réel de la ville de Paris où l'Humanité est au plus bas à cause de la perte de valeurs essentielles.

---

<sup>657</sup> Zone à urbaniser en priorité.

<sup>658</sup> Daniel Biyaloula, *Agonies*, p.12.

<sup>659</sup> *Ibid.*, p.14.

Le héros de *L'Impasse* de Daniel Biyaoula, troublé par sa situation d'immigré, établit un rapprochement entre la misère du quartier et la situation sociale des immigrés. En se rendant dans le quartier de son ami Dieudonné, il exprime son état d'âme en ces termes :

Le quartier de Dieudonné, en dehors des bâtiments qui ont une architecture différente, il est tout comme celui où j'habite. C'est l'expression parfaite de notre misère à nous autres, quoi ! ... Tout y est sale, affreux, lugubre, gris. Les immeubles, les rues, les arbres, les chiens, les chats, les gens que je vois. Le beau y est interdit. Même les voitures de grande marque que les pauvres s'achètent pour en avoir une miette dans leur vie, du beau, elles sont totalement englouties par la misère et la crasse qu'il y a autour. Elles me paraissent toutes vilaines. Peut-être c'est parce que je suis bouleversé que ça me fait une telle impression. En tout cas, il me fait penser à Brazza, le quartier à Dieudonné.<sup>660</sup>

Par ce motif de la dégradation, c'est toute une société hétérogène et hétéroclite qui est évoquée avec ses us et ses coutumes. La ZUP est le symbole de l'exclusion sociale car les habitants introduisent « la petite Afrique » au cœur de la ville parisienne. Ils sont par-là montrés du doigt pour leurs traditions africaines qu'ils amènent au pays d'accueil.

C'est un espace où le communautarisme est de mise. L'appartenance à la race et à la tribu est ce qui hiérarchise la société à Parqueville : c'est la raison pour laquelle le tribalisme, qui est une sorte de racisme basé sur la discrimination et l'identification ethnique, y est présent. Le héros de l'histoire Gamille Wombélé se verra refuser la main de Gislaine par la famille congolaise de cette dernière, sous prétexte que Gamille appartient à une « tribu intouchable », rappelant constamment à Gislaine qu'il appartient à une mauvaise tribu et que si sa famille apprenait la nouvelle de leur liaison que cela ferait mourir ses parents. Ainsi, cet espace créé à l'origine pour abriter des habitants et favoriser leur intégration, devient au fil des années un lieu

---

<sup>660</sup> Daniel Biyaoula, *L'Impasse*, p.213.

d'enfermement et de cloisonnement, où l'esprit d'intolérance se perpétue. Il s'agit donc d'une part une société qui s'exclut elle-même. D'autre part, le véritable responsable de cette ghettoïsation, ce sont les Blancs puisque ce sont eux qui l'ont créé et non pas par le choix et la décision des immigrés.

Cet espace qui est d'une laideur insoutenable où l'humanité vit dans la fange et la pourriture n'abrite pas seulement des Noirs, il abrite aussi des « basanés » et des Blancs rejetés par la société :

Si on ne savait pas ce que c'était que des gens comme ça, pas de doute, là qu'il fallait aller pour éduquer. A la portée de main qu'on l'avait, la gomme de basanés. Et riche qu'elle était, vraiment. On y trouvait de tout. Du noir le plus sombre et les plus clairs. Des aborigènes aussi. Des blancs, quoi ! Souvent, le visage livide, hâve ou boursoufflé et cramoisi, le cheveu gras, la mine sordide, négligée qu'ils trimbalaien<sup>661</sup>.

C'est un espace où la jeunesse n'a rien d'autre à faire que de se tourner les pouces dans les coins des rues avec toutes les agressions visuelles verbales et physiques dont elle se rend parfois coupable.

De Belleville, Calixthe Beyala fait une description semblable à celle de la ZUP-Parqueville. Située dans le vingtième arrondissement de Paris, Belleville, le lieu où débarque Saïda dès son arrivée en France. Elle se retrouve ainsi au milieu des minorités car cet arrondissement est un brassage de populations avec ses différentes composantes : Noirs, Arabes, Gitans. En somme toutes les minorités y sont représentées. La misère est aussi comparable qu'à Parqueville avec ses exclus qui survivent grâce aux déchets des riches :

Quelques immigrés fouillaient dans les détrit<sup>661</sup>, en sortaient des tomates, des aubergines, des carottes à moitié pourries qu'ils mettaient soigneusement dans leur cabas. A la bouche du métro, une gitane, main tendue, était assise sur le trottoir, et deux gamins dormaient le tête sur ses genoux : "Une pièce

---

<sup>661</sup> Daniel Biyaoula, *Agonies*, p. 15.

pour mes enfants”, gémissait-elle. Les gens l’enjambaient sans lui donner un sous.<sup>662</sup>

Ainsi Belleville est un lieu répulsif par sa laideur mais aussi par l’impact fatal qu’elle a sur l’immigré. Il semble qu’elle annonce son destin à Saïda inquiète de son avenir comme le suggère son monologue : « “ la vie sera-t-elle toujours ainsi ? me demandai-je. Toujours aussi, courbée sous le poids des contraintes sous un ciel assombri ?” »<sup>663</sup>

### **b. Causes de la ghettoïsation**

Les ZUP ont été créées pour faire face à la pénurie de logement en France. Dans ces Zones sont logées généralement en priorité les classes populaires ou encore des gens dont les revenus sont faibles. Ces espaces sont alors devenus zone d’hébergement en 1945 après la Seconde Guerre, pour les migrants venus d’Afrique car la France, pour la reconstruction et le travail dans les usines, a eu besoin de main-d’œuvre étrangère et a ainsi encouragé l’immigration et en favorisant les regroupements familiaux selon Alain Mabankou<sup>664</sup>

Ces logements sont généralement construits à la périphérie des grandes villes comme à Paris, Lyon<sup>665</sup> ou encore Marseille. Ils sont devenus peu à peu des véritables ghettos puisque ils se vident des cadres moyens et que seuls restent les personnes, les plus faibles : les exclus et les immigrés :

Dès les années 60, le mot ghetto est utilisé pour désigner les quartiers dont la plupart des membres vivent en dessous du

---

<sup>662</sup> Calixthe Beyala, *Les Honneurs perdus*, p.260.

<sup>663</sup> *Ibid.*, p.188.

<sup>664</sup> Alain Mabankou, *Le Sanglot de l’Homme noir*, *op. cit.*, p.86.

<sup>665</sup> Azouze Begag relate son enfance passée dans un bidonville de la région lyonnaise dans *Le gone du Chaâba* publié aux Editions du Seuil en 1986. Ses parents originaires d’El-Ouricia, en Algérie, se sont installés dans un baraquement qu’on désigne sous le nom de « Chaâba » Le bidonville n’a qu’ « un seul puits » avec « une pompe manuelle qui tire de l’eau potable du Rhône ». Le narrateur témoigne du dégoût qu’il éprouve pour ce lieu qui les marginalise et où il a honte de vivre.

seuil de pauvreté, il est encore employé en ce sens aujourd'hui. La notion de ghetto à cette époque désigne aussi des noyaux ethniques issus de courants d'immigration.<sup>666</sup>

En France, la banlieue prend ainsi tout son sens car « le terme “banlieue” est né à l'époque médiévale avec le fait d'être au ban (banni) ou exclus, où les individus ou groupes étaient confinés à des régions au-delà de la compétence de la ville, pour les garder à l'extérieur.<sup>667</sup> En référence à ce sens étymologique, « en France les immigrants se concentrent dans les grandes villes, notamment Paris, Lyon et Marseille [...] »<sup>668</sup> et deviennent des lieux d'enfermement, d'isolement où l'immigré éprouve un malaise social. Ainsi dans ces milieux périphériques, on constate souvent des tensions et des affrontements entre polices et jeunes issus de l'immigration.

Ceci nous amène à dire que la première cause réelle de la ghettoïsation en France est liée à une politique d'intégration des immigrants qui a échoué car elle accule l'individu à avoir l'image et le statut d'expatrié ou d'étranger quand bien même il est né sur le sol français. Le cas de la loi Pasqua de 1993<sup>669</sup> est en fait une preuve de l'attitude contradictoire de la France politique qui tout en prônant des mesures antidiscriminatoires « égalité de chance », « égalité entre les citoyens » prend pourtant des mesures radicales. Alain Mabanckou dénonce bien ces mesures qui sont loin des principes et des valeurs de la France :

La France accorde certes la nationalité à toute personne née sur le territoire, quelle que soit son origine. Toutefois ce droit est conditionnel, le sujet devant faire l'année suivant sa majorité. La loi Guigou de 1998 exige en plus qu'il prouve une résidence continue d'au moins cinq ans sur le sol français. Nous sommes loin de l'esprit de la Constitution de 1791 qui

---

<sup>666</sup> <http://pierre.canonge.over-blog.com/article-l-origine--quot-ghettoisation-quot--banlieues-francaises-86160702.html/16/04/2014>

<sup>667</sup> <http://pierre.canonge.over-blog.com/article-l-origine--quot-ghettoisation-quot--banlieues-francaises-86160702.html/16/04/2014>

<sup>668</sup> [http://canada.metropolis.net/pdfs/ghetto\\_myth\\_f.pdf](http://canada.metropolis.net/pdfs/ghetto_myth_f.pdf) (Le mythe de la ghettoïsation dans le Canada urbain et le ghetto français.)

<sup>669</sup> Les lois Pasqua en 1993, non seulement abolissaient le droit à la nationalité systématique à un enfant né sur le sol français mais également elles abrogeaient la loi de 17 juillet 1984 qui accordait une carte de résident, valable dix ans, à toute personne résident régulièrement en France en raison de l'ancienneté de leur séjour, ou de liens familiaux.

reconnaissait la nationalité aux enfants d'étrangers nés et vivant en France, et que le Code civil allait contredire treize ans plus tard en rétablissant la primauté à la filiation par le sang.<sup>670</sup>

A la ghettoïsation du Bidonville s'est donc ajoutée celle des esprits par le fait qu'on renvoie les immigrés à leurs origines. Les écrivains de la seconde génération sont particulièrement touchés par ces interrogations sur leurs origines. C'est un problème majeur, souvent rencontré dans les pays où ils ont choisi de vivre et d'être un citoyen à part entière. Alain Mabanckou excédé par ce genre d'interrogations affirme :

Affirmons sans détour que l'identité nationale, c'est le français. Mais quel est le portrait-robot de ce français ? Je ne me risquerais pas à interroger mon compatriote "franco-normand", car la réponse qu'il donnerait serait catastrophique<sup>671</sup>

Alain Mabanckou craint qu'on associe l'identité nationale à la couleur de la peau. Si on part de la race pour affirmer l'identité nationale, on risque de commettre des dérives :

Le *sang*, est l'argument fétiche des nations recroquevillées sur elles-mêmes. Il constitue le fond du commerce des extrémistes qui prônent la préservation de « l'identité nationale ». C'est le sang qu'on peut qualifier quelqu'un de « français à 100% », comme si la nationalité était une question de pourcentage, de dosage de l'hémoglobine. Définir par le *sang*, c'est privilégier une vision naturaliste au détriment d'une approche humaniste correspondant plus à l'évolution des sociétés actuelles, où l'identité est le résultat d'une diversité de cultures. En somme, il y a deux catégories de Français : ceux qui ont entrepris les travaux d'Hercule pour le devenir. Les premiers se croient *naturellement* français. Quant aux seconds, leur appartenance à la nation est en permanence discutée, et il arrive que les lois les mettent en situation d'apatrides. Même quand, sur le papier,

---

<sup>670</sup> Alain Mabanckou, *Le Sanglot de l'Homme Noir*, p.92.

<sup>671</sup> *Ibid.*, p.72.

ils sont bel et bien français, certains regardent, sans cesse, s'interrogent sur leurs origines, comment peut-on être Persan ? <sup>672</sup>

L'intégration échoue donc devant une telle conception de l'identité nationale. L'immigré reste toujours un étranger aux yeux « des partisans de la l'uniformité » <sup>673</sup> puisque selon eux

La *diversité*, serait une pieuvre menaçant de gober l'«identité» que leur auraient léguée leurs ancêtres les Gaulois- ceux qui avaient «l'œil bleu blanc, la cervelle étroite et la maladresse dans la lutte», comme l'écrivain Rimbaud. Ce n'est donc pas un hasard si les débats font la part belle aux questions du sang et du sol, principales origines de la nationalité à condition d'écartier d'autres comme le mariage, l'adoption, etc. <sup>674</sup>

Cet état d'esprit fait que même les enfants nés sur le territoire, certains se voient renvoyés à leurs origines alors qu'ils sont Français et de parents français. Cette anecdote rapportée dans son livre par Gaston Kelman en témoigne :

De ses origines, l'enfant noir né sur les bords de la Seine commence à être victime dès son plus jeune âge. Communément à l'école maternelle. L'histoire contemporaine de l'Education nationale française est émaillée de ces anecdotes, ou mieux de ces drames que l'on dit « faits divers », qui classent l'enfant noir dans une catégorie pathologique. Monsieur X est un jeune homme d'une belle couleur noire, de la peau pure ébène. C'est peut-être par compensation qu'il a épousé un Blanche à la peau d'un rose parfait, *Ebony and Ivory* en somme. Tous les deux sont sortis de l'enseignement supérieur, Science Po ! Madame est cadre de la fonction publique territoriale. Monsieur est directeur d'une maison de quartier ou de la culture, je ne sais plus bien. A l'époque des

---

<sup>672</sup> *Ibid.*, p.93-94.

<sup>673</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>674</sup> *Ibid.*, p.91.

faits, il a déjà publié deux ou trois romans. Donc, un couple, intellectuellement parlant, comme il n'y en a pas légion, peut-être 10 % de la population française, certainement moins.

Un jour, Monsieur x s'en va chercher son fils à la sortie de l'école. Le fils en question est un superbe métis de trois ans [...] Non content d'être un futur bourreau des cœurs, le petit bonhomme fils de cadres est aussi intelligent, le plus intelligent de la maternelle qu'il vient de commencer en petite section. La maîtresse-directrice ne tarit pas d'éloges.

“Monsieur, votre fils est le plus intelligent de la classe et avec cela, quelle douceur ! toutes ses petits camarades adorent jouer avec lui.”

Mais sous ce torrent d'éloges perce une angoisse palpable. Monsieur x ne peut que la palper et il finit par en demander la cause à la dame.

“ Oui, monsieur, j'ai parfois peur qu'il n'est pas si doux parce qu'il est loin de son milieu naturel.” <sup>675</sup>

Gaston Kelman, à l'instar des autres écrivains comme Alain Mabanckou, Calixthe Beyala, ou encore Fatou Diome, dénonce cette forme de ghettoïsation des esprits qui fait que même les enfants en France n'échappent pas à la discrimination parce que tout simplement ils ne sont pas de sang français :

Ainsi un enfant, même à moitié noir, né sur les bords de la Seine, en région parisienne, parce qu'il est bronzé, serait condamné être rattaché à ses origines raciales, à rechercher de toute éternité les branches des arbres de son “milieu naturel” où ses ancêtres évoluaient et s'épouillaient comme des singes. Peu importe que sa mère soit une Blanche, que son père soit un intellectuel, il porte en lui une trace originelle

---

<sup>675</sup> Gaston Kelman, *Je suis noir et je n'aime pas le manioc*, Paris, Editions Max Milo, 2003, p. 29.

indélébile qui le relie à jamais à la brousse de l'Afrique-Equatoriale française<sup>676</sup>.

En liant la race à la terre, les partisans de « l'uniformité » s'enferment dans la logique du sang. L'argument du sang pour définir l'identité nationale crée parfois la polémique et révèle l'attitude contradictoire des personnalités politiques, qui n'ont pas une définition claire de l'identité nationale. Dans ce passage Alain Mabanckou ironise ainsi :

Les débats lancés en France sur l'identité nationale n'auront pas suffi à calmer les multiples crises du "moi". Qu'est-ce que l'identité nationale, finalement ? Au sommet de l'Etat, même le Président Sarkozy en a perdu son latin, se contentant de lâcher pendant la campagne électorale : " C'est dire ce que nous sommes." Et quid de ce que nous serons?<sup>677</sup>

En partant de la logique du sang, les politiciens français ne font pas mieux que le Président, Monarque à vie du Zimbabwe :

Au Zimbabwe, un président, monarque à vie, se livre à la chasse aux Blancs, le gibier se faisant de plus en plus rares dans la brousse. Ce président leur rappelle qu'ils sont des Blanc, donc des Européens, même si certains d'entre eux n'ont connu que cette terre. Pour le dictateur empêtré dans son labyrinthe, tous les Blancs demeureront européens ! Dieu l'avait voulu.<sup>678</sup>

Il dénonce également l'attitude de certains Africains qui est en partie responsable à leur ghettoïsation puisque eux-mêmes se cherchent, et même se regroupent entre immigrés au lieu de se fondre dans la masse. Il prévient

---

<sup>676</sup> L'Afrique Equatoriale française(AEF) avait regroupé en 1936 à 1958 le Moyen Congo, l'actuelle République du Congo, le Cameroun, le Togo, le Gabon, l'Oubangui-Chari, l'actuelle Centrafrique et le Tchad. Le siège du gouvernement était Brazzaville et les pays composant l'AEF sont devenus indépendant en 1958.

<sup>677</sup> Alain Mabanckou, *Le Sanglot de l'Homme Noir*, op. cit., p.71.

<sup>678</sup> Alain Mabanckou, *L'Europe depuis l'Afrique*, op.cit., p.36.

donc les immigrés africains de ne pas être responsables de la ségrégation qu'ils peuvent subir :

L'homme perdu dans une multiplicité d'autres humains est à l'affût de celui qui lui ressemble. L'instinct grégaire sommeille en nous et se réveille en sursaut pour nous dicter ce penchant, cette inclination irraisonnée qui, si elle n'est pas domptée, se mue subitement en racisme aveugle et sans appel.<sup>679</sup>

## **2. L' antagonisme entre le Nord et le Sud**

Ainsi à l'heure de la mondialisation, l'immigration devient un sujet qui crée des débats et des tensions dans le rapport entre l'Afrique et l'Europe en réveillant le vieil antagonisme Nord/Sud par la confrontation du narcissisme européen opposé au victimisme africain en matière d'immigration et notamment d'immigration clandestine.

### **a. Le narcissisme européen et victimisme africain.**

L'Europe est dénoncée pour « son incapacité à gérer l'immédiate. » Elle est critiquée pour le traitement qu'elle réserve à ceux qui frappent à ses portes.

Un tableau qui s'assombrit de décennie en décennie : politique d'immigration draconienne ici, reconduites à la frontière là, vieux soldats africains qui attendent toujours leur pension.<sup>680</sup>

Dans cet essai d'une quarantaine de pages qui est la version première du point de vue de l'auteur sur le rapport de l'Europe et l'Afrique, l'auteur passe d'abord en revue ses perceptions d'enfant africain d'une Europe imaginaire et

---

<sup>679</sup> Alain Mabanckou, *Bleu Blanc Rouge*, Paris, Présence Africaine Editions, 1998, p. 175.

<sup>680</sup> Alain Mabanckou, *L'Europe depuis l'Afrique*, *op.cit.*, p. 28.

fantasmée pour ensuite adresser des critiques à l'Occident et notamment à l'Europe, sur le rapport que cette dernière entretient avec ses ex-colonies.

Ses critiques sont fondées sur des citations par lesquelles il rend hommage à Aimé Césaire :

L'Europe va mal. Aimé Césaire l'avait dit en 1955 dans son *Discours sur le colonialisme*. Cinquante ans déjà. La moitié d'un siècle. Qui l'avait écouté ? Ni l'Europe, ni l'Afrique. On n'écoute pas les poètes. On fait semblant de s'émouvoir, de célébrer la puissance de leurs vers. Et on regarde ailleurs, parce que, pour beaucoup, la poésie ne sera jamais cette « arme miraculeuse » dont parle ce même Césaire. La vérité de son *Discours* est bouleversante. Le livre n'a pris aucune ride. Le constat principal est le suivant : « une civilisation qui choisit de fermer les yeux à ses problèmes les plus cruciaux est une civilisation atteinte. »<sup>681</sup>

L'auteur reproche à l'Europe son narcissisme qui consiste à ne pas dialoguer avec l'Afrique, ne pas regarder au-delà des Océans, d'être renfermée sur elle-même : « fière d'elle à tort, elle n'ose prendre le taureau espagnol par les cornes ou le coq gaulois par les crêtes. » Il souligne l'incompréhension entre cette Europe et la jeunesse africaine motivée par le mythe de l'Europe. Toute la fascination est liée à cette image que l'Africain a de l'Europe :

On n'arrache pas du jour au lendemain à un adulte « le songe de sa Photo d'enfance », dirait l'écrivain haïtien Louis-Philippe Dalembert. La fascination est plus que jamais là. Il n'y a qu'à relire les pages de *Tout ce bleu*, un roman du Camerounais Gaston-Paul Effa :

« Pour moi, il n'y avait pas de tout que, grâce à l'hiver, l'homme blanc jouissait d'éternelles vacances, dans la plus naturelle des abondances. En Europe, par exception, est offerte l'heureuse conjonction de l'oisiveté et de l'aisance... »<sup>682</sup>

---

<sup>681</sup> *Ibid.*, p.30-31.

<sup>682</sup> *Ibid.*, p.22.

Si l'Europe arrive à comprendre l'Afrique, l'espoir c'est qu' « elle ne pourra plus repousser ceux qui frappent à sa porte. » D'ailleurs l'écrivain évoque l'aliénation culturelle qui est la cause de la fascination de l'Occident dans *Le Sanglot de l'Homme Noir* : « il fallait donc mieux être un crétin sorti de la Sorbonne plutôt qu'un génie Sorti de l'université de Lumumba et qui finirait en dignitaire du Parti congolais du travail. Peut-être était-ce des séquelles de la colonisation. »<sup>683</sup> Il conclut ainsi que l'identité européenne n'a d'avenir que si l'Europe regarde au-delà de l'océan. Et il ajoute que « l'identité européenne ne sera façonnée sans l'apport de ceux qui ont contribué à sa grandeur. »<sup>684</sup>

Comme Alain Mabanckou, Fatou Diome pose également le problème du rapport France/ Afrique à travers le regard d'une jeune fille africaine confrontée au racisme manifesté par son employeur à l'égard d'elle :

Tu devrais me demander pourquoi j'en arrive à convoiter ton sale boulot. En fait, deux années durant mon vagin a fait la révérence à une queue comme la tienne, un sexe français plastifié qui ne m'a laissé que ses morpions. Un spermatozoïde de lui, un seul qui se serait égaré dans mon utérus aurait donné à la CAF une raison de pouvoir à ma subsistance, ou plutôt, de nourrir le petit aux gènes français et je ramasserais les miettes pour survivre. Mais tel n'est pas le cas : mes sentiments m'ont exilée et la préférence nationale de ma belle-famille a eu raison de mes rêves de liberté. Au revoir monsieur. Vous avez appauvri nos terres africaines à force de nous cultiver l'arachide et la canne à sucre pour votre peuple, vous avez pillé nos mines de phosphate, d'alumine et d'or pour enrichir votre pays à nos dépens, et pour couronner le tout, vous avez fait des miens des tirailleurs sénégalais utilisés comme chair à canon dans une guerre qui n'est pas la leur. Une guerre où vous les avez fait tuer au nom de la liberté que vous lui aviez refusée sur leur propre terre d'Afrique. Une guerre sur une terre blanche où gît encore l'œil de mon grand-père arraché par un éclat d'obus. Cet œil qui vous observe est là monsieur, on y voit le reflet de mes horreurs passés, et il regarde aujourd'hui ce que vous

---

<sup>683</sup> Alain Mabanckou, *Le Sanglot de l'Homme Noir*, op.cit., p.100.

<sup>684</sup> Alain Mabanckou, *L'Europe depuis l'Afrique*, op.cit., p. 45.

faites de ses enfants venus le chercher. Je suis venue, monsieur, guidée par l'odeur du sang des miens qui ont quitté des enfants fertiles et sont devenus malgré leur courage l'engrais de votre orgueilleuse terre. Je suis venue, parce que j'ai su entendre les chants guerriers qui émanent des multiples croix anonymes de Verdun pour se répandre vers l'Afrique orpheline. Enfin je suis venue, monsieur, pour rétablir la vérité. Vous m'avez appris à chanter Nos ancêtres les Gaulois, et j'ai compris que c'était faux. Je veux apprendre à vos gosses à chanter un grenier sur pilotis, et certaines de ses poutres viennent d'Afrique.<sup>685</sup>

Le ton virulent des propos illustre, parfaitement la déception de la narratrice en ce qui est de son désir d'intégration dans la société française ; déçue et traumatisée par l'échec, elle affirme alors sans ambages à celles ou ceux qui tentent de lui remonter le moral :

Quand on a le nez de Cléopâtre et la peau d'Anne d'Autriche, on ne sent pas le racisme de France avec la peau de Mamadou.<sup>686</sup>

Ainsi Fatou Diome, auteur de la seconde génération, pratique la déconstruction du discours comme l'a montré Odile Cazenave. Selon elle, ce n'est plus le discours du dominant qu'on avait l'habitude d'entendre dans le cadre de la littérature africaine où le colon est en position d'autorité en Afrique, mais c'est inversement un autre discours, celui du dominé à qui on donne enfin la parole. Odile Cazenave souligne également que dans la plupart de ces romans on prête aussi la voix au colonisateur en tenant à réexaminer son discours.<sup>687</sup>

Dans la nouvelle, Fatou Diome, par le recours à la verve humoristique, déconstruit le discours du dominé et du regard qu'il a sur elle. La langue française devient donc l'arme dont elle se sert parfaitement puisqu'elle la maîtrise mieux qu'un bon nombre de Français. C'est l'occasion pour elle, fille

---

<sup>685</sup> Fatou Diome, *La Préférence Nationale*, *op.cit.*, p.88-89.

<sup>686</sup> *Ibid.*, p.85.

<sup>687</sup> Odile Cazenave, *Afrique sur Seine, Une nouvelle génération de romanciers africains*, p.164.

de colonisée, de rendre la monnaie à ces fils de colonisateurs qui ne soupçonnent pas sa connaissance de la culture française et occidentale, et qui osent l'humilier :

Madame est française, il est vrai, mais elle n'a même pas son bac et s'estime incapable d'assurer le soutien scolaire de sa fille. A cause de mes lèvres noires, qui du moins psalmodient langue de Vaugelas mieux que les siennes, elle me refuse le travail.<sup>688</sup>

Natalie Etoke dénonce les propos fascistes parfois tenus par des extrémistes à l'égard de l'immigration et parfois véhiculés par les médias européen :

Zappant sans cesse, je tombai au hasard sur une émission politique dont le nom m'échappe. Je vis alors le pitbull du paysage politique français. C'est grâce à ce chien enragé que je découvris avec stupéfaction que les immigrés prenaient le travail des Français, creusaient le trou de la sécu, étaient la cause principale du chômage et responsables de l'insécurité dans les banlieues. Le salut de la France viendrait du retour massif des immigrés dans leurs pays d'origine et d'une politique restrictive qui empêcherait l'ouverture des frontières à tous vents. Quelle aberration pour es clandestins dont le néologisme édulcorant, « sans papiers », masque les effets pervers. En écoutant ce volubile propagateur d'idées métaphoriques et pestilentielles, une certaine idée que je me faisais de la France s'écroula.<sup>689</sup>

Dans *Le Sanglots de l'Homme Noir*, Alain Mabanckou indique explicitement deux sympathisants du Front national : Eric Zemmour<sup>690</sup> et Robert Ménard.<sup>691</sup>

---

<sup>688</sup> Fatou Diome, *La Préférence Nationale*, op. cit., p.91.

<sup>689</sup> Natalie Etoke, *Un amour sans papier*, Paris, Editions Cultures Croisées, 1999, p.34.

<sup>690</sup> Eric Zemmour, un écrivain et journaliste politique français, né le 31 août 1958 à Montreuil, dans la Seine (aujourd'hui en Seine Saint-Denis), considéré comme « un franc-tireur » dans *Le Figaro Magazine*, du 18 avril 2011, s'est interrogé dans une émission télévisée : « Mais pourquoi on est contrôlé dix-sept fois ? Pourquoi ? Parce que la plupart sont des Noirs et Arabes, c'est comme ça, c'est un fait ».

Le premier a tenu des préjugés stigmatisant « les Arabes et les Noirs » sur Canal+ alors que le second a affiché sa sympathie pour le Front national « dans une intervention sur les ondes de RTL. »<sup>692</sup> Ainsi ces genres d'individu en prenant la parole alimentent la haine envers les immigrés dans les médias en espérant ainsi gagner une certaine célébrité.

### **b. Une politique drastique contre l'immigration**

On voit apparaître dans *Le Docker noir* une société immigrée africaine marginalisée par ses droits qui lui sont refusés, comme le montre l'un de ces travailleurs immigrés qui prennent la parole à tour de rôle à la suite de la grève qu'ils ont lancée:

Je suis arrivé en France en 1901. A ce moment- là, nous n'étions que trois. Les bateaux étaient chauffés au charbon, nous fûmes bons pour pousser les brouettes dans les soutes. Sur la mer Rouge, comme sous les Tropiques, les Blancs tombaient comme des mouches. On venait nous supplier d'embarquer dans telle ou telle compagnie. J'ai fait les deux guerres à bord des bateaux. A la fin de la dernière, nous avons rallié la « France libre ». J'étais gras, mes pieds suintaient, mais ils ne trouvaient pas, à ce moment- là, que ma salissait les draps, ni que j'étais très sale. Et maintenant ils ne nous acceptent pas. J'ai trente-cinq ans de navigation, j'ai pas droit à la retraite : et pour cela, il faut aussi que je me naturalise Français. J'ai pourtant un livret de la marine comme quoi j'ai servi en qualité de Français. Après deux guerres et tant

---

<sup>691</sup> Robert Ménard, ancien secrétaire général de Reporters sans frontières, a soutenu les électeurs du Front national, en déclarant catégoriquement sur les ondes de RTL : « Ce n'est pas que je les comprends, c'est que je les approuve. » Il a également publié un pamphlet intitulé *Vive Le Pen !* A la suite des élections municipales de 2014, il devient maire de Béziers en tant que tête de liste soutenue par le Front National.

<sup>692</sup> Alain Mabanckou, *le Sanglot de l'Homme Noir*, op.cit., p.88-89.

d'années de navigation. Je n'ai pas droit au chômage... De l'aide, il faut que j'aie en mendier.<sup>693</sup>

Le personnage soulève ici les problèmes relatifs à la situation des quelques Africains ayant servi la France. « A la fin de la dernière » comme dit le personnage en faisant allusion à la Seconde Guerre mondiale, les Africains des colonies françaises d'Afrique étaient encore français. Mais puisque, sauf la Guinée qui est indépendante depuis 1958, les colonies de l'Afrique Occidentale Française ont eu leurs indépendances en 1960, les nombreux Africains qui ont servi la France n'étaient plus considérés comme des Français. Ils étaient donc obligés de demander la nationalité française, pour pouvoir bénéficier de la retraite et de l'allocation chômage.

Diaw Falla, le héros, prend activement part au mouvement pour soutenir les ouvriers dans leur revendication mais il tombe lui-même victime d'injustice. A travers son héros, Sembène Ousmane critique ouvertement l'attitude des Européens qui se laissent guider par des sentiments racistes et qui sans justifications valables condamnent un innocent. Donc Diaw Falla est l'image type de l'immigré victime de l'impérialisme selon l'auteur.

Dans la nouvelle *La Noire De...*, Sembène Ousmane aborde le problème de l'exploitation du travailleur immigré. Le personnage central, Diouana, rêve de se rendre en France mais la famille française qui l'emmène en France et pour qui elle travaillait déjà au Sénégal comme femme de ménage change d'attitude quand ils arrivent en France. Ils la traitent comme une esclave et lui font subir les pires humiliations.

De la même façon, Fatou Diome dénonce la forme d'esclavagisme qui existe dans le recrutement de jeunes footballeurs africains par des réseaux qui s'apparentent à la mafia et qui font prévaloir seulement leurs intérêts financiers et économiques au détriment des droits de ces jeunes personnes qu'ils ont exilé. Le sort de Moussa est un exemple pour les jeunes Africains qui seraient tentés par l'émigration :

---

<sup>693</sup> Sembène Ousmane, *Le Docker noir*, *op.cit.*, p.101-102.

Le soir, au centre, en regardant la télé, Moussa s'indignait de ce marchandage de joueurs et finissait par délirer sur les prix faramineux des transferts : le Real Madrid a acheté ce gars à tant de millions de francs français ! La vache ! Combien cela peut-il bien représenter en francs CFA ? Au moins de quoi s'acheter cinq villas avec piscine sur la côte dakaroise ! Même s'il s'amusait à calculer en s'imaginant au cœur d'une telle transaction, ce procédé d'esclavagiste ne lui plaisait guère. Mais il n'avait pas le choix, il faisait maintenant partie du bétail sportif à évaluer.<sup>694</sup>

Elle dénonce l'inégalité entre le Nord et le Sud, qui fait que les jeunes qui devraient jouer sous les couleurs de leur pays sont tentés par l'exil alors que dans les clubs de football européens, ils ne sont pas traités pour ce qu'ils savent mais pour ce qu'ils sont. L'échec et la désillusion de Moussa en est un exemple à cause du racisme ambiant. Comme dit Fatou Diome :

Que nos admirables joueurs disent à leurs fans du pays, qui rêvent de les rejoindre dans les clubs européens, comment certains d'entre eux passent le plus clair de leur temps à cirer le banc de touche, quand ils ne sont pas utilisés comme bouche-trous, obligés de subir un contre-emploi pour permettre aux titulaires de jouer. “ On ne monte l'âne qu'à défaut de cheval”, dit le paysan.<sup>695</sup>

Elle évoque aussi l'absence d'équité entre Afrique et l'Europe en matière d'immigration, en lançant un appel à la conscience des uns et des autres sans mâcher ses mots :

De même que nous sommes obligés de renouveler régulièrement notre abonnement antivirus d'ordinateur chez Symantec, certains sont tenus d'aller faire réactualiser leur visa anti-expulsion au pays. [...] Le prix du visa que les Sénégalais payent pour venir en France équivaut à un salaire mensuel

---

<sup>694</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*, p.97.

<sup>695</sup> *Ibid.*, p.247.

local, alors que n'importe quel Français peut se rendre au Sénégal à loisir, sans aucune formalité.<sup>696</sup>

Dans *Bleu-Blanc-Rouge* se pose également la question des lois françaises pour l'immigration. Massala-Massala, le personnage narrateur de l'œuvre, après avoir obtenu avec l'aide de son cousin un certificat d'hébergement avec une fausse identité, obtient un visa de touriste pour se rendre en France. Mais le plus dur reste à venir, lorsque le visa d'un mois qui lui a été donné atteint sa date d'expiration, il se retrouve alors en situation d'irrégularité et risque d'un moment à un autre d'être arrêté par la police. Il se rend compte qu'il ne remplit aucun des critères exigés par les services de l'immigration pour que son séjour en France soit accepté. Mais Alain Mabanckou pointe du doigt un certain dysfonctionnement et complexité des lois françaises sur l'immigration :

Les lois changeaient de gouvernement en gouvernement. Celui-ci arrive au pouvoir, remettait en cause la législation du gouvernement précédent. Le retour de celui-là aux affaires entraînait un autre chamboulement. Et ainsi de suite. A la fin, les préfectures, entraînées dans une valse législative ininterrompue, ne savaient plus à quelle procédure se vouer. Elles vous jugeaient le matin en situation régulière et l'après-midi, le poing sur la table, lois, décrets d'application et journaux officiels en main, le niaient solennellement et vous imposaient un rendez-vous dans quarante-cinq jours avec une liste de documents à fournir dont certains se trouvaient en possession de l'arrière-grand-mère ou d'un des trois premiers maris de la mère. Un peu plus et on aurait exigé des candidats à la régularisation leur acte de baptême ou leur permis de bicyclette.<sup>697</sup>

Le durcissement des lois françaises de l'immigration ont plongé certaines personnes dans la clandestinité. Massala-Massala avoue ne pas remplir les critères imposés aux immigrés pour séjourner en France :

---

<sup>696</sup> *Ibid.*, p.248.

<sup>697</sup> Alain Mabanckou, *Bleu Blanc Rouge*, *op.cit.*, p.159.

Je ne pouvais me présenter à la préfecture de police pour demander un titre de séjour. Rien ne justifiait ma présence en France. Il fallait une raison. Des études, un travail, ou des attaches familiales. Je n'étais pas un étudiant. Je n'avais aucun travail. Toute ma famille était au pays, et je n'étais pas marié ici.<sup>698</sup>

Etant venu en France avec un visa de touriste d'une validité d'un mois, il affichait déjà la posture du futur immigré clandestin avec un billet aller-simple comme preuve de non-retour au pays. La même posture est affichée par Ababacar qui lui aussi se rend en France avec un visa d'un mois et un billet d'avion aller-simple et qui, une fois le visa expiré, se retrouve en situation de clandestin.

Mais Alain Mabanckou souligne le durcissement des lois qui ont provoqué la marginalisation des certains immigrés qui se sont, du jour au lendemain, retrouvé en situation de clandestin avec la menace d'expulsion :

C'est ainsi que ceux qui possédaient des titres de séjour se retrouvèrent sans papiers, pris en sandwich entre les lois complexes et draconiennes. L'idéologie politique prit ce thème pour menu afin de gagner une ou deux voix de Français frileux. La meute de ces délaissés, de ces sans-papiers pressait la société française. Tous ces gens ne savaient plus où aller. Etranger en France, ils le seraient également chez eux. On ne rentre pas de façon intempestive d'une absence qui, pour certains, avait duré plus de trente ans...<sup>699</sup>

Dans *Un amour sans papier*, Malaïka, l'héroïne, partie en France pour faire ses études universitaire, découvre dans « des ghettos modernes portant la douce appellation de "banlieue", le désarroi et la colère des immigrés frappés par ces lois draconiennes. En plus de Salif, le jeune étudiant malien qui est passé du statut d'étudiant à celui d'immigré clandestin, quatre

---

<sup>698</sup> *Ibid.*, p.159.

<sup>699</sup> Alain Mabanckou, *Bleu Blanc Rouge*, *op.cit.*, p.160.

portraits souffrants de conditions d'immigrés sont présentés. Le premier est celui de Maïmouna venue en France à l'âge de vingt ans dont le mari a été expulsé et qui seule reste en France avec ses trois enfants français. Elle milite pour le retour de son mari. Le second portrait est celui d'Hassan, jeune célibataire algérien de vingt-cinq ans qui avait une carte de séjour durant deux ans mais qui se retrouve dans l'illégalité depuis cinq ans. Le troisième portrait est celui d'Aminata, d'origine sénégalaise. Cette troisième et la quatrième figure montrent la complexité de la situation des immigrés et de leur régularisation comme on peut le lire dans ce passage :

Sans carte de séjour elle rencontre son mari : un compatriote en situation régulière. Ils ont deux filles nées en France. Mais au gré d'une modification du code de la nationalité, l'aînée est française et la cadette sénégalaise ; mère d'un enfant français, Aminata ne peut être ni expulsée ni régularisée. » La dernière figure, c'est celle de Lumumba, arrivée en France à l'âge de douze ans pour rejoindre ses parents en situation irrégulière. Il a suivi une scolarité normale jusqu'à sa majorité après laquelle il fut menacé d'expulsion.<sup>700</sup>

Tout comme les épigones de la négritude, les écrivains de l'immigration pour attirer l'opinion publique sur les mauvaises conditions de vie des immigrés en Europe ont ainsi mis l'accent sur les problèmes administratifs rencontrés par les immigrés pour dénoncer les lois répressives que subissent les immigrés légaux ou illégaux.

---

<sup>700</sup> Nathalie Etoke, *Un amour sans papier*, op. cit., p.75.

## CHAPITRE III

### Dénoncer pour corriger

Les écrivains de la Migritude ont dénoncé les maux de l'Afrique comme ceux du désenchantement mais ils ont particulièrement fait le lien entre les maux de l'Afrique et la fuite des jeunes tentés par l'exil. Leurs dénonciations de la situation des Africains en Afrique mais aussi de leur devenir et de leur situation en Europe ont également fait l'objet de critique. Selon eux l'Europe n'est pas exempte de tares et son rapport avec les immigrés mérite d'être critiqué. L'Afrique va mal mais quelle solution préconisent les écrivains? Quelle solution proposent-ils pour remédier aux problèmes de l'Afrique et notamment cette immigration massive de jeunes vers les continents? Dans ce chapitre sera analysé le point de vue des auteurs de la Migritude mais on tiendra compte également des réflexions des autres écrivains comme Axelle Kabou, Moussa Konaté, Aminata Traoré, et Edem Kodjo qui se sont intéressés à la question.

La littérature négro-africaine avait d'abord pris pour cible la colonisation avec les auteurs de Négritude et ses épigones, puis elle avait critiqué les dictatures tout en ayant toujours l'Afrique comme préoccupation majeure. Mais avec les auteurs de la seconde génération qui vivent loin de l'Afrique, cette dernière n'est plus au centre de leur préoccupation et pourtant certains parmi eux ne manquent pas d'évoquer l'Afrique et ses maux bien qu'ils soient éloignés de leurs pays d'origine. Même s'ils ont choisi une autre nationalité, certains parmi eux restent liés à leurs origines comme l'affirment Virginia Coulon et Xavier Garnier :

Vivant en Europe ou aux Etats-Unis, ils sont éloignés physiquement de l'Afrique. Et pourtant elle, exerce une

fascination sur eux. Leurs textes manifestent le besoin et le désir de cette terre lointaine de créer des images pour la saisir. L'Afrique qui se trouve au centre des textes démontre la pérennité du lien entre texte et origine biographique de l'auteur. Tout autour semble être lié à ses origines, même s'il tente d'effacer ce lien identitaire.<sup>701</sup>

A la différence de leurs aînés, les écrivains de la Migritude portent un autre regard sur l'Afrique. Un regard qui ne ménage pas l'Afrique et refuse toute « littérature qui ne ferait que magnifier d'une voix monocorde une Afrique lointaine, factice, une Afrique en papier »<sup>702</sup>. Il est donc temps pour eux de réfléchir sur le rapport entre Afrique et Europe, de penser une autre Afrique que celle que des écrivains de la Négritude et leurs épigones. Il s'agit de montrer du doigt les maux de l'Afrique et parfois de proposer des solutions.

## A. Afrique

L'illusion dont sont victimes les jeunes poussés aux portes de l'Occident serait liée au problème économique que traverse l'Afrique. La cause première serait que tout ce qui est bien public a été utilisé à des fins personnelles. Donc pour certains écrivains, les mentalités et les coutumes qui favoriseraient le sous-développement seraient à l'origine des maux de l'Afrique.

---

<sup>701</sup> Virginia Coulan et Xavier Garnier, *Les littératures africaines, textes africaines*, Paris, Karthala, 2011, p.325.

<sup>702</sup> *Le Sanglot de l'Homme Noir*, op. cit., p. 156.

## 1. La mentalité

Au cours du temps, les spécialistes qui se sont penchés sur la question des causes du sous-développement et des solutions, ont eu des points des vues divergents. Certains ont considéré l'Afrique comme victime de son rapport vis-à-vis de l'Europe. Les recherches faites par René Dumont<sup>703</sup> avaient pour but de démontrer que le néocolonialisme était responsable de la misère des Africains et de l'absence de développement du continent. Des années 50 jusqu'aux années 70, le regard s'est porté sur les dirigeants africains. Selon les écrivains, le développement économique de l'Afrique est entravé par ces dirigeants qui gaspillent les biens publics. Avec les écrivains de la Migritude, le regard porte non seulement sur l'Afrique mais plutôt sur les habitudes des Africains.

### a. Gaspillage des biens publics

Chez Daniel Biyaoula, c'est toujours la critique des puissants qui prévaut. Ceux-là mêmes qui oppriment le peuple se servent de leur bien à des fins personnelles. Le héros de *L'Impasse* porte son regard sur les comportements des dirigeants et de leurs familles qui se prélassent dans des richesses qu'ils n'ont pas méritées.

Mais le plus étonnant, c'est l'attitude des pauvres qui favorisent ce type de comportement en étant complice des bourreaux qui sont responsables de leur malheur. Ainsi certains jeunes Congolais donnent trop d'importance au paraître et gaspillent toutes leurs maigres économies dans le vêtement pour la sape<sup>704</sup>. Cette attitude qui consiste à dire qu'il faut rechercher la réussite

---

<sup>703</sup> Auteur de deux œuvres publiées aux éditions Le Seuil : *L'Afrique noire est mal partie*, en 1962 et en 1980, *L'Afrique étranglée* *Zambie, Tanzanie, Sénégal, Côte d'Ivoire, Guinée Bissau, Cap-Vert*,

<sup>704</sup>Le sigle veut dire Société des Ambianceurs et des Personnes élégantes qui est une mode vestimentaire populaire née après les indépendances.

par l'apparence extérieure, est également celle des puissants que méprise Joseph.

Alain Mabanckou et Daniel Biyaoula mettent le doigt sur la part de responsabilité de ceux qui, comme Moki, vivent en France et font circuler certaines images de réussite facile en cultivant les apparences. Selon Justin Daniel Gandoulou :

Se saper est une des principales activités de la Fraction très minoritaire de la jeunesse congolaise que constituent les sapeurs, fraction essentiellement urbaine et populaire. La sape, c'est pour ces jeunes, le symbole de l'Occident véhiculé par une certaine société congolaise, celle des gens qui ont réussi, et la façade de tout un système de valeurs. Tout se situe au niveau des apparences. Il s'agit de capter les signes extérieurs de la réussite, de les répercuter pour sa propre satisfaction et pour l'approbation et le renforcement du groupe de référence.<sup>705</sup>

Si Justin Daniel Gandoulou affirme que le phénomène de la « sape » est l'affaire d'une minorité de la jeunesse, pourtant c'est un fait culturel qu'approuve la société. Joseph n'est-il pas considéré comme non conforme au modèle parisien à son arrivée à Brazzaville ? L'écrivain malien Moussa Konaté souligne le paradoxe entre la situation du « sapeur » et sa tenue vestimentaire :

Bien que tirant le diable par la queue et ayant toutes les peines du monde à survivre, une tranche de la population n'hésite pas à dépenser des fortunes dans l'achat de vêtement de marque ou supposés tels, qui lui permettent, pensent-elle, de se distinguer de la grande masse misérable de ses compatriotes.<sup>706</sup>

---

<sup>705</sup> Daniel Justin Gandoulou, cité par Odile Cazenave, *op. cit.*, p.121.

<sup>706</sup> Moussa Konaté, *L'Afrique noire est-elle maudite ?* Paris, Fayard, 2010, p.174.

Pour Edem Kodjo, Togolais, homme politique national et international de premier plan, dans son livre publié à l'occasion de la célébration des cinquantièmes de l'Afrique, il est temps pour l'Afrique de miser sur le développement économique car « c'est sur le terrain de l'économie que se déroule la vraie compétition qui oppose les nations de Terre. »<sup>707</sup> Il fait un constat sur la situation de l'Afrique actuelle qui peine à sortir de sa léthargie et propose des solutions. Selon lui l'industrialisation est la seule possibilité de donner de l'espoir aux Africains : « il n'y a pas de développement sans industrialisation, une industrialisation intelligemment conduite, cadrée et encadrée. »<sup>708</sup> Il est temps que les mentalités changent et qu'on sorte de l'esprit d'assistance pour ne compter que sur soi-même. Les Africains doivent compter sur eux-mêmes pour que l'Afrique sorte de la médiocrité et qu'elle refuse d'être parmi les derniers :

Pourquoi devrions-nous piloter l'arrière- train des nations de la terre ? Pourquoi devrions-nous te condamner à occuper toujours la même place sur l'échiquier international : la dernière ? Pourquoi devrions-nous mépriser nos propres richesses en les laissant piller par ceux qui nous dominent ?<sup>709</sup>

Edem Kodjo aborde avec optimisme la question du sous-développement de l'Afrique, en la tutoyant :

Le regard d'autrui sur tes enfants, chère Afrique, relève de la condescendance et signifie clairement : vous ne travaillez pas assez ; vous n'êtes pas sérieux ! Plusieurs pays jubilaires ont cette fâcheuse réputation. Les populations qui les habitent ne seraient composées que des tire-au-flanc et de paresseux. Dans tel ou tel pays, les gens ne font rien, ce sont d'éternels assistés. Voilà ce qui se dit de nous ! Comment peut-on accepter ces jugements ? Sûrement qu'ils nous sont

---

<sup>707</sup> Edem Kodjo, *Lettre ouverte à l'Afrique cinquantième*, op. cit., p.26.

<sup>708</sup> *Ibid.*, p.30.

<sup>709</sup> Edem Kodjo, *Lettre ouverte à l'Afrique cinquantième*, op.cit., p.23.

inacceptables ! Mais, avant de protester et de s'offusquer, ne convient-il pas de poser un regard sur nous-mêmes<sup>710</sup>.

Il souligne les dépenses inutiles que certains pays font en important des pays occidentaux des aliments de première nécessité alors que leurs terres sont fertiles. Son point de vue par rapport à celui d'Axelle Kabou est optimiste puisqu'il propose des solutions pour que l'Afrique se ressaisisse. Par exemple pour le développement de l'agriculture, il cite le cas des progrès réalisés par le Malawi l'agriculture. Il préconise surtout l'unité de l'Afrique pour la réalisation des Etats-Unis d'Afrique parce que selon lui à l'ère de la mondialisation seuls les grands Etats peuvent échapper à la marginalisation. Donc, il est temps que les idées de Kwame Nkrumah<sup>711</sup> soient réalisées.

-

Mais Axelle Kabou se montre pessimiste sur l'avenir du continent. Elle rejette toute la responsabilité du manque de développement sur la société africaine. Selon elle, le sous-développement de l'Afrique est lié à la mentalité des Africains. Elle ne constate aucune évolution de l'Afrique alors qu'Edem Kodjo reconnaît que des réalisations sont faites mais qu'il reste beaucoup à faire :

Il serait injuste de déclarer que rien n'a été fait sous ton soleil depuis cinquante ans ! Mère – Afrique, tes enfants n'ont pas été si défailants et si incapables qu'ils n'aient été en mesure de sauver au moins ton nom ! Des réalisations perceptibles et visibles partout sur le Continent. Routes, ponts, chaussées, aéroports, universités, hôpitaux, logements ont été réalisés.<sup>712</sup>

---

<sup>710</sup> *Ibid.*, p.54.

<sup>711</sup> Homme politique indépendantiste et panafricaniste ghanéen né en 1909 et mort en 1972.

<sup>712</sup> *Ibid.*, p.23.

## **b. Le détournement des biens publics**

Le détournement des deniers publics par les dirigeants africains est également responsable du chaos du continent noir. Ainsi l'ex-président du Zaïre (actuel Congo) accusé par la presse de corruption se défend en ces termes :

...Je mentirais si j'affirmais que je ne possède pas de compte en banque en Europe. Je mentirais aussi si je te disais que ce compte n'est pas bien garni. Il l'est. Oui, je possède beaucoup d'argent. D'après mes estimations, moins de 15 milliards de francs CFA en tout. Est-ce une somme tellement exorbitante pour quelqu'un qui est depuis 22ans le chef de l'Etat d'un pays si grand ?<sup>713</sup>

Mais le plus grave selon elle, c'est la mentalité des élites et de la masse populaire qui soutiennent et parfois justifient la corruption.

Elle va encore plus loin dans sa critique en stigmatisant cette mentalité qui ne fait que pérenniser une culture populaire de la corruption:

L'Africain, c'est une constante historique, ne voit pas plus loin que le bout de son ventre, même quand il est suffisamment aisé pour être en mesure de prendre des risques. Certes c'est la caractéristique de mentalités forgées par des siècles d'économie de subsistance, mais aussi le trait distinctif de sociétés régies par l'arbitraire. Ainsi, du planton au ministre, personne en Afrique noire n'est en mesure de conserver son emploi trois mois de suite. Personne n'est à l'abri d'une délation, ou tout simplement de la mauvaise humeur d'un chef qui peut vous remercier en toute impunité et sans indemnités. Il suffit parfois d'être de la mauvaise ethnie. Cette précarité, jointe à l'absence totale de contrôle, explique que les fortunes se bâtissent en un temps record. Seuls les Africains issus de

---

<sup>713</sup> Axelle Kabou, *Et si l'Afrique refusait le développement ?* p.127.

familles aisées ne craignent pas de retomber dans la misère de la vie villageoise en cas de perte d'emploi. Rares sont ceux qui peuvent compter sur une assurance ou sur un système de sécurité sociale pour s'en sortir en cas de coup dur.

Si en Afrique on veut se débarrasser de toute forme de corruption, tout doit passer par une transformation des mentalités. Et notamment, dépasser la victimisation du Noir qui fait que l'on rejette tout le temps la faute sur l'étranger et surtout sur l'esclavage et la colonisation. Les Africains doivent non pas vivre dans le passé mais dans le présent.

Ce point de vue est partagé par Alain Mabanckou qui pense que le salut de l'homme noir passe par l'épuration de sa conscience. Il faut qu'il chasse de sa conscience tous les préjugés :

Détournant le titre du philosophe, je te dirai que de nos jours ce que j'appellerai « le sanglot de l'homme noir ». Un sanglot de plus en plus bruyant que je définirais comme la tendance qui pousse certains africains à expliquer les malheurs du continent noir, tous ses malheurs, à travers le prisme de la rencontre avec l'Europe. Ces Africains en larmes alimentent sans relâche la haine envers le Blanc, comme si la vengeance pouvait résorber les ignominies de l'histoire et nous rendre la prétendue fierté que l'Europe aurait violée. Celui qui hait aveuglement l'Europe est aussi malade que celui qui se fonde sur un amour aveugle pour une Afrique d'autrefois, imaginaire, une Afrique qui aurait traversé les siècles paisiblement, sans heurts, jusqu'à l'arrivée de l'homme blanc venu chambouler un équilibre sans faille.<sup>714</sup>

L'emploi de l'indicatif au lieu du conditionnel sert à exprimer la certitude. Pour Mabanckou c'est une manière de discréditer les partisans qui soutiennent le complot des Occidentaux comme responsable du sous-

---

<sup>714</sup> Alain Mabanckou, *Le Sanglot de l'Homme Noir*, op cit., p.11.

développement de l'Afrique. Selon lui la victimisation n'est bénéfique ni aux Africains d'Afrique, ni aux Noirs de France. Par contre, l'emploi du conditionnel dans « aurait violée », « aurait traversé » sert à mettre en doute leurs allégations. Pour Alain Mabanckou et Axelle Kabou, il ne s'agit pas de vivre dans le passé pour bâtir l'avenir des Africains.

Selon Mabanckou, la victimisation est responsable du sous-développement en Afrique et cause de l'isolement du Noir en France. Il faut que les Noirs de France se sentent eux-mêmes avant tout des Français et fassent preuve de patriotisme pour asseoir leur légitimité en France :

Tu es né ici, tu ne devras pas le perdre de vue. Demande-toi ce que tu apportes à cette patrie sans pour autant attendre d'elle une quelconque récompense. Parce que le monde est ainsi fait : il y a plus de héros dans l'ombre que dans la lumière.<sup>715</sup>

Alors qu'Alain Mabanckou et Axelle Kabou nient leurs origines et refusent toutes formes de victimisation qui placerait l'homme noir en position de résistance aux Blancs, Edem Kodjo se montre plus prudent et suggère que le salut doit provenir de l'alliance entre le passé et le présent pour construire le futur :

Prenez donc un élan nouveau, armez-vous d'une force nouvelle que vous ne sauriez puiser qu'en vous-mêmes dans l'intime de votre être. Lorsque le poète déclare que « l'heure de nous-mêmes a sonné », il ne veut pas seulement dire : revendication, protestation, affirmation, il entend également création. « Nous aussi sommes de race divine et possédons le pouvoir de créer », proclamait dans les temps anciens le stoïcien grec Aratos. Oui, créer nous-mêmes les éléments de notre bonheur, non pas de manière négative, totalement tournée vers l'exaltation sublimée du passé, mais de manière essentiellement positive, en réconciliant passé et présent pour définir la juste trame d'un avenir autant que possible maîtrisé.<sup>716</sup>

---

<sup>715</sup> *Ibid.*, p.21.

<sup>716</sup> Edem Kodjo, *op. cit.*, p.45.

Il critique par ailleurs la situation actuelle politique et économique de certains pays en Afrique :

S'installer au sommet de l'Etat après des élections plus ou moins contestées, plus ou moins contestées peut-il conférer le droit d'oblitérer la dignité e la personne humaine, de gérer l'économie de manière spatiale et oblique, et le bien public de façon patrimoniale, parallèle et unilatérale ? Allez passer la monnaie ! Tout pour moi ! Tout et rien pour les autres ! l'accumulation des frustrations qui résultent de toutes ces injustices, la mauvaise gouvernance, le musellement de l'opposition, le refus obstiné de l'alternance , le bourrage des urnes, le toilettage unilatéral des constitutions et des lois fondamentales, la violation , toutes honte bue, bref la politique des « tripatouillages » et des manipulations ne conduit-elle pas tout naturellement à des soulèvements d'un nouveau genre ou à des interventions militaires non souhaitées, bref au « piétinement sourd des légions en marche ?<sup>717</sup>

Ces divergences de points de vue montrent bien l'écart entre les écrivains de la Migritude qui ont élu domicile en Europe et leurs confrères du continent. Pour Alain Mabanckou, tout comme Axelle Kabou, il s'agit de se dissocier de l'image de l'Afrique qu'ils considèrent comme un handicap à leur intégration en Europe.

Chez les écrivains de la Migritude, l'Afrique est dépeinte négativement dans tous les domaines. Leur peinture est d'autant plus désespérante qu'elle laisse penser à une véritable négation de leurs origines dont ils peinent à se débarrasser. Ils disent que l'Afrique n'est plus leur première préoccupation, et affirment effacer de leur écriture tout ce qui pourrait laisser penser à leurs origines. Pour d'autres parmi eux-mêmes l'Afrique n'est évoquée comme toile de fond et leur écriture se présente comme « une écriture tournée sur

---

<sup>717</sup> *Ibid.*, p.21.

soi-même » selon Odile Cazenave. Il s'agit donc d'« une écriture sur soi » et non d'une écriture sur l'Afrique.

Moussa Konaté porte un jugement très sévère sur les écrivains de la seconde génération qui ont choisi de vivre en Europe. A partir des quelques citations de leurs ouvrages, il montre son désaccord avec les écrivains qu'il accuse de trahir la mère-Afrique. Son opposition montre également l'écart qui se creuse entre lui et ceux qui ont élu domicile la France. Dans cet extrait de *l'Afrique noire est-elle maudite ?* on peut mesurer l'écart entre lui et les écrivains de la Migrantude :

En tout cas l'Afrique noire n'a jamais eu de contempteurs plus virulents que ses enfants armés d'une plume. L'entreprise, fondée sur une dénonciation sans concessions des blocages des sociétés noires africaines qu'ils semblent assez mal connaître, s'est en fait révélée être une charge parricide. Sciemment ou non, ces écrivains se sont engagés dans une longue bataille commencés avant leur naissance, mais dans le camp où on les attendait moins, ils confortent les détracteurs du continent noir en renforçant des clichés, et c'est d'eux que l'on parle le plus.<sup>718</sup>

Même chez les écrivains femmes, les divergences de point de vue s'observent également dans leurs écrits. Quand Calixthe Beyala, Léonora Miano,<sup>719</sup> s'attaquent à la société africaine pour la place de la femme en Afrique ; sa consœur Ken Bugul<sup>720</sup> fustige le féminisme européen. Leur opposition réside dans la manière de voir et d'analyser. Leur critique virulente et acerbe sur la situation de l'Afrique est tout à fait pessimiste. Moussa Konaté, les accuse de décrire l'Afrique « sous cette couleur sombre » pour revendiquer leur intégration dans la société française car ce qui est un

---

<sup>718</sup> Moussa Konaté, *L'Afrique est-elle maudite ? op. cit.*, p.97.

<sup>719</sup> Léonora Miano, *Contours du jour qui vient*, Paris, Plon, 2006.

<sup>720</sup> De son vrai nom Mariétou Mbaye est une écrivaine sénégalaise née en 1945. Elle signe ses ouvrages sous le pseudonyme de Ken Bugul (« personne n'en veut » en wolof). Elle est l'auteur de *Le Baobab fou* (NEA, 1982), *Cendres et Braises* (L'Harmattan, 1994). Elle vit aujourd'hui au Bénin avec sa famille

handicap pour ces écrivains de la migritude, c'est leur origine. Il les soupçonne de dépeindre négativement non seulement l'Afrique mais surtout le Noir parce que selon lui la couleur est devenu un handicap à leur intégration donc il faut que coûte que coûte, ils s'en débarrassent. Le cas de Marie N. Diaye est significatif et il constitue la plus extrême négation de soi, comme l'affirme également Odile Cazenave:

Le cas de Marie NDiaye illustre le cas extrême de refus, en apparence, des racines d'origine. Par sa revendication semble-il claire et nette de ce refus, l'auteur se choisit sa propre catégorisation, celle d'écrivaine française, traçant ainsi une frontière de démarcation entre une œuvre telle que la sienne et l'œuvre d'écrivains africains vivant en France/d'origine africaine nés en France.

## 2. Le modèle social africain en question

Même si les écrivains de la seconde génération ne ménagent pas l'Afrique par leur critique acerbe, ils ont quand même par l'écriture placée la tragédie de l'homme noir au centre de leur production littéraire. Ainsi, ils ont pris pour cible le modèle social de l'Afrique pour critiquer les pratiques qu'ils jugent néfastes pour le développement.

### a. Abandonner les mauvaises pratiques

Un écrivain est avant tout un essayiste, par sa production littéraire et à travers le personnage mis en scène, il exprime son point de vue. Ainsi, l'auteur de *Le Ventre de l'Atlantique* critique la polygamie qui « est l'un des sujets les plus souvent abordés »<sup>721</sup> dans la littérature en Afrique. Fatou Diome considère la polygamie comme étant en partie responsable du sous-développement et de la démographie galopante au village :

Certaines familles ont de quoi constituer chacune une équipe de football avec ses remplaçants. Les polygames, à cœur-quadrigé, eux, pourraient même s'offrir le luxe d'arbitrer des tournois à domicile.<sup>722</sup>

Si Fatou Diome a analysé la polygamie du point de vue démographique et économique, l'écrivain Moussa Konaté qui est pourtant un écrivain qui connaît très bien la société africaine puisqu'il vit et écrit en Afrique à la différence des écrivains de la Migritude qui écrivent sur l'Afrique depuis l'étranger, détaille les méfaits de la polygamie qui est selon lui « une atteinte aux droits fondamentaux de l'individu » Il souligne même que

---

<sup>721</sup> Denise Brahimy et Anne Trevarthen, *Les femmes dans la littérature africaine, portraits*, Paris, Editions Karthala et Ceda, 1998, p.15.

<sup>722</sup> Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, p.185.

c'est non seulement une torture psychologique infligée à la femme, dont le droit à bénéficier d'un cadre familial favorisant son épanouissement est inaliénable. Car jamais le foyer polygame, quels que soient les aménagements qu'on pourrait y apporter, ne permettra à aucun individu à se réaliser pleinement.<sup>723</sup>

La polygamie est de ce fait une « source de haines et de dissensions ».<sup>724</sup> Elle est une annihilation aux droits de la femme et des enfants, et c'est une irresponsabilité de la part du polygame qui ne fait qu'aggraver la situation économique, sociale de sa famille. Dans *Le Paradis du Nord*, les deux jeunes adolescents Charlie et Jojo sont des orphelins qui ont perdu leurs parents en bas âges. Charlie a perdu son père et sa mère alors qu'il était tout petit ; quant à Charlie, son père polygame est mort sans avoir construit une maison à ses femmes qu'il les avait regroupées dans une grande maison de location. A la mort de Kondock, père de Jojo, les femmes, ne pouvant plus continuer à payer le lourd loyer, furent obligées de quitter la maison. La mère de Jojo chassée comme ses co-épouses par « le propriétaire de la maison » dû trouver refuge dans « Bilobi », un bidonville de la périphérie de Douala.

Certaines autres pratiques comme la sorcellerie, les traitements infligés à l'enfant sont également à bannir pour avoir un modèle de société où l'homme est au centre des préoccupations. Il s'agit pour les écrivains d'examiner la vie au quotidien dans le pays d'origine de ces jeunes Africains attirés par un mirage alimenté par des fallacieuses conceptions dont la véritable origine est liée à un refus de la vie au pays d'origine.

Saïda Bénérafa quitte sa Couscous natale où elle ne jouit pas de sa liberté. A Couscous, elle se sent ignorée, placée en second plan après les garçons. Son père croyant que son nouveau-né est un garçon exulte de joie mais se sent déçu voire humilié que le nouveau-né finalement soit une fille. Le texte dénonce ainsi 'un pays où les garçons sont préférés aux filles. Et Saida en

---

<sup>723</sup> Moussa Konaté, *L'Afrique noire est-elle maudite ?* p.160.

<sup>724</sup> Denise Brahimy et Anne Trevarthen, *Les femmes dans la littérature africaine, portraits*, op.cit., p. 15.

plus de cette forme de marginalisation qu'elle subit en Afrique, est réduite à exécuter les tâches ménagères tandis que les garçons jouent au football:

A quatorze ans, je savais cuisiner. Je cassais le bois pour le feu que j'attisais jusqu'à ce que les flammes bondissent. « Pas mieux que Saïda pour attiser le feu », disaient les femmes, lorsqu'elles me voyaient à quatre pattes, soufflant de tous de mes poumons sur les braises. J'entendais au loin les cris des garçons de mon âge qui tapaient dans les ballons, un hurlement lorsqu'ils tombaient.<sup>725</sup>

La fuite de Saïda vers l'Europe trouve sa raison plus dans le refus de sa condition de femme que dans la misère en Afrique. L'Europe représente pour elle une opportunité. C'est en Europe qu'elle arrive à s'affirmer car l'Afrique, pour la femme, c'est « l'impossibilité de devenir autrement que ce qui est pratiquement prescrit par la situation géographique et sociale de départ. »<sup>726</sup>

Calixthe Beyala et Fatou Diome présentent une Afrique où la femme est opprimée par sa propre famille et la société. Leurs personnages trouvent comme ultime solution la fuite en Europe pour échapper à l'oppression. Ainsi, comme Saïda a eu la chance d'aller en Europe, pour échapper à sa condition de femme en Afrique, Senkèle, victime d'un mariage forcé avec l'homme de Barbès, fuit vers l'Europe pour échapper à sa triste destinée. Par cette anecdote, Fatou Diome illustre le drame que provoque le mariage forcé, au sein des familles africaines. Senkèle utilise tous les moyens possibles pour faire revenir son père sur sa décision, en passant de la supplication à la révolte mais en vain. Face à l'impassibilité de son père et l'impuissance de sa mère, elle prend la décision de tomber enceinte avec l'homme qu'elle aime afin de forcer son père à accepter ce qu'elle a voulu. Mais la violence du père qui n'a pas hésité à commettre un crime abominable en tuant le nouveau-né de Senkèle, montre une société injuste et inhumaine où la première victime est la femme et l'enfant.

---

<sup>725</sup> Calixthe Beyala, *Les Honneurs perdus*, op. cit., p.79.

<sup>726</sup> Odile Cazenave, *Afrique sur Seine, une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*, p.106.

Donc, la liberté de penser, d'aimer et de se marier sans le consentement de la famille est quasiment inexistante dans la culture africaine et les écrivains de la seconde génération fustigent un tel modèle. A force de vouloir imposer la pensée unique à tout le monde, on risque de forger un modèle social à la dérive. Il est donc important de dépasser cet autoritarisme et d'ouvrir les portes aux jugements critiques et l'expression individuelle pour le salut de l'Afrique. Fatou Diome critique la pratique du mariage forcé en Afrique :

Selon une loi ancestrale, ils leur choisissent un époux en fonction d'intérêts familiaux et d'alliances immuables. Ici, on marie rarement deux amoureux, mais on rapproche toujours deux familles : l'individu n'est qu'un maillon de la chaîne tentaculaire du clan. Toute brèche ouverte dans la vie communautaire est vite comblée par le mariage. Le lit n'est que le prolongement naturel de l'arbre à palabres, le lieu où les accords précédemment conclus entrent en vigueur. La plus haute pyramide dédiée à la diplomatie traditionnelle se ramène à ce triangle entre les jambes des femmes.<sup>727</sup>

De ce fait, l'œuvre de Calixthe Beyala représente « une Afrique nouvelle porteuse finalement de promesses et non plus de mensonges. » Et dans chacun de ses romans ce qui se lit « correspond à une étape de ce programme ». <sup>728</sup> *C'est le Soleil qui m'a brûlée* montre la nécessité de tuer l'homme, *Tu t'appelleras Tanga*, de tuer la mère, *Seul le diable le savait*, de tuer la mauvaise femme, les faux rêves qui cachent la réalité, *Le petit prince de Belleville*, une nouvelle éthique sexuelle entre l'homme et la femme, de la part de l'homme un dialogue avec la femme.

---

<sup>727</sup> *Le Ventre de l'Atlantique, op. cit.*, p.127.

<sup>728</sup> Odile Cazenave, *Afrique sur Seine, op. cit.*, p.93.

## b. La pensée unique

La pensée unique est le ressort social des Africains puisque en imposant à l'individu de penser comme tout le monde, c'est comme si la société voulait le protéger contre les risques de la vie. Mais bien qu'elle vise à protéger l'individu, cette pratique, est considérée par les écrivains de la migritude comme une menace pour la liberté individuelle car le risque est de forger une société où l'esprit critique est banni. Mais quand les écrivains de la migritude dépeignent une Afrique où l'individu doit obéir à des impératifs sociaux qui excluent toute expression individuelle, les écrivains de la première génération décrivent une société où l'individu vit en harmonie avec les impératifs sociaux et culturels : les cérémonies d'initiation valorisées dans les premiers romans autobiographiques comme dans *L'Enfant noir*<sup>729</sup> ou *Sous l'orage*<sup>730</sup> témoignent de l'importance accordée à l'obéissance aux ancêtres et aux chefs traditionnels.

Pour un écrivain comme Sembène Ousmane, à mi-chemin entre les désenchantements et la négritude, la critique généralement vise les élites de la société africaine qui doivent se faire corriger par la masse populaire car « si les masses montrent par leur vitalité, leur volonté de prendre leur développement en main une prise de conscience de leur responsabilité historique, qu'un politique dit avoir des ambitions nationales et pas personnelles et égoïstes. Si ces élites ne changent pas d'elles-mêmes, le peuple est là pour le leur rappeler. »<sup>731</sup> La masse est ainsi, la gardienne des valeurs de la société. Mais cette masse est chez les écrivains de la migritude, parfois critiquée ce qui donne une vision pessimiste à leurs textes. Axelle Kabou s'attaque à la masse populaire qu'elle accuse d'être responsable du sous-développement de l'Afrique dans *Et si l'Afrique refusait le développement*. Selon elle, l'Afrique ne peut se développer que si elle fait une réforme de sa culture, dépasse la victimisation liée à la honte de l'esclavage

---

<sup>729</sup> Camara Laye, *op.cit.*,

<sup>730</sup> Seydou Badian, *Sous L'Orage*, Paris, Présence Africaine, 1957.

<sup>731</sup> Papa Samba Diop, *Fiction africaine et postcolonialisme, op.cit.*, p.172.

et de la colonisation et abandonne sa politique de fausse africanisation qui selon elle est un handicap pour l'évolution économique et sociale de l'Afrique :

L'Afrique ne sortira du trou culturel où elle s'est terrée où elle se terre depuis trente ans qu'au prix d'une révolution mentale permettant de purger une fois pour toutes la honte de la traite et de la colonisation. Les ersatz de guerres coloniales et le social, imprègnent toutes les sphères de la vie africaine actuelle et tiennent lieu de politiques d'africanisation, doivent disparaître. L'Afrique ne se développera qu'à ce prix.<sup>732</sup>

Par ailleurs, elle souligne qu'à cause de la pensée unique qu'on impose, les Africains sont entièrement responsable de la dictature dans leurs pays car selon elle « les dictatures africaines sont d'abord culturelles »,

. Joseph Gâkatuka, et Salie sont en fait confrontés à leur retour au pays, au sein de leur famille, à la rigidité de la tradition et des coutumes de telle sorte qu'ils se retrouvent tous les deux dans une impasse. De ce fait L'immigration est pour eux « un exil géographique »<sup>733</sup> pour échapper à la pression sociale qui s'exerce sur eux. Ils ont ainsi le sentiment de n'appartenir ni à leur pays d'origine car ils ont en face d'eux « une Afrique qu'ils ne comprennent pas ou du moins qu'ils rejettent »<sup>734</sup> ni au pays d'accueil.

Joseph est traité de mineur au sein de sa famille. Il est le cadet, donc ne doit ni contredire ni s'opposer à qui que ce soit. Il est sommé de respecter scrupuleusement les us et usages. Dire ou ne pas dire telle chose, Faire ou ne pas faire telle autre chose. Moussa Konaté, tout en relativisant le monolithisme moral et psychologique que la société impose à l'individu, il reconnaît quand même que l'expression individuelle est indispensable pour obtenir une « pensée novatrice » car « une société qui fige la pensée fige le temps son temps »<sup>735</sup>

---

<sup>732</sup> Axelle Kabou, *Et si l'Afrique refusait le développement*, op.cit., p.98.

<sup>733</sup> Odile Casenave, op.cit., p.89.

<sup>734</sup> *Ibid.*, p.89.

<sup>735</sup> Moussa Konate, *L'Afrique est-elle maudite ?* p.146.

## B. L'Europe

L'Europe rêvée par les écrivains de la migritude est celle d'une Europe où les néo-fascistes n'auraient pas leur place. Ils ont particulièrement montré dans leurs écrits les dangers que représentent les extrémistes non seulement pour les immigrés mais surtout pour la paix nationale et la stabilité mondiale.

### 1. Son rapport avec elle-même.

Il serait donc urgent d'après la situation actuelle où il y a une recrudescence de l'extrémisme que l'Europe « [ne] ferm[e] [pas] les yeux à ses problèmes. »<sup>736</sup> La question de l'identité nationale doit être reconsidérée.

#### a. La question sur l'identité nationale

Les écrivains soutiennent une identité française basée non pas sur la couleur, ni sur le sang mais sur l'histoire et le partage de la langue française. De ce fait, pour faire valoir de leur droit, ils mettent en avant l'histoire coloniale avec le devoir de la France envers les ex-colonisés et leurs enfants. Fatou Diome, se révoltant contre le racisme du boulanger alsacien qui lui refuse un emploi, lui répond ainsi:

Je suis venue, monsieur, guidée par l'odeur du sang des miens qui ont quitté des femmes fertiles et sont devenus malgré leur courage l'engrais de votre orgueilleuse terre. Je suis venue, parce que j'ai su entendre les chants guerriers qui émanent des multiples croix anonymes de Verdun pour se répandre vers l'Afrique orpheline.<sup>737</sup>

Le recours à l'histoire pour revendiquer un certain devoir de la France envers non seulement ses anciens combattants mais également envers leurs enfants s'observe chez les écrivains de la migritude. Quand Fatou Diome justifie sa

---

<sup>736</sup> *L'Europe depuis l'Afrique*, op. cit., p.31.

<sup>737</sup> *La Préférence Nationale*, op. cit., p.89.

présence en France en rappelant que sa présence est due à la colonisation, car si elle n'a pas été en rapport avec la France et la culture française, elle ne serait arrivée ni en Europe, ni en France, Alain Mabanckou élargit la notion de territoire pour donner une conception beaucoup plus universelle de l'identité française en se basant sur l'histoire et l'héritage coloniale. Pour lui, à l'époque coloniale, les « indigènes » étaient considérés comme des Français. Le discours historique du général de Gaulle à la Martinique est pris comme exemple pour montrer une autre conception de l'identité plus large que la notion du sang et du territoire :

L'histoire de la colonisation nous a montré que le territoire pouvait être imaginaire, dépasser les frontières, braver les variations climatiques, brasser les langues et les races. Dans ce sens, la France n'a-t-elle pas étendu le sien au-delà des mers, constituant un empire dont la puissance et le rayonnement éclataient aux yeux du monde ? Le général de Gaulle, en 1966, au cours d'une visite à la Martinique, allait d'ailleurs s'exclamer devant les autochtones : « Mon Dieu, comme vous êtes français ! »<sup>738</sup>

C'est aux yeux d'Alain Mabanckou, une reconnaissance du général de Gaulle d'une identité autre que celle basée sur la notion du territoire et de sang. De même, les ex-colonisés n'étaient-ils pas reconnus comme des Français lors des conflits au point de les impliquer dans des conflits qui ne servaient que des intérêts de la France ? Pourquoi donc aujourd'hui, acculer ceux qui étaient hier considérés comme des Français et qui aujourd'hui ont choisi de rester français à leur origine ? « Faut-il toujours attendre une tragédie, un conflit mondial, pour démythifier le territoire ? »<sup>739</sup>

Alain Mabanckou soutient une identité française construite non pas sur la notion du territoire et du sang mais sur l'apport des uns et des autres à l'édification et à l'histoire de la France. Ce n'est que par cette conception de la citoyenneté que les Noirs peuvent avoir leur légitimité dans l'édification nationale. Il s'oppose à toute idéologie qui ne leur reconnaît pas l'identité

---

<sup>738</sup> *Le Sanglot de l'Homme Noir, op. cit.*, p.62

<sup>739</sup> *Ibid.*, p.62.

française. Le refus de la citoyenneté aux Noirs a évolué dans le temps, on est passé par la désignation de « Noir » ou « Nègre », ou encore « Black » jusqu'au « terme plus générique, ... *immigrés* » pour s'interroger sur leur appartenance identitaire. Pour lui, « le sang » est l'argument fétiche des nations recroquevillées sur elles-mêmes, donc, la France de son rêve c'est celle qui leur reconnaîtrait une légitimité à la citoyenneté sans qu'on s'interroge sur leurs origines.

Il y a deux catégories de Français : ceux qui n'ont rien fait pour l'être, et ceux qui n'ont entrepris les travaux d'Hercule pour le devenir. Les premiers se croient *naturellement* français. Quant aux seconds, leur appartenance à la nation est en permanence discutée, et arrive que les lois les mettent dans une situation d'apatrides. Même quand, sur le papier, ils sont bel et bien français, certains regards, sans cesse, s'interrogent sur leurs origines.<sup>740</sup>

Par les mots en italiques, « *immigrés* » et « *naturellement* », Alain Mabanckou met à distance ces termes. »En outre la langue française ne pourrait-elle pas signifier une appartenance à une identité nationale ?« Si une personne de couleur commet un crime et s'exprime en français à la télé américaine, c'est la France qui sera pointée du doigt et non le pays d'origine du criminel. »<sup>741</sup>

Alain Mabanckou évoque dans ce sens une anecdote dont il est l'un des protagonistes. Se trouvant à l'étranger, il a fait la connaissance des Français qui n'ont pas hésité à le considérer comme leur compatriote :

En Amérique, je suis souvent tombé sur des Français qui me considéraient vraiment comme leur compatriote, me donnant l'impression qu'à l'étranger, quelle que soit leur origine raciale, les Français élargissent leur perception de la citoyenneté.<sup>742</sup>

---

<sup>740</sup> *Le Sanglot de l'Homme Noir*, op. cit., p.93-94.

<sup>741</sup> *Ibid.*, p.62.

<sup>742</sup> *Ibid.*, p.63.

## **b. La place de l'immigré noir dans la société d'accueil**

Pour l'immigré noir, l'Europe ou du moins la France n'est pas ouverte aux immigrés, contrairement à ce que pensent bon nombre d'Africains noirs. Salie vit en France où elle mène une lutte pour l'affirmation de soi<sup>743</sup> contre le racisme à son égard. Elle évoque de nombreux obstacles auxquels est confronté l'immigré noir en France à savoir le racisme, la précarité, la pauvreté, la rigueur du climat d'hiver, la promiscuité dans le foyer de Sonacotra. Malgré les difficultés et les obstacles rencontrés, Salie se montre très active en s'exprimant verbalement et en agissant contre les difficultés. Ainsi, elle engage un dialogue contre ceux qui veulent l'humilier, par l'usage de la langue française. On assiste donc à une joute verbale entre elle, fille d'ex-colonisé, et l'ex-colonisateur représenté par l'employeur raciste, animé par sa prétention de supériorité. Dans « Visage de l'emploi », « Préférence nationale », ainsi que dans « Cunégonde à la bibliothèque », Salie refuse cette prétendue supériorité.

Dans la nouvelle « Le visage de l'emploi », la narratrice relate son séjour de travail chez les Dupont qui l'ont engagée comme garde d'enfants. Ce séjour de travail est marqué, dès le jour de l'embauche, par des moments de crises où l'héroïne est bien des fois humiliée. En effet, la première fois qu'elle se présente chez les Dupont, elle se sent méprisée par Géraldine qui se met à lui parler un français dit « petit-nègre », mais surtout se sent gênée par l'indifférence du mari qui demande à son épouse : « Mais qu'est-ce que tu veux qu'on fasse avec ça ? De cette attitude, c'est l'occasion pour Fatou Diome de faire cette remarque « Chez les Dupont, africain est synonyme d'ignorance et de soumission » et d'ajouter une autre remarque pour la configuration de l'emploi en France par rapport à la condition des immigrés :

---

<sup>743</sup>L'affirmation de soi est la capacité d'être expressif de soi : de ses opinions, de ses valeurs, de ses émotions, de ses besoins et de ses limites. On peut s'affirmer en s'exprimant verbalement mais aussi en agissant.

Je me dis que c'est sans doute pourquoi, dans ce pays, même les métiers ont des visages. Surtout les plus durs et les plus mal payés. Quand vous entendez un marteau-piqueur, inutile de vous retourner, c'est à coup sûr un noir, un turc, un arabe, en tout cas un étranger, qui tient la manette. Quant au bruit des aspirateurs, il signale presque toujours la présence d'une Africaine, d'une Portugaise ou d'une Asiatique.<sup>744</sup>

Salie comme Saïda, l'héroïne de *Les Honneurs Perdus*, toutes les d'eux pour vivre en France, sont obligées d'exercer des petits boulots : femme de ménage, garde d'enfants. Mais Salie, à la différence de Saïda, est très instruite et est titulaire d'un diplôme universitaire. Pourtant, malgré son diplôme, elle a du mal à se trouver un emploi de garde enfant. C'est donc pour cette raison que la narratrice critique la condition de l'immigré africain en Europe en ces termes : « En Europe, mes frères, vous êtes d'abord noirs, accessoirement citoyens, définitivement étrangers, et ça, ce n'est pas écrit dans la Constitution, mais certains le lisent sur votre peau » Pour Fatou Diome, malgré la réalité postcoloniale (dictature, misère, etc.), l'immigration n'est pas une solution pour l'Afrique. Il est temps donc de réveiller les consciences pour que non seulement les villages et les villes ne se vident pas de leurs jeunes mais surtout pour éviter que ces jeunes ne soient pas tentés par l'exil pour se retrouver ensuite dans une Europe hostile à l'immigration et surtout à l'immigration clandestine.

Dans les œuvres traitant l'immigration clandestine en Europe, le traitement infligé aux sans-papiers montre parfaitement, la « politique d'immigration draconienne » qui place parfois l'immigré en situation de hors-la-loi. Dans *Le Paradis du Nord*, Charlie et Jojo sont poursuivis par la police qui veut les arrêter mais Charlie tombe sous les balles de la police alors que Jojo poursuit sa fuite sans savoir ce qui l'attend. Il finit par découvrir après avoir beaucoup souffert dans sa fuite, des jeunes comme des hors-la-loi, dont les conditions de vie sont lamentables. La réalité des squats vise particulièrement à dégoûter les jeunes Africains qui seraient tentés par l'émigration. Jojo, ayant perdu son ami, se retrouve parmi d'autres clandestins

---

<sup>744</sup> *La Préférence Nationale, op. cit.*, p.73.

et finalement se fait arrêter par la police en « possession de drogue ». Il est condamné injustement pour plusieurs infractions et meurtre à la prison à perpétuité comme Diaw Falla dans *Le Docker Noir*. Il affirme à la suite de ses déboires en France : « Si vous voulez m'aider, servez-vous de mon cas comme illustration pour leur faire comprendre que ça n'existe pas, le paradis. »<sup>745</sup> Son avocat, Maître Maillot, tente en vain de le disculper: « Alors avant de prononcer une sentence, dites-vous bien que vous ne pouvez pas le jugez sans vous juger. Mais puisque vous devez le juger, faites votre devoir : jugez-le ! Jugez-vous ! »<sup>746</sup> Une réalité catastrophique qui montre le décalage entre une politique européenne très sévère contre l'immigration et une vision naïve de l'Africain sur la France.

Dans *Un amour sans papier*, la narratrice avoue avoir découvert une autre France que celle dont elle a toujours rêvé, une France où l'immigré n'a pas sa place :

Bercée par les paroles d'un père passionné du général de Gaulle et par le lyrisme francophile d'une mère amoureuse de la France, j'étais quelques peu perdue. En Afrique, on n'a aucune idée de la France actuelle. Notre mémoire chloroformée s'est empêtrée dans une ronceraie de liens séculaires, paternalistes et sentimentaux. Le discours de Brazzaville, le combat héroïque des tirailleurs, la France ouverte aux immigrés, telle est l'image que beaucoup ont gravée dans leur cerveau. On croit à tort que la France est notre deuxième patrie, une patrie qui nous accueillera toujours à bras ouverts en souvenir des services rendus. Désillusionnée, je me sentais de plus en plus mal dans cette France contemporaine où s'installait un nationalisme pervers alimenté par des dérives extrémistes. Certains pourfendeurs de la xénophobie et des propos néo-fascistes, auxquels on aurait donné le bon Dieu sans confession, n'ont pas tergiversé longtemps avant de pactiser avec le diable. Tout comme Esaü qui vendit son droit d'aînesse à Jacob pour un plat de lentilles, ils abandonnèrent

---

<sup>745</sup> *Le Paradis du Nord*, op. cit., p.163.

<sup>746</sup> *Ibid.*, p.167.

leur probité morale pour le confort d'une exécutive. Ils offrirent au peuple de France et à la communauté internationale une myriade de billevesées censées légitimer leurs trahisons aux principes de la République.<sup>747</sup>

## 2. L'exclusion sociale des immigrés en Europe

Dans la littérature négro-africaine d'expression française, l'immigré en Europe rencontre toutes les formes d'exclusions : racisme, marginalisation, ségrégation, pauvreté, chômage. Dans *Mirages de Paris*, Fara a connu le chômage et le racisme mais il est en situation régulière ; dans *Le Docker noir*, le narrateur, écrivain-docker, travaille le jour au port et écrit ses textes la nuit. Fara a le statut d'étudiant alors que Diaw Falla est un travailleur. Dans *Le Docker noir* et les nouvelles qui composent *Voltaire* comme *Lettres de France*, *La Noir De*, la première immigration des travailleurs noirs est évoquée. Les immigrés sont des vieux à la retraite qui vivent en communauté alors que Diouana travaille comme bonne chez une famille française. Les personnages connaissent l'exclusion. Dans l'évocation de l'immigration clandestine actuelle en France, les personnages sont d'ores et déjà exclus socialement. Dès qu'ils arrivent en France, ils sont obligés d'exercer des activités clandestines pour survivre.

### a. Les activités clandestines

Les personnages usent de tous les moyens pour obtenir un visa pour arriver en France. Certains à l'aide de l'intervention d'une tierce personne, arrivent à obtenir un visa de court séjour et se retrouvent ensuite en situation de clandestin. Dans *Dans la peau d'un sans-papier*, *Bleu Blanc Rouge*, *Les Honneurs perdus*, les personnages travaillent dans la clandestinité avec la ferme conviction que l'immigration est la seule option pour améliorer leur

---

<sup>747</sup> Natalie Etoke, *Un amour sans papier*, op.cit., p.34-35.

condition sociale. Alors Ababacar Diop, auteur-narrateur-personnage de *Dans la peau d'un sans-papier*, affirme qu'il continue à travailler dans la clandestinité tout en sachant les désavantages d'un tel travail :

J'étais obligé de me procurer une fausse carte de séjour, avec je le précise, mon véritable nom, ma véritable date de naissance [...] pour continuer à travailler.<sup>748</sup>

L'usage du faux est connu chez les clandestins pour échapper à la police de peur d'être expulsé mais aussi pour pouvoir travailler dans la clandestinité. Il se résout à tromper les employeurs pour continuer à travailler. Il s'agit sans doute donc ici d'une défaillance au niveau de l'administration que signale Ababacar puisque il lui est possible de travailler en falsifiant des documents. Il affirme également qu'il a eu à choisir entre un vrai-faux titre de séjour, avec un autre nom, une autre date de naissance, qui lui aurait coûté une somme colossale, et un faux-faux titre de séjour avec son vrai nom et sa vraie date de naissance, à un prix abordable qui lui permet tout simplement d'échapper à la police et de pouvoir travailler. Ce type de falsification à laquelle a eu recours Ababacar est évoqué dans *Bleu Blanc Rouge*. Le personnage surnommé Préfet se vante d'être un expert en la matière pour avoir pu faire venir beaucoup de ses compatriotes grâce à ses services :

A qui n'avait-il pas vendu un titre de séjour ? Il ne vivait que de ça. Il avait les ficelles du métier. Il était aidé par des tuyaux blancs, qui lui fournissaient des documents vierges. Il n'avait plus qu'à les remplir en se référant à un document authentique. Lui-même avait changé plusieurs fois d'identité. Au moins une vingtaine de fois. Il n'était jamais le même. Un caméléon. Quand on le prenait la main dans le sac et qu'il était emprisonné -c'était arrivé deux fois seulement, ce qui est un exploit ici-, il purgeait sa peine, sortait et se tissait une nouvelle identité. Il renaissait de ses cendres...<sup>749</sup>

Mais le seul travail qui s'offre aux clandestins, c'est un travail précaire et au noir ou encore un trafic louche qui leur permet de vivre en marge de la

---

<sup>748</sup> *Dans la peau d'un sans-papier*, op. cit., p.57.

<sup>749</sup> *Bleu Blanc Rouge*, op. cit., p.155-156.

société comme Préfet qui dit gagner « au moins quinze mille francs par semaine ». Ababacar passe d'un travail à un autre, sans jamais cotiser pour la retraite. Dans *Bleu Blanc Rouge*, Massala-Massala est dans une situation similaire, en faisant usage de faux. Il a eu recours aux services de Préfet qui lui a établi « un acte de naissance et une vraie déclaration de perte » de carte d'identité. L'astuce de Préfet pour régulariser son ami, pour qu'il travaille sous ses ordres, consiste à lui établir une carte d'identité française.

Deux pistes sont évoquées. L'une consiste à acheter l'identité de quelqu'un qui accepte que son identité soit partagée avec lui. Le vendeur vend sa carte d'identité à un prix très important et déclare plus tard la perte de sa carte d'identité. Mais l'autre piste choisie par Préfet pour Massala- Massala consiste à acheter « un acte de naissance vierge venant d'un département français d'outre-mer » et de le remplir avec un faux nom, une fausse date de naissance, signer, cacheter pour ensuite déposer une déclaration de perte de carte d'identité. Grâce à cette astuce, Massala-Massala qui a déjà obtenu un certificat d'hébergement qui lui a permis d'avoir un visa de tourisme pour arriver en France, devient titulaire de deux cartes d'identités, l'une au nom de Marcel Bonaventure et l'autre de Eric Jocelyn-George, pour qu'il travaille dans un trafic de faux billets de métros.

Dans *Bleu Blanc Rouge*, ce trafic auquel s'adonnent les clandestins se développe dans Château-Rouge, lieu dont Jojo déjà a entendu parler comme étant une petite Afrique quand il était en Afrique. Arrivés en ce lieu, lui et Charlie remarquèrent qu' « au Château-Rouge, il y avait en effet beaucoup de Noirs et de produits africains mais il y manquait l'âme qui fait l'Afrique », <sup>750</sup> car c'est un lieu où les gens commercent dans l'illégalité avec la crainte au ventre.

---

<sup>750</sup> *Le Paradis du Nord, op. cit.*, p.77.

## b. Les personnages immigrés souffrant de l'exclusion

Les parents s'intègrent moins que les enfants. Dans *Un appel de nuit*, il nous est présenté « une famille avec ses rêves, ses déceptions, ses rancœurs, ses disputes... »<sup>751</sup>. Le père et la mère vivent avec le sentiment de ne pas appartenir à leur nouvel environnement. Et ils souffrent avec le désir du retour au pays natal. La perte de l'emploi ou la retraite anticipée provoque un drame chez les personnages immigrés. C'est toute l'existence qui est remise en cause, et le sentiment d'exclusion s'accroît. Dès lors, la seule alternative envisagée, c'est le retour au pays même quand une telle entreprise semble improbable. Dans ce passage, la mère s'interroge sur un possible retour au village pour échapper à l'exclusion sociale :

Le père : Cette fois-ci, ma colère n'y est pour rien.

La mère (pleurant de nouveau) : Mais qu'as-tu donc fait ?

Le père : On m'a renvoyé parce que je suis vieux et noir. Quand ça ne va pas à l'usine, ce sont les vieux qu'on renvoie d'abord. Et quand les vieux sont noirs, ils sont les premiers renvoyés. Ce n'est pas plus difficile que ça.

La mère : Si eux ne veulent plus de toi recherche ailleurs. Tous les patrons ne sont pas pareils. Il y en a qui sont plus humains, non ?

Le père : Ils sont tous pareils quand il s'agit des vieux. Personne ne voudra encore de moi, ils croient tous que je suis fini.

La mère (après un long silence) : Comment allons-nous donc vivre ? Moi, je ne travaille pas. Et les enfants non plus.

Le père : Dans l'immédiat, nous ne mourrons de faim ni de froid. Plus tard peut-être... Mais cela n'arrivera pas, parce que je

---

<sup>751</sup> Sylvie Chalaye, *L'Afrique Noire et son théâtre, au tournant du xxe siècle*, Presses Universitaires de Rennes, 2001, p.37.

n'attendrai pas de mourir ici. Nous nous en irons ; nous retournerons chez nous. Parce que nous ne sommes pas tombés du ciel.

La mère (peu convaincue) : S'il n'y a pas d'autre solution...(Silence lourd) Mais comment vivrons-nous là-bas si tu ne travailles pas ? Tu vas te remettre à labourer la terre ? A ton âge ?

Le père : Tu ne comprends jamais rien !... c'est si nous restons ici que nous mourrons de faim. Le peu qu'ils m'ont donné en me renvoyant nous permettra de tenir quelques temps encore. De toute façon, on verra.

La mère : Tu parles comme si ce n'était pas un malheur...

Le père : Je m'y attendais. Ça finit toujours par arriver. J'ai travaillé pendant vingt ans. Si je suis usé, c'est leur faute à eux. Et maintenant, ils me jettent avant même la retraite. ... Mais à quoi bon se lamenter ?

La mère : Oui... à quoi bon ? (Silence) Tu sais, j'ai peur... Je ne sais pas ce qui nous attend.<sup>752</sup>

Dans ce dialogue entre les deux personnages, la mère est dubitative à l'idée de retour au pays comme solution à l'exclusion. Le personnage masculin a le sentiment de vivre d'oppression, d'injustice au pays d'accueil. La situation du père est semblable à celle d'Abdou, le père de Loukoum, de la famille de Traoré racontée dans *Le Petit prince de Belleville*<sup>753</sup> et sa suite, *Maman a un amant*.<sup>754</sup> Ces deux romans racontent l'histoire de la famille de Traoré, un ancien combattant malien qui est parti de son village natal pour aller chercher fortune à Paris. Installé à Belleville où il vit avec sa famille qu'il dirige d'une manière dictatoriale avec l'esprit d'infantilisation de la femme comme le père de Doulaye et d'Alima qui invective sa femme en ces termes : « tu ne comprends jamais rien ».

---

<sup>752</sup> *Un Appel de nuit, op. cit.*, p.16-17.

<sup>753</sup> Calixthe Beyala, *Le petit prince de Belleville*, Paris, Albin Michel, 1992.

<sup>754</sup> Calixthe Beyala, *Maman a un amant*, Paris, Editions de la Seine, 1999.

Chez le personnage féminin de Calixthe Beyala, le sentiment d'exclusion est beaucoup moins présent que chez le personnage masculin. Odile Cazenave montre parfaitement la distinction entre le personnage masculin et féminin :

Il faut effectuer une distinction entre les personnages masculins et féminins, écriture masculine et féminine. En effet, les personnages masculins, chez les auteurs hommes et femmes, expriment un sentiment marqué de nostalgie, le besoin de regarder en arrière, vers le passé et le lieu quitté. Les personnages féminins, absents sinon relégués à l'arrière-plan chez les écrivains hommes, occupent le premier plan dans le roman au féminin pour mettre avant tout l'accent sur le fait d'être en suspension entre deux cultures.<sup>755</sup>

Dans *Agonie*, Gabriel Nkessi, père de Maud, vit à Parqueville, et souffre lui aussi d'une difficulté d'intégration dans le pays d'accueil. Comme le père d'Alima et de Doudaye, il dirige d'un bras de fer sa famille. Il est toujours inquiet à l'idée que sa fille se marie avec un Blanc ; et quand il découvre qu'un jeune Blanc fréquente Maud, il bat cette dernière et l'envoie au village. Chez les auteurs de la seconde génération, les parents de la diaspora vivent avec le projet du retour au pays natal alors que leurs enfants ne connaissent presque rien à leurs pays d'origine, au point où même la langue de leurs parents leur est étrangère. Dans *Place des Fêtes*, *Agonies*, et *Un Appel de nuit*, il est question d'enfants d'immigrés animés par une forte volonté d'intégration, quand bien même ils se sentent étrangers en France, leur pays de naissance.

---

<sup>755</sup> Odile Cazenave, *Afrique sur Seine*, op. cit., p.96-97.

## **CONCLUSION**

Ainsi, le but de notre travail a été de présenter l'évolution qui s'est opérée dans le traitement de la thématique de la migration vers l'Europe, depuis les écrivains de première génération à ceux de la seconde génération. Nous avons voulu dégager la complexité de la problématique de cette migration vers l'Europe puisqu'elle s'apparente à la fois à un exil forcé et à un exil voulu. De ce fait, nous nous sommes concentrés sur la thématique de l'exil africain traité par les épigones de la Négritude comme Ousmane Socé Diop, Ousmane Sembène et ceux de la seconde génération, nés après les indépendances. Pour notre analyse nous nous sommes appuyés essentiellement sur deux études sur l'exil et l'immigration : celle de Christiane Albert et celle d'Odile Cazenave. Dans ces deux études, nous avons pu distinguer les ambiguïtés dans les appellations des romans d'exil et romans d'immigration. L'exil a une spécificité individuelle alors que l'immigration est collective. Donc dans les récits à caractère autobiographique (romans et nouvelles), des auteurs de la première génération est mise en scène la figure d'un ou d'une exilé(e) confronté(e) à toutes les difficultés liées à l'exil (l'éloignement, la solitude, le dépaysement, etc.) après avoir suivi le rêve d'une vie meilleure. Dans cette première littérature des épigones de la littérature négro-africaine, le rêve d'une vie meilleure est le désir de « devenir quelqu'un » qui anime le jeune Africain, la future élite de la future Afrique indépendante qui célèbre son émancipation dans l'euphorie de 1960 à 1969. Les protagonistes des récits des auteurs de la première génération perçoivent l'Europe comme un modèle de progrès social afin de construire la nouvelle Afrique sur la vision de la civilisation européenne.

Le rêve consiste à s'arracher des conditions de vie indigentes pour forger un avenir plein de promesses pour le protagoniste lui-même et les siens. Ainsi la réalisation de ce rêve ne pouvait s'accomplir que par le séjour en Europe et notamment dans la Métropole, pour ensuite revenir aider les siens dans une Afrique postcoloniale. Mais pendant et après le séjour en France, chez ces auteurs de la première génération, c'est l'occasion de confronter l'Occident et l'Afrique pour montrer l'incompatibilité entre les valeurs occidentale et africaines. Dès cette première littérature des épigones les questions de la négrité et de l'Africanité ont été posées dans le but de faire

valoir la culture et la civilisation de l'Afrique noire longtemps bafouées par le colonisateur. C'est également l'occasion de valoriser aux yeux de la jeunesse africaine la terre natale à travers le sentiment de manque éprouvé pendant le séjour à l'étranger et loin de la terre natale, avec les conditions misérables de l'exil, exacerbées par le racisme.

Mais si le retour au pays se profilait pour les personnages des auteurs de la première génération, pour ceux de la seconde génération, la quête de l'ailleurs est une fuite et l'Occident est perçu comme un espace où la misère de l'exilé prendra fin. Cette forme d'exil où le personnage est à la recherche d'une vie meilleure a été déjà brossée par Ousmane Sembene, metteur en scène de personnages dont le rêve de l'Europe prend la forme matérielle d'un idéal incarné par la France.

Chez les auteurs de la première génération, le personnage vivant en exil est attaché à sa terre natale. Au lendemain des indépendances africaines, le statut des personnages mis en scène par Sembene Ousmane est différent des héros mis en scène dans *Mirages de Paris*, *L'Enfant noir*, *l'Aventure Ambiguë*. Dans ces romans d'apprentissage des années 60, les héros sont mandatés par le peuple car ils sont les représentants des futures élites. Mais chez Sembene, le héros ou l'héroïne sont parfois comme les personnages mis en scène par les écrivains de la Migritude des illettrés poussés par le désir de vie meilleure en obéissant à un fantasme alimenté par le mythe de l'Europe comme terre de réussite, de richesse et de progrès. Cette conception de l'Europe réapparaît dans les œuvres des auteurs de la seconde génération avec une vision semblable du fait de la désillusion de l'exilé qui finalement mesure sa déchéance et désire retourner au pays.

Cependant, chez ces personnages mis en scène par les écrivains de la seconde génération, la perspective du retour n'existe pas car le départ vers l'Europe est celui d'un désespéré qui fuit son pays en proie à la guerre, les épidémies, et la misère. Dès le départ pour l'Europe, le retour n'est pas envisagé. Ils partent pour négocier leur intégration dans la société d'accueil alors que chez les écrivains de la première génération, celle-ci était inconcevable. Une telle négociation a fait que les personnages se mettent

parfois à nier leurs origines parce que la vie en Afrique, la terre d'origine, n'a aucune signification pour eux à cause d'une longue absence, de sorte que le retour au pays équivaldrait à retourner à la réalité du pays d'origine qui a causé sa fuite vers l'Europe, même si le pays d'accueil ne leur offre pas la vie meilleure escomptée.

Dans ces œuvres des écrivains de la seconde génération, les personnages, enfants d'immigrés, vivent comme leurs parents avec le désespoir qui découle du fait qu'on les considère comme des étrangers alors qu'ils sont nés en France, mais de parents étrangers. Ils sont dans ces conditions rejetés, marginalisés comme leurs parents, même s'ils n'ont aucun lien avec le pays de leurs parents. Donc par opposition aux écrits des auteurs de la première génération, la question de l'identité est posée avec acuité dans la mesure où le personnage s'interroge sur son appartenance sociale et son rapport à la fois au pays d'origine et le pays de sa naissance. De ce fait, l'hybridité qui, chez les écrivains de la première génération, se résolvait par une angoisse existentielle dont l'aboutissement est la mort ou le suicide du sujet hybride, devient du point de vue des écrivains de la seconde génération, une revendication identitaire dans la mesure où le personnage cherche à négocier son intégration au pays d'accueil.

La spécificité de la migration humaine actuelle vers l'Occident que nous venons d'étudier, est celle des jeunes poussés par les aléas d'un quotidien qu'ils espèrent coûte que coûte quitter. De ce fait, le départ pour l'Europe, à la différence de ce qui se passe dans les « romans de formation », n'est plus un arrachement mais une fuite.

Nous avons choisi un corpus composé des œuvres emblématiques de la littérature négro-africaines d'expression française: Le roman intitulé, *Mirages de Paris* et la nouvelle *Lettres de France*, ont particulièrement retenu notre attention par le fait que ces deux textes appartiennent non seulement à deux genres différents, le roman et la nouvelle, mais qu'ils renvoient à deux époques différentes de l'exil en France. Le premier récit se rattache à l'époque avant les indépendances et le second, après et avec en toile de fond la France comme terre d'exil et d'immigration. A ces écrivains de la première

génération, nous avons opposé ceux de la seconde génération qui ont traité la thématique de l'immigration de l'Afrique en France en orientant notre analyse vers le point de vue d'Odile Cazenave<sup>756</sup> sur le traitement de l'exil africain en France. Ainsi, nous avons montré l'évolution de la quête de l'Europe chez le personnage des écrits de auteurs de la première génération différent de celle des personnages des auteurs de la seconde génération et que cette évolution est de trois sortes : une ascendante, une constante et une autre descendante.

L'évolution ascendante est la quête qui consiste à représenter le personnage comme un véritable héros au sens propre du terme, celui qui part pour aider l'Afrique chargé d'une mission, celle de l'établissement d'une nouvelle Afrique après les indépendances. Il est mandaté par sa communauté pour apprendre en Europe « l'art de vaincre sans avoir raison »<sup>757</sup> en s'inspirant de valeurs occidentales afin d'améliorer les conditions de vie de ses proches. Le personnage est le plus souvent un jeune boursier à une époque où l'Afrique comptait sur ses jeunes sortis de « l'école nouvelle » pour forger le destin de la future Afrique alors que les étudiants de la postcolonie sont souvent négligés par l'Afrique postcoloniale à cause de la mal gouvernance, la bourse, seule ressource qui permet à l'étudiant de subsister à l'étranger, arrive en retard ou pire est coupée sans raison.

L'évolution constante consiste à la recherche d'une meilleure vie pour sortir des conditions indigentes puisque tout comme les conditions de vie à l'époque coloniale étaient mauvaises pour les colonisés, la situation économique, sociale, culturelle, politique de l'Afrique a empiré après les indépendances au point de jeter la jeunesse africaine à la quête de l'exil. Les jeunes partent pour arriver non seulement à sauver leur propre vie mais pour secourir les leurs qui, eux-mêmes vivent dans le dénuement total. Mais suite à la désillusion qui suit l'illusion, le personnage découvre que tout n'est pas comme il avait rêvé.

On peut parler d'une évolution descendante dans la littérature actuelle de l'émigration vers l'Europe où est souvent mis en scène un émigré

---

<sup>756</sup> Odile Cazenave, *Afrique sur Seine, une génération d'écrivains francophones*,

<sup>757</sup> Cheik Hamidou Kane, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Présence Africaine, 1961.

désespéré qui fuit l'Afrique, sa terre natale tout en reniant ses origines dans l'espoir de négocier son intégration dans la société d'accueil. Le rêve débouche sur une impasse qui se traduit par la peur du retour au pays d'origine à cause des conditions de vie misérable du pays d'origine et en plus retourner au pays signifie pour l'immigré clandestin subir l'humiliation des autres qui sont restés d'où le souci de vouloir montrer l'image de celui qui a réussi, même si le séjour au pays d'accueil signifie vivre dans la clandestinité et l'errance.

Nous venons également de montrer que la situation sociale, politique et économique de l'Afrique est responsable de la fuite des jeunes qui fuient leurs pays. Avec un taux d'alphabétisation et de scolarisation faible et un système éducatif défaillant, le continent est condamné à assister à la fuite de sa population la moins jeune qui ne trouve d'autres moyens que le refuge en Occident. Les personnages mis en scène dans la littérature de l'immigration de l'Afrique noire francophone cherchent à vivre et mener une vie décente qu'il espère trouver en Occident. Tant qu'il n'y aura pas une véritable politique cherchant à améliorer les conditions de vie des jeunes en Afrique, tant que les politicards de l'Afrique ne se soucieront pas de leurs jeunes, tant qu'ils penseront seulement à s'accrocher au pouvoir pour détourner les deniers publics à des fins personnelles, tant que la population sera toujours réduite à survivre, « Rien [n'empêchera à des hommes qui ont faim] d'aller dans les pays où ils pensent qu'on ne connaît ni la faim ni l'arbitraire ». <sup>758</sup>

---

<sup>758</sup>[http://peres-blancs.cef.fr/pourquoi\\_quitter\\_pays.htm](http://peres-blancs.cef.fr/pourquoi_quitter_pays.htm), le 12, 09, 14.

## **BIBLIOGRAPHIE**

## I. Corpus

### Romans :

BEYALA Calixthe, *Les Honneurs perdus* , Paris, Albin Michel, 1996.

BIYAOULA Daniel, *L'Impasse*, Paris, Présence africaine, 1986.

BIYAOULA Daniel, *Agonies*, Paris, Présence africaine, 1998.

DIOME Fatou, *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Editions AnnesCarrière, 2003.

SOCE DIOP Ousmane, *Mirages de Paris*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1964.

### Nouvelles

DIOME Fatou, *La Préférence Nationale*, Paris, Présence Africaine, 2001.

SEMBENE Ousmane « Lettres de France », *Voltaïques*, Paris, Editions Présence Africaine, 1962.

### Essais

MABANCKOU Alain, *L'Europe depuis l'Afrique*, Paris, Naïve, 2009.

MABANCKOU Alain, *Le Sanglot de l'Homme Noir*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2012

### Pièce de théâtre

HANE Khadi, *Il y en a trop dans les rues de Paris*, Paris, Editions Ndze, 2005.

## II. Autres ouvrages de la littérature négro-africaine d'expression française ayant pour thème l'exil.

### 1-roman

- Abdourahaman Ali Waberi, *Aux-Etats-Unis d'Afrique*, Paris, éditions Jean-Claude Lattès, 2006.
- BA Omar, *je suis venu, j'ai vu, je n'y crois plus*, Paris, Max Milo Editions, 2009.
- BAKER Léandre-Alain, *Ici, s'arrête le voyage*, Paris, L'Harmattan, 1992.
- BEYALA Calixthe, *Le petit prince de Belleville*, Paris, Albin Michel, 1992.
- BOKOUM Saïdou, *Chaîne*, Paris, Denoël, 1974.
- BOKOUM Saïdou, *Une descente aux enfers*, Paris, Denoël, 1974.
- DADIE Bernard, *Un Nègre à Paris*, Paris, Présence Africaine, 1959.
- DIOP Ababacar, *Dans la peau d'un sans papier*, Paris, Seuil, 1997.
- ESSOMBA Jean-Roger, *Le Paradis du Nord*, Paris, Présence Africaine, 1996
- ETOKE Nathalie, *Un amour sans papier*, Cultures Croisées, 1999.
- KARONE Yodi, *Nègre de Paille*, Silex, Paris, 1982
- LAYE Camara, *L'Enfant noir*, Plon, Paris, 1953.
- LAYE Camara, *Dramouss*, Plon, Paris, 1966.
- MABANCKOU Alain, *Bleu Blanc Rouge*, Présence Africaine, 1998
- MABANCKOU Alain, *Et Dieu seul sait si je dors*, Paris, Présence Africaine, 2001
- MABEKO TALI Jean-Michel, *L'exil et L'interdit*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- MAMBOU Christian, *Cœur en papier*, Paris, Le Marchand de Tyr, 2006.
- MIANO Leonora, *Contours du jour qui vient*, Paris, Plon, 2006.
- MOYORO DIOP Abdel-Aziz, *L'Ailleurs et L'Illusion*, Dakar-Abidjan Lomé, Les nouvelles Editions Africaines, 1993
- N'DONGO Mamadou Mahmoud, *L'Errance de Sidiki Bâ*, Paris, L'Harmattan, 1999
- NGANDU NKASHAMA Pius, *Vie et mœurs d'un primitif en Essonne quatre-vingt-onze*, Paris, L'Harmattan, 1987.
- OYONO Ferdinand, *Chemin d'Europe*, Paris, Julliard, 1960
- SEMBENE Ousmane, *Le Docker noir*, Paris, Présence Africaine, 1973.
- TCHAK Sami, *Place de Fêtes*, Paris, Gallimard, 2001.

## 2-Théâtre :

- ABDELFATAH Madjloudine, *L'Afrique dans la main du diable*, Paris, Editions de La Lune, 2007
- ALEMDJRODO, Kangni Alem, *Atterrissage*, Paris, Editions Ndze, 2002.
- EFOUI Kossi, *Malaventure*, Paris, Lansman, 1993
- JAY Salim, *Tu ne traverseras pas le détroit*, Mille et une nuits, Paris, 2000
- KWAHULE Koffi, *Village Fou*, Paris, Acorias, 2000
- KONATE Moussa, *Un appel de nuit*, Paris, Lansman, 1993.
- NORMAN Rodrigue, *TransS'ahélienne*, Paris, Lansman, 2004
- PLIYA José, *Nous étions assis sur le rivage du monde*, Paris, Editions de L'avant-scène-théâtre, coll. des Quatre vents, 2004.
- ZANG Marcel *L'Exilé*, Arles, Actes Sud-Papiers, 2002.

### III-AFRIQUE NOIRE ET IMMIGRATION

#### A. Littérature

##### a. Ouvrages critiques

- ACHIRIGA Jingiri J., *La révolte des romanciers noirs de langue française*, Ottawa, Editions Naaman, 1973.
- ALBERT Christiane, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala, 2005.
- BETI Mongo et TOBNER Odile, *Dictionnaire de la négritude*, Paris, L'Harmattan, 1989.
- BLACHERE Jean-Claude, NEGRITUDES, *Les écrivains d'Afrique noire et la langue française*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- BOKIBA André-Patient, *Écriture et identité dans la littérature africaine*, Paris, L'Harmattan 1998.
- BONNE Charles, GARNIER Xavier et LECARME Jacques, *Littérature francophone*, Paris, Hatier, 1997.

- BRAHIMI Denise et TREVARTHEN Anne, *Les femmes dans la littérature africaine*, portraits, Paris, Editions Karthala et Ceda, 1998.
- BRAHIMI Denise, *Langues et littératures francophones*, Paris, Ellipses Edition, 2001.
- CAZENAVE Odile, *Afrique sur Seine. Une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*, Paris, L'Harmattan 2003.
- CHALAYE Sylvie, *L'Afrique noire et son théâtre au tournant du XXe siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2001.
- CHEVRIER Jacques, *Littérature nègre, Afrique, Antilles, Madagascar*, Paris, Armand Colin, 1974.
- CHEVRIER Jacques, *Anthologie africaine, volume I, le roman et la nouvelle*, Paris, collection « Monde Noir Poche », Hatier, 1981.
- CHEVRIER Jacques, *Anthologie africaine : poésie*, Paris, Hatier, 1988.
- CHEVRIER Jacques, *Littérature francophones d'Afrique noire*, Aix-en – Provence, Edisud, 2006
- CORNEVIN Robert, *Littérature d'Afrique noire de langue française*, Paris, Presse Universitaire de France, collection « Sup », 1976.
- COULON Virginia, GARNIER Xavier, *Les littératures africaines, textes et terrains*, Paris, Karthala, 2011.
- COUSSY Denise, *La Littérature africaine moderne au sud du Sahara*, Paris, éditions Karthala, 2000.
- CURREY James, *Quand l'Afrique réplique*, Paris, L'Harmattan, 2011.
- DE MEYER Bernard, HALEN Pierre, MBONDOBARI Sylvère, *Le polar africain*, Université de Lorraine, Centre de recherches « Ecritures », 2013.
- DIOP Papa Samba, *Fictions africaines et postcolonialisme*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- FONKOUA Romuald et HALEN Pierre, *Les champs littéraires africains*, Paris, Editions Karthala, 2001.
- FONKOUA Romuald, « Roman et poésie d'Afrique : de l'exil et des mots pour le dire », in *Revue de Littérature comparée*, Didier Lecture, n° 1, Paris, janvier-mars 1993
- IMOROU Abdoulaye, *La littérature africaine francophone : Mesures d'une présence au monde*, Dijon, Editions universitaires de Dijon, collection « Ecritures », 2014.

KESTELOOT Lilyan et BASSIROU Dieng, *Les épopées d'Afrique noire*, Paris, Karthala, 1997.

KESTELOOT Lilyan, *Histoire de la littérature négro-africaine*, Paris, Karthala-Auf, 2001.

LECHERBONNIER Bernard, *Initiation à la littérature négro-africaine*, Paris, Nathan, 1977.

LEE Sonia, *Les romanciers du continent noir, Anthologie*, Paris, Hatier, 1994.

LEUSSE Hubert de, *Afrique et Occident, Heurs et malheurs d'une rencontre : les romanciers du pays noir*, Paris, éd. De l'Orante, 1971

*Littératures africaines et histoire, nouvelles du sud*, 1991(ouvrage publié avec le concours du Centre National des Lettres)

MAKOUTA-MBOUKOU Jean-Pierre, *Littérature d'exil*, Paris, L'Harmattan, 1993

MATESO Locha, *La littérature africaine et sa critique*, Paris, Acct-Karthala, 1986

MONGO-MBOUSSA Boniface, *Désir d'Afrique*, Paris, Editions Gallimard, 2002

MOUDILENO Lydie, *Littératures africaines francophones des années 1980 et 1990*, Dakar, CODESRIA, 2003

NDIAYE Papa Guey, *Littérature africaine*, Paris, Editions Présence Africaine, 1978

NGAL Georges, *Création et rupture en littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, collection « critiques littéraires », 1994.

NGANDU NKASHAMA Pius , *Les littératures africaines écrites*, Paris, Editions Saint-Paul, 1972 .

NGANDU NKASHAMA Pius, *Les littératures en Afrique(1912-1987)*, Editions L'Harmattan, Paris, 1993.

NGANDUNKASHAMA Pius, *Littérature africaine*, Paris, Editions Silex, 1984.

PAGEARD Robert, *littérature négro-africaine d'expression française*, Paris, l'Ecole, 1979.

RANGIRA GALLIMORE Béatrice, *L'œuvre romanesque de Calixthe Beyala, le renouveau de l'écriture féminine en Afrique sub-saharienne*, Paris, L'Harmattan, 1997.

RICARD Alain, *Littérature d'Afrique noire, des langues aux livres*, Paris, CNRS Editions et Karthala, 1995.

ROUCH Alain et CLAVREUIL Gérard, *Littératures nationales d'écriture française*, Paris, Bordas, 1987.

SARTRE Jean-Paul, *Orphée noir*, in situation III, Paris, Gallimard, 1949

SCHUERKENS Ulrike, *La colonisation dans la littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, 1994.

THOMAS Dominic, *Black France, Colonialism, Immigration and Transnationalism*, University of Indiana Press, 2007.

WA KABWE-SEGATTI Désiré K., HALEN Pierre, *Du nègre Bambara au Négropolitain, les littératures africaines en contexte transculturel*, Université Paul Verlaine- Metz, Centre de recherches « Ecritures », 2008.

#### **b. Revue**

*Notre Librairie*, « Regards croisés sur les littératures africaines », no 65 juillet-sept 1982.

*Notre Librairie*, n° 88/89, juillet-sept 1987.

*Notre Librairie*, « image du noir dans la littérature occidentale, de la 2<sup>ème</sup> conquête coloniale à nos jours », n°91, janv-fév. 1988

*Notre Librairie*, « la nouvelle (Afrique noire, Maghreb, Caraïbes Océan Indien) », n° 111, oct-déc. 1992.

*Notre librairie*, « Actualité littéraire 1998-1999 », n°138-139, sept. 1999

*Notre Librairie*, n° 150, avril/juin 2003.

*Notre Librairie*, n° 155-156, juillet/déc 2004

*Notre Librairie*, « Poésie, grandes voix du Sud », n° 164, mars 2007.

*Notre librairie*, « Cultures Sud/Nouvelle génération :25 auteurs à découvrir » n° 166, juillet-sept 2007.

*Notre Librairie*, « Culture Sud/Maghreb-Afrique noire : quelles cultures en partage ?, no 169 avril-juin2008.

*Notre Librairie*, Culture Sud/ Découvertes : 20 auteurs du Sud, n° 170, sept. 2008.

« Faut en profiter l'exil » in *Newtown Zebra* n° 9, revue de l'Institut Français de l'Afrique du Sud « Time of the Writer/le temps des Ecrivains », Durban, 2-8 mars 1998.

*Revue n°43, French Studies in Southern Africa, Etudes françaises en Afrique australe*, 2013

### **c. Articles**

« Crainte d'un drame en mer avec 21 migrants portés disparus », *La Nation* édition n° 12 du lundi 17 janvier 2011, p.14.

FERENCZI Thomas, «L'afflux d'immigrés force l'Europe à revoir sa relation à l'Afrique », in *Le Monde* n° 1881, 8 octobre 2005, p.2.

MBEMBE Achille, « Ecrire l'Afrique à partir d'une faille » in *Politique Africaine*, n° 51, 1993, p. 69-97.

MBONDORI Sylvère, «Les lieux de l'immigration dans le roman policier africain postcolonial », Université de Lorraine, centre de recherches « Ecriture », collection « Littératures des mondes contemporains », Série Afriques, n° 8, p.157-177.

TUQUOF Jean-Pierre, « Près de 700 Africains errent dans le désert entre le Maroc et l'Algérie », in *Le Monde*, n° 18881, 8 octobre 2005, p. 3.

### **d. Thèses et mémoires**

ABDI HOUSSEIN MOHAMED, *La littérature de la corne d'Afrique à l'étranger à travers les écrivains de l'exil*, thèse de doctorat, Université de Bourgogne, 2014.

BIKEKEY Agnès Corinne, *La figure de l'immigré dans le roman négro-africain d'expression française*, Mémoire de Maîtrise, Département de Littérature africaine, Libreville, 2003-2004.

EZOUA Ngnanke, *diversité et identité culturelle dans le roman sénégalais et congolais*, thèse de doctorat, Paris VIII, 1991.

KADAR ALI DIRANEH, *Regards croisés entre Français et Djiboutiens dans la littérature, de 1836 à nos jours*, thèse de doctorat, Université de Limoges, 2005.

LAVIGNE Sophie, « De la négritude à la migritude : une analyse sociologique de la littérature de l'Afrique francophone », thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, 2006.

MAMROU Ahmed, *Le roman négro-africain au lendemain des indépendances*, thèse de 3<sup>ème</sup> cycle, Paris XII, 1988.

MAVOUNGOU Charles-Valère, *La nouvelle congolaise*, thèse de 3<sup>ème</sup> cycle, Paris XII, 1987.

SUMNER-PAULIN Catherine, *Le roman ouest-africain : Problématiques d'expression linguistique et analyse thématique*, thèse de Doctorat, Besançon, 1988.

ZOULA Valérie Chimène, *L'esthétique du mirage dans Le Ventre de L'Atlantique de Fatou Diome*, Mémoire de Maîtrise, Libreville, septembre 2005.

## **B. SOCIETES,CULTURES ET CIVILISATIONS**

### **a. ouvrages critiques.**

ANOZIE Sunday O., *Sociologie du roman africain*, Paris, Aubier-Montaigne, 1970.

BALANDIER Georges, *L'Afrique ambiguë*, Paris, Plon, 1957.

COPANS Jean, *La longue marche de la modernité africaine*, Paris, Karthala, 1990.

HIERSKOVITS Melville J-, *L'Afrique et les Africains. Entre hier et demain, le facteur humain dans l'Afrique en marche*, Paris, Payot, 1965.

KABOU Axelle, *Et si l'Afrique refusait le développement ?* Paris, L'Harmattan, 1991.

KELMAN Gaston, *Je suis noir et je n'aime pas le manioc*, Paris, Editions Max Milo, 2004.

KODJO Edem, *Lettre ouverte à l'Afrique cinquanteaire*, Paris, Gallimard, 2011.

MOURALIS Bernard, *L'Europe, l'Afrique et la folie*, Paris, Présence Africaine, 1993.

MOURALIS Bernard, *L'illusion de l'altérité, Etudes de littérature africaine*, Paris, Editions Champion, 2007

PUJOLLE Thérèse, *L'Afrique Noire*, Paris, Flammarion /Dominos, 1994.

TRAORE Aminata, *Le viol de l'imaginaire*, Arthème Fayard/Pluriel, Paris, 2010

ZIEGLER Jean, *Le pouvoir africain*, Paris, Seuil, 1979.

#### **b. Revues**

*Notre Librairie*, no 149, oct-déc 2002

*Notre Librairie*, no 153, jan/mars2004

*Notre librairie*, no 159, juillet-sept 2005

*Notre Librairie*, no 162, juin-août 2006

*Notre librairie*, no 165, avril-juin 2007

# **ANNEXES**

**Doc annexe n° 1 sur l'immigration clandestine disponible sur  
<http://www.gisti.org/spip.php?article3742>**

**Article extrait du Plein droit n° 34, avril 1997**

**« Zéro or not zéro ? »**

### **De Saint-Bernard à Bamako : Témoignages**

Les témoignages qui suivent ont été recueillis à la fin de septembre 1996 à Bamako. Ce sont les reconduits à la frontière qui racontent comment ils ont été traités par la police lors de l'évacuation de l'église Saint-Bernard le 23 août, pendant leur séjour au centre de rétention de Vincennes, et dans les deux avions-chartiers qui ont rapatrié de force 7 des 314 sans-papiers adultes de Saint-Bernard.

#### **DIAGUI**

Diagui est malien. Agé de 32 ans, il est arrivé en France le 14 février 1989. Il a participé dès le début au mouvement des sans-papiers. En août 1996, il se trouve donc à Saint-Bernard, avec son épouse Siramakan et sa fille, née en 1994 à Paris, en compagnie des autres sans-papiers. Tous sont interpellés le 23 août, jour de l'évacuation de l'église par la police. Diagui se souvient de la destruction de la porte à coups de hache, du gaz lacrymogène projeté de l'extérieur dans l'édifice, de l'expulsion des Blancs d'abord, suivie de celle des Noirs.

Son épouse, sa fillette et lui sont poussés dans le même car de police qui les conduit au centre de rétention de Vincennes. Là, on sépare les étrangers célibataires et ceux qui ont une famille. Ils restent debout de 9 ou 10 heures à 16 heures, où son enfant reçoit enfin un petit pot et de l'eau. Les adultes n'ont rien à boire ni à manger.

Tout au long de la journée, ils sont interrogés un par un par une chaîne de policiers. Le premier mène un interrogatoire rapide ; il passe le dossier à un deuxième qui interroge son épouse seulement. On les sépare alors. L'interrogatoire de son épouse se poursuit devant de nouveaux policiers. Puis elle est conduite dans la cour du centre de rétention avec d'autres femmes sans papiers. Il proteste contre leur séparation. On l'oblige à rester à l'intérieur. Personne ne l'interroge. Il redemande à voir sa femme, on le bouscule et on le brutalise.

Diagui passe la nuit dans le centre de rétention de Vincennes sans savoir où se trouvent sa femme et sa fille. Ceux qui ont des cartes téléphoniques peuvent appeler l'extérieur. Lui n'en a pas. On leur donne des sandwiches et un plateau.

Le 24 août, un haut-parleur appelle les sans-papiers par groupes de 3 à 6 personnes. Ils vont être présentés au juge qui examinera leur maintien en rétention. Diagui ne figure pas parmi ceux-là.

Après le petit-déjeuner, on le fait sortir dans la cour avec 5 autres qui n'appartiennent pas aux sans-papiers de Saint-Bernard. On les avertit qu'ils vont tous être conduits à un avion. Finalement, on fait partir les 5 autres. Lui reste là. Il continue à attendre dans la cour. A la mi-journée, il voit arriver le consul du Mali. Le diplomate vient, comme à l'ordinaire, délivrer des laissez-passer à ceux qui, parmi les internés en instance de renvoi, lui paraissent être des Maliens. Mais Diagui ne figure pas sur la liste du consul. Il lui explique que sa femme et sa fille vivent en France, qu'il doit passer devant le juge, qu'il ne faut pas qu'il délivre un laissez-passer. Le consul lui semble être d'accord. Ni Diagui ni son épouse ne cachent leur nationalité. D'ailleurs ils ont un dossier au consulat du Mali.

Après le départ du consul, vers 13 heures, les policiers commencent à embarquer dans des fourgons les internés en instance de rapatriement. « Il y avait presque 40 véhicules dans la cour, se souvient Diagui : les fourgons pour transporter les étrangers et les cars des policiers ». Les 4 de Saint-Bernard sont parmi les derniers à monter dans les véhicules. Les policiers les photographient de face dans la cour avant de les contraindre à monter. Avec Diagui, il y a Douga, Kacim, Youssouf, tous deux maliens, et Mendy, sénégalais.

Le convoi s'ébranle dans une direction inconnue. Dans le fourgon de Diagui, il y a beaucoup de policiers. Les étrangers n'y sont pas menottés. Il leur est interdit de se lever. Après une heure de route environ, ils arrivent sur une base aérienne qui s'avère être celle d'Evreux. L'attente dans les véhicules dure entre une demi-heure et une heure. Les passagers n'ont pas le droit de bouger, y compris pour uriner.

CRS et policiers procèdent enfin à l'embarquement dans l'avion. Beaucoup refusent de monter dans l'appareil. Diagui s'y oppose aussi à cause de sa femme et de sa fille qu'il laisse en France. Deux policiers le ceinturent, lui portent des coups, le hissent sur les marches de la passerelle et le poussent à bord.

Dans l'avion, on l'assied sur le côté gauche de la cabine, contre un hublot. A sa droite, il y a trois policiers. Pour aller aux toilettes, deux d'entre eux l'accompagnent. Il n'est pas menotté. Mais d'autres reconduits sont scotchés aux accoudoirs de leur siège, aux jambes et sur la bouche, comme Douga et Mendy qui ont beaucoup résisté à l'embarquement. On les descotchera après 10 minutes de vol environ. Ils peuvent fumer. Parfois, ce sont des policiers qui leur donnent du feu.

L'avion se posera d'abord à Dakar pour une escale de deux ou trois heures pendant laquelle les Sénégalais, dont Mendy, sont débarqués. Les Sénégalais avaient été placés à l'avant. Il faut au moins une heure avant qu'ils descendent de l'avion. Il se dit, dans la cabine, que la police sénégalaise conteste la nationalité de certains de ceux qu'on veut débarquer. Des policiers français parlent de problèmes de passerelle à Bamako, la prochaine escale.

A Bamako

A Bamako, il est 5 ou 6 heures de matin, le 25 août, quand l'avion atterrit. Certains refusent d'en descendre, surtout ceux de Saint-Bernard. Ils ne bougent pas pendant une demie-heure. Puis des Maliens montent à bord. Ils sont quatre. Ils promettent aux sans-papiers de les aider. Les policiers français finissent par les forcer à descendre, suivis par les médiateurs maliens. Sur la piste, il y a des journalistes maliens et français. Sinon, il n'y a pas grand monde. Diagui récupère son sac. Dedans, il découvre des couches et des petits pots pour sa fille. Ça lui fait mal au cœur.

Des policiers maliens relèvent son identité. Mais ils ne lui prennent aucun de ses papiers. Ils lui demandent où il va. Diagui répond qu'il a des cousins, mais pas de famille à Bamako. Ce sont des journalistes français qui paient un taxi aux sans-papiers de Saint-Bernard pour qu'ils puissent gagner la ville.

Le 26 août, Diagui se rend seul au siège du Haut Conseil des Maliens de l'extérieur. En chemin, au marché, il rencontre deux autres sans-papiers de Saint-Bernard qui décident de l'accompagner.

Les responsables de cette association malienne leur affirment qu'ils connaissent leurs dossiers. Ils leur posent cependant des questions. Ils les informent qu'ils vont transmettre l'affaire à la délégation aux Maliens de l'extérieur au ministère malien des affaires étrangères. Diagui se rendra seul à Koulouba (le quartier des ministères et de la présidence de la République). Un responsable de la délégation des Maliens de l'extérieur lui confirmera qu'il a reçu son dossier, qu'il va s'en occuper. Il lui dira que son administration n'est pas d'accord avec les rapatriements forcés de personnes mariées.

Alors que les reconduits n'ont eu le temps d'emporter aucun argent de France avec eux, aucune aide ne leur est apportée. Un mois après leur retour au Mali, la délégation aux Maliens de l'extérieur n'avait pas repris contact avec eux. Quant au Haut Conseil des Maliens de l'extérieur, les sans-papiers de Saint-Bernard s'installent chaque jour dans le jardin qui entoure la villa qui lui sert de siège. Pour rien.

Ils ont également rendu visite à l'Association malienne de défense des droits de l'homme (AMDH). Là, on leur a remis la copie d'un communiqué de la Fédération internationale des droits de l'homme (FIDH) à Paris, intitulé « France : les sans-papiers de l'église Saint-Bernard — Un des expulsés était non expulsable ». Le document est daté du 26 août. Il parle de Diagui. A l'AMDH, on lui conseille donc d'apporter ce texte à la délégation aux Maliens de l'extérieur.

## YOUSOUF

Quand il est interpellé avec tous les sans-papiers de Saint-Bernard et quelques Français, le 23 août 1996, c'est la première fois que la police arrête Youssouf. Il est embarqué parmi les premiers vers 8 heures du matin. Menottes en plastique aux mains, on le fait attendre une demie-heure dans un car de police.

A la différence des autres qui n'ont qu'une main entravée et dont l'entrave porte un numéro, lui a les deux mains liées et n'a pas de numéro. Ababacar Diop est le seul à

être dans la même situation que lui parmi tous les prisonniers de ce car. De toute évidence, ils sont tous deux ainsi désignés leaders du mouvement. Avec Madjiguène Cissé et Ababacar Diop, il avait rencontré le ministre français de l'intérieur le 20 août au nom de l'ensemble des sans-papiers de Saint-Bernard.

Arrivé au centre de rétention de Vincennes, on les place en file indienne dans un gymnase. Il demande que les enfants bénéficient de la visite d'un pédiatre après leur inhalation de gaz lors de l'assaut de la police dans l'église. Devant le refus des policiers, il les traite de nazis. Le gradé (colonel ?) qui a conduit toute l'opération de Saint-Bernard réplique en riant : « On aurait dû vous conduire au four crématoire ». Puis il s'en va.

De 10 ou 11 heures du matin à 17 heures, Youssouf est en garde-à-vue au centre de rétention. Sans le moindre interrogatoire. Il peut manger et boire à partir de midi, tandis que la majorité des autres n'y auront droit que vers 17 heures.

C'est à 17 heures qu'on lui notifie un APRF qu'il signe sous la contrainte et les brutalités, ainsi que cinq autres documents. On ne lui laisse pas le temps de les lire. A ce moment, on lui attribue un lit.

Vers midi, le 24 août, on l'extrait du centre de rétention pour le conduire au Palais de justice de Paris, où sera examiné son maintien en rétention. Au petit jour du 25 août, la juge déléguée de Beaupuis autorise la prolongation de la rétention de la majorité des sans-papiers de Saint-Bernard qui ont comparu devant elle, à la différence des deux autres juges qui annulent les procédures pour divers vices de forme et violations du droit.

Elle a dormi sur son siège en attendant les décisions de ses confrères. Elle date ses ordonnances du 24 août, se croyant toujours la veille. En public et face à elle, Youssouf lit longuement et silencieusement l'ordonnance qu'elle vient de lui notifier et qu'elle l'invite à signer.

En réplique à ses observations selon lesquelles cette lecture empêche ses compagnons d'infortune de connaître le sort qu'elle leur a fixé (ils seront presque tous maintenus en rétention par ses soins), Youssouf lui oppose un « respect pour la justice française » contre l'insolence duquel la juge de Beaupuis ne peut rien.

La lecture silencieuse et publique de Youssouf reprend. La juge de Beaupuis devra encore supporter un moment le « respect » de Youssouf, avant de perdre la bataille en s'abaissant piteusement à faire intervenir les gendarmes. Sans lui offrir le plaisir de la moindre résistance, Youssouf quittera calmement la salle d'audience en la fixant du regard.

Retour collectif au centre de rétention vers 7 heures du matin. A midi, Youssouf est conduit au tribunal administratif de Paris, où doit être examinée sa demande d'annulation de l'APRF qui le frappe. Le juge renvoie sa décision au lendemain.

Le 26 août, on l'extrait de nouveau du centre de rétention pour le conduire au tribunal administratif, et aussi au Palais de justice pour l'appel qu'il a interjeté contre son maintien en rétention. On lui infligera, menottes aux poignets pendant les transports,

5 allers retours entre l'un et l'autre. Dans ces pérégrinations, il n'a pas assisté à la lecture de l'ordonnance du tribunal administratif. Quant à l'issue négative de son appel contre sa rétention, elle lui sera notifiée le 27 août vers 5 heures du matin.

De retour au centre de rétention de Vincennes, on limitera parfois illégalement le droit de certains de ses visiteurs à s'entretenir avec lui : visites de 15 minutes (avec tentatives de les interrompre après 7 minutes), interdiction de lui remettre des journaux ou des livres, etc.

En charter

Il est entre 12h30 et 13h, le 28 août, quand la police fait monter 3 des sans-papiers de Saint-Bernard et d'autres Africains reconduits à la frontière dans des fourgons cellulaires. L'opération est brutale. Les insultes pleuvent à l'initiative des policiers qui forcent les étrangers à entrer deux par deux dans les cellules des véhicules prévues pour une seule personne.

Youssef affirme à un policier particulièrement virulent qu'il n'oubliera pas son numéro matricule — 25 395. Le policier a peur et appelle son supérieur hiérarchique qui tente de négocier l'oubli du numéro contre l'installation de Youssef seul dans la cellule. Mamadou et Abdoulaye sont témoins et victimes de ces événements.

A l'occasion de cet embarquement, des biens sont enlevés des bagages des étrangers. Youssef perd une paire de chaussures neuves qu'on lui a apportées la veille, quatre paquets de cigarettes, trois ou quatre livres, ainsi que certaines pièces originales de son dossier administratif (dont diverses fiches de paie et sa demande d'asile).

Les fourgons arrivent à Roissy vers 15 heures. On fait entrer les reconduits à la frontière dans l'aérogare. La police leur intime alors l'ordre de se mettre entièrement nus. Devant les usagers de l'aéroport, elle procède à une fouille détaillée et leur retire leur argent, leur montre, les lacets des chaussures, leurs cigarettes. Elle les fait alors monter dans des autocars confortables dans lesquels ils attendront pendant une heure l'arrivée de nouveaux reconduits à la frontière extraits de prisons.

Il est donc plus de 16 heures quand les autocars quittent Roissy.

Ils arrivent à la base militaire d'Evreux vers 18 heures. La police extrait les reconduits un à un en se saisissant d'eux. Trois sont scotchés aux mains, aux jambes, les bras liés au corps. Le maintien de l'ordre est assuré par la police, des CRS, des gendarmes et des fonctionnaires des Renseignements généraux.

Youssef s'aperçoit qu'un avion militaire charge une passerelle. Il reverra cet avion, qui s'est posé avant le sien, sur la piste de l'aéroport de Bamako.

Une fois installés dans l'appareil, ceux qui sont près des hublots – c'est le cas de Youssef – observent la police en train de fouiller pour la troisième fois les sacs et y voler encore les paquets de cigarettes qui restent. Tous protestent. Ils reçoivent des coups.

Le dispositif de la police est commandé par un individu que les autres appellent Eugène. Avant le décollage, les CRS se scindent en deux groupes qui, à tour de rôle, iront s'habiller en civil. Ils gardent cependant leurs matraques, des bombes lacrymogènes et les brassards de police.

L'avion décolle vers 20 heures avec 34 reconduits à la frontière à bord. Youssouf est encadré par 4 policiers, tandis que 2 surveillent en général les autres. Quand il demandera à aller aux toilettes, les 4, dont une femme, l'accompagneront jusqu'à l'intérieur. Devant ses protestations, elle s'excuse et justifie sa présence par les ordres qu'elle a reçus.

Pendant le vol, on leur sert un repas sur des plateaux où ne figure aucun couvert. Le commandant de bord (uniforme blanc) fait alors un tour dans la cabine. Aux observations des reconduits contre l'absence de couteaux, de fourchettes et de cuillères, il répond : « C'est votre problème. Vous n'avez qu'à vous tenir à carreau ».

L'avion, qui n'a pas fait d'escale, se pose à Bamako au petit matin, entre 4 et 6 heures. L'avion militaire aperçu à Evreux est déjà là. Il a livré la passerelle par laquelle les reconduits descendent sur le tarmac. Les employés maliens d'Air Afrique ont refusé de prêter leur matériel et de collaborer ainsi à ce débarquement.

Dès qu'ils en sont sortis, les reconduits maliens à la frontière organisent vainement un sitting autour de l'appareil pour tenter d'empêcher que Mamadou, dont l'épouse et l'enfant sont restés en France, soit débarqué.

Pour récupérer leurs bagages, les reconduits sont obligés de remonter dans l'avion. Les policiers français s'apprêtent alors à descendre à leur tour. Youssouf et d'autres reconduits le leur interdisent sous peine de représailles s'ils posent le pied sur le sol malien. Ils y renonceront après une intervention en ce sens du commissaire de police de l'aéroport. Un représentant du Haut Conseil des Maliens de l'extérieur, M. Samaké, incite les reconduits à rester calmes. Youssouf informe le commissaire de police malien de tout ce qui s'est passé. Dans l'avion, il reste une douzaine de reconduits à la frontière qui prendront bientôt la direction de Dakar.

**Document annexe 2 : Article de Dominique Simonnot disponible sur <http://www.liberation.fr/libe-3-metro/1996/03/29/sans-papiers-debre-sort-son-charter-sept-des-africains-expulses-de-saint-ambroise>**

**« Sans-papiers: Debré sort son charter. Sept des Africains expulsés de Saint-Ambroise ont été renvoyés au Mali. »**

On en parlait depuis la veille. C'est chose faite. Hier après-midi un charter affrété par le ministère de l'Intérieur a décollé de Roissy pour Bamako. Il emmenait avec lui quarante-sept Maliens en situation irrégulière, dont sept arrêtés lors de l'évacuation de l'église Saint-Ambroise, le 22 mars. Un magistrat les avait pourtant remis en liberté avec trente-six de leurs compagnons d'infortune samedi dans la nuit. A chacun, la préfecture avait remis une convocation «pour examen de situation». Malgré les conseils de leurs avocats, ils s'y sont rendus. Tombant du même coup dans ce que les associations appellent «le piège légal».

Immédiatement placés en rétention mercredi, ils ont été renvoyés au Mali hier. A l'archevêché de Paris, taxé d'avoir autorisé l'évacuation de l'église, on se disait «effondré par ce gâchis humain». Et on racontait également qu'à l'aube du 22 mars, la préfecture de police avait téléphoné. «On nous a dit que les familles seraient accompagnées au métro et qu'ils fermeraient les yeux sur les problèmes de papiers, sauf pour les gens spécialement recherchés.»

Les familles ont bien été relâchées, mais les célibataires ont tous été arrêtés et placés en rétention. Un avion était prévu pour les renvoyer tous. Affrété pour la date d'hier. La mise en liberté pour irrégularités de procédure n'a contrecarré qu'un temps les visées du ministre de l'Intérieur. Il a juste fallu, en vitesse, rafler des Maliens sans papiers un peu partout en France. «Que voulez-vous qu'on dise, c'est une décision politique», ajoutent encore les services du cardinal Lustiger.

Mais ce n'est pas le seul rebondissement de l'histoire des sans-papiers, qui dure maintenant depuis onze jours. Après avoir trouvé refuge dans les locaux du syndicat SUD-PTT dans le XXe, les familles cherchaient hier soir un nouveau toit de fortune. Une paroisse, qui s'était dite prête à les accueillir, les a rappelées pour signaler «être cernée par des cars de police». Au même moment, l'archevêché affirmait avoir été prévenu de leur arrivée dans cette paroisse par la préfecture et ne jamais «avoir été saisi de la moindre demande du curé de cette église».

Cette valse des salles paroissiales intervient au milieu d'une bagarre des associations. D'un côté, une quarantaine des Africains ont choisi de demeurer, sous l'égide de SOS-Racisme, dans des locaux délabrés, en cours de réfection et non chauffés, prêtés par la paroisse de Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle (XVe). Les 200 autres ont choisi de suivre Droits devant dans les vastes salles de SUD.

En accord avec l'archevêché, SOS-Racisme a recensé les dossiers des familles qui lui sont restées fidèles, afin d'examiner les possibilités de régularisation. Pendant ce temps, d'autres associations, accompagnées de pasteurs protestants, ont tenté la même démarche de leur côté pour tous les dossiers. Et pour clore le tout, sept prêtres ouvriers ont envoyé hier une lettre ouverte et indignée au cardinal Lustiger.

Ils y expliquent, entre autres: «Nous avons honte pour notre pays, honte pour notre Eglise.» Cette prise de position publique est en réalité celle de nombreuses associations qui, sous couvert d'anonymat afin «de ne pas en rajouter», disent exactement la même chose.

Malgré de graves dissensions, la plupart des associations affirment qu'elles seront présentes samedi à la manifestation unitaire en faveur des sans-papiers à Paris. Reconnaisant, malgré tout, qu'«au moins des gens ont eu l'envie et le courage de sortir de la clandestinité».

Le débat sur l'affaire avait également lieu hier au palais de justice de Paris. Devant Francine Levon-Guérin, vice-présidente du tribunal, Mes Gérard Tcholakian, Anne Brémaud et Gilles Piquois avaient assigné le cardinal Lustiger, le curé de Saint-Ambroise, la Ville de Paris et le préfet de police pour «voies de fait». L'audience a duré trois heures, oscillant entre la chronologie de l'histoire et les problèmes juridiques et moraux.

Le maire et les prêtres avaient-ils le droit de requérir la force publique pour faire évacuer successivement l'église Saint-Ambroise et le gymnase Japy où s'étaient réfugiés les sans-papiers? Le préfet de police pouvait-il, sans un jugement, mobiliser des policiers pour faire expulser les lieux? On a tout évoqué. Les conditions des deux évacuations. Le tri entre les Blancs et les Noirs. Le fait qu'une église est sensée rester un lieu protégé. On a aussi parlé des avocats, empêchés de visiter leurs clients dans le gymnase Japy, gardé par les forces de l'ordre; des arrestations suivies d'audiences épuisantes, jusqu'au milieu de la nuit parfois jusqu'à 7 heures du matin, et où se sont succédé huit magistrats et un collectif de trente avocats.

«Nous sommes proches de nos contradicteurs par la prière et la pensée», a juré le bâtonnier Lafarge, plaidant pour le cardinal et pour le prêtre. Mais pas au point de se laisser condamner au franc de dommages et intérêts ni à la réintégration dans les lieux, «symboliquement» demandée par les avocats. Comme ses confrères, qui défendaient la Ville de Paris et le préfet, Me Philippe Lafarge a soutenu l'incompétence du tribunal et demandé la mise hors de cause de ses clients. La décision sera rendue le 2 avril.

L'imbroglio judiciaire s'est aussi poursuivi sur les mises en liberté. Hier, un magistrat de la cour d'appel continuait, comme la veille, de rendre des décisions contraires à celles de ses huit collègues du tribunal. Le tout en l'absence des sans-papiers. Et sur le fond de l'affaire, le tribunal administratif continuait lui de confirmer la validité des arrêtés de reconduite à la frontière. Pendant ce temps, le quinzième charter de Jean-Louis Debré décollait pour Bamako.

**Document annexe no 3: Manif' à Bamako contre l'expulsion d'immigrants par la France, en 2006 (Juan Medina/Reuters). Disponible sur <http://rue89.nouvelobs.com/2008/08/19/immigration-quelle-vie-apres-le-charter-paris-bamako>**



**Document annexe no 4: Des immigrants d'origine subsaharienne à la frontière qui sépare le Maroc de l'enclave espagnole de Melilla, le 1er mai 2014.**  
| AFP/Blasco de Avellaneda disponible sur <http://www.leparisien.fr/espace-premium/offres-abonnements.php>



**Document Annexe no 5: Cécile Kyenge, ministre italienne de l'Intégration: «En Italie, l'immigration est une richesse»** disponible sur <http://www.rfi.fr/afrique/20130808-cecile-kyenge-ministre-italie-integration-lampedusa-immigration/>

Interview réalisée par Anne Le Nir



Cécile Kyenge, 49 ans, est la première ministre noire de l'histoire de la République italienne. Née au Congo, elle a suivi ses études de médecine en Italie où elle vit depuis 1983. Membre du Parti démocrate (gauche), elle était députée avant d'être nommée par Enrico Letta à la tête du ministère de l'Intégration. Elle fait l'objet de multiples insultes ou attaques racistes. Entretien.

Cécile Kyenge continue d'être la cible d'attaques racistes d'une gravité sans précédent en Italie. La plus violente remonte au mois de juin dernier, lorsque le vice-président du Sénat et membre de la Ligue du Nord Roberto Calderoli l'a comparée publiquement à un « orang-outan ». Ce jeudi 8 août, elle a subi une nouvelle attaque, politique cette fois-ci : le secrétaire adjoint de la Ligue du Nord, Matteo Salvi, a déclaré que le ministère de l'Intégration était « inutile, coûteux » et qu'il faudrait « l'abolir ».

Le président de la République, Giorgio Napolitano, a lancé un appel à toutes les forces politiques et sociales en soulignant que « l'immigration est partie intégrante et

*indissoluble de l'histoire de la nation* ». Une immigration défendue avec beaucoup de diplomatie par la ministre italienne de l'Intégration.

**RFI : Pourquoi croyez-vous être la cible de telles attaques depuis votre nomination en tant que ministre ?**

**Cécile Kyenge** : Les attaques et les insultes racistes dont je suis la cible s'expliquent d'abord parce que je suis noire. Ensuite, parce que je suis née à l'étranger. En effet, il y a encore une partie de la population qui n'arrive pas à accepter qu'une personne née à l'étranger, avec la nationalité italienne, puisse devenir ministre de la République. Et puis enfin, c'est parce que je suis une femme.

Est venu s'ajouter à cela le fait que j'ai commencé mon mandat en demandant l'introduction du droit du sol. Les gens ont alors pensé qu'avec une telle loi, chaque personne arrivant en Italie et mettant un enfant au monde pouvait avoir, immédiatement, la nationalité italienne. Or, la loi que j'avais présentée lorsque j'étais députée était au contraire une loi tempérée, qui devait tenir compte du parcours d'intégration des parents sur le territoire, d'une durée d'au moins cinq ans. Ce délai est actuellement en discussion pour permettre aux enfants nés en Italie d'avoir automatiquement la nationalité italienne.

**Pourquoi tant de réticences sur le droit du sol ? Est-ce qu'il n'y a pas un problème de mémoire collective ? Durant l'après-guerre, les émigrés italiens ont pourtant bien connu le racisme.**

D'un côté, il y a effectivement un manque de mémoire qui doit passer par la formation et par l'école. Je pense qu'il faudrait enrichir les programmes scolaires sur le thème de l'émigration, c'est-à-dire la mémoire de l'Italie. Il faudrait aussi inclure l'histoire de l'immigration. En Italie, l'immigration est une richesse. Au début des années 1990, il y avait un peu plus d'un million d'étrangers. Aujourd'hui, on frôle les cinq millions.

Malheureusement, la politique sécuritaire appliquée à ce moment-là n'a pas pris en considération le côté positif, à savoir le travail des migrants, qui représente 10% du PIB italien. Ou encore leur contribution à la caisse des retraites, vu que la plupart de ces migrants sont assez jeunes. Par ailleurs, il n'y pas que les immigrés arrivés dans des barques à Lampedusa. Il y a aussi des étudiants, des travailleurs et des cerveaux.

**Que faudrait-il faire pour sensibiliser les Italiens à la diversité ?**

Je crois que nous avons besoin du point de vue culturel mais aussi du point de vue juridique. Il faut, d'un côté, renforcer les lois et les normes juridiques et, d'un autre côté, la formation et la sensibilisation dans des secteurs comme l'école, le sport, la communication et ainsi de suite. Je crois que c'est très, très important.

**Le président du Sénat, Pietro Grasso, souhaite relancer la candidature de l'île de Lampedusa au prix Nobel de la paix. Est-ce que vous soutenez cette proposition ?**

Lampedusa symbolise, surtout après le passage du pape, un lieu où les migrants ont longtemps été ignorés. Alors oui, c'est une proposition. Mais je crois qu'il faut d'abord commencer par une prise de conscience, et savoir que Lampedusa ne doit pas être vue comme un cimetière mais comme une porte.

**Document annexe no 6 sur la relation France -Afrique : Extrait du discours de La Baule, le 20 juin 1990. Disponible sur [http://www.clc-congo.com/sites/default/files/le\\_discours\\_de\\_franaisois\\_mitterand\\_a\\_la\\_baule.pdf](http://www.clc-congo.com/sites/default/files/le_discours_de_franaisois_mitterand_a_la_baule.pdf)**

**Allocution prononcée par François Mitterrand, ex-président de la République de France à l'occasion de la séance solennelle d'ouverture de la 16<sup>ème</sup> conférence des chefs d'Etat de France et d'Afrique.**

Mais je tiens à dire ceci : de même qu'il existe un cercle vicieux entre la dette et le sous-développement, il existe un autre cercle vicieux entre la crise économique et la crise politique. L'une nourrit l'autre. Voilà pourquoi il convient d'examiner en commun de quelle façon on pourrait procéder pour que sur le plan politique un certain nombre d'institutions et de façons d'être permettent de restaurer la confiance, parfois la confiance entre un peuple et ses dirigeants, le plus souvent entre un Etat et les autres Etats, en tout cas la confiance entre l'Afrique et les pays développés. Je reprends à mon compte l'observation, à la fois ironique et sévère, de Sa Majesté le Roi du Maroc lorsqu'il évoquait la manière dont la démocratie s'était installée en France. Cela n'a pas été sans mal, ni sans accidents répétés. Elargissant le propos, je reprendrai les termes de l'un des chefs d'Etat avec lequel nous dinions hier soir : l'Europe dont nous sommes, nous Français, avait à la fois le nazisme, le facisme, le franquisme, le salazarisme et le stalinisme. Excusez du peu... Etaient-ce les modèles à partir desquels vous aviez à bâtir vos Etats, vous qui n'avez disposé, dans la meilleure hypothèse que d'un quart ? Il nous a fallu deux siècles pour tenter de mettre de l'ordre, d'abord dans notre pensée et ensuite dans les faits, avec des rechutes successives ; et nous vous ferions la leçon ? Il nous faut parler de démocratie. C'est un principe universel qui vient d'apparaître aux peuples de l'Europe centrale comme une évidence absolue au point qu'en l'espace de quelques semaines, les régimes, considérés comme les plus forts, ont été bouleversés. Le peuple était dans les rues, sur les places et le pouvoir ancien sentant sa fragilité, cessait toute résistance comme s'il était déjà, et depuis longtemps, vidé de substance et qu'il le savait. Et cette révolution des peuples, la plus importante que l'on eut connue depuis la Révolution française de 1789, va continuer. Je le disais récemment à propos de l'Union Soviétique cette révolution est partie de là et elle reviendra là. Celui qui la dirige le sait bien, qui conduit avec courage et intelligence une réforme qui, déjà, voit se dresser devant elle toutes les formes d'opposition celles qui s'y refusent, attachées au système ancien et celles qui veulent aller plus vite. Si bien que l'histoire reste encore en jeu. Il faut bien se dire que ce souffle fera le tour de la planète. Désormais on le sait bien : que survienne une glaciation ou un réchauffement sur l'un des deux pôles et voilà que le globe tout entier en ressent les effets. Cette réflexion ne doit pas rester climatique, elle s'applique à la société des hommes !... Enfin, on respire, enfin on espère, parce que la démocratie est un principe universel. Mais il ne faut pas oublier les différences de structures, de civilisations, de traditions, de moeurs. Il est impossible de proposer un système tout fait. La France n'a pas à dicter je ne sais quelle loi constitutionnelle qui s'imposerait

de facto à l'ensemble de peuples qui ont leur propre conscience et leur propre histoire et qui doivent savoir comment se diriger vers le principe universel qu'est la démocratie. Et il n'y a pas trente-six chemins vers la démocratie. Comme le rappelait M. le Président du Sénégal, il faut un Etat, il faut le développement et il faut l'apprentissage des libertés... Comment voulez-vous engendrer la démocratie, un principe de représentation nationale avec la participation de nombreux partis, organiser le choc des idées, les moyens de la presse, tandis que les deux tiers d'un peuple vivraient dans la misère. Je le répète, la France n'entend pas intervenir dans les affaires intérieures des Etats africains amis. Elle dit son mot, elle entend poursuivre son oeuvre d'aide, d'amitié et de solidarité. Elle n'entend pas soumettre à la question, elle n'entend pas abandonner quelque pays d'Afrique que ce soit. Ce plus de liberté, ce ne sont pas simplement les Etats qui peuvent le faire, ce sont les citoyens : il faut donc prendre leur avis et ce ne sont pas simplement les puissances publiques qui peuvent agir, ce sont aussi les organisations non gouvernementales qui souvent connaissent mieux le terrain, qui en épousent les difficultés qui savent comment panser les plaies. Nous ne voulons pas intervenir dans les affaires intérieures.

## **Document annexe no 7 sur la relation France-Afrique : lettre de Yaguine Koita et Fodé Tounkara**

<http://rougemidi.fr/spip.php?article4747>

### **« Aidez-nous, nous souffrons énormément »**

Voici le texte intégral de la lettre que les deux jeunes guinéens portaient sur eux au moment de leur mort.

Excellences, Messieurs les membres et responsables d'Europe,

Nous avons l'honorable plaisir et la grande confiance de vous écrire cette lettre pour vous parler de l'objectif de notre voyage et de la souffrance de nous, les enfants et jeunes d'Afrique.

Mais tout d'abord, nous vous présentons les salutations les plus délicieuses, adorables et respectées dans la vie. À cet effet, soyez notre appui et notre aide. Vous êtes pour nous, en Afrique, ceux à qui il faut demander au secours. Nous vous en supplions, pour l'amour de votre continent, pour le sentiment que vous avez envers votre peuple et surtout pour l'affinité et l'amour que vous avez pour vos enfants que vous aimez pour la vie. En plus, pour l'amour et la timidité de notre créateur Dieu le tout-puissant qui vous a donné toutes les bonnes expériences, richesses et pouvoirs de bien construire et bien organiser votre continent à devenir le plus beau et admirable parmi les autres.

Messieurs les membres et responsables d'Europe, c'est de votre solidarité et votre gentillesse que nous vous crions au secours en Afrique. Aidez-nous, nous souffrons énormément en Afrique, nous avons des problèmes et quelques manques au niveau des droits de l'enfant.

Au niveau des problèmes, nous avons la guerre, la maladie, le manque de nourriture, etc. Quant aux droits de l'enfant, c'est en Afrique, et surtout en Guinée nous avons trop d'écoles mais un grand manque d'éducation et d'enseignement. Sauf dans les écoles privées où l'on peut avoir une bonne éducation et un bon enseignement, mais il faut une forte somme d'argent. Or, nos parents sont pauvres et il leur faut nous nourrir. Ensuite, nous n'avons pas non plus d'écoles sportives où nous pourrions pratiquer le football, le basket ou le tennis.

C'est pourquoi, nous, les enfants et jeunes Africains, vous demandons de faire une grande organisation efficace pour l'Afrique pour nous permettre de progresser.

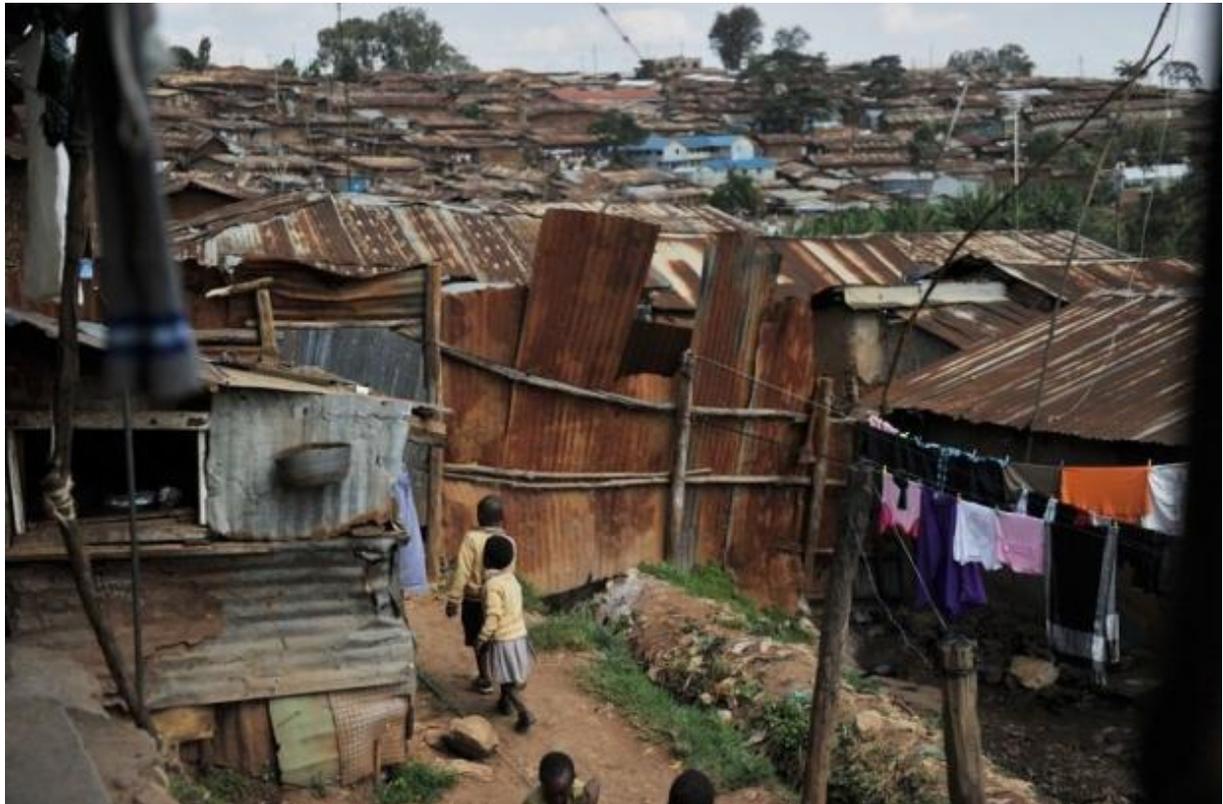
Donc, si vous voyez que nous nous sacrifions et exposons notre vie, c'est parce qu'on souffre trop en Afrique et qu'on a besoin de vous pour lutter contre la pauvreté et pour mettre fin à la guerre en Afrique. Néanmoins, nous voulons étudier, et nous vous demandons de nous aider à étudier pour être comme vous en Afrique.

Enfin, nous vous supplions de nous excuser très très fort d'oser vous écrire cette lettre en tant que Vous, les grands personnages à qui nous devons beaucoup de respect. Et n'oubliez pas que c'est à vous que nous devons nous plaindre de la faiblesse de notre force en Afrique.

(Signature) Écrit par deux enfants guinéens Yaguine Koita et Fodé Tounkara.

**Document annexe no 8 : Le bidonville de Kibera, l'un des plus grands d'Afrique, à Nairobi au Kenya ROBERTO SCHMIDT AFP.COM**

**Disponible sur [http://www.lexpress.fr/actualites/1/styles/amnesty-appelle-a-protoger-les-bidonvilles-africains-des-expulsions\\_1096497.html](http://www.lexpress.fr/actualites/1/styles/amnesty-appelle-a-protoger-les-bidonvilles-africains-des-expulsions_1096497.html)**



## Table des matières

|   |              |
|---|--------------|
| <b>Sommaire.....</b>  | <b>p.2</b>   |
| <b>Dédicace.....</b>  | <b>p.3</b>   |
| <b>Remerciements .....</b>  | <b>p.4</b>   |
| <b>Introduction .....</b>   | <b>p.5</b>   |
| <b>PARTIE : L'EMIGRATION.....</b>   | <b>p.25</b>  |
| <b>CHAPITRE I : La littérature négro-africaine d'expression française de l'exil : de la négritude à la Migitude .....</b> | <b>p. 25</b> |
| <b>A. Formes .....</b>  | <b>p.26</b>  |
| 1. Récurrences thématiques.....   | p.26         |
| 2. Espace de création.....  | p.26         |
| 3. Statut du personnage.....  | p. 44        |
| 4. Formes d'exil  |              |
| <b>B. Enjeux.....</b>   | <b>p.47</b>  |
| 1. Littérature de l'exil chez les auteurs de la négritude : idéalisation de l'Afrique et fustigation de l'Occident.....   | p.50         |
| 2. Littérature de l'exil chez les auteurs de la migitude : fustigation de l'Afrique et l'Occident.....                    | p.56         |
| <b>CHAPITRE II : La trame romanesque chez les épigones et les écrivains de la migitude.....</b>                           | <b>p.62</b>  |
| <b>A. L'aller vers l'Europe.....</b>  | <b>p.62</b>  |
| 1. Le départ.....   | p.63         |

|  |       |
|--|-------|
| a. Un moment d'enthousiasme.....                       | p.63  |
| b. Un départ déchirant.....                            | p.65  |
| 2. Le voyage.....                                      | p.71  |
| a. Le trajet du voyage.....                            | p.71  |
| b. Un moment de grande émotion.....                    | p.73  |
| B. L'arrivée.....                                      | p.76  |
| 1. Le premier contact de l'émigré avec l'Europe.....   | p.77  |
| a. Le pays.....  | 77    |
| b. Les gens.....                                       | p.82  |
| 2. La première désillusion.....                        | p.86  |
| a. La dissipation de son rêve.....                     | p.86  |
| b. Les réactions du personnage.....                    | p.89  |
| C. Le retour.....                                      | p.90  |
| 1. La relation de l'émigré avec le pays d'origine..... | p.90  |
| 2. Ambiance et solitude.....                           | p.100 |
| CHAPITRE III : Rêve et réalité .....                   | p.109 |
| A. L'image de l'Europe.....                            | p.109 |
| 1. L' Eldorado.....                                    | p.110 |
| a. Un Pays chimérique.....                             | p.110 |
| b. Un Pays de cocagne.....                             | p.117 |
| 2. Une terre de liberté.....                           | p.121 |
| a. Un salut.....                                       | p.122 |
| b. Une bénédiction.....                                | p.127 |

## **B. La démystification de l'Eldorado**

- 1. Mensonge d'une vie meilleure.....p.128**
  - a. Une série de revers.....p.128**
  - b. Aux antipodes du rêve.....p.133**
- 2. Récit amer.....p.137**
  - a. Une descente aux enfers.....p.137**
  - b. Un réquisitoire contre l'émigration.....p.140**

## **PARTIE II : L'IMMIGRATION.....p.148**

### **CHAPITRE I : L'immigration clandestine**

#### **A. Une préoccupation majeure pour l'Afrique et pour l'Europe**

- 1. Le clandestin et le sans-papiers. ....p.151**
  - a. Le sans- papier, un personnage romanesque.....p.151**
  - b. « Dans la peau d'un sans- papiers ».....p.159**
- 2. Le réfugié économique.....p.164**
  - a. Son portait.....p.165**
  - b. Ses ambitions.....p.170**

#### **B. L'immigration clandestine peut-elle être résolue.....p.175**

- 1. Pays rejeté pour sa pauvreté.....p..177**
  - a. Construire chez soi un espoir.....p.178**
  - b. Aider à s'en sortir chez soi.....p.181**
- 2. Pays rêvé pour ses richesses.....p.183**

|   |              |
|---|--------------|
| a. Une illusion.....                                    | p.183        |
| b. Un leurre.....                                       | 185          |
| <b>CHAPITRE II : L'immigration en question .....</b>    | <b>p.188</b> |
| <b>A. Une intégration difficile .....</b>               | <b>p.189</b> |
| 1. La nationalité.....                                  | p.189        |
| a. Un nouvel ancrage identitaire.....                   | p.189        |
| b. Une nationalité entre guillemets.....                | p.192        |
| 2. Le mariage mixte.....                                | p.197        |
| a. Un palliatif.....                                    | p.197        |
| b. Un amour plus fort que tout .....                    | p.202        |
| <b>B. Les difficultés de l'immigration.....</b>         | <b>p.206</b> |
| 1. La vie misérable de l'immigré.....                   | p.206        |
| a. Une existence précaire.....                          | p.206        |
| b. Un quotidien douloureux.....                         | p.210        |
| 2. Déchéance de l'immigré.....                          | p.213        |
| a. Le moral.....  | p.213        |
| b. Le physique.....                                     | p.216        |
| <b>CHAPITRE III : Les avatars de l'immigration.....</b> | <b>p.217</b> |
| <b>A. L'immigré est un sujet fragmenté</b>              |              |
| 1. Problème d'identité                                  |              |
| a. La crise identitaire.....                            | p.218        |
| b. L'impasse identitaire.....                           | p.222        |
| 2. Enracinement et déracinement.....                    | p.226        |

|                                      |              |
|--------------------------------------|--------------|
| a. Un Immigré ou un émigré           |              |
| b. « Une 'immigration réussie »..... | p.231        |
| <b>B. Les Préjugés.....</b>          | <b>233</b>   |
| 1. Sociaux                           |              |
| 2. Culturels.....                    | p.235        |
| <b>C. Le racisme.....</b>            | <b>p.238</b> |
| 1. Le poids d'être noir              |              |
| 2. Le racisme entre immigrants.....  | p.244        |

### **PARTIE III : UNE ESTHETIQUE DE L'ERRANCE**

#### **CHAPITRE I : Une poétique du mirage.....p.247**

|  |              |
|--|--------------|
| <b>A. Une poétique lyrique.....</b>  | <b>p.248</b> |
| 1. Une double évocation  |              |
| a. La terre natale   |              |
| b. Le pays d'accueil.....  | p.254        |
| 2. Un récit autobiographique.....  | p.260        |
| a. Un Personnage romanesque au centre de l'histoire  |              |
| b. Un témoignage.....  | p.264        |
| <b>B. L'art de l'humour.....</b>   | <b>p.267</b> |
| 1. Expression de l'humour  |              |
| a. Un rapport conflictuel.....   | p.267        |
| b. La technique du renversement de situation dans <i>Aux Etats-Unis d'Afrique</i> d'Abdourahman A. Waberi..... | p.271        |

2. L'humour ou le comique.....p.276

a. Procédés employés

b. L'humour subversif.....p.281

## **CHAPITRE II : Une esthétique de la dénonciation**

### **A. Dénonciation vise le pays du sud**

1. Politique et économique.....p.286

a. La mal gouvernance

b. La misère du pays d'origine.....p.293

2. Sociale et culturelle.....p.302

a. Marasme sociale.....p.302

b. Immobilisme culturel.....p.302

B. La dénonciation vise le pays du nord.....p.312

1. La ghettoïsation

a. La ZUP.....p.313

b. Les causes de la ghettoïsation.....p.316

2. L'antagonisme entre Nord et Sud.....p.322

a. Le narcissisme européen et victimisme africain

b. Une politique drastique contre l'immigration.....p.333

**CHAPITRE III : Dénoncer pour corriger.....p.327**

**A. L'Afrique.....p.334**

1. La mentalité.

a. Gaspillage des biens publics

|  |       |
|--|-------|
| b. Le détournement des biens publics   |       |
| 2. Le modèle social africain en question.....  | p.339 |
| a. Abandonner les mauvaises pratiques.....   | p.345 |
| b. La pensée unique.....   | p.349 |
| B. L'Europe.....   | p.351 |
| 1. Son rapport avec elle-même  |       |
| a. La question sur l'identité national   |       |
| b. La place de l'immigré noir dans la société d'accueil.....   | p.354 |
| 2. L'exclusion sociale des immigrés en Europe.....   | p.357 |
| a. Les activités clandestines  |       |
| b. Les personnages immigrés souffrant de l'exclusion.....  | p.360 |
| Conclusion .....   | p.363 |
| Bibliographie.....   | p.369 |
| Annexes.....   | p.379 |
| Doc annexe n° 1 sur l'immigration clandestine disponible sur<br><a href="http://www.gisti.org/spip.php?article3742">http://www.gisti.org/spip.php?article3742</a> .....  | p.380 |
| Article extrait du Plein droit n° 34, avril 1997 « Zéro or not zéro ? » De Saint-<br>Bernard à Bamako : Témoignages  |       |
| Document annexe 2 : Article de Dominique Simonnot disponible sur<br><a href="http://www.liberation.fr/libe-3-metro/1996/03/29/sans-papiers-debre-sort-son-charter-sept-des-africains-expulses-de-saint-ambroise">http://www.liberation.fr/libe-3-metro/1996/03/29/sans-papiers-debre-sort-son-charter-sept-des-africains-expulses-de-saint-ambroise</a> « Sans-papiers: Debré sort son charter. Sept des Africains expulsés de Saint-Ambroise ont été renvoyés au Mal..... | p.385 |

**Document annexe no 3 : Manif' à Bamako contre l'expulsion d'immigrants par la France, en 2006 (Juan Medina/Reuters). Disponible sur <http://rue89.nouvelobs.com/2008/08/19/immigration-quelle-vie-apres-le-charter-paris-bamako>.....p.388**

**Document annexe no 4: Des immigrants d'origine subsaharienne à la frontière qui sépare le Maroc de l'enclave espagnole de Melilla, le 1er mai 2014. | AFP/Blasco de Avellaneda disponible sur <http://www.leparisien.fr/espace-premium/offres-abonnements.php> .....p.389**

**Document Annexe no 5: Cécile Kyenge, ministre italienne de l'Intégration: «En Italie, l'immigration est une richesse» disponible sur <http://www.rfi.fr/afrique/20130808-cecile-kyenge-ministre-italie-integration-lampedusa-immigration/Interview> réalisée par Anne Le Nir.....p.390**

**Document annexe no 6 sur la relation France -Afrique : Extrait du discours de La Baule, le 20 juin 1990. Disponible sur [http://www.clc-congo.com/sites/default/files/le\\_discours\\_de\\_franassois\\_mitterand\\_a\\_la\\_baule.pdf](http://www.clc-congo.com/sites/default/files/le_discours_de_franassois_mitterand_a_la_baule.pdf).....p.393**

**Document annexe no 7 sur la relation France-Afrique : lettre de Yaguine Koita et Fodé Tounkara.....p.395**

**Document annexe no 8: Le bidonville de Kibera, l'un des plus grands d'Afrique, à Nairobi au Kenya ROBERTO SCHMIDT AFP.COM. ....p.397**

**Disponible sur [http://www.lexpress.fr/actualites/1/styles/amnesty-appelle-a-proteger-les-bidonvilles-africains-des-expulsions\\_1096497.html](http://www.lexpress.fr/actualites/1/styles/amnesty-appelle-a-proteger-les-bidonvilles-africains-des-expulsions_1096497.html)**

**Table des matières .....p.398**

## LE REVE EUROPÉEN DANS LA LITTÉRATURE NÉGRO-AFRICAINE D'EXPRESSION FRANÇAISE

### RESUME

Les épigones de la Négritude nous ont habitués, dans la confrontation de l'Afrique et l'Europe, à la mise en scène d'un personnage qui, après avoir rêvé d'Europe avec des stéréotypes de l'image de la France véhiculées par l'école coloniale, est confronté, lors de son séjour en Europe, aux conditions de l'exil avec l'éloignement de la terre maternelle à laquelle porte toutes ses aspirations. Mais avec les écrivains de la Migrantitude, l'émigration vers l'Europe prend un contour différent, elle n'est plus motivée par une volonté de découverte mais une fuite de la terre maternelle devenue répulsive alors que l'Europe est aux yeux du migrant un lieu attractif enjolivé par les récits des immigrés qui ont déjà fait le voyage. Ce présent travail de recherche s'efforce de rendre compte de l'évolution qui s'est opérée sur la représentation de l'immigration en Europe depuis les écrivains de la première génération jusqu'à ceux de la seconde.

### Mots clés

Epigone, émigration, immigration, Migrantitude, Négritude, exil, stéréotypes, conditions de l'exil.

## THE EUROPEAN DREAM IN THE NEGRO-AFRICAN LITERATURE OF FRENCH EXPRESSION

### ABSTRACT

The followers of the Negritude accustomed us to the confrontation between Africa and Europe through the staging of a character-dreaming of Europe with stereotyped images of France conveyed by the colonial school-who is confronted with the conditions of exile during his stay in Europe and the remoteness of motherland which bears all his aspirations. But for the writers of Migrantitude, emigration to Europe takes a different turn; it is no longer motivated by a desire for discovery but an escape from the native land which has become repulsive, while Europe is in the eyes of migrants, an attractive place embellished by the stories of immigrants who, have already made the journey. The present research seeks to reflect on the change that has taken place on the representation of immigration in Europe, from the writers of the first generation to those of the second generation.

### Keywords

Epigone, emigration, immigration, Migrantitude, Negritude, exile, stereotypes, conditions of exile.